N° 373 — Tome CI 1er Janvier 1913

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-quatrième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois

HENRI ALBERT, EDMOND BARTHÉLEMY,
GEORGES BOHN, MAURICE BOISSARD, R. DE BURY, HENRY-D. DAVRAY,
GEORGES DUHAMEL, JEAN DE GOURMONT, REMY DE GOURMONT,
DOCTEUR GUÈDE, CHARLES-HENRY HIRSCH,
PHILÉAS LEBESGUE, GUSTAVE KAHN, TRISTAN KLINGSOR, JEAN MARIEL,
YOSHIO MARKINO (JOSEPH DE SMET *trad.*)
JEAN MARNOLD, EUGÈNE MONTFORT, MICHEL MUTERMILCH, JEAN NOREL,
RACHILDE, ANDRÉ ROUVEYRE, CARL SIGER,
ANDRÉ SPIRE, A. VAN GENNEP.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50.**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXIII

SOMMAIRE

N° 373. — 1er JANVIER 1913

JEAN MARIEL	*Pierre Mille*	5
ANDRÉ ROUVEYRE	*Visages : CIV. Marquise de Mac-Mahon*	21
ANDRÉ SPIRE	*Poésies*	22
YOSHIO MARKINO (JOSEPH DE SMET *trad.*)	*La Science et les Sens*	26
GEORGES DUHAMEL	*Paul Claudel* (fin)	45
TRISTAN KLINGSOR	*Poèmes de Bohême*	74
DOCTEUR GUÈDE	*Casanova*, réponse à M. Adnesse	78
EUGÈNE MONTFORT	*Les Noces folles*, roman (Première partie : VI-XII)	93

REVUE DE LA QUINZAINE

REMY DE GOURMONT	*Epilogues : Pensées de M. Croquant*	122
GEORGES DUHAMEL	*Les Poèmes*	124
RACHILDE	*Les Romans*	128
JEAN DE GOURMONT	*Littérature*	134
EDMOND BARTHÉLEMY	*Histoire*	139
GEORGES BOHN	*Le Mouvement scientifique*	145
A VAN GENNEP	*Ethnographie, Folklore*	149
JEAN NOREL	*Questions militaires et maritimes*	154
CARL SIGER	*Questions coloniales*	159
CHARLES-HENRY HIRSCH	*Les Revues*	165
R. DE BURY	*Les Journaux*	174
MAURICE BOISSARD	*Théâtre*	178
JEAN MARNOLD	*Musique*	188
GUSTAVE KAHN	*Art*	194
HENRI ALBERT	*Lettres allemandes*	200
HENRY-D. DAVRAY	*Lettres anglaises*	204
PHILÉAS LEBESGUE	*Lettres portugaises*	209
MICHEL MUTERMILCH	*Lettres polonaises*	214
MERCVRE	*Publications récentes*	219
—	*Echos*	221

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0,50 en timbres-poste, au plus tard le 1er pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

BRAIRIE LAROUSSE, 13-17, rue Montparnasse, PARIS (VI^e)
et chez tous les Libraires

AROUSSE MENSUEL ILLUSTRÉ

Périodique encyclopédique enregistrant, chaque mois, dans l'ordre alphabétique, toutes les manifestations de la vie contemporaine ; tient au courant de tout sous la forme la plus pratique et forme en même temps le complément indéfini de toutes les encyclopédies.

SOMMAIRE DU NUMÉRO DE JANVIER

ondance (RAGE D') [*Econ. rur.*], par M. JEAN DE CHAON.

pes (ROUTE DES) [*Géogr. et tourisme*], par M. P. LION.

cchantes (LES) [*Théâtr.*], par M. STAN OLESTAN.

gatelle (*Théâtr.*), par M. LÉO CLARETIE.

rton (PIERRE) [*Biogr.*], par M. J.-M. DELISLE.

mmerce (CONSEILLERS DU COMMERCE EXTÉRIEUR), par M. RAYMOND BLAIGNAN.

ur des Stuarts à Saint-Germain (LA) [*Hist.*], par M. LOUIS COQUELIN.

ime de Biodos (LE) [*Litt.*], par M. L. COQUELIN.

horter (*Mar.*), par le C^t A. HÉROU.

éveloppement (*Phot.*), par M. J. AUVERNIER.

rel (*Biogr.*), par M. G. TREFFEL.

hébriant (LE MARÉCHAL DE) [*Hist.*], par M. EM. MAGNE.

eure (CONFÉRENCE INTERNATIONALE DE L') [*Métrol.*], par M. ALPHONSE BERGET.

Imantophyllum (*Bot.*), par M. JEAN DE CHAON.

Jardins de l'intelligence (LES) (*Litt.*), par M. JACQUES BOMPARD.

Judith (*Biogr.*), par M. J.-M. DELISLE.

Laine (PRODUCTION ET CONSOMMATION) [*Econ. pol.*], par M. CAMILLE MEILHAC.

Le Provost de Launay (*Biogr.*), par M. H. TRÉVISE.

Leveillé (*Biogr.*), par M. JACQUES MOZEL.

Maisons-Laffitte (CHATEAU DE) [*B.-Arts*], par M. JEAN BAYET.

Marchal (*Biogr.*), par M. ALPHONSE BERGET.

Récamier (M^me) (*Litt.*), par M. GAUTHIER-FERRIÈRES.

Rivière (THÉODORE) (*Biogr.*), par M. H. TRÉVISE.

Skeat (*Biogr.*), par M. GEORGES ROTH.

Tapisseries gothiques, DE PIERPONT MORGAN (*B.-Arts*), par M. JEAN BAYET.

Tinel (*Biogr.*), par M. J.-M. DELISLE.

Tripolitaine (GUERRE ITALO-TURQUE) [*Hist.*], par M. CHARLES PALLIOC.

e numéro illustré de 60 gravures ou cartes et contenant quatre planches hors texte : 75 centimes

ABONNEMENT D'UN AN : **France**, 8 fr. ; **Étranger** (*Union postale*), 9 fr. 50

Le **LAROUSSE MENSUEL** paraît le premier samedi de chaque mois

Nouveauté.

ESTAMPES ARTISTIQUES

ENCADRÉES

ac-similés de chefs-d'œuvre anciens et modernes, en couleurs, d'après les procédés spéciaux de Léon MAROTTE, donnant l'illusion complète des tableaux originaux (**Collection Larousse**).

Demander la brochure détaillée donnant la reproduction des 20 estampes en vente.

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN, 108, Boulevard Saint-Germain, Paris (VI[e])

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES

REVUE PHILOSOPHIQUE

DE LA FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

Dirigée par TH. RIBOT, membre de l'Institut, professeur honoraire au Collège de Fran
(38[e] année, 1913). — Paraît tous les mois

ABONNEMENT (du 1[er] janvier), Un an : Paris, **30** fr. — Départements et étranger, **33** fr.
La livraison, **3** fr.

REVUE DU MOIS

Directeur : **Emile BOREL**, professeur à la Sorbonne.
Secrétaire de la Rédaction : A. BIANCONI, agrégé de l'Université.
(8[e] année, 1913) — Paraît le 10 de chaque mois)
ABONNEMENT (**du 1[er] de chaque mois**)
Un an : Paris, **20** fr. — Départements, **22** fr. — Etranger, **25** fr.
Six mois : — **10** fr. — — **11** fr. — — **12** fr. **50**
La livraison, **2** fr. **25**

JOURNAL DE PSYCHOLOGIE NORMALE ET PATHOLOGIQU

DIRIGÉ PAR LES DOCTEURS

Pierre JANET et **Georges DUMAS**
Professeur au Collège de France — Professeur adjoint à la Sorbonne
(10[e] année, 1913). — Paraît tous les deux mois
ABONNEMENT (du 1[er] janvier), France et Étranger, **14** fr. — La livraison, **2** fr. **60**

REVUE HISTORIQUE

Fondée en 1876 par GABRIEL MONOD
Dirigée par MM. Ch. BÉMONT et **Ch. PFISTER**
Archiviste paléographe — Professeur à la Sorbonne
(38[e] année, 1913). — Paraît tous les deux mois.
ABONNEMENT (du 1[er] janvier), Un an : Paris, **30** fr. — Départements et étranger, **33**
La livraison, **6** fr.

REVUE DES ÉTUDES NAPOLÉONIENNES

Publiée sous la direction de M. **Ed. DRIAULT**
(2[e] année, 1913). — Paraît tous les deux mois.
ABONNEMENT (du 1[er] janvier), Un an : France, **20** fr. — Etranger, **22** fr.
La livraison, **4** fr.

REVUE DES SCIENCES POLITIQUES

(28[e] année, 1913). — Paraît tous les deux mois.
Rédacteur en chef : M. ESCOFFIER
Professeur à l'École des Sciences politiques.
ABONNEMENT (du 1[er] janvier), Un an : Paris, **18** fr. ; Départements et Etranger, **19** fr.
La Livraison, **3** fr. **50**

ENVOI DE SPÉCIMENS SUR DEMANDE

On s'abonne sans frais à la librairie Félix Alcan, chez tous les libraires et dans tous les bureaux de poste

CUMIN & MASSON, Éditeurs, à LYON

OUR FORMER

SA BIBLIOTHÈQUE

" Le Livre charme dans la prospérité " ;
" Le Livre console dans l'infortune ".

DEMANDER NOS CATALOGUES

BEAUX LIVRES

ICIENS ET MODERNES — LIVRES ILLUSTRÉS — GRANDS CLASSIQUES
ROMANTIQUES — ÉDITIONS ORIGINALES
HISTOIRE — BEAUX-ARTS, etc., etc. — DOCUMENTS
AUTOGRAPHES — DESSINS ORIGINAUX
GRAVURES — RELIURES ANCIENNES ET RELIURES D'ART

n distribution : 3 Catalogues (Envoi gratuit franco poste)

I. Livres Anciens et Modernes — II. Beaux-Arts — III. Dessins, Gravures

FACILITÉS DE PAIEMENT

N VENTE A NOTRE LIBRAIRIE

ICTOR HUGO

43 volumes in-4°
.000 gravures en taille-douce
par 200 artistes

En vente les *20 derniers exemplaires*

750 fr. au lieu de **1.290 fr.**

Payable 30 fr. par mois

Spécimen illustré gratuitement sur demande

es ÉVANGILES

3 beaux volumes in-4°
dans de somptueuses reliures
CENT MINIATURES
00 pages d'ornements en couleurs

En vente les *6 derniers exemplaires*

650 fr. au lieu de **1.100 fr.**

Payable 40 fr. par mois

Prospectus détaillé gratuitement sur demande

Bibliothèque des Curieux — 4, *rue de Furstenberg*, PARIS

Vient de paraître :

HECTOR FLEISCHMANN

L'Enfer de la Galanterie à la fin de l'ancien Régime

LE CÉNACLE LIBERTI

de Mademoiselle Raucourt

(de la Comédie Française)

D'après des Documents inédits tirés des Archives de la Comédie Française, des Archi nationales, des Archives de la Préfecture de la Seine, les Pamphlets galants, les Mémoires et les témoignages des contemporains.

Un volume in-8° carré de plus de 310 pages sur papier simili-hollande, orné de frontis culs-de lampe et de douze illustrations hors-texte, couverture artistique en couleur de F Tirage limité, fr.....

L'ŒUVRE BADINE DE L'ABBÉ DE GRÉCOU

Rosine, le Cadenas, l'Horoscope de Perrette, l'Art d'aime Philotanus, etc...

Un vol. in-8 sur papier Alfa *(tirage limité)*.....

GUILLAUME APOLLINAIRE

LA ROME DES BORGI

C'est l'époque la plus violente et la plus raffinée de la Renaissance italienne, époque meurtres et de lubricité Les crimes des Borgia, leurs incestes, la cantarelle, ce fameu qu'ils avaient inventé, constituent le fond de ce récit historique, le pape Alexandre VI, le f César Borgia, duc de Valentinois, le pâle et mélancolique François duc de Gandie, assas son frère, la belle Lucrèce Borgia, les cardinaux, les courtisanes romaines, les spadassins tan Gème, sont les principales figures qui revivent dans cet ouvrage. On y trouvera le c fêtes, des orgies trop communes à une époque — qui malheureusement n'a pas tro Brantôme.

Reproduction en double page hors texte du célèbre tableau de Jules Garnier : "Borgia s'

L'ouvrage forme un volume in-8° carré de 300 pages, sur papier alfa bouffant, orné de pices, culs-de-lampe et 14 illustrations hors texte, Couverture artistique en couleurs....

Le Coffret du Bibliophile

Vient de paraître :

LE SOUPER DES PETITS MAITI

Conte composé de Mille et un Contes, par Caïlhava de l'Estendou

Récemment parus :

Le Canapé couleur de Feu -:- De Sodo

ZOLOÉ ET SES DEUX ACOLYTES *Par le Mis DE*

PIERRE MILLE

C'est pour un écrivain une bonne fortune assez rare que de conquérir à la fois les suffrages du grand public, avant tout désireux qu'on l'instruise ou qu'on l'émeuve, et ceux des artistes et des littérateurs de métier, près desquels un livre se recommande par des qualités tout autres que celles qui font le succès des auteurs à gros tirage.

Cette bonne fortune pourtant est échue à Pierre Mille, qui compte, toutes proportions gardées, autant de lecteurs fervents parmi les gens du peuple que parmi les raffinés aux yeux desquels un écrivain n'existe que si, maître absolu de sa forme, il sait marquer chacune de ses œuvres d'une empreinte personnelle.

Pierre Mille doit au journalisme d'être un des auteurs les plus lus. C'est un fait que le public achète et lit de moins en moins de livres. La vie présente est trop affairée pour qu'il en ait le loisir. Les revues bénéficient de cet abandon du volume, mais seulement dans la classe moyenne, les quotidiens formant à peu près le seul aliment littéraire du peuple.

L'une des conséquences de cette extension du journal a été d'amener à lui bon nombre de littérateurs qui, devant la mévente croissante du livre, ont compris que, seuls, les quotidiens à grand tirage pouvaient, en offrant à leur talent un emploi rémunérateur, leur permettre de s'imposer à l'attention des lecteurs.

Le journalisme, malheureusement, s'il permet à l'écrivain

de vivre, n'est pas sans mettre son talent à une rude épreuve. Il incite trop souvent à la publication hâtive d'œuvres que vicie du même coup l'insuffisance du fond et le négligé de la forme. Le danger, minime pour les écrivains venus au journalisme en pleine maturité de leur talent, pouvait être grand pour Pierre Mille qui fut journaliste avant de publier ses livres, s'il n'eût possédé, en même temps qu'une sérieuse culture classique, un sens averti de ce qui fait l'essentielle beauté d'un ouvrage littéraire.

Voué par son amour fervent de cette beauté à demeurer avant tout un écrivain, et prémuni contre la séduction des renommées faciles et douteuses, Pierre Mille possédait en outre les qualités les plus propres à l'orienter vers le journalisme. D'une foncière indépendance d'humeur, d'une curiosité toujours en éveil le sollicitant à accroître chaque jour son bagage de connaissance des hommes et des choses, d'une extrême sensibilité masquée par un sens très vif du pittoresque et de l'ironie, d'une générosité lucide et sans ostentation, Pierre Mille ne pouvait trouver de but qui lui convînt mieux que le journalisme et nul n'était mieux à même que lui de séduire le public français.

Une inlassable curiosité semble, avons-nous dit, avoir été dès l'enfance l'un des traits essentiels du caractère de Pierre Mille. Cette curiosité se manifestait déjà, dans certain fruitier de la maison familiale de Choisy-le-Roi, par l'ardeur avec laquelle Pierre Mille écolier consacrait à dévorer tous les vieux volumes tombant sous sa main le temps qu'il était censé employer à des travaux plus réguliers.

Cette curiosité et ce goût de la fantaisie se manifestaient encore un peu plus tard à Rollin, où Pierre Mille, élève de 6e confié à un très brave homme qui découvrait en lui un garçon d'étoffe, fondait avec son frère son premier journal.

Il serait oiseux de s'étendre sur la part de succès et d'insuccès universitaires qui constituent à notre écolier, souvent puni mais faisant montre déjà d'aptitudes littéraires exceptionnelles des antécédents sans grande portée. Trop fantaisiste pour s'astreindre à la préparation de programmes bien délimités, Pierre Mille fait son droit comme clerc d'avoué amateur, puis, avec l'intention d'entrer dans les consulats, il suit les cours de l'Ecole des Sciences politiques.

Entre temps il collabore, en 1886, au *Chat noir* et à la *Revue Indépendante* auxquelles il donne des nouvelles dramatiques et des vers sous le pseudonyme de Jacques Tellier. De 1887 à 1890, il collabore à la Revue *Art et Critique*, que dirige Jean Jullien.

En 1891, par l'intermédiaire de M. Boutmy, qui comprend que ce fantaisiste rebelle à tout embrigadement et à tout travail forcé possède en germe un réel talent, Pierre Mille est envoyé en Angleterre comme correspondant du *Temps*.

Il y reste deux ans et demi, ne s'occupant que de ses nouvelles fonctions et de l'étude des questions de politique extérieure. A part quelques nouvelles, il abandonne à ce moment tout travail purement littéraire.

Au début de 1893, le poste qu'il occupe se trouvant brusquement supprimé, Pierre Mille, désormais sans situation, revient à la littérature et donne en particulier dans la *Revue Bleue* des études critiques sur les écrivains anglais. Il se remet à écrire des nouvelles. L'une de celles-ci, *la Force du mal*, parue beaucoup plus tard dans *la Biche écrasée*, témoigne déjà d'une parfaite maîtrise de forme. Son sujet, le rôle joué par un vague esprit du mal dans l'accomplissement d'un crime que médite un être veule, hors d'état de passer de l'idée à l'acte, nous montre en Pierre Mille un émule d'Edgar Poë fasciné par tout ce qui, dans les dessous mystérieux de l'âme humaine, obsédera toujours les amants de l'Inconnu, voyageurs, rêveurs mystiques et poètes.

Ce goût des récits fantastiques, prédominant dans les premières créations littéraires de Pierre Mille, n'abandonnera jamais tout à fait ce dernier, et dans la plupart de ses recueils futurs, il nous arrivera de retrouver, entre une nouvelle humoristique d'une drôlerie irrésistible et une évocation pittoresque de quelque garnison exotique, une histoire à faire frémir.

Parmi ces nouvelles de Pierre Mille, nous citerons *la Peur*, qui figure aussi dans *la Biche écrasée* et qui fut mise à la scène non sans succès par le Grand Guignol, où doit être aussi représentée l'adaptation d'une nouvelle plus récente, *le Cerisier*. Quelles que soient les prédilections du public pour un genre littéraire destiné, semble-t-il, surtout à ébranler les nerfs émoussés de bon nombre de nos contemporains, nous ne sau-

rions considérer que comme des œuvres d'importance secondaire les nouvelles terrifiantes de Pierre Mille. Il serait injuste cependant de ne pas reconnaître l'art consommé avec lequel leur auteur campe ses personnages tragiques et surtout excelle à faire planer d'un bout à l'autre de ces récits une sorte d'atmosphère d'effroi qui contribue puissamment à la pleine réussite de l'effet cherché.

Après son retour d'Angleterre, Pierre Mille, demeuré un an sans situation définie, entre aux *Débats*, où il est chargé de la politique intérieure. Il s'acquitte de sa tâche au plus mal, et cela de son propre aveu. D'ailleurs, son directeur, Jules Dietz, prend le parti de rayer ligne par ligne ses articles, dont parfois pas un mot ne subsiste ; si bien que leur auteur a l'humiliation de recevoir parfois de ses lecteurs de chaleureux compliments pour des chroniques dont la signature seule est de lui.

Au reste, après un an de ce métier, l'édition blanche des *Débats* cessant de paraître, Pierre Mille quitte ses fonctions de rédacteur. C'est alors qu'on lui propose (1895) de partir pour Madagascar avec M. Bourde, secrétaire général du gouverneur Laroche. En même temps, on lui offre de continuer comme correspondant sa collaboration aux *Débats*.

Ce séjour à Madagascar, qui se prolongea neuf mois, et pendant lequel Pierre Mille en pleine période d'insurrection prend part à des expéditions militaires, décide de son orientation future.

Devant les spectacles à la fois puissamment pittoresques et tour à tour burlesques et tragiques qui se déroulent sous ses yeux, le littérateur se rend compte du terrain le mieux fait pour mettre en valeur son talent, en même temps que l'homme prend conscience de lui-même et du rôle qu'il se sent appelé à jouer.

Où trouver un plus éloquent plaidoyer contre l'impéritie et la bêtise malfaisante des conquérants de Madagascar que dans cette lettre vibrante d'indignation écrite en 95 par Pierre Mille à sa sœur, M^me^ Cécile Decroix :

> Ce peuple étonnant n'était rien il y a cent ans, et un siècle avant il ne connaissait même pas l'existence du feu qu'il a découvert tout seul, comme Pascal la géométrie. Eh bien ! en 1800, à peu près, un roi de cette pauvre tribu perdue dans les montagnes a dit : « La mer sera la limite de ma rizière », et il a tenu parole.

Les successeurs avaient créé un royaume solide, ayant une administration originale, active et qui garantissait l'ordre à ce point qu'en trente ans pas un blanc n'avait été tué dans l'étendue des terres soumises à la police hova. Nous sommes venus, apportant avec nous, selon la formule, la sécurité, la civilisation, la paix, le commerce et les arts ; et nous les avons si bien apportés qu'en six semaines une vingtaine de blancs qui auraient pu faire tout ce qu'ils auraient voulu avant la campagne ont été massacrés, que je vois tous les jours de mes fenêtres des villages entiers brûler — c'est étonnant qu'il en reste encore, — que ce royaume d'Imérina, si riche et si beau, n'est plus qu'un incendie et que ses habitants, tirés de la barbarie par leurs chefs nationaux, retournent à la barbarie par nous, les anges de la civilisation, de la paix, etc... Et puisque le patriotisme ne me permet pas de traiter, à ce qu'il paraît, mes compatriotes de monstrueux imbéciles, je demande qu'on me laisse au moins rire, cette contenance devant m'aider à dissimuler mon mépris. Et l'affranchissement des esclaves! un rêve! Je viens de voir l'un des résidents chargés d'aller libérer dans le nord les braves gens que nous nous figurons agoniser sous le fouet de maîtres — de maîtres tels que nous le fûmes quand nous avions des esclaves,— car nous faisons payer aux propriétaires malgaches le poids de notre cruelle conception de l'esclavage, conception exclusivement latine.

« Eh bien, quelle tête faisaient-ils? » demandai-je à cet estimable fonctionnaire.

« Je n'y comprends rien, m'a-t-il dit, ils avaient l'air de domestiques renvoyés ! » Et c'est qu'en effet ils vont mourir de faim. L'insurrection générale est faite et nous verrons tous les serfs marchant avec leurs maîtres dans les rangs des rebelles...

Il est inutile d'insister sur tout le trésor d'impressions pittoresques amassé par Pierre Mille durant ce premier voyage. Tous les lecteurs de *Sur la vaste terre* savent quelle vivante évocation du pays malgache et des races qui le peuplent nous offrent *Ramary et Kétaka*, ainsi que *Barnavaux général*. Et jamais peut-être Pierre Mille n'a déployé un plus parfait talent de peintre que dans *la Nef morte* (1), où la violence d'un cyclone arrache au fond des mers tropicales, où il reposait englouti depuis plusieurs siècles, un trois-mâts négrier, cuirassé de coquillages, plein de varechs et de coraux et peuplé de grands crabes, de longs vers et de squelettes enchaînés... Il faudrait tout citer pour donner une idée nette de l'art avec lequel est amenée cette apparition fantastique... Et d'abord cette pein-

(1) *Barnavaux et quelques femmes.*

ture de la lagune où la barque s'aventure sous un beau ciel matinal« couleur d'orange mûre », avec, « à l'arrière, son pilote sakalave droit, indifférent et noir, la main sur sa roue »;

Entre la côte et le récif dort l'eau de la lagune :

Si transparente qu'on voyait le fond à quinze ou vingt mètres; toute plantée, branchagée, feuillue d'arbres de corail qui fleurissaient violets, verts et roses; des poissons sautant, dansant, jouant à travers cette eau presque aussi légère et lucide que l'air, des poissons de toutes les couleurs : des rayés, des tachetés, des gros, des petits, les uns recouverts d'épines, d'autres comme des oiseaux-mouches, d'autres avec des becs comme des perroquets. Dans le fond, de grandes huîtres ouvertes, montrant leur nacre changeante et claire, des pétoncles bleues, des conques toutes tortillées et de tous les roses, des petits coraux tout roses...

Et brusquement c'est le cyclone qui s'annonce par une sensation d'incroyable légèreté et par une brusque fraîcheur de l'air... Le ciel se couvre; sur l'eau devenue subitement vert sombre tombe un vent d'un froid de Sibérie qui fait crier la mer... Et une même épouvante s'empare du douanier breton Plevech, du pilote et des marins sakalaves...

Et alors, Plévech, qui n'était pas entré dans une église depuis sa première communion, et qui lisait les brochures de la Confédération générale du travail, fit un grand signe de croix. Rainebouze ne fit pas de signe de croix, mais il prit, dans le coffre, une poule attachée par les pattes, lui trancha le cou d'un seul trait de couteau, et laissa couler tout son sang dans la mer. Plévech fit un geste d'assentiment et se fit des marques sur la poitrine avec ce sang. Il était devenu tout à fait sauvage, Plévech. Et il avait quatre mille ans de moins!

Arrive le cyclone au centre duquel la barque demeure immobile tandis que surgit fantastique la carcasse naufragée qui n'est autre, pour les marins épouvantés, que la grande pirogue des « matoutouas de la mer »! Et la vision s'efface sans qu'un instant la moindre invraisemblance ait choqué le lecteur le plus rationaliste, sans que rien d'autre part ait nui à l'impression générale d'épouvante apportée par la funèbre évocation.

Ayant tiré de tels fruits d'un premier voyage, Pierre Mille ne pouvait plus renoncer à la tentation de parcourir « la vaste terre », alors que tant de simples dilettantes subissent l'emprise de la passion qui contraint l'homme à s'en aller...

... suivant le rythme de la lame
Bercer son infini sur le fini des mers...

Et Pierre Mille ne tarde pas à repartir, d'abord au Soudan, où il passe six mois, puis en Thessalie et en Crète (1897), où il accompagne l'armée turque dont il nous retrace les étapes en mon volume : *De Thessalie en Crète, impressions de campagne (avril-mai 1897)*.

A peine revenu, le voici de nouveau partant pour l'Afrique (1898) chargé par *le Temps* d'une mission au Congo, dont il nous retrace l'état dans une série de livres : *l'Enfer du Congo Léopoldien, les Deux Congos devant la Belgique et devant la France ; au Congo belge*.

Nous retrouvons Pierre Mille à la suite de l'empereur d'Allemagne dans la tournée sensationnelle que fait ce dernier à Constantinople ; puis en Syrie et en Egypte. Il ne reste en France trois ans que parce qu'il a pour mission de préparer l'exposition de la Côte d'Ivoire dont on l'a nommé commissaire et, en 1902, le voici reparti, cette fois pour l'Indo-Chine, où il passe six ou huit mois, ayant poussé ses explorations du côté de l'Inde et du côté du Yunnam.

Au retour, on lui propose d'accompagner Roume à Tombouctou. Parti par le Sénégal, il gagna le Niger et, après avoir atteint Tombouctou il remonte jusqu'à Kouroussa par le fleuve, puis gagne à cheval Timbrou, d'où le chemin de fer le ramène à Konakry après six mois de voyage.

Depuis lors un temps de repos est venu interrompre la carrière vagabonde de Pierre Mille, car, pour un voyageur tel que lui, on ne saurait faire entrer en ligne de compte des randonnées qui ne dépassent point les limites de l'Europe ou des Echelles du Levant.

Entre temps, Pierre Mille s'est marié et tous ceux qu'attire la sculpture savent l'intérêt qui s'attache à tout ce qui naît sous le ciseau d'Yvonne Serruys.

Ni le journalisme ni la littérature n'ont rien perdu au repos apparent de Pierre Mille, puisqu'en même temps qu'il collaborait très activement au *Journal*, au *Petit Journal*, au *Petit Marseillais*, à *l'Opinion*, au *Temps* surtout, dont il rédigea jusqu'à l'an dernier les articles de politique coloniale et dont ses histoires humoristiques ont agréablement rompu le ton de

gravité un peu monotone. Pierre Mille publiait presque coup[illegible] son coup : *Sur la vaste terre*, *l'Enfant et la Reine morte*, *Barnavaux et quelques femmes*, *la Biche écrasée*, *Caillou et Tili*, *Louise et Barnavaux*, qui, en quelques années, ont mis leur auteur au premier rang des nouvellistes français.

On s'explique sans peine le succès de Pierre Mille journaliste, pour peu qu'on ait suivi ces articles qui savent tour à tour captiver l'attention par l'intérêt de leur documentation vécue et le bon sens de leur argumentation ou faire jaillir le rire par le comique irrésistible de leur fantaisie imprévue.

Ajoutons que ce n'est point seulement le meilleur de son esprit que Pierre Mille a voulu appliquer à l'étude des questions coloniales. C'est de tout cœur qu'il s'est voué à la défense généreuse des races primitives, victimes à la fois de la bêtise humanitaire des politiciens ignorants et de l'avidité féroce de traficants sans scrupules. Agissant, non point comme représentant d'intérêts financiers quelconques, mais comme porte-parole d'une élite civilisée, Pierre Mille n'a pas craint de se compromettre parfois dans la lutte ses intérêts les plus chers. Au moins a-t-il eu la satisfaction de se voir appelé à représenter depuis l'an dernier l'Afrique Occidentale française au conseil supérieur des colonies.

Nous avons dit avec quelle ardente curiosité Pierre Mille, depuis ses premiers voyages s'était senti porté vers toutes les sciences positives capables, comme l'ethnographie, l'anthropologie préhistorique, de lui faire mieux pénétrer l'âme des différentes races et des différentes civilisations. Il est curieux de voir les articles de Pierre Mille, nourris de documentation précise et fertiles en aperçus philosophiques solides, distraire le lecteur par l'attrait de la plus séduisante fantaisie. Il est d'ailleurs bon nombre de contemporains, insensibles aux pures beautés littéraires comme à l'intérêt des questions coloniales, pour qui Pierre Mille est avant tout un de nos maîtres humoristes. Et ceux qui goûtent le plus vivement les œuvres plus graves de l'auteur de *Sur la vaste terre* ne sauraient pourtant leur donner tort. L'humour de Pierre Mille est, certes, fait de fantaisie, mais dans cet humour il y a beaucoup plus d'observation encore que d'invention. D'autre part, l'humour de Pierre Mille diffère du tout au tout de l'humour de Mark Twain, par exemple, dont le charme essentiel est fait d'impré-

nu. Les familiers de Pierre Mille savent qu'il imagine peu. C'est, dit-il, parce qu'il a perdu sa vive imagination d'enfant qu'il a voulu par le voyage suppléer à ce besoin d'images nouvelles qui le possédait.

En fait ses fantaisies les plus drôles ont pour point de départ de menus faits de la vie courante que Pierre Mille a su développer en sachant mettre en valeur le côté risible et en tirant souvent par des déductions en apparence irréprochables, comme Villiers l'a fait dans ses meilleurs contes, de prémisses fort sensées des conclusions tout à fait extravagantes et d'une irrésistible drôlerie. Qu'on relise par exemple *Concours administratifs*, *le Mariage Chimène-Rodrigue* ou *la Véridique histoire de Bellamano*.

Il est regrettable que Pierre Mille, dans la récente « anthologie des humoristes », où son éclectisme l'a conduit à donner droit de cité à quelques auteurs qui ne furent que très fortuitement des auteurs gais, se soit taillé une part si petite et qu'il n'ait pas profité de la circonstance pour sauver de l'oubli quelques fantaisies actuellement introuvables, comme cette étude sur l'impossible domestication du parapluie, ce commensal infidèle que l'homme n'asservira jamais tout à fait, pour la bonne raison « qu'il n'aime pas son maître ».

Mais si large que soit la place qu'on puisse faire à Pierre Mille humoriste, c'est incontestablement comme auteur de nouvelles que Pierre Mille excelle et reste hors de pair, affirmant davantage par chacun de ses volumes sa maîtrise et son originalité. Aussi, loin de le blâmer de s'être enfermé dans un genre qu'il sait lui convenir entre tous, ne peut-on que l'approuver de n'avoir pas délaissé la nouvelle pour écrire des romans ou pour aborder le théâtre. Au reste, il règne dans toute l'œuvre de Pierre Mille une unité qui fait défaut à bien des ouvrages de longue haleine, et ce n'eût pas été une tâche très ardue que de transformer en un roman aux multiples volumes les aventures du soldat Barnavaux. Mais sans doute il eût fallu sacrifier à l'unité de l'ouvrage maints épisodes savoureux et maintes descriptions pittoresques. Il eût fallu surtout, pour tenir en haleine le lecteur, graduer les effets, corser les épisodes et sacrifier en fin de compte ce qui fait l'un des charmes essentiels des nouvelles de Pierre Mille : leur simplicité et leur caractère d'épisodes vécus.

Gœthe avec raison prétend qu'il n'est d'œuvres puissantes et durables que les œuvres de circonstance, c'est-à-dire celles dont un écrivain prend la matière dans les émotions de sa propre vie. En dépit de tous les artifices de transposition employés, il est aisé de vérifier le bien fondé de l'assertion de Gœthe en confrontant avec la vie des plus vivants romanciers et des plus émouvants poètes leurs œuvres en apparence les plus objectives. Pierre Mille, en condensant en une série de nouvelles les sensations et les idées d'une existence qu'il voulut, pour notre plus grande joie, infiniment variée et pittoresque, semble avoir fait choix du mode d'expression le mieux en rapport avec les dons qui le portaient d'instinct vers la littérature.

Dans cette série de recueils qui vont de *Sur la vaste terre* à *Louise et Barnavaux* et dont le premier fit son apparition il y a six ans à peine, il y a certes quelques pages négligeables. Forcé par son métier de produire à jour dit, Pierre Mille a sur des thèmes d'un intérêt minime et surtout un peu trop actuel, brodé parfois des fantaisies qui, sans doute, eurent leur intérêt, mais qui perdent considérablement au voisinage de nouvelles d'une portée plus vaste et d'une forme plus définitive. Le nombre de ces pages, à l'élaboration desquelles le Pierre Mille écrivain a moins contribué que le Pierre Mille journaliste, est au reste fort minime, et il semble que leur auteur ait pris le parti d'éliminer dorénavant de ses recueils les nouvelles ne présentant qu'un intérêt d'actualité.

Les nouvelles de Pierre Mille, aussi bien que ses fantaisies d'humoriste, ont à peu près toutes pour point de départ des impressions vécues. Nées d'un petit fait, banal en apparence de la vie courante, ces impressions subissent un travail d'élaboration, de « cristallisation », en quelque sorte, par lequel sont mises enlumière certaines particularités et par lequel les personnages mis en action, figures d'abord incertaines et quelconques, acquièrent une personnalité définie. Prenons, par exemple, *Castor et Zulma*, une des nouvelles les plus pittoresques en sa simplicité de *la Biche écrasée*. On a conté devant Pierre Mille l'histoire d'un chien courant qui, retrouvé plusieurs matins de suite dans la rue malgré les portes fermées, amène le renvoi d'une bonne qu'on soupçonne de découcher.

Ce fait-divers, Pierre Mille commence par le situer : dans un

loin de la banlieue de Paris, il fait vivre deux époux, types le bourgeois avares, égoïstes et apeurés. Quant à la bonne, jeune, mais d'une laideur qui ne permet pas de lui donner l'âge, non seulement elle acquiert un physique qui la fait surgir de façon précise devant le lecteur, mais elle devient un symbole de l'esclave fidèle, patiente, en même temps qu'inintelligente, humiliée et vaguement antipathique :

Avec sa face mongole, ses yeux bridés, son nez aplati, ses membres forts, mais mal attachés, elle paraissait la descendante d'une race très primitive, dominée, martyrisée, exploitée durant des siècles et des siècles par les autres races conquérantes plus belles et plus volontaires qui ont peuplé la France. Zulma n'était pas comme nous.

Les personnages une fois campés, vient le printemps qui, transformant jusqu'aux jardinets étriqués des faubourgs, amène la fugue du chien courant. Ce sont alors des reproches irrités à Zulma, innocente, mais incapable de se défendre et qui courbe la tête, subit son destin de misère, et se laisse chasser. Et ce petit drame, aussi sobrement écrit qu'un conte de Maupassant, devient représentatif des mille épisodes douloureux que suscite l'éternel conflit du maître soupçonneux et égoïste et du serviteur de race veule, éternellement humilié.

Nombreuses sont, dans l'œuvre de Pierre Mille, les nouvelles qui, bâties sur d'aussi simples données, s'amplifient jusqu'à constituer des œuvres dont l'intérêt philosophique et social va de pair avec la tenue littéraire la plus irréprochable.

C'est bien aussi dans la vie de tous les jours qu'ont été pris ces délicieux épisodes de *Caillou et Tili*, véritable traité de psychologie infantile en action, où il n'y a peut-être pas un mot et pas une anecdote qui ne soient authentiques. Nulle part mieux que dans ce volume Pierre Mille n'a su allier les dons d'observation les plus développés à une plus fine ironie et, par-dessus tout, à une plus exquise poésie. Qu'on relise plutôt, au début du volume, les pages dans lesquelles l'auteur évoque les mille sensations imprécises par lesquelles le printemps s'annonce ; qu'on relise aussi cette évocation délicieuse de l'époque mélancolique où l'oncle de Caillou voit la vieillesse s'approcher :

Il est très bon, l'oncle, mais il est détaché, plus détaché encore qu'il ne le sent lui-même. A l'automne, il veut être seul, sans per-

sonne près de lui, les jambes près du premier feu qu'on allume. Ce n'est pas gai. Mais autre chose ne l'égayerait plus...

Il a vu le spectre. On lui avait bien dit qu'il viendrait.

On le dit à tous les hommes, depuis les premiers jours de leur enfance : et ils ne le croient jamais. Au fond, on ne croit sérieusement, absolument, qu'à ce qui fut l'objet d'une expérience personnelle, d'un petit commencement, à tout le moins, d'expérience personnelle. J'ai rencontré jadis, dans une maison de fous, un pauvre homme qui se croyait immortel. Le plus étrange, c'est qu'il avait été médecin ; nul dans sa vie n'avait, je pense, vu mourir plus de monde. N'importe. Il disait : « Suis-je jamais mort ! Non, n'est-ce pas? Comment donc puis-je être certain que je mourrai ? Je ne mourrai point. » Vous me dites qu'il était fou. Mais vous-même, si vous êtes jeune, croyez-vous que vous vieillirez ? Certes, vous avez vu vieillir autour de vous, vous savez qu'on vieillit, que c'est une loi inéluctable. Et toutefois, n'en ayant aucune expérience, ne pouvant d'avance vous rendre compte de quelle manière vous vieillirez, vous n'êtes pas sûr. Si vous osiez, vous avoueriez un certain scepticisme. Un jour cependant le spectre de la vieillesse apparaît ; et il surprend.

Pourtant il ne s'est pas conduit avec vous d'une façon brutale, on n'a rien à lui reprocher. Il ne vous a arraché les cheveux ni broyé les dents. Vous êtes toujours le même en apparence, et le signe qu'il fait aujourd'hui, vous vous souvenez maintenant que parfois déjà il l'avait fait ; seulement vous n'aviez pas compris...

... Mais tout de même, tout de même, cela n'est pas sans douceur! Dans les années de force et d'ignorance, on a l'impression qu'on pourrait vivre seul, tant les hommes et les femmes ne vous apparaissent que comme une émanation et un jeu de votre propre puissance; et s'ils s'écartent de votre route, on leur en veut d'abord de leur incompréhensible ingratitude, puis on les oublie; mais dès que la nature, au contraire, vous a fait ce signe mystérieux, on conçoit avec une résignation délicieuse que ces humains existent par eux-mêmes, qu'ils sont en dehors de vous, qu'ils continueront peut-être à durer quand vous aurez disparu ; et on leur est alors profondément reconnaissant de tout ce qu'ils vous donnent, même sans le savoir, on les trouve généreux. Jadis, on vivait en avant. Voici qu'on apprend à goûter le charme de la minute présente, on ne la laisse fuir qu'avec peine, on porte à la perfection l'art de la prolonger. On l'avait regardée venir, on la regarde s'en aller...

Mais si l'on ne tient pas compte de *Caillou et Tili*, qui occupe vraiment une place à part dans l'œuvre de Pierre Mille, il semble que tous les critiques soient d'accord pour placer au

dessus des nouvelles bâties sur de menus faits de la vie coulante la série de nouvelles exotiques qui se poursuit de *Sur la vaste terre* jusqu'à *Louise et Barnavaux*. Alors que la France peut s'enorgueillir de posséder, depuis Voltaire jusqu'à Mérimée, Flaubert, Daudet et Maupassant, un nombre respectable de nouvellistes et de conteurs de premier ordre, le nombre des écrivains qui ont consacré à la nouvelle exotique le meilleur de leur talent y demeure assez restreint. A vrai dire, il y a Loti, celui de tous qui a promené le plus loin par le monde sa nostalgie et qui, mieux qu'aucun autre, a su rendre les émotions, à la fois enivrantes et mélancoliques, dont les voyages lointains saturent l'âme humaine. Nul, avec un sens d'artiste plus affiné, n'a rendu la nature et les chefs-d'œuvre de l'art, mais rien ne ressemble moins aux romans et aux nouvelles de Loti que les nouvelles de Pierre Mille. Les livres de Loti, avons-nous écrit déjà, sont des poèmes qui ne font que suggérer des états d'âme et éveiller des sensations en général d'autant plus intenses qu'elles sont moins précisément limitées. Sur l'âme des autres races, Loti, le plus souvent, ne nous apprend pas grand'chose. S'il pressent chez les personnages contemplatifs de l'Orient musulman une âme rêveuse proche de la sienne, toute la race jaune, par son physique aussi bien que par son art, lui apparaît comme infiniment distante et instinctivement hostile. Poète lui aussi, mais moins replié sur lui-même, Pierre Mille, en ses nouvelles, donne aux personnages la première place; et le décor, qui souvent absorbe tout chez Loti, n'est jamais pour lui qu'un cadre bien choisi pour mettre en valeur le tableau.

On ne saurait nier du reste le talent avec lequel ces décors de « la vaste terre » sont évoqués en quelques lignes si synthétiques et en même temps si pittoresquement vivantes qu'on ne peut mettre en doute qu'il s'agisse chaque fois de croquis faits d'après nature.

Qu'il évoque « les rizières vert tendre gorgées d'une eau invisible » au milieu desquelles cheminent les soldats et les cuges annamites escortant au supplice le pirate « Ti soï », qu'il évoque le Congo équatorial où un petit vapeur à machine poussive remonte l'Alima, dont l'eau n'est qu' « une encre épaisse et lourde et grasse, faite de la pourriture des arbres, des herbes, des bêtes mortes depuis des siècles et des siècles », Pierre

Mille excelle à résumer en quelques lignes le paysage à la description minutieuse duquel il ne s'attarde cependant pas. L'objet de son principal souci ce sont, en effet, les êtres qui s'agitent parmi ces décors exotiques. Leur psychologie est l'énigme qui le passionne et, dès qu'il croit en avoir pénétré les ressorts, il se plaît à nous en démontrer le mécanisme, non point en procédant de façon abstraite, mais par le simple exposé de menus faits qui, pris sur le vif, acquièrent la valeur significative d'expériences de laboratoire.

Et tour à tour nous apparaissent des exemplaires de diverses races. Voici les noirs africains, instinctifs, superstitieux, mais capables de pousser jusqu'à l'héroïsme le respect d'une consigne, puis les Annamites, dont la civilisation, reposant sur des bases tout à fait différentes des nôtres qui sont le culte des ancêtres et l'autorité du chef de famille, explique le perpétuel malentendu qui sépare la race conquérante de la race conquise, et voici encore les Chinois, « six cents millions dans la fourmilière ! Et tous somnambules, quand ils ont leur tâche comme de vraies fourmis : aveugles, sourds, insensibles, sans nerfs... »

Partout où il a passé, Pierre Mille a su saisir le côté pittoresque des êtres et des choses, mais avec l'éternel souci de comprendre le mécanisme qui les fait mouvoir. S'il a cherché à comprendre, ce n'est point d'ailleurs par simple curiosité de dilettante, mais par une sympathie attentive qui fait que notre tour nous ressentons pour les êtres qu'il met en scène le même intérêt bienveillant que leur porte Barnavaux. Or entre Barnavaux et Pierre Mille, il y a d'étranges affinités ; le colonial Barnavaux joint à une indépendance effrénée un loyalisme patriote susceptible de lui faire accepter les privations les plus dures, s'il allie l'humanitarisme le plus sincère au bon sens le plus lucide et le plus ferme, c'est qu'en lui peut-être Pierre Mille a voulu mettre la part la meilleure de lui-même.

Bien des fois à propos de Pierre Mille, on a cru devoir évoquer le nom de Rudyard Kipling et, certes, ce n'est pas un mince éloge que de dire de Pierre Mille qu'il est notre Kipling français... Comme Kipling, sans doute, il a donné vie à un monde de types pittoresques, il a fait surgir à nos yeux non seulement des décors, mais des êtres dont il nous semble démêler

les ressorts. Mais on ne saurait trop spécifier que l'analogie entre Pierre Mille et Kipling ne réside que dans ce fait qu'avec une incomparable maîtrise, ils ont évoqué, l'un le monde colonial anglais, et l'autre les colonies françaises. Mais c'est avec un tempérament tout opposé qu'ils l'ont fait. Il reste bien entendu, quand Rudyard Kipling évoque un coin quelconque de l'empire, que nul parallèle ne saurait être établi entre un indigène, fût-il descendant des races les plus pures de l'Inde, et un sujet de Sa Majesté Britannique. En aucune circonstance Rudyard Kipling ne se départit tout à fait de cette morgue impérialiste qui lui permet de voir et de rendre les êtres en artiste consommé, mais non de pénétrer leur psychologie avec la sympathie bienveillante d'un Français sans préjugés qui, parce qu'il est vainqueur, n'entend pas par là avoir toujours pour lui le droit en même temps que la force. Représentatif de sa race, Kipling l'est au plus haut degré, et c'est parce que Pierre Mille ne l'est pas moins de la nôtre que, malgré l'identité du sujet traité et malgré leur maîtrise à tous deux, Pierre Mille garde pleine et entière son originalité.

Dans Pierre Mille il y a toute une philosophie, qui d'ailleurs est aux antipodes de l'impérialisme. Cette philosophie n'est point déclamatoire, pour la bonne raison qu'elle est plus latente, en quelque sorte, qu'exprimée. Elle jaillit des faits eux-mêmes.

Champion de tous les opprimés, que ce soient les Annamites, injustement pressurés ou condamnés pour avoir obéi à leur propre conscience plutôt qu'à la loi du vainqueur, que ce soient les indigènes congolais exploités par des spéculateurs sans entrailles, Pierre Mille s'apparente plus à l'auteur de Crainquebille qu'à celui du roman de la Jungle.

Epris comme Anatole France de justice et comme lui prêt à se faire le défenseur de toutes les nobles causes, Pierre Mille aime à mettre en lumière les côtés absurdes ou iniques de notre système social; mais tout dogmatisme lui fait horreur et quand il a clairement posé les termes d'un problème, il laisse au lecteur le soin de conclure. Rebelle, comme Barnavaux, à tout embrigadement, Pierre Mille n'a jamais pu se résigner à demeurer l'homme d'un parti et à admettre cet étrange renversement de valeurs qui fait considérer aux hommes politiques la soumission aux idées et aux décisions de leur groupe comme la première des vertus, encore qu'elle implique l'abdication de

toute liberté de conscience. Il est d'ailleurs bien difficile à quiconque parcourutl a « vaste terre », en s'appliquant à pénétrer l'idéal des différentes races, de trancher de parti pris le comflit plus aigu que jamais qui met aux prises, dans la société moderne, l'idéal traditionnel et l'idéal nouveau. Confronter, commel'a fait Pierre Mille,les croyances des différents peuples, c'est sans doute, sur plus d'un point,faire ressortir les lacunes de notre propre idéal; mais c'est aussi et surtout apprendre à pratiquer la tolérance et à ne pas condamner sans examen des habitudes et des usages consacrés par les siècles. Cette indépendance d'esprit de Pierre Mille a pu lui valoir parfois d'être traité de fantaisiste par les gens à système; elle n'est pourtant pas faite pour déplaire au public français, qui n'aime rien tant qu'un auteur ayant su garder son franc parler,et qui, n'étant pas dupe, apprécie l'inestimable valeur d'un porte-parole tel que Pierre Mille.

On peut trouver matière à beaucoup de réflexions dans les livres de ce dernier, mais, à coup sûr, Pierre Mille, en les écrivant, s'est toujours beaucoup moins préoccupé de se poser en philosophe que de faire œuvre d'artiste, et nul ne contestera qu'il ait pleinement réussi.

Ayant su voir et créer des types vivants, il demeure avant tout un écrivain de race. Son style n'est pas, à vrai dire, un de ces styles débordants de personnalité que chacun, suivant ses goûts personnels.admire ou déteste et que tous peuvent pasticher. Souple, fluide, pittoresque, sans abus de néologismes et sans virtuosités de syntaxe,la prose de Pierre Mille s'apparente à celle des meilleurs de nos écrivains classiques.

Et si nous rapprochons cette limpidité de la forme de toutes les qualités fondamentales d'humour, de science, de pittoresque et de générosité bienveillante que nous trouvons réunies dans les livres de Pierre Mille, nous en arrivons à conclure qu'il en est peu que l'étranger puisse au même degré que ceux-ci juger représentatifs des qualités dominantes de notre race et que nous puissions juger plus dignes nous-mêmes de prendre rang parmi les classiques français.

JEAN MARTEL.

MARQUISE DE MAC-MAHON

POÉSIES

—

LE SECRET

Le secret, le secret !
Vois-tu combien nous sommes à t'attendre ?
Nous quittons nos villages, nos femmes et nos livres!

Ces têtes dans ces mains ;
Ces lèvres froides, pâles,
C'est pour toi,
Pour toi qui ne veux pas venir.

Viens, nous tendons les paumes!

Ah ! tu fuis, tu te caches,
Et nos jours sont passés !

Le secret, le secret!
Tu sais combien nous sommes à t'attendre.
Est-ce toi qui t'avances,
Vieille Cause ?
Flottante vers nos fronts ?
Ah ! c'est toi qui te oses!
Ah ! c'est toi qui te penches!

Parle, sois confiante !

Parle ! N'est-ce point toi ?
N'est-ce point toi, lumière, que je vois luire
Entre les rouges phalanges de mes doigts ?

Le secret ! Le secret !
Parle ! nous avons soif !
Ah! je te vois sourire!...

DES ORDRES

J'ai tant aimé de choses :
Chemins creux et villages,
Scarabées confiants, qui trottiez sur ma main,
Rayés de vert et rouge comme un jouet d'enfant,
Et vous ruisseaux chantants ;

Et vous, herbes si hautes
Qu'étendu parmi vous vous me cachiez le ciel ;

Le tilleul parfumé, avec le banc au pied,
Et la fontaine, et l'auge toujours pleine,
Et, sur le roc, au bord du lac, les chèvres ;

Et le pâtre qui corne dans la rue principale,
Et ses vaches et ses bœufs avec leurs cloches mélancoliques
Comme les lents brouillés qui imitent la pluie
Dans une ouverture d'opéra romantique ;

Les montagnes de pierre plaquées de prés et de sapins,
Et tachetées de chalets et de granges,
Avec, au meilleur point, exposé au midi,
L'hôtel de premier ordre ;

Et toi, lac aux flancs bleus,
Aux eaux si solennelles
Que, lorsque je regarde tes herbes qui s'enfoncent,
Je crois à tous les Dieux !

Et toi, lune inlassable,
Et l'étoile du soir « messagère lointaine »,
Et le vent qui s'apaise,
Et les parfums qui montent
Vers le clinquant des astres qui s'allume là-haut,
Et Chateaubriand,
Et Rousseau !...

Si vous saviez combien plus multiple que vous
Est celle qui, dans les villes,
Ne soulève jamais vers vous ses yeux mobiles,
Et qui ne sait ni voir, ni juger, ni penser,
Mais qui agite incessamment ses lèvres peintes,
Celle qui pleure, et sourit et rit et met au monde,
Et qui, malgré nos vœux, nos remords, nos dégoûts,
Serrés dans les métros,
Empilés dans les salles,
Ballottés par les foules,
Avec ses jupes droites, ou plissées, ou collantes,
Avec son teint, la chaleur de son corps, et ses hanches,
Nous apporte des ordres venus on ne sait d'où.

LE MASQUE

Quand ils ont quarante-cinq ans
Ils voient tout à coup la mort,
Et rouvrent leur Pascal scolaire.

Dans tes cris, dans les pensées
Que tu griffonnas dans l'angoisse
Sur de petits bouts de papier,
O Pascal mort à trente-neuf ans;
Dans tes pensées collationnées,
Classées, déclassées, reclassées
Ils prennent des notes. Ils méditent...
Et toutes les Comédias du monde
Le racontent à leurs disciples.

Je ne vois plus que des faces graves,
Des pas comptés, et des cous inclinés,
Des mains qui se joignent et s'élèvent
Qui ne s'étaient jamais tendues
Que vers des ventres ou des gorges.

Des bouches qui essayent des prières,
Qui ne s'étaient jamais ouvertes
Que pour des plats ou pour des lèvres.

Des yeux qui n'avaient brillé
Que pour des hanches ou pour des danses,
Et qui voient soudain l'au-delà
Du squelette et du charnier.

Quand ils ont quarante-cinq ans
Ils achètent, ô Pascal, ton masque,
Reste extérieur de ton front mort.

Ton douloureux, tragique masque,
Aux yeux pleins d'ombre et aux cils écrasés,
Aux joues creuses, aux lèvres serrées,
Aux nez long, courbe, pincé,
Et, se jetant devant la glace,
Ils s'écrient : Hein ! Je lui ressemble !

ANDRÉ SPIRE.

LA SCIENCE ET LES SENS

La civilisation occidentale moderne est basée *sur la science*; l'antique civilisation orientale était celle *des sens de l'homme*. En vérité, la civilisation occidentale s'élève très haut ; mais elle est exactement comme la tour Eiffel ; — elle est munie d'escaliers et d'ascenseurs complaisants. Tout le monde peut arriver au sommet au moyen de ces escaliers et de ces ascenseurs que j'appelle les sciences. — Parlons d'Art.— Si vous voulez fréquenter les écoles d'Art de l'Occident, elles vous enseigneront la perspective, l'anatomie, la botanique, l'histoire naturelle, etc. ; elles vous apprendront à mesurer le sujet que vous voulez dessiner, à mélanger les couleurs pour obtenir les nuances exactes. La méthode sera plus scientifique encore pour les autres branches de l'enseignement : l'architecture, l'art de l'ingénieur, etc... C'est ce que j'appelle l'éducation scientifique.

L'antique civilisation de l'Orient était autre. Elle était en quelque sorte une haute montagne avec force précipices abrupts et une cime au-dessus des nuées. Seul le génie pouvait la gravir jusqu'au sommet. Oyez ce que disaient les vieux maîtres Japonais à leurs élèves :

— N'imitez pas mon art. Ne regardez ni ma main ni mon pinceau. Eprouvez seulement ce que j'éprouve. Mettez vos esprits directement en communication avec la nature et faites par vous-mêmes vos découvertes; soyez juges de votre art au moyen de vos yeux à vous, de votre musique au moyen de vos propres oreilles.

C'est ce que j'appelle l'éducation des *sens de l'homme*.

L'éducation scientifique consiste à découvrir la loi de la nature et à la suivre ; l'éducation des sens de l'homme consiste à juger par les sens au moyen de leur expérience. Au temps où les sciences étaient fort pauvres, quasi nulles en fait en Chine et au Japon, les philosophies avaient la haine de tout ce qui est prétendûment « scientifique », car elles craignaient

ne ces pauvres « sciences » ne vinssent à émousser les sens
e l'homme. Loin d'étudier la rhétorique pour se mettre à
même d'exprimer intégralement leur psychologie supérieure,
s se refusaient à traduire en paroles leurs pensées profondes,
e peur que les mots ne vinssent arrêter l'imagination de leurs
uditeurs à certaines limites, en raison des vocabulaires que
es auditeurs avaient en tête ! Ils répétaient à tout propos et
n toute occasion : « Ishin denshin », c'est-à-dire : « Seul le
œur communique avec le cœur ! » Et de la sorte, ils parve-
aient à communiquer par le cœur à un degré extraordi-
aire.

Que je vous donne ici un exemple. Il y avait une fois un
rand philosophe bouddhiste qui aspirait à comprendre à fond
a philosophie du Bouddha. Il résolut de faire un pèlerinage
u Thibet, où il espérait voir un autre grand philosophe, un
rai disciple du Bouddha. Il voyagea par les terres de la Chine.
Dans ce voyage très difficile, parmi les montagnes solitaires,
angereuses, il souffrit beaucoup pendant plus d'un an. Il
rriva enfin près de la frontière de la région sainte. Il n'avait
lus à voyager que pendant quelques jours pour atteindre le
but longtemps désiré. Il était bien fatigué et assoiffé ! C'était
a nuit, par un clair de lune ; il vit devant ses pieds une belle
ontaine argentée. Il remplit d'eau le creux de sa main et but.
l goûta l'eau la plus merveilleusement fraîche et douce qu'il eût
goûtée de sa vie. Il se sentit très heureux et s'endormit sur le
oc près de la fontaine « céleste ». Quand il s'éveilla, le lende-
main matin, il découvrit que la fontaine « céleste » n'était
autre chose qu'un sale petit étang où trempaient des cadavres
d'oiseaux et des ossements d'animaux et où nageaient toutes
sortes d'insectes répugnants ! Pendant quelque temps il regarda
avec stupéfaction, puis, tout d'un coup, décida de retourner
chez lui sans visiter le pays sacré ! Son frère en philosophie
l'attendait à la maison, et quand ils se virent, celui-là sourit à
celui-ci et celui-ci rendit son sourire à celui-là. Tous deux alors
comprirent complètement la philosophie du Bouddha.

(Il se peut que les lecteurs de cette histoire aient besoin
d'une petite explication. Lorsque le pèlerin philosophe
vit le petit étang, il comprit que le cas du monde était
exactement le même. Le monde est fort malpropre en effet,
mais uniquement à votre point de vue particulier ; il peut aussi

vous paraître très beau et alors votre point de vue particuli peut vous donner le bonheur. Ayant compris le monde de l sorte, il n'avait pas besoin de se donner la peine d'aller pl loin. Son frère le philosophe, le voyant revenir, sourit et con prit que la vraie philosophie humaine n'est pas chose à all découvrir ailleurs, mais qu'elle est au cœur de chaque êt individuellement. C'est ainsi qu'ils acquéraient la connaissanc uniquement par le sentiment de leur pensée réciproque.)

Un antique philosophe de la Chine, Bayen, a dit : — Sup posez que vous vous efforciez de peindre une oie et que vou la fassiez ressembler à un canard; le résultat ne sera pas to à fait mauvais. Mais si vous vouliez peindre un tigre et qu soit pareil à un chien, il ne vaudra rien du tout.

Il voulait dire par là que, si vous apprenez systématiqu ment et scientifiquement, vous pouvez arriver, en ne réussis sant pas absolument, à un résultat très approché. Mais qu si vous apprenez par les sens seulement, vous pouvez aise ment arriver à des résultats tout à fait désastreux.

L'éducation par la science est plus sûre, même si elle n vous fait pas absolument réussir; le jugement par les sen exclusivement est incontestablement fort dangereux.

Les cerveaux de première classe qui produisent l'image d l'oie telle qu'est l'oie véritable et celle du tigre tel qu'est l tigre véritable atteindront au génie quel que soit le lieu o ils vivent, quel que soit leur lieu de naissance. Mais nous n pouvons pas nous attendre à trouver le monde exclusivemen peuplé de génies. Par malheur, nous rencontrons en moyenn beaucoup plus de cerveaux de deuxième ou même de troisièm classe. C'est pourquoi nous devons envisager comment il fau tirer parti de ces cerveaux inférieurs. Le monde est tout just comme une grande escadre. Supposons qu'un petit nombre d navires marchent à 30 nœuds, tandis que tous les autres mar chent à 18 nœuds seulement. Si les navires supérieurs allaien à toute vitesse, les autres ne pourraient les suivre et ce serai tant pis pour tous. Le devoir des cerveaux de la premièr classe est de se joindre à ceux de la deuxième et de la troi sième et de les guider. A présent, la question se pose de savoi si les sciences peuvent à elles seules conduire d'une manièr satisfaisante le peuple à la vraie civilisation ou si elles ne l peuvent pas. La logique dit qu'elles le pourront, ou du moin

elles devraient le pouvoir, lorsque les sciences arriveront utes à l'apogée. Mais jusqu'à ce moment et même ensuite, us ne pouvons pas cependant, après tout, rejeter l'éducation s sens. Ainsi, par exemple, voyez les instruments scientifi- es appliqués à la musique, spécialement le pianola. Quel erveilleux progrès de la science ! Un ignorant comme moi, en t de musique, pourra ne trouver aucune différence entre le anola et le pianiste. Mais mon ami le musicien secoua la e et poussa un profond soupir : — Vous dites que vous ne rvenez pas à saisir la différence ? Ah ! quand les grands maî- s posent leurs doigts sur les touches il y a en eux de la e et... cet horrible pianola est trop mécanique, c'est au total e chose morte.

Le sens délicat de l'oreille du musicien n'est satisfait que r les doigts humains bien exercés et pas du tout par la achine scientifique. Cette dernière est encore trop pauvre. a machine scientifique peut-elle arriver au même degré que s doigts du musicien le jour où elle atteindra la perfec- on ? Jadis, au Japon, nous ne pensions pas que ce fût ssible. Nous avions un proverbe : *Le chevalet de l'instru- ent à cordes ne doit pas être collé.* Cela veut dire qu'il faut ans chaque cas accorder d'après son oreille et mettre le evalet au point voulu. Ce n'était pas pour la musique seu- ment que nous pensions ainsi ; car un autre vieux proverbe it : *En toute occasion faites de vos sens un usage approprié.* n vérité nous ignorions les classifications scientifiques et les is naturelles qu'il fallait suivre. Nous tâchions au contraire e juger en toutes matières par nos propres sens et dans bien es cas le résultat était préférable.

Permettez à présent que je fasse un pas de plus. Supposons science arrivée à la perfection ; pouvons-nous nous fier bsolument à elle et rejeter entièrement le jugement de nos ens ? Je dois répondre énergiquement par la négative. Au mps où j'habitais chez un pauvre logeur de Greenwich, mon ôte se commanda un nouvel habit chez un petit tailleur de on quartier. Le tailleur avait apporté l'habit avec lui et l'essayait à mon hôte. Ce dernier m'appela dans la chambre et me dit : — Voyez, M. Markino, le bel habit que mon tailleur ait faire. Et pas cher avec ça. Vous devriez bien lui deman- der de vous en faire un pareil. — Le tailleur avait l'air très

fier. Je jetai un simple coup d'œil sur le dos de mon logeur. Je vis immédiatement la différence de largeur qu'il y avait entre ses deux épaules. Je dis : — Votre épaule gauche me paraît avoir un quart de pouce de plus que la droite. — Le tailleur changea brusquement d'expression et devint excité et vexé : — Monsieur j'ai mesuré avec soin. C'est impossible. — Là-dessus je pris sa mesure graduée et je l'appliquai aux épaules. Voyez ! Il y avait une différence d'un quart de pouce tout juste. La mesure graduée anglaise n'est que trop parfaite et le tailleur s'y fiait à l'excès. Il avait oublié qu'il pouvait se tromper dans la manière de mesurer, et voilà!... à quel résultat avait-il abouti ? Tout cela parce qu'il ne pensait qu'à une chose, c'est que sa mesure graduée était scientifiquement parfaite : il négligeait évidemment d'exercer le sens de sa vue et c'est pour cela qu'il ne pouvait se rendre compte de ses erreurs.

De semblables déconvenues se produisent souvent chez les nations trop scientifiques. Dans la Chine et le Japon du temps jadis nous n'avions pas de mesures parfaites comme les vôtres, mais tous nos grands maîtres, aussi bien que nos artisans, avaient l'habitude de juger des dimensions par leurs propres yeux bien exercés, et avec quelle précision ! Et l'on pouvait bien mieux s'y fier qu'à votre très parfait instrument lorsqu'il est *négligemment* employé par des gens dont les sens n'ont aucune éducation. C'est pour ces motifs que, de même que les peuples antiques et primitifs, les sauvages d'aujourd'hui produisent parfois des œuvres plus parfaites que celles des Occidentaux prétendûment « scientifiques ».

Voyez les cuisiniers japonais ou chinois. Ils ne se servent jamais comme les vôtres de livres de cuisine, où se trouvent les proportions exactes du sucre, du sel, de l'eau et la durée de cuisson. Mais quelle excellente cuisine est la leur! Demandez-leur comment ils font? Ils vous répondront par leur proverbe : — *En toute occasion faites de vos sens un usage approprié !* — Tout en cuisinant, ils goûtent sans relâche et le témoignage de leur langue très expérimentée est bien plus efficace que celui de n'importe quel livre de cuisine conforme à la science.

Je me souviens qu'au temps où j'étais employé dans les bureaux de la marine japonaise à Londres, quelques officiers

Japonais eurent une grande discussion à propos de l'architecture navale française et anglaise. Un de nos meilleurs officiers disait : — L'architecture navale de la France est purement scientifique, tandis que celle de l'Angleterre est pratique; c'est pourquoi si vous vous contentez de regarder les plans, vous êtes naturellement tenté d'admirer de préférence ceux de la France. En France, quelques grands savants font des recherches dans toutes les branches de la science pour réaliser la *perfection scientifique* dans les navires de guerre, et ils remettent ensuite ces navires entre les mains des marins. Si seulement les marins étaient d'aussi grands savants que ceux qui ont fait les plans, ce serait tout simplement merveilleux. Mais souvenez-vous que les marins sont généralement, au Japon, des enfants de pêcheurs très ignorants et sans éducation. Leur donner un enseignement scientifique exigerait un temps infini ; peut-être serait-il impossible absolument de faire de ces garçons des gens de science. Ainsi donc, après tout, le bateau ne donnerait pas ce qu'on en attend.

D'autre part, voyez les navires de guerre en Angleterre. Les capitaines anglais demandent au savant de faire le bateau conformément à leurs désirs basés sur une longue expérience (ce que j'appelle l'éducation des sens de l'homme) ; pour ce motif le plan anglais peut ne pas sembler tout à fait aussi beau que celui des Français, mais tout y est facile à mettre en œuvre par n'importe quel marin ignorant ; après tout, il est donc de beaucoup le plus pratique.

Je constate avec reconnaissance que le Japon a commandé la plus grande partie de ses vaisseaux de guerre à l'Angleterre; il est inutile de rappeler combien admirablement ces vaisseaux se sont comportés lors de notre dernière guerre.

Comme je suis artiste, je vous prie de me permettre de traiter ici de quelques rapports entre l'art et la science. La photographie est peut-être l'un des plus grands triomphes de la science. Beaucoup de personnes m'ont demandé si la photographie peut oui ou non venir au secours de mon art. Je réponds toujours par la négative. Il est certain que la photographie a rendu de grands services aux autres connaissances humaines ; à l'Art, non.

Bien des gens ont parlé de la différence qui existe entre la

perspective photographique et celle des yeux humains; c'est pourquoi je n'en fais pas mention.

Parlons un peu des mouvements que font les pieds du cheval. Nous voyons souvent dans les photographies les poses très extraordinaires et inimaginables des chevaux en pleine course. Elles sont parfaitement correctes. A un moment donné, les pieds les ont effectivement réalisées; seulement, elles sont invisibles à nos yeux, car de tels mouvements sont trop rapides pour être saisis. Seule, la machine photographique peut les fixer. Nous devons être reconnaissants à cette machine scientifique lorsqu'elle révèle de la sorte ce que nous ne pouvons savoir par nos yeux. Et c'est pourquoi je dis que la photographie vient en aide à quelques-unes de nos connaissances. Mais souvent je constate que certains artistes d'intelligence inférieure ont dessiné des hommes et des chevaux dans les poses que nous montre la photographie. Oh! le grand désastre pour l'art! Je demande en toute sincérité à ces artistes: — Avez-vous jamais vu de vos yeux de telles silhouettes? Je suis obligé de dire que votre art a été induit en erreur par la photographie! — Le sens de notre vue n'est pas aussi prompt que la machine et le mouvement des pieds des chevaux se fait par bonds et secousses. C'est pourquoi nous ne pouvons observer leur position que lorsque leur vitesse est la moindre; c'est cette position-là qui seule frappe nos regards et c'est aussi celle-là seulement qui doit être rendue par l'Art. Ma définition du mot *Art* est: *Bon choix*. C'est pourquoi celui-là n'est point, à mon sens, un véritable artiste, qui se conforme aux résultats de la photographie mécanique et reproduit les formes les plus laides, celles que l'œil de l'homme n'a jamais observées. De telles peintures ne peuvent valoir que pour l'illustration des livres scientifiques.

J'ai observé une autre erreur désastreuse de quelques artistes occidentaux. Souvent ils poussent scientifiquement la perspective théorique au delà des limites de la réalité. Je veux dire qu'ils peignent des objets sortant du cercle visible. L'œil de l'homme ne peut embrasser plus de 60 degrés; c'est ce que j'appelle le *cercle visible*.

Dans la figure I, V marque le point de fuite, — A et B déterminent la ligne de l'horizon. C désigne le *cercle visible*. Supposez une série de dalles carrées. La perspective de ces dalles

st exacte dans l'intérieur du cercle. Voyez ce qu'elles devien-ient en dehors des limites. Remarquez spécialement D, la lus éloignée. Ses lignes latérales deviennent beaucoup plus ngues qu'elles ne peuvent l'être dans la réalité.

Dans la figure II, je vous fais voir le même effet au-dessus au-dessous du cercle visible. Voilà où je dis que la théorie cientifique fait représenter faussement la nature. Quelle idée upide que celle de certains artistes, essayant de peindre ce

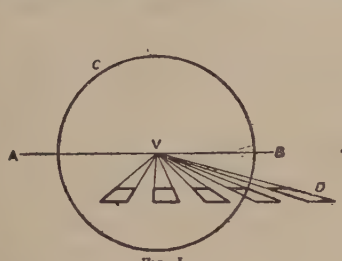


FIG. I.

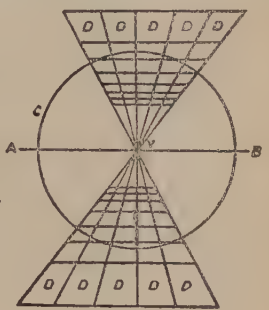


FIG. II.

ue l'on ne peut voir, à moins de tourner la tête, auquel cas, *plan* de la peinture vient à changer. Je constate très sou-ent cette très sotte erreur de certaines peintures, principale-ent à l'intérieur de cathédrales, d'abbayes ou d'autres monu-ents. Je suis absolument étonné de constater de telles absur-ités dans un pays de civilisation scientifique comme l'Angle-rre. En particulier, lorsque je vis plusieurs peintures com-ortant des erreurs de ce genre au musée de South Kensing-n, *l'orgueil de la Grande-Bretagne*, j'en perdis la langue à e pouvoir dire un seul mot.

En vérité quelques artistes modernes négligent leurs sens et nt les victimes intoxiquées de l'illusion scientifique. Il n'est s étonnant que bien des amateurs méprisent l'art moderne adorent les vieux maîtres. Dans les temps passés, alors que s maîtres ne songeaient pas aux sciences, ils peignaient urs tableaux uniquement d'après l'expérience de leurs sens. art était plus satisfaisant alors. Le fait est que plus nous cevons d'enseignements scientifiques et plus nous perdons sage de nos sens.

Cependant, même de nos jours, nous estimons souvent les

sens de l'homme plus que la science. Rappelez-vous ce que disent les joueurs de golf : — Tenez vos yeux fixés sur la balle ! — En effet, si vous fixez vos yeux sur la balle, votre crosse la frappera exactement au point voulu. Votre sens humain agit ici beaucoup plus sûrement que n'importe quelle science.

Je viens de m'appliquer à apprendre le billard. A dire vrai, j'ai quelques connaissances en matière de physique. Il m'arrive souvent d'imaginer et de combiner scientifiquement toutes sortes d'angles. Mais, pour moi, ma propre confiance et la ferme volonté que j'ai de toucher les billes me servent beaucoup mieux que lorsque je me tarabuste le cerveau avec ma petite science. Lorsque je suis en confiance, mes mains semblent travailler inconsciemment, dans le sens de la science. Voilà le triomphe de mes sens sur la science. Avez-vous remarqué l'action de vos sens lorsque vous voulez soutenir un objet? Supposez que vous vous trouviez devant une bouilloire et que vous vous imaginiez qu'elle est pleine d'eau. Essayez de la lever; si elle contient moins d'eau que vous ne pensiez elle vous paraîtra trop légère; si, au contraire, elle est pleine d'eau alors que vous la supposez vide, elle vous paraîtra trop lourde. Mais combien confortablement vous la soulevez lorsque la quantité d'eau est exactement ce que vous supposiez. Si vous exercez ce sens qui est le vôtre, vous pouvez être capable à la longue de faire des choses extraordinaires. Lorsque j'étais enfant il y avait dans mon village un pauvre petit épicier. Il vendait le sel, le sucre, les pois, le riz sans se servir de mesures d'aucune sorte, et il était très fier de la sûreté avec laquelle il déterminait les quantités exactes. Quelquefois les infirmes, les aveugles, par exemple, poussent cette faculté extraordinairement loin. Et très certainement à l'époque où les primitifs du temps jadis avaient très peu de science, ils avaient de très merveilleux sens humains.

En Chine, il y a quatre mille ans environ, on se servait du calendrier lunaire. On croyait que la terre était plate et que toutes les étoiles tournaient tout autour; mais combien étaient précis leurs calculs astronomiques ! Et voyez leurs arts, leur architecture ! En toutes choses ils jugeaient par leurs yeux très exercés. Ils évitaient tout simplement tout ce qui était *laid*. Et, à ce propos, le mot laideur ne signifie pas autre chose

qu'une irritation désagréable des nerfs de la vue. Si une chose a des contours auxquels vos yeux ne peuvent s'accommoder, elle irrite vos nerfs, vous l'appelez *laide* et vous la détestez. Les primitifs de jadis avaient à cet égard un sens merveilleux et ce par leur propre expérience. Je ne suis qualifié en aucune manière pour discuter à propos de l'ancienne civilisation européenne, car je n'ai jamais fait d'études à ce sujet, sauf dans les manuels très primaires que j'ai eus à l'école. Mais comme je pense que vous pourriez n'être pas familiarisé avec l'ancienne civilisation de l'Orient, permettez-moi de prendre des exemples dans l'architecture antique de la Grèce et de Rome. Voyez les grandes colonnes de ces temples !

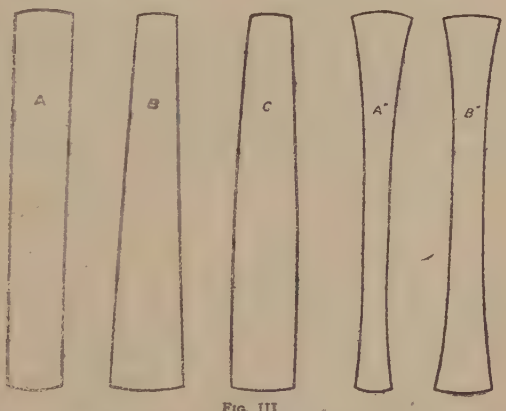


Fig. III.

Au lieu d'en faire des cylindres droits ou des cônes comme en A ou en B, ils leur donnaient la forme C, le sommet étant beaucoup moins large que la base et le contour formant une ligne convexe et non pas droite, parce qu'ils avaient appris par expérience que les formes A et B paraissaient *laides* (ou irritantes pour les nerfs des yeux), tandis que la forme C était belle (ou agréable aux nerfs des yeux). Ils savaient que s'ils adoptaient les formes A ou B, elles paraîtraient semblables à A' ou B'. Je me demande (je suis si ignorant en histoire grecque !) s'ils connaissaient à cet égard la théorie scientifique, ou non. Quoi qu'il en soit, permettez-moi de vous l'exposer.

Vous voyez, à la figure IV, comment la colonne se reflète dans la rétine de votre œil.

Si votre rétine était plate comme AB, la colonne cylindrique s'y réfléterait toute droite; mais, comme elle est arrondie,

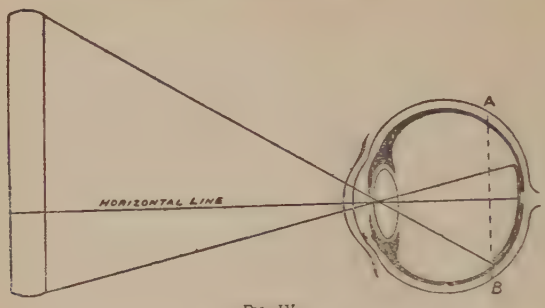


Fig IV

l'image est semblable à la figure V, tandis que la colonne grecque prend la forme de la figure VI.

C'est pour le même motif qu'ils traçaient en ligne convexe les longues marches des soubassements, au lieu d'en faire de

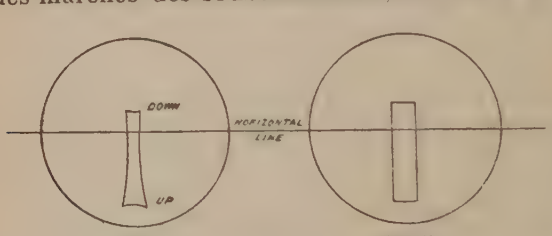


Fig V Fig VI

rigoureusement horizontales, par le motif que ces dernières se réfléchiraient dans nos yeux en ligne concave.

Mais, hélas! les constructeurs du baroque ont mis une extraordinaire incohérence dans leur architecture. A coup sûr ils étaient de grands fous. Ils n'avaient pas pour juger en matière d'art le merveilleux sens des Grecs.

Ils croyaient simplement que les *lignes courbes* étaient plus artistiques que les lignes droites et ils courbaient toutes leurs lignes sans comprendre à quel point ces bêtes de lignes agacent notre vue. C'est pourquoi les Baroques font tout simplement mal aux yeux. Lorsque nous allâmes à Tivoli, il y a quelque temps, une fille de John Bull, de mes amies, me dit : — Le Baroque n'est pas tout à fait mauvais lorsqu'il revêt des proportions aussi grandes qu'ici. — Elle me désignait une for

taine de la Villa d'Este. Je lui donnai tout à fait raison. Le motif en est que, dans de telles dimensions, les lignes courbes sont parallèles à la courbure de notre rétine. En vérité, des fous comme les Baroques, dont le sens humain était insuffisant, avaient grand besoin de la science.

Je dis toujours que le mérite littéraire dépend beaucoup plus des sens humains que des sciences. — « Je le regardais tandis qu'il fuyait. Il était parti... parti bien loin au delà du champ là-bas... si loin qu'il semblait à présent n'être pas plus grand qu'une fourmi. » — Combien cette façon de parler est plus expressive que de dire : — Il était parti à une distance *d'autant de mètres !*

Cependant, la littérature elle-même, si elle est tout à fait dépourvue de connaissances scientifiques, peut tomber dans d'incurables erreurs. Il y eut jadis de grandes discussions au Japon à propos des dimensions de la lune. L'un proclamait qu'à ses yeux elle avait un diamètre de trois pieds au moins, tandis qu'un autre prétendait qu'elle ne paraissait pas avoir plus de trois pouces.

Ils se disputèrent toute leur vie sans parvenir à résoudre

FIG. VI

FIG. VII

la question. Combien une telle discussion est ridicule ! Il ne s'agit que de savoir où vous placez le plan imaginaire dans lequel vous regardez la lune.

Dans la figure VI, vous voyez la lune au sommet d'une colline éloignée. Supposez qu'il y ait là un arbuste dont la taille, trois pieds, vous est connue; la lune, sur la colline,

vous semble à peu près de la même dimension que l'arbuste. Mais si vous vous rapprochez de cet arbuste comme dans la figure VII et si vous le comparez encore à la grandeur de la lune, celle-ci vous paraît beaucoup plus petite. La figure VIII montre que le diamètre de la lune diffère selon les diverses places où vous mettez le plan de votre peinture imaginaire. Prenez un sujet plus rapproché et vous voyez par la figure IX

Fig. VIII

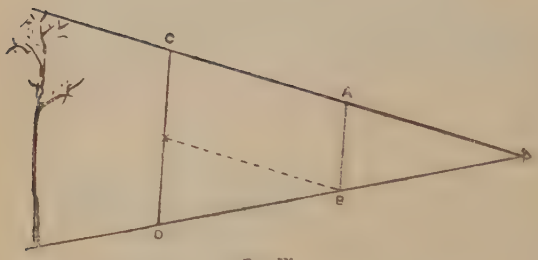


Fig IX.

que si vous placez votre plan imaginaire en A-B, il vous paraîtra deux fois plus petit que si vous le placez en C-D, deux fois plus loin.

Un poète japonais, Tatsuo Kumoi, disait : — La montagne une telle, dans mon village, est très haute. — Quelqu'un lui demanda : — Quelle est sa hauteur ?

— Six pieds à peu près.

— Quelle sottise !

— Mais certainement ! s'écria le poète très animé. La hauteur de ma fenêtre est de six pieds et quand je regarde la montagne du fond de ma chambre, son sommet touche presque à la partie supérieure de cette fenêtre.

Les sens de certains poètes japonais étaient plus avancés que ceux de leurs confrères les artistes. Ils avaient des yeux

très exercés avec lesquels ils observaient des phénomènes de perspective très précis, bien qu'ils fussent aussi ignorants en matière de science que les artistes eux-mêmes.

Dokan Ota, le célèbre poète guerrier du seizième siècle, ne pouvait être satisfait des peintures sans perspective des artistes

de son temps. Il a esquissé lui-même une perspective correcte dans son poème de trente et une syllabes :

Wagna Io wa Matsu-bara tōku
Umi chikaku
Fuji no Takane wo
Nokiba nizo miru.

Traduction :

Mon chalet est loin de la forêt de pins
Et près de la mer ;
La haute cime du Fiji se place
Tout juste sous le rebord de mon toit.

Après tout, cependant, le poète lui-même n'aurait pas su tracer avec son pinceau les tableaux exquis que font à présent les artistes de l'Occident.

A propos de perspective, je tiens une histoire de mon propre père. Lorsqu'à l'école primaire on me donna un cahier de leçons de dessin, il s'y trouvait une gravure représentant une boîte cubique en perspective correcte. Mon père la vit et dit : — Qu'est-ce que c'est que cela ? Cette boîte n'est assurément pas carrée, elle me paraît à moi toute déjetée ! — Neuf

années plus tard, il revit le même livre, m'appela et dit : — Quelle chose étrange; vous vous rappelez que je trouvais déjetée cette boîte carrée ; je vois à présent qu'elle est parfaitement droite.

Cela provient de ce que mon père, lorsqu'il vit cette gravure pour la première fois, n'avait aucune idée de la perspective. C'est pourquoi l'objet paraissait de travers. Mais plus tard il étudia la perspective à fond et le dessin avec sa perspective correcte lui parut dès lors *parfaitement droit*.

Cet exemple vous montre que si l'on ignore la loi de la nature, une chose absolument correcte peut paraître tout à fait fautive et que vous ne devez pas vous fier à vos sens seulement, chose très dangereuse, comme je l'ai dit déjà. Et cela n'est pas vrai seulement pour la perspective; je crois que ce ne l'est pas moins en matière de religion et de philosophie. Si vous vous en tenez uniquement à votre foi particulière et que vous ne l'éprouviez pas au moyen de la connaissance scientifique, vous ne pourrez jamais vous rendre compte de votre erreur. Certains prédicateurs disent à tout propos : — Ne vous inquiétez de rien, ayez seulement la foi ! — Cela est fort dangereux.

Ils devraient au contraire être fermement décidés à se débarrasser de leurs égarements; s'il fallait agir autrement, une religion soi-disant sacrée ferait de l'homme un fou superstitieux. Il est tout à fait indéniable que toutes les religions ont, à bien des égards, induit en erreur les sens de l'homme, tout en faisant indubitablement profiter bien des pauvres cœurs d'infiniment de « *grâces* » et de « *paix* » ; il faut tôt ou tard se réveiller de ces erreurs et retirer de la véritable Loi de Nature les grâces et la paix véritables.

Bien entendu je sais très bien qu'il est des cervelles de second ou de troisième ordre qui ne peuvent être réveillées tout d'un coup. Si nous leur découvrions la vérité vraie, ils perdraient tout simplement leur *Foi* en même temps que leur bonheur. C'est pourquoi nous devons être très patients avec eux et les diriger graduellement. Nous devons leur administrer la médecine à petites doses. Nous disons au Japon : — Si vous prenez trop de médecine à la fois elle vous tuera au lieu de vous guérir.

Ici à Londres, les diseurs de bonne aventure paraissent être

fort à la mode. Parlons-en un moment. Voyez ce qu'ont été la chiromancie et l'astrologie chez les Chinois. Ils ont cru aux horoscopes au moyen du *Yoki* et leur histoire nous apprend que dans presque tous les cas les horoscopes se sont révélés *véritables*. Je le crois aisément. Le cas est simplement celui de l'humaine illusion.

Il faut que je vous explique. Le cerveau humain a toutes les fonctions, — les bonnes, les mauvaises et toutes les autres. Supposez que le chiromancien ait prédit à quelqu'un qu'il deviendra un grand artiste. Bien entendu la fonction de l'art existe dans le cerveau de cet homme. Il en résulte que, s'il a foi en la chiromancie, il étudiera l'art de toute son énergie et pourra finir par devenir un grand artiste. De la sorte l'esprit débile de l'homme tire souvent profit de sa propre erreur. Mais il en est exactement de même dans le cas de ceux qui font usage de narcotiques. Lorsque le consommateur de drogues se sent malade, il en prend plus que jamais pour se soulager. Il se guérit temporairement de la sorte, mais vous ne savez que trop quel est le résultat final. De la même manière, si un astrologue prédit à un homme qu'il commettra un jour un meurtre, il se peut très bien qu'il en commette un en effet et il arrive fréquemment qu'un faible d'esprit meurt à l'âge où l'astrologue a prédit qu'il mourrait. C'est tout simplement le résultat de sa damnable illusion. J'ai été moi-même le témoin d'un cas extraordinaire de ce genre. Il y avait tout près de mon village un paysan nommé Ishikawa. On lui demanda un jour de transporter un colis, en lui disant qu'il contenait une substance empoisonnée. Ishikawa s'imagina que ce devait être de l'*urushi* — le vernis dont on se sert pour les objets en laque. Tandis qu'il la transportait, la caisse se trouvait en contact constant avec son épaule. En arrivant chez lui, il constata que son épaule présentait tous les symptômes de l'empoisonnement par l'urushi. Cependant la boîte ne contenait point d'urushi ; le fait est qu'elle ne contenait pas de poison du tout. L'ami avait simplement fait une plaisanterie. Voici un autre exemple : Iyeyasu, le premier Shogun Tokugama, était un grand diplomate. Il voulait livrer une bataille décisive, mais il se défiait de la manière dont ses soldats combattraient. Il fit semblant de consulter *la volonté de Dieu*, au temple d'Atsuta. Après une longue prière il jeta

sur le sable un grand nombre de pièces de monnaie e
disant : — Si c'est la volonté de Dieu que je remporte la vi
toire, que les pièces retombent le côté face en l'air ! — Or
elles retombèrent toutes en découvrant le côté face ; les soldat
superstitieux livrèrent la bataille décisive et mirent l'enneni
en déroute. En réalité ce renard d'Iyeyasu avait collé des piè
ces deux par deux, de manière à présenter des faces des deu
côtés. Ceci est un exemple de ce que j'appellerais des consom
mateurs de drogues stimulés par un supplément de drogues

Toko Fujita donna un exemple tout à fait inverse. Il était u
de nos plus grands patriotes au temps de la guerre civile d'o
sortit le nouveau Japon. (A ce propos, je vous dirai qu'il éta
un ami de mon père.) Avant de partir pour la guerre, il ouvr
le *Yoki*, le livre de l'astrologie chinoise. Le livre dit des chos
très alarmantes : — Il n'y avait pour lui aucune chance d
remporter la victoire ! — Tous les soldats pâlirent. Fuji
dit : — Pourquoi ajouter foi à ce livre ? Pour nous, il n'e
qu'une seule chose qui importe ; c'est de combattre pour noti
Empereur. Nous n'avons pas le temps de songer à notre pro
pre destin. De toute manière, il faut partir ! — Les soldat
furent très touchés de ce discours austère et sincère. Ils com
battirent de leur mieux et triomphèrent en fin de compte
Voilà un cas où ce que j'appelle le consommateur de drogu
fut guéri sans drogue et où l'égarement se transforma e
saine raison.

Je n'avais pas encore dix ans lorsqu'une extraordinaire ma
nie se répandit dans mon village. On la désignait sous le nom
de *hokuri san*. C'était quelque chose de semblable à vos ta
bles tournantes. Trois bambous étaient liés ensemble par
milieu et disposés comme les pieds d'une chaise de campagn
on plaçait sur ce support un plateau recouvert d'une grand
nappe. Trois personnes joignaient alors leurs doigts exacte
ment au-dessus des pieds. Il fallait répéter plusieurs fois d
suite une courte invocation. Alors les pieds commençaient
se mouvoir. Dans ma cervelle enfantine je m'imaginais qu
l'esprit d'un renard y pénétrait lorsque nous répétions l'invo
cation *avec foi*. Toutes les fois que je posais les mains sur
kokuri san il se mettait en mouvement très délibérémen
Plus tard, lorsque je fus à San-Francisco, la chose me revint
l'esprit et je fis l'expérience avec un ami d'Amérique. Aucu

ouvement ne se produisit. Ce fut tout simplement parce que cette époque mon éducation scientifique était plus complète qu'en même temps j'avais perdu ma foi superstitieuse; était pour ce motif qu'il ne m'était pas possible de concentrer es nerfs. Cet exemple nous montre un cas où l'erreur des ns fut neutralisée par la science.

Les sens de l'homme peuvent être entraînés dans tous les arements. C'est la science qui les en préserve ; elle remplit même office que le tuteur de la vigne qui force celle-ci à usser droit.

Je rencontre souvent des sauvages très primitifs même dans ne contrée très scientifiquement civilisée comme l'Europe. s sont absolument dépourvus de teinture scientifique et leur ns humain est très peu supérieur à celui des animaux. Le ns de l'homme et la connaissance scientifique réunis mettent omme à même de juger en toute matière et c'est cette faulté de juger que j'appelle la sagesse. C'est pourquoi si quelqu'un manque à la fois de sens humains et de connaissance ientifique, je ne puis faire autrement que de l'appeler un ais. Ces niais font de leur stupidité entêtée une sorte d'épine rsale, indispensable à leur vie...

Souvent ils nous tiennent ce langage : -- « Je n'aime pas t art..., je déteste cet auteur..., je ne puis supporter le domate..., païens que vous êtes!... etc., etc. » Et si nous leur emandons d'expliquer leur opinion et sur quoi elle se base, ous voyons qu'ils n'ont pas d'opinion du tout! Ils se contennt de décider ou pour mieux dire de patauger à propos de utes choses sans raison quelconque et conformément à leur upide idée fixe. Et si nous essayons de leur faire comprendre la vérité ils secouent la tête en signe de négation et se bouchent les oreilles. Ils se refusent à écouter et se gardent leur tte idée, comme ils garderaient un morceau de bouteille assée aussi précieusement que si c'était un diamant. Ils conservent leurs morceaux de bouteilles cassées avec d'écœurants préjugés et soupçonnent leurs voisins de chercher à les dépouiller de leurs « diamants ». Ils sont exactement comme un chien qui tient de la viande entre ses pattes. Si vous vous pprochez de lui il vous mordra, malgré la sincérité de vos onnes intentions à son égard. C'est bien pitoyable; à coup ûr!

Nous devrions être toujours prêts à accepter la vérité et l
justice, même si c'est la bouche d'un enfant de six ans q
nous les enseigne! Mais pour cela, bien entendu, nous avon
besoin de notre sagesse pour juger si c'est bien la vérité vrai
Mais ces pauvres misérables niais! Etant dépourvus de sagesse
ils ne peuvent rien juger du tout.

La fable du Meunier et de sa jument (le Meunier, son fil
et l'âne) nous donne le meilleur exemple de ces cerveaux infé
rieurs. S'ils prêtent l'oreille aux propos des autres sans êtr
capables de discerner la vérité, nous ne savons pas jusqu'o
ils peuvent être entraînés! Pauvres créatures! Peut-être vau
il mieux pour eux de se cramponner à leur propre stupidit
obstinée, sinon ils pourraient aboutir à des conséquence
dangereuses pour la paix publique, spécialement s'ils entren
dans les choses de la politique! Et si ces pauvres êtres s'o
cupent de « religion », ils s'imaginent que quiconque est e
dehors de leur « religion » à eux ne peut être qu'un démon
Oh! que de fois ils m'ont excédé. Ils entendent m'enrôle
dans la Chrétienté (tout à fait à l'encontre de la pensée d
Christ véritable) et leurs sermons ne me sont qu'ennui e
torture! Bien que tout à fait dépourvus de sagesse, s'il
avaient seulement cette belle conscience qui a nom sympathi
et sincérité, je n'aurais pas l'incivilité de peiner leurs âmes
Je m'agenouillerais devant eux! Mais dépourvus de sympathi
aussi bien que de sagesse, ce qui leur reste n'est plus pou
moi qu'un morceau de bouteille cassée!

Hélas! il n'y en a que trop de par le monde, de ces mor
ceaux de bouteilles cassées! Il faudra que les dirigeants trou
vent un endroit sûr pour y rejeter ces inutiles sinon dange
reuses bouteilles cassées! Peut-être avant peu écrirai-je u
livre que j'intitulerai : — Ce qu'il faut faire des bouteille
cassées!

YOSHIO MARKINO.

Traduit de l'anglais par JOSEPH DE SMET.

PAUL CLAUDEL

(*Suite*[1])

—

Il y a, pour l'homme, deux modes supérieurs de connaissance : la connaissance poétique et la connaissance scientifique. Bien entendu le terme de connaissance poétique est fort général ; il n'intéresse pas seulement le poète, au sens étroit du mot, mais bien tout esprit doué du pouvoir de création (ποιεῖν, faire). Je ne saurais revenir encore dans cette étude sur les idées qu'il m'a été donné déjà d'exprimer longuement par ailleurs (2), mais je dois dire que nul, mieux que Claudel, n'a compris ce qu'était la connaissance poétique et quelle en était l'efficacité.

On trouve dans *la Connaissance du temps* d'édifiantes considérations sur les divers moyens que l'esprit peut mettre en œuvre pour connaître. La connaissance poétique, à l'inverse de la scientifique, est incapable de progression ; elle ne tâtonne pas, elle n'hésite pas, elle n'a point à se préoccuper du déjà su, du déjà fait ; elle est, à tout instant, totale et suffisante : « L'inconnu, dit Claudel, est la matière de notre connaissance, il est le bien de notre esprit et sa chère nourriture. Les hommes antérieurs n'ont point endommagé notre droit, ils n'ont point réduit notre patrimoine... L'homme connaît le monde non point par ce qu'il y dérobe, mais par ce qu'il y ajoute : lui-même (3). »

Il est intéressant, ayant lu ces lignes, de se reporter à cette scène de *la Ville* (seconde version) dans laquelle Besme et Cœuvre comparent leurs rôles respectifs, qui sont d'un savant pour celui-là et pour celui-ci d'un poète.

Besme parle le premier :

> Pour moi qui suis savant dans les choses de la matière,
> De toute substance que je saisis entre mes mains, je suis prêt à dégager les éléments, à relever les propriétés et les fonctions.

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 372.
(2) *Propos critiques*, 1re série. Figuière, Paris, 1912.
(3) *Art poétique*, p. 32.

Et comme d'un nombre soumis aux opérations d'une éternelle arith-
métique,
Je sais qu'aucune part de cette somme qu'il est n'est inutile ou
vaine...
Mais toi, Cœuvre, qui es-tu et à quoi est-ce que tu sers ?

Et Cœuvre répond excellemment :

O Besme, pour comprendre ce que je suis et ce que je dis
Il t'est besoin d'une autre science...
O Besme, si cette feuille devient jaune,
Ce n'est point parce que les canaux obstrués se flétrissent,
Et ce n'est point non plus pour que, tombant, elle abrite et nourrisse
au pied de l'arbre les graines et les insectes.
Elle jaunit pour fournir saintement à la feuille voisine qui est rouge
l'accord de la note nécessaire (1).

Ce sont bien les paroles de cet homme qui, lorsque Besme l'accueille dans son jardin fermé, s'écrie :

Je possède, dès que j'y entre,
Ce jardin, Besme, plus que vous ne le possédez (2).

Car la connaissance poétique des choses est une possession, une possession absolue, parce qu'elle se passe de consentement et de compromis, une possession indiscutable, qui ne porte pas sur la matérialité des objets, mais sur leur essence pure, sur leur signification.

Du fait que cette possession implacable s'exerce dans un domaine purement moral, elle investit le poète d'une autorité dont rien ne le saurait démettre. Cela est audacieusement formulé dans l'*Ode aux muses :*

O poète, je ne dirai point que tu reçois de la nature
Aucune leçon, c'est toi qui lui imposes ton ordre (3).

Entre les choses et l'homme créateur une convention tacite est intervenue, et celui-ci « est substitué à la nature pour dire ce qu'elle pense... », pour servir de truchement aux êtres non doués de parole et intervenir en leur nom dans le grand concert spirituel.

Si je veux, je saurai vous dire
Cela que chaque chose *veut dire* (4).

(1) *La Ville*, pp. 202 et 203.
(2) *Ibid.*, p. 201.
(3) *Cinq grandes Odes*, p. 25
(4) *Ibid.*, p. 25.

Il y a, dans cette même *Ode aux muses*, une phrase dont la signification est si haute que je dois la citer pour jeter toute clarté dans le discours ; elle exprime ce qu'il y a de conciliateur et de créateur, à la fois, dans la connaissance poétique :

> Ainsi quand tu parles, ô poète, dans une énumération délectable
> Proférant de chaque chose le nom,
> Comme un père tu l'appelles mystérieusement dans son principe, et selon que jadis
> Tu participas à sa création, tu coopères à son existence (1).

Si le premier devoir du poète est de nommer les choses, le second, certes, est de les comparer entre elles, de faire éclater les analogies qu'elles comportent et de parvenir ainsi à leur identification. La métaphore est, sans conteste, à l'origine de toute poésie et, quand nous aurons admis que l'aptitude à créer des images est par excellence une vertu poétique, nous devrons reconnaître que peu de poètes ont possédé au même point que Claudel ce don de faire jaillir la lumière par la juxtaposition soudaine de deux idées jusqu'alors distantes dans l'espace ou dans le temps.

Nul mécanisme n'est plus spontané que celui qui préside à la formation des images. C'est une des ressources primitives de l'âme que ce pouvoir ingénu d'expliquer les choses, sans le secours d'aucune méthode proposée, mais seulement par le jeu de leurs réactions mutuelles, réciproques. Rien n'est certes plus sûrement original que l'image lorsqu'elle apparaît chez l'enfant ou chez l'homme barbare ; elle n'est alors commandée que par un urgent besoin d'expression ; elle est naturelle et révélatrice.

L'éducation sociale, l'éducation courante et nécessaire, semble disposée pour affaiblir, dégrader et anéantir le génie natif. Elle substitue progressivement aux images instinctives tout un jeu d'images clichées qui facilitent le langage et la controverse, mais accoutument l'âme à des compromis économiques auxquels il devient bientôt impossible de se refuser.

Les images spontanées n'ont jamais le temps d'arriver jusqu'aux lèvres des hommes du commun ; elles sont toujours devancées par une de ces formules métaphoriques commodes que la littérature renouvelle, avec parcimonie, de siècle en siècle.

(1) *Cinq grandes Odes*, p. 24.

Mais que dire d'un homme tel que Claudel ? Rien, en lui n'entrave, ni ne modère la libre ascension des images. Elles jaillissent continuellement, comme d'une source généreuse et Claudel ne semble point se soucier de leur imposer contrôle. Qu'on ne trouve pas là l'ombre d'un blâme : trop de poètes pèchent par manque de confiance. Ils dénaturent, défor ment, déflorent les images que leur propose l'inspiration, par l'exercice rigoureux d'une censure vétilleuse. Je laisse aux scoliastes et autres chercheurs de poux le soin de reprocher à Claudel sa surabondance de métaphores. Pour moi, je ne saurais trop louer Claudel de sa prodigalité et du tranquille orgueil avec lequel il laisse s'épanouir au jour tant de richesses venues « des profondeurs soufflantes » (1).

Claudel ne recule pas devant l'imprévu magnifique des associations d'idées. En cela, il est un homme libre. Le cas n'est pas si fréquent qu'on puisse lui refuser de l'admiration.

D'ailleurs, il est toujours aisé de ratiociner au sujet des images ; mais c'est faire servir la raison bien mal à point, et lui assurer une victoire détestable.

Depuis longtemps, on ne songe plus à critiquer certaines formules poétiques dont l'étrangeté n'a jamais été dépassée et je n'ai rien de mieux à proposer aux logiciens qui demeureraient intimidés par l'imagination de Claudel que l'antique courage d'Homère inventant « l'aurore aux doigts de rose », ce que Hugo n'a pas dépassé qui, lui-même, se plut à peindre ainsi l'aurore :

Face rose qui rit avec des dents de perle...

Il ne faut pas discuter, peser et réduire en miettes. Il faut écouter et retenir son haleine. J'entends Claudel dire : « La nuit est si calme qu'elle me paraît salée » (2), et je le remercie d'avoir, en écrivant ces lignes, oublié qu'il existait des gens qui ne connaissent ni la nuit, ni le goût de la nuit...

Bien entendu, ayant parlé des images, je n'entreprends pas d'en citer : je ne saurais faire aucun choix dans une telle luxuriante matière et les fragments que les nécessités du discours me déterminent à emprunter à tout propos au texte original contiennent d'assez nombreux et d'assez démonstratifs exemples.

(1) *Théâtre*, I, *Dédicace*, p. 7.
(2) *Connaissance de l'Est*, p. 110.

§

Derrière Claudel, nous pénétrons dans l'inconnu. En vérité, il ne se soucie pas toujours de savoir si nous le suivons. Il marche et c'est à peine si, d'un mot jeté de loin en loin, il s'enquiert de notre présence.

Il n'a que peu de temps et il lui faut dire beaucoup !

> Epouse d'un moment, que tu es étroite et urgente (1).

Mais si nous interrogeons son œuvre avec patience, nous trouvons maintes choses disposées en vue de notre édification.

> O Grammairien ! Dans mes vers, ne cherche point le chemin, cherche le centre ! Mesure, comprends l'espace compris entre ces feux solitaires (2).

Claudel, je le répète, ne livre au hasard que ce qu'il veut bien lui livrer. Les protestations des âmes médiocres, il les a prévues et ce n'est point sans dessein qu'il prête ces paroles à l'adversaire :

> Est-ce le langage d'un homme ou de quelque bête ? Car nous ne reconnaissons plus, avec toi, ces choses que nous t'avons apportées. Mais tu retournes et brouilles tout dans le ressac de tes vers entremêlés (3).

Mon intention n'est pas de prier le lecteur de faire à Claudel crédit de quoi que ce soit ! Je veux bien insister sur ce qu'à la différence de certaines victimes attardées du symbolisme, Claudel n'est jamais *dupe* d'un système d'écriture. Il entreprend d'exprimer l'inexprimable ; il s'efforce, au moyen du langage, de jeter de brusques éclairs dans la ténèbre, et s'il est souvent mystérieux, c'est que les sujets qu'il aborde sont en proie d'un grand, d'un terrible mystère.

Il pourrait prononcer, il prononce certainement ces paroles, qu'il met dans la bouche d'un de ses héros : « Puissé-je dire clairement des choses obscures ! » Et quand il croit insuffisants les faibles moyens de l'expression humaine, il s'en remet inconsciemment au lucide délire lyrique, il met tout espoir en la force révélatrice du chant et il dit :

(1) *Vers sur Charles-Louis Philippe.*
(2) *Cinq grandes Odes*, p. 19.
(3) *Ibid.*, p. 124.

Que je ne sache point ce que je dis ! que je sois une note en travail ! que je sois anéanti dans mon mouvement ! (rien que la petite pression de la main pour gouverner) (1).

En fréquentant les cathédrales gothiques, j'ai noté à plusieurs reprises le fait suivant : pendant l'ascension des tours, alors que l'on trépigne dans les escaliers étroits ménagés à l'intérieur des piliers, il arrive souvent que l'obscurité s'épaississe ; la rotation aidant, une sorte de noir vertige s'empare du visiteur indécis ; mais c'est alors qu'il convient de ne pas désespérer, car toujours une baie opportune s'entr'ouvre qui restitue la lumière et l'orientation.

Que cette image me vienne en aide ! Jamais en effet Claudel n'égare ceux qui l'ont pris pour guide et le suivent docilement. C'est au fort de l'inquiétude que le voile se déchire et que la clarté éblouissante, tout à coup, renseigne et rassure le lecteur attentif.

Il ne saurait être question de progrès pour un écrivain qui, dès ses débuts, a donné toute la mesure de sa puissance. Toutefois je demeure persuadé que Claudel a entrepris et mène à bien la conquête de son génie ; suprême conquête, quand l'on considère la difficulté que l'homme peut trouver à dompter si orageux étalon. Claudel a recommencé certains de ses drames. La seconde version qu'il en a donnée s'est toujours trouvée supérieure à la première, en même temps que plus claire ; le fait est surtout vrai pour *la Ville*. Claudel a divisé son *Théâtre* en deux séries ; or, la seconde série comprend des ouvrages dans lesquels la profondeur s'allie à une limpidité complète. Cela correspond à vingt ans d'efforts. Qu'un tel exemple de volonté, de patience et de confiance soit proposé à la méditation des écrivains *faciles*.

Dirai-je que, désireux de connaître Claudel, il ne faut pas lui résister, mais s'abandonner, après réflexion ? Il faut s'en remettre à lui, car, comme Simon Agnel à Cébès, il nous dit dès l'abord : « Aime-moi ! Comprends-moi ! Jure que tu me seras loyal et remets-toi entièrement à moi. Cela est fort : ne décide pas légèrement (2). »

§

Comment pourrions-nous refuser un tel guide ? Quel poète

(1) *Cinq grandes Odes*, p. 19.
(2) *Théâtre*, I, page 257.

jamais pris, de sa mission, une notion plus exacte? Quel poète sait, avec plus de dignité que Claudel, parler de poésie?

Écoutez ces paroles qui s'adressent à Cœuvre :

S'il est vrai, comme jaillit l'eau de la terre,
Que la nature pareillement entre les lèvres du poète nous ait ouvert une source de paroles,
Explique-moi d'où vient ce souffle par ta bouche façonné en mots.
Car quand tu parles comme un arbre qui de toute sa feuille
S'émeut dans le silence de Midi, la paix en nous peu à peu succède à la pensée.
Par le moyen de ce chant sans musique et de cette parole sans voix, nous sommes accordés à la mélodie de ce monde.
Tu n'expliques rien, ô poète, mais toutes choses par toi nous deviennent explicables (1).

Certes, je ne connais pas de plus belle, de plus juste et de plus poétique définition du poète, de celui qui « dans sa bouche, sans parler, différencie les paroles à leur saveur ». Et Claudel nous devait sans doute, en conséquence, une définition du *poème*. Il nous l'a donnée dans *l'Ode aux Muses* et je la cite :

Ainsi un poème n'est point comme un sac de mots, il n'est point seulement
Ces choses qu'il signifie, mais il est lui-même un signe, un acte imaginaire, créant
Le temps nécessaire à sa résolution,
A l'imitation de l'action humaine étudiée dans ses ressorts et dans ses poids (2).

J'ai fait de larges emprunts aux *Odes*. Elles représentent la partie la plus importante de l'œuvre lyrique de Claudel. Le poète semble y avoir accumulé tout cela de lui-même dont il ne pouvait confier l'expression aux personnages du drame. — Ce qui fait que le mot lyrique est ici parfaitement à sa place. — Les *Odes* mériteraient une étude spéciale et il y aurait beaucoup à dire sur chacune en particulier : sur la cinquième, que j'appellerai l'ode aux quatre vertus, sur la quatrième, ample dialogue de la muse et du poète, sur le *Magnificat*, sur ce majestueux Credo que l'on appelle deuxième ode, et enfin sur *l'Ode aux Muses*, — aux muses intérieures — la plus belle de toutes peut-être, et dans laquelle ce grand chrétien qu'est Paul

(1) *Théâtre*, II, page 295.
(2) *Cinq grandes Odes*, page 20.

Claudel avoue une si subtile et si pénétrante intelligence de l'esprit antique, du grand paganisme grec.

Mais je dois passer outre et dire avec quelle piété Claudel sait parler de ceux qu'il a reconnus pour des poètes, de ceux en qui fleurissent les rares vertus que Besme pressent chez Cœuvre. J'ai eu l'occasion déjà de signaler cette pathétique page que composa Claudel à la mort de Charles-Louis Philippe. Je veux faire état de ce poème intitulé *l'Irréductible*, publié dans *l'Hommage à Verlaine* (1), et qui mêle à la plus amère satire, des paroles si nobles que je me fais un devoir de citer encore :

> Le matelot à la côte est reparti ; il a rejoint le bateau qui l'a débarqué,
> Et qui l'attendait dans ce port noir, mais nous n'avons rien remarqué,
> Rien que la détonation de la grande voile qui se gonfle et le bruit d'une puissante étrave dans l'écume,
> Rien qu'une voix comme une voix de femme ou d'enfant qui appelait *Verlaine !* dans la brume.

Enfin je dois signaler l'article consacré par Claudel à Arthur Rimbaud (2). C'est de la critique supérieure ; une face encore inconnue de cette personnalité que Claudel nous révèle sans hâte, au fur et à mesure des propositions de la vie. L'homme qui a écrit *Connaissance de l'Est* parle du style, de l'écriture ; et c'est une surprise heureuse que d'entendre pareil écrivain s'exprimer ainsi :

Rimbaud, arrivé à la pleine maîtrise de son art, va nous faire entendre cette prose merveilleuse, tout imprégnée jusqu'aux dernières fibres, comme le bois moelleux et sec d'un Stradivarius, par le son intelligible. Après Chateaubriand, après Maurice de Guérin, notre prose française, dont le travail en son histoire si pleine, et si différente de celle de notre poésie, n'a jamais connu d'interruption ni de lacune, a abouti à cela. Toutes les ressources de l'incidente, tout le concert des terminaisons, le plus riche et le plus subtil qu'aucune langue humaine puisse apprêter, sont enfin pleinement utilisés. Le principe de la « rime intérieure », de l'accord dominant, posé par Pascal, est développé avec une richesse de modulations et de résolutions incomparables.

(1) Messein, 1910.
(2) *Nouvelle Revue Française*, 1er octobre 1912.

§

Claudel parle de la prose en grand prosateur. J'ai dit que Claudel unifiait toute son œuvre en le seul terme de *poème*. Mais chacun sait le sens qu'il faut attacher à ce mot et j'ajoute donc que les poèmes réunis dans *Connaissance de l'Est*, aussi bien que dans *l'Art poétique*, sont écrits dans la prose la plus riche, la plus impérieuse, la plus compactement belle qu'il soit possible d'entendre.

Même parmi les ouvrages *bien écrits*, il y a ceux que l'on *dévore* et il y a ceux qu'on *lit*. Un livre tel que *Connaissance de l'Est* est à lire, et à lire lentement. Comme toutes les œuvres en quoi se manifeste et triomphe notre langue si parfaite, si mûre, si efficace, l'œuvre en prose de Claudel refuse un contact trop sommaire et décourage une considération hâtive. Aucune des pièces contenues dans *Connaissance de l'Est* n'excède dix ou douze pages, et je vois là une formelle indication. Jamais je ne cherche à m'emparer d'un plus important fragment de ce livre essentiel, redoutant avec raison de méconnaître ce que ma voix épelle, si je m'obstine à passer outre.

Il y a dans ce livre une si exacte, une si hermétique conglomération des mots en phrases et des phrases en poèmes, que l'on ne songe pas un seul instant qu'il soit possible de rien distraire ou de rien ajouter.

Chose curieuse, Claudel qui, dans ses drames, donne si souvent l'impression de demeurer, avec des moyens qui sont doublement ceux du génie et du talent, au-dessous des sujets immenses qu'il s'est proposés, Claudel, dis-je, dans *Connaissance de l'Est*, me semble exprimer avec une précision implacable la totalité de sa pensée. Voilà un but que les grandes âmes poursuivent sans cesse et peuvent redouter d'atteindre. Mais pour nous, spectateurs, la satisfaction est sans mélange et l'émotion à son comble.

Il remplit les bornes de son désir sans l'excéder. Il est à la mesure de soi-même. Il projette et il exécute. Il promet et il tient. Nous l'écoutons jusqu'au bout et il remplit ce vide qu'il avait préparé en nous-mêmes.

Il n'y a pas plus de mots que l'événement n'en réclame. Chaque mot est convoqué pour dire quelque chose, chaque mot veut dire une chose précise, et la dit. Pas d'évasion pour nous

avant que ne soit achevée la phrase, puis la page, puis le poème. La courbe musicale des périodes ne nous induit pas à une autre rêverie que celle même où nous convie le sens du discours. Fusion complète du bruit articulé et de l'esprit ; parallélisme inexorable entre la musique vocale et la pensée qui la déchaîne, qui la prétexte.

Ajoutez que Claudel n'a pas fait de sélection entre les objets offerts à ce style. Des indications purement chronologiques semblent régir le livre, et la variété répandue dans ces pages s'explique en cela que l'inconnu, *tout l'inconnu*, « est la matière de notre connaissance ». Rien de ce monde ne peut être tenu pour négligeable, rien ne saurait décevoir notre connaissance.

Après avoir lu *Connaissance de l'Est*, je ne parviens pas à faire un choix. On ne peut pas dire qu'aucune partie de cet ouvrage soit inférieure à quelque autre. Il y a, toutefois, certaines pages que, pour des raisons purement personnelles, je relis avec prédilection. Je citerai *le Banyan*, l'arbre dont Claudel donne avec magnificence, non la description, mais le *sens* :

D'un lent allongement le monstre qui hale se tend et travaille dans toutes les attitudes de l'effort, si dur que la rude écorce éclate et que les muscles lui sortent de la peau (1).

Notre langue connaît-elle de plus beau poème que ce *Cocotier* qui, placé en tête du livre, est comme l'indication du ton, de la couleur...

Je me souviendrai de toi, Ceylan ! de tes feuillages et de tes fruits, et de tes gens aux yeux doux qui s'en vont nus par les chemins couleur de chair de mangue, et de ces longues fleurs roses que l'homme qui me traînait mit enfin sur mes genoux quand, les larmes aux yeux, accablé d'un mal, je roulais sous ton ciel pluvieux, mâchant une feuille de cinnamone (2).

Je ne pourrais satisfaire à mon légitime besoin de transcrire ici ce que j'aime sans enlever à cet essai toute mesure et toutes proportions. Je veux signaler encore la pièce intitulée *Jardins* : elle fait comprendre toute la différence qu'il y a entre ce qu'on est convenu d'appeler la couleur locale d'une part et, d'autre part, l'éternelle vérité. Je veux signaler cette image du *Porc*, si

(1) *Connaissance de l'Est*, page 67.
(2) *Connaissance de l'Est*, p. 9.

complète, si saisissante par le truculent mélange de réalisme et d'esprit : « Que s'il a trouvé le trou qu'il faut, il s'y vautre avec énormité... c'est une jouissance profonde, solitaire, consciente, intégrale (1). »

Le poème intitulé *la Dérivation* représente peut-être le moment le plus majestueux du livre entier.

Que ne puis-je citer son début si large et d'un mouvement oratoire si fluvial ! Au moins la dernière phrase, au moins cette conclusion harmonieuse :

Mais taisons-nous : cela que je sais est à moi, et alors que cette eau deviendra noire, je posséderai la nuit tout entière avec le nombre intégral des étoiles visibles et invisibles (2).

Je marque encore d'un signe familier d'autres poèmes : *Tristesse de l'Eau*, *la Navigation nocturne*, *la Pluie*, *le Point*, *Halte sur le Canal*, d'où cette phrase entre vingt :

Nous nous engageons au couloir infini de la rue Chinoise, tranchée obscure et mouillée dans une odeur d'intestin au milieu d'un peuple mélangé avec sa demeure comme l'abeille avec sa cire et son miel (3).

Je signale en dernier *le Promeneur*. Ce poème semble détaché de *l'Art poétique :* il en est plutôt comme une illustration extérieure. J'en retire ce fragment dont le sens et l'importance ne font pas doute :

Aux heures vulgaires nous nous servons des choses pour un usage, oubliant ceci de pur, qu'elles soient ; mais quand, après un long travail, au travers des branches et des ronces, à Midi, pénétrant historiquement au sein de la clairière, je pose ma main sur la croupe brûlante du lourd rocher, l'entrée d'Alexandre à Jérusalem est comparable à l'énormité de ma constatation (4).

Ces phrases arrachées à un ensemble, je les livre à l'intelligence avide des hommes ambitieux de connaître les vertus de cette âme qu'ils portent en eux. Mais je ne convie point à cette lecture brisée la curiosité analytique des professeurs qui, pour admettre un style, attendent que dix générations de grammairiens en aient digéré l'audace.

(1) *Connaissance de l'Est*, p. 95.
(2) *Ibid.*, p. 100.
(3) *Ibid.* p. 144.
(4) *Ibid.*, p. 164.

Le style de Claudel ! Il marque d'une empreinte profonde et nette tous ses écrits. Il y a un certain style qui n'est que de Claudel. Je lis ici : « On a mal conjuré l'ancien désert (1). » Je lis ailleurs : « Timonier instruit de la mer confuse par la barre (2). »

Voilà de brefs exemples, après tant d'autres. Or la seconde de ces phrases fut, si je ne me trompe, écrite par un tout jeune homme. Qu'on y prenne garde !

A ceux qui veulent faire choix, dans l'œuvre de Claudel, de morceaux significatifs, j'enseignerai encore le récit du Messager, au premier acte de *Tête d'Or* (3), et cet hymne au sommeil et à la nuit que chantent les voix alternées de Cœuvre et de Lala (4). Oublierais-je l'adieu d'Anne Vercors à sa famille, et dont voici les derniers versets annonçant le retour :

> Peut-être que ce sera le matin, peut-être à midi quand on mange.
> Et peut-être que la nuit, vous réveillant, vous entendrez mon pas sur la route.
> Adieu (5) !

Le style de Claudel apparaît jusque dans les traductions que cet écrivain a pris soin de faire. Cela n'est point un blâme, mais non plus un éloge. Il faut, pour traduire les œuvres d'autrui, une humilité dont les grands poètes ne sont pas souvent capables. Ils mêlent toujours plus ou moins de leur âme à celle de l'homme qu'ils ont entrepris de faire connaître. Qui songerait à le leur reprocher ?

Claudel a traduit, de G. K. Chesterton, *les Paradoxes du Christianisme*, d'Edgar Poe, *Léonainie*, et, de Coventry Patmore, des *Poèmes*. Mais la traduction la plus importante que Claudel ait faite, c'est celle de l'*Agamemnon* d'Eschyle (6). Il faut beaucoup de délicatesse pour considérer ce dernier ouvrage. Eschyle est, de tous les dramaturges (avec Shakespeare et plus que lui), celui qui semble avoir fait sur la jeunesse de Claudel la plus profonde et la plus durable impression. Claudel, qui devait beaucoup à Eschyle, a entrepris de traduire l'*Agamemnon*, et il a rendu quelque chose à Eschyle

(1) *Théâtre*, III, p. 135.
(2) *Théâtre*, I, p. 73.
(3) *Théâtre*, I, pp. 299 à 305.
(4) *Théâtre*, II, p. 219.
(5) *L'Annonce faite à Marie*, p. 71.
(6) *Théâtre*, IV.

ce qu'il lui devait en marquant, à son tour, la traduction son empreinte personnelle. La question reste pendante... suffisant helléniste pour recourir au texte nu, j'ai pensé nner solution à mon doute en considérant les autres traduc-ons d'Eschyle. Or, je prise, entre toutes, celles qu'a données . A.-Ferdinand Herold.

Leur lecture montre quel maître Eschyle fut pour Paul laudel ! Encore faut-il réserver cela que M. Herold, traduc-ur admirable, a peut-être réalisé ce prodige de concilier la élité, ses propres procédés d'écriture et son estime pour la ngue tragique telle que la conçoit Claudel. Point de criti-ue fort subtil, mais qu'à la vérité je me déclare impuissant résoudre.

III

DRAMATURGE

Si l'on demandait à Claudel ce que c'est que le Théâtre, je ense qu'il reprendrait les paroles mêmes qu'il a mises dans bouche de Lechy Elbernon :

> Il y a la scène et la salle.
> Tout étant clos, les gens viennent là le soir et ils sont assis par rangées les uns derrière les autres, regardant,
> ... Ils regardent le rideau de la scène.
> Et ce qu'il y a derrière quand il est levé.
> Et il arrive quelque chose sur la scène comme si c'était vrai.
> ... Je les regarde, et la salle n'est rien que de la chair vivante et habillée.
> Et ils garnissent les murs comme des mouches jusqu'au plafond.
> Et je vois ces centaines de visages blancs.
> L'homme s'ennuie et l'ignorance lui est attachée depuis sa naissance.
> Et ne sachant de rien comment cela commence ou finit, c'est pour cela qu'il va au théâtre.
> Et il se regarde lui-même, les mains posées sur les genoux.
> Et il pleure et il rit, et il n'a point envie de s'en aller.
> Et je les regarde aussi et je sais qu'il y a là le caissier qui sait que demain
> On vérifiera les livres, et la mère adultère dont l'enfant vient de tomber malade,
> Et celui qui vient de voler pour la première fois et celui qui n'a rien fait de tout le jour.
> Et ils regardent et écoutent comme s'ils dormaient (1).

(1) *Théâtre*, III, pages 195-196.

Vraiment, n'est-il pas un dramaturge, et un grand dramaturge, celui qui, définissant ainsi le théâtre, atteste une telle connaissance des hommes?

Les drames constituent la majeure partie de l'œuvre de Claudel. Ce n'est point à l'aventure que ce poète a choisi par dessus tous autres le mode dramatique pour s'exprimer : aussi convient-il d'étudier de près Claudel, en tant que dramaturge.

§

Il est d'usage, lorsqu'on juge un drame, de prendre pour critérium le sentiment éprouvé par le spectateur collectif idéal, qui remplit la salle du théâtre. Je veux dire qu'on attend d'un drame, un ensemble d'émotions enchaînées les unes aux autres et susceptibles d'être ressenties, dans l'ordre, en deux trois ou quatre heures de temps. A cette série d'émotions essentielles, nécessaires, sont liées d'autres émotions accessoires que le drame donne ou au lecteur, ou à l'auditeur averti par une ou plusieurs représentations successives. Mais en principe, le vrai drame doit supporter une épreuve « à vue ». Il doit donner son sens et sa signification générale en l'espace d'une soirée, et l'art dramatique est pour ce même un art pénible, héroïque, ingrat et hasardeux.

Pour satisfaire à de telles conditions, le théâtre, comme j'ai dit dans la première partie de cet essai, a proportionné ses réalisations aux facultés mêmes de l'auditoire. J'entends le bon, le meilleur théâtre, et non point ces spectacles qui prodiguent à un public fatigué les satisfactions de la plus basse et la plus brutale sensualité. — Il est bien évident qu'une tragédie parfaite, une tragédie de Racine, *Britannicus* par exemple, est faite à la mesure d'un esprit élevé et d'un goût délicat. Mais, voyez le souci avec lequel le poète surveille son auditoire: comme il varie le dialogue avec le besoin naturel de diversité qu'éprouve notre âme et avec la connaissance exacte des lois de la controverse courante. Chaque scène, par ses dimensions, met d'accord les nécessités de l'action et la puissance d'attention du spectateur : tout est dit, dans une scène, au moment précis où celui qui écoute souhaite un mouvement des personnages et commence à redouter de la fatigue. Si le poète excède ces limites courantes, il le fait prudemment, et avec tant de force ou d'habileté que le spectateur ne peut pas songer à lui en faire reproche.

En nous asseyant dans le fauteuil du spectateur, nous ndonnons, malgré nous, toutes nos vertus de lecteur ; nous ptons immédiatement un mode de curiosité et de patience ne souffre pas d'être déçu ou brutalisé. Quelles que soient résolutions, nous devenons exigeants, rétifs, sans force tre les sollicitations de la collectivité. Nous sommes prêts rahir, à céder, à faire tout, sauf ce que nous nous étions mis.

Nous soutenons, dans la vie, des discussions qui peuvent er plusieurs heures, mais la stylisation scénique ramène t cela à des proportions qui ne doivent jamais, pratiquement, méconnaître l'*urgence* du théâtre.

Si l'on examine tous les grands tragiques, tous les grands maturges, on voit qu'ils n'ont pas échappé à ces nécessités. akespeare, avec son apparent mépris de certaines règles, a upuleusement respecté, dans ses œuvres, les tyranniques s qui sont le fondement même de l'art dramatique. L'anti- e Eschyle subissait déjà cette législation obscure aussi ille que le monde et le spectacle. Eschyle nous semble par- s parler plus haut et plus longtemps que d'autres, mais ublions pas qu'il portait un masque et des cothurnes...

Tout cela m'amènera-t-il à dire que l'œuvre dramatique de udel n'est pas du théâtre au sens strict du mot ? — Certes, st autre chose que ce qu'on nomme couramment *du théâtre*. l'imagine les drames de Claudel représentés avec un appal scénique différent de celui que nous connaissons, avec des eurs possédant des moyens vocaux exceptionnels et possént une âme, devant un auditoire purifié, restreint, prévenu, ousement choisi. — Le théâtre de Claudel prendrait alors signification totale, définitive.

Je ne dirai pas de Claudel qu'il a écrit des *poèmes dramaues :* ses ouvrages ne sont pas de ceux qui n'empruntent drame que la commode forme du dialogue... Ils ont *toutes vertus du drame*, mais à un degré incompatible avec l'état tuel de l'auditoire humain. Cela est vrai, même pour les rniers drames de Claudel, comme *l'Otage*, même pour ceux ns lesquels il observe une mesure plus commune, sans utefois reconnaître encore les prérogatives d'un public, dût public être composé justement avec ce qu'on nomme l'élite tellectuelle.

Il n'en demeure pas moins que les drames de Claudel présentent une forme supérieure, anormale, du théâtre. Mais c'est bien du point de vue dramatique qu'il faut les considérer

§

Le théâtre de Claudel est lyrique, par essence, et l'est constamment. Mais l'évolution du théâtre de Claudel constitue à cet égard un précieux enseignement.

Dans toutes les pièces qui appartiennent à la première série du théâtre de Claudel, on découvre comme un *parti pris de lyrisme*. Ce mot ne comporte, bien évidemment, aucune péjoratif. Je crois, et je ne suis pas seul à croire, qu'il ne peut y avoir de grand théâtre sans lyrisme. On conçoit donc que l'une des façons d'adapter le lyrisme sur la scène, soit de l'admettre *a priori* : la convention du langage lyrique étant une convention de plus dans un art qui vit de conventions.

Or, à lire les derniers ouvrages dramatiques de Claudel on constate que son lyrisme a changé sinon de nature, moins de position. Ce n'est plus le lyrisme préconçu de *Tête d'Or*, ou du *Repos du septième jour* : c'est un lyrisme déterminé, conditionné par les nécessités dramatiques mêmes. Il ne préexiste pas au drame, il ne commence pas avec lui, se déchaîne seulement lorsque les caractères, amenés au contact les uns des autres et entrés en conflit, ne peuvent plus s'exprimer qu'à condition d'employer la langue lyrique, les mots et les moyens lyriques.

Je suis porté à croire que cette seconde forme de lyrisme (le lyrisme résultant) est bien la plus logique, la plus efficace. Il faut acclimater le lyrisme sur la scène et, lorsqu'il apparaît, il faut qu'il satisfasse un secret et impérieux besoin chez le spectateur.

Or un des plus grands problèmes soulevés avec cette question du lyrisme dramatique est celui de la diversité des caractères.

Le mot lyrique, appliqué à la poésie, a longtemps voulu signifier l'expression d'émotions, de sentiments personnels. L'introduction des moyens lyriques dans le drame pourrait nuire à la caractérisation de personnages auxquels le poète doit être tenté de prêter ses images, son vocabulaire familier

ion instinctive méthode de notation. Or, je constate que udel a résolu dans la plupart des cas cette difficulté capi-. Certes, il demeure Claudel, il n'obtient, ni ne cherche, s doute, cette *dépersonnalisation* complète réalisée à un t degré par un romancier comme Balzac, par exemple, réalisée par un auteur dramatique comme Molière ; mais udel donne parfois dans le même temps, à son lyrisme, x ou trois faces si dissemblables, si adverses, que l'on sent sitôt que le problème a reçu une solution magnifique.

Les héros de Claudel sont tous différents les uns des autres sont cependant bien tous les créations filiales d'un même me. Il y a là une mesure à laquelle le Claudel des der-rs drames s'est parfaitement tenu. Si nous considérons *tage*, par exemple, nous ne pouvons nous empêcher de re-naître la même source lyrique à l'origine des divers carac-es : Sygne, Georges de Coûfontaine, Badilon, Toussaint relure. Toutes ces figures se font violemment opposition; is la ruse et la truculence d'un Toussaint Turelure sont preintes d'une grandeur inévitable, dirai-je, que n'altèrent s les trivialités stylisées du langage.

Voici comment s'exprime Georges de Coûfontaine, l'homme l'ancien régime :

> Comme la terre nous donne son nom, je lui donne mon humanité.
> En elle nous ne sommes pas dépourvus de racines, en moi par la grâce de Dieu elle n'est pas dépourvue de son fruit, qui suis le Seigneur.
> C'est pourquoi précédé du *de*, je suis l'homme qui porte son nom par excellence...
> Ainsi la nation n'avait pas à se fabriquer elle-même ses chefs et ses lois, défendue contre les rêves.
> Mais la nature dans toute la France les lui donnait avec ses autres productions, bons ou mauvais, depuis le roi jusqu'au juge,
> Au tournant de chaque vallée, au flanc de chaque coteau, chacun en sa saison refleurissant de son pied ou de sa souche,
> Comme les fleurs et les fruits en leur variété (1).

Et voici comment s'exprime Toussaint Turelure, l'homme régime nouveau :

> Seigneur ! que nous étions jeunes alors, le monde n'était pas assez grand pour nous !

(1) *L'Otage*, p. 25.

On allait flanquer toute la vieillerie par terre, on allait faire quelque chose de bien plus beau !

On allait tout ouvrir, on allait coucher tous ensemble, on allait promener sans contrainte et sans culotte au milieu de l'univers régénéré, on allait se mettre en marche au travers de la terre délivrée des dieux et des tyrans !

C'est la faute aussi de toutes ces vieilles choses qui n'étaient pas solides, c'était trop tentant de les secouer un petit peu pour voir ce qui allait verait !

Est-ce notre faute si tout nous est tombé sur le dos ? Ma foi, je ne regrette rien.

C'est comme ce gros Louis Seize ! la tête ne lui tenait guère (1).

Que ces deux exemples fassent comprendre les modifications objectives que peut admettre le lyrisme, selon qu'il exprime l'une ou l'autre personne.

Je trouve, dans le *Magnificat*, une phrase qui exprime admirablement ce que peuvent être cette unité et cette diversité des créations du même poète : « De cet esprit que vous avez mis en moi, dit Claudel, Voici que j'ai fait beaucoup de paroles et d'histoires inventées, et personnes ensemble dans mon cœur avec leurs voix différentes (2) ».

Ce qu'il faut reconnaître, c'est que Claudel ne *confie* pas le lyrisme à tous ses personnages. Certains en sont totalement dépourvus. Il y a quelques individus, comme le Tribun du peuple, dans *Tête d'Or*, à qui Claudel prête brusquement un langage nu, certes savoureux de vérité et de naturel, mais résolument différent de la langue parlée par les personnages de prédilection, qu'ils soient bons ou mauvais. De telles différences tranchées sont fréquentes dans *Tête d'Or*, très fréquentes dans la première version de *la Ville*, relativement rares dans *l'Otage* et dans *l'Annonce faite à Marie*, où la fusion des styles est fort harmonieuse. Je mets de côté *Partage de Midi*, qui représente à mon sens une œuvre de transition, mais point faite, et où Claudel saute d'un extrême dans l'autre avec une si magnifique audace qu'on est aussi vite conquis qu'ébranlé.

Avant de quitter ce chapitre du lyrisme dramatique, remarquons encore, dans les premiers ouvrages de Claudel, l'abondance de beautés d'un ordre proprement lyrique et, dans les ouvrages de la maturité, l'abondance de beautés d'ordre

(1) *L'Otage*, p. 100.
(2) *Cinq grandes Odes*, p. 66.

amatique. Dans *Tête d'Or*, dans *le Repos du septième jour*, ns *la Ville*, on a souvent l'impression d'une lutte à dis- nce, entre les personnages. Le conflit les met aux prises, mais lyrisme les isole souvent. Ils parlent pour eux, peu soucieux la réplique ; ils s'expriment longuement et plus encore r des paroles que par des actes. Dans certaines scènes, semblent exilés les uns des autres, bien qu'en proie au ême drame et déchaînés dans le même cirque.

Mais, avec *l'Echange* et toutes les autres pièces, on voit épanouir les vertus plus strictement dramatiques du poète. e dialogue se resserre ; les personnages se contemplent, et attaquent de front. Le lyrisme, d'un souffle aussi puissant h'à l'origine, fait plus étroitement corps avec l'action ; il la rt mieux, il l'aggrave plus régulièrement et lui emprunte us volontiers ses mobiles. Voyez plutôt le prologue de *l'Annonce faite à Marie* et le premier acte de ce même drame, le cond acte de *l'Otage*, les deux premiers actes de *l'Echange* toutes les scènes essentielles de *Partage de Midi*.

§

En discutant du lyrisme dramatique de Claudel, j'ai dû éjà parler des caractères. Il faut y revenir.

De tous les genres littéraires, le théâtre est celui qui vise le lus à l'imitation de la nature, et le but du théâtre est bien la réation d'hommes et de femmes, la création de caractères ui se manifestent à l'occasion d'un conflit.

Claudel a la gloire d'avoir créé des types, de grands types. ouis Laine, Marthe, de *l'Echange*, Violaine et Mara, Ysé, almaric et Mesa, Sygne, Turelure, Coûfontaine et Badilon, utant de figures inoubliables. Nous ne connaissions rien de emblable avant Claudel et, maintenant, voilà des noms qui, our nous, signifient des êtres vivants auxquels nous pensons omme à des personnes que nous aurions connues.

On a parlé du symbolisme de Claudel. Je sais bien qu'à tout ype créé doit correspondre une série de significations secondaires. Toute grande figure du théâtre représente un certain nombre d'idées et, en cela, elle est symbolique. Mais elle m'intéresse surtout parce qu'elle représente un être humain.

Claudel écrit, dans *l'Art poétique* : « Il n'est science que du général, il n'est création que du particulier (1). » Je m'em-

(1) *Art poétique*, p. 47.

pare de cette phrase avec joie ! Pour qu'un visage créé par un peintre, par un sculpteur ou par un poète atteigne à cette grande généralité qui est la suprême vertu de l'art et la garantie de l'œuvre dans le temps, il faut qu'il soit inspiré par tout ce que la vie invente de particulier, de précaire et d'individuel.

Pour moi, je n'ai cure de savoir si Lechy Elbernon représente l'esprit de destruction, et Lala la folie, et Marthe l'ordre et la paix affectueuse. Je vois trois femmes, je les écoute et les sens d'autant mieux réelles qu'elles parlent plus pour elles-mêmes et moins pour un type.

Je suis reconnaissant à Claudel d'avoir créé, à côté de ses grands héros, une foule de personnages qu'il a placés, avec précision et sans hasard, dans des régions dont l'accès périlleux est, d'ordinaire, sans bénéfice.

Repousser un traître dans les bas-fonds du vice, élever, à petit bonheur, et aussi haut que possible, un noble cœur vers l'empyrée, voilà qui demande plus de vigueur dramatique que de justesse et de certitude. Il en va autrement quand l'écrivain, ayant entrepris de dépeindre un homme moyen, fait, dans ce dessein, l'effort nécessaire, exact, suffisant.

Ibsen, en écrivant *le Canard sauvage*, a exécuté le portrait en pied d'un certain photographe dont la création m'apparaît comme aussi importante que celle de Polyeucte.

En considérant toutes les figures nobles ou viles que Claudel a groupées autour de Violaine, dans *l'Annonce faite à Marie*, je ne peux m'empêcher de reconnaître en la curieuse silhouette d'Elisabeth Vercors une des plus audacieuses réalisations du dramaturge.

Le théâtre choisit le plus souvent, entre les traits distinctifs d'un caractère, ceux qui sont les plus saillants, les plus immédiatement perceptibles. Tandis que le roman peut s'arrêter aux plus ténus linéaments, le théâtre recherche volontiers les reliefs décisifs : les dramaturges peignent par masses et par volumes.

J'aime en Claudel ce souci de détails subtils que l'on n'entend pas toujours, mais dont la présence assure au tableau entier une profonde et minutieuse vérité.

On a reproché devant moi au personnage de Thomas Pollock Nageoire, de *l'Echange*, ses violentes couleurs et son

ert brutal. Mais a-t-on bien remarqué la délicatesse du pinceau qui s'est appliqué à fixer, sur la même toile, l'image de Marthe et celle de Louis Laine?

Ce dernier, au cours d'une querelle, dit à sa femme : « Tu te fais ton pain toi-même : car tu ne peux pas manger le même que les autres. » Et Marthe répond, avec son calme têtu d'exilée : « Je ne puis pas manger le pain qu'on fait ici, il n'est pas cuit (1). » C'est une réponse qui semble sans importance et qui, à mon sens, fait plus pour le caractère et pour le drame que bien d'autres déclarations.

Il est loin de mon esprit, ce goût qu'ont les critiques de prodiguer leur admiration aux créations de second plan pour désapprouver avec plus d'éclat les figures centrales d'un drame. J'admire en Claudel le peintre de Violaine, de Sygne, de Simon Agnel et de tant d'autres, mais j'ai de l'affection pour ces comparses, voués à une destinée dramatique sans grandeur, et que le poète aime pour eux-mêmes, plus que pour leur utilité scénique. La majesté de Tête d'Or ne me fait pas oublier Cébès, et la falote silhouette d'Elisabeth Vercors n'est pas, à mes yeux, sacrifiée dans un drame où passent les plus lumineux et les plus sombres masques.

— Dirai-je que je ne pense jamais sans curiosité à la pièce que pourrait écrire un dramaturge assez dépourvu de parti pris de construction pour, à la longue, découvrir un héros dans un personnage de dixième plan et lui laisser finalement l'avant-scène ?

Mais la question est de savoir s'il y a des personnages accessoires dans les drames de Claudel. M. Henri Ghéon semble en douter, et il écrit à propos de *l'Echange:* « Quatre personnages, pas plus, quatre protagonistes en présence. Et c'est un fait digne de remarque, le plus frappant sitôt qu'on aborde *l'Echange* et d'ailleurs tous les drames de Paul Claudel, que rien jamais ne s'interpose entre les principaux personnages, ni une figure secondaire, ni un confident, ni une utilité ; rien de ce qui facilita la tâche de nos grands classiques ; rien de ce qui supplée, chez nos auteurs en vogue, à la création poussée des caractères : cette foule de comparses croqués lestement, vivement mêlés et qui ne servent qu'à combler les vides (1) ».

(1) Théâtre, III, *l'Echange*, p. 212.
(2) Henri Ghéon, *Nos directions*.

M. Henri Ghéon, dans une note, fait une exception pour *Tête d'Or*, et il a raison. Il faudrait faire encore exception pour *la Ville* et pour *l'Annonce faite à Marie*, pièces dans lesquelles Claudel a dessiné des personnages de second plan. A cela près, il faut reconnaître avec quelle sévérité Claudel isole sur la scène les acteurs essentiels du drame. Le fait, frappant pour *l'Echange*, ne l'est pas moins pour *Partage de Midi*.

On doit louer Claudel d'avoir su mener à bien des œuvres dramatiques considérables avec un nombre aussi restreint de protagonistes ; on doit admirer ce dédain des *utilités*, dont parle Henri Ghéon. Néanmoins, je ne me plains pas quand Claudel ouvre plus grande la porte et laisse rentrer d'autres bonshommes que ceux qui lui sont apparemment indispensables.

S'il veut demeurer fidèle à la vie, dont il est la stylisation mais non la réduction, le théâtre doit ne pas ignorer certaines figures dont la vérité même *est au second plan*.

Pour en avoir introduit d'innombrables dans ses drames Shakespeare ne s'est pas cru dispensé de pousser ses caractères. La perspective exige ces contrastes. Je suis persuadé que ce n'est pas dans le but de faciliter sa tâche qu'Ibsen a placé, dans la demi-teinte de ses grands tableaux, une foule de personnages dont la destinée dramatique même est de demeurer à l'état de croquis, à l'imitation de tous ces gens qui ne sont, dans la vie, que des croquis, mais qui cependant vivent et dont on ne saurait se désintéresser.

Il n'y a rien là d'absolu, Claudel le croit qui ne s'est importuné d'aucune règle.

§

En lisant un drame de Claudel, il ne faut pas se hâter de construire un *scénario* : on s'exposerait à trop de déconvenues. Claudel n'est pas de ces dramaturges qui conduisent avec ménagement le spectateur où celui-ci souhaitait précisément d'aller.

Il y a un certain métier dramatique qui consiste à fournir les données d'un conflit d'une façon sommaire et assez franche, puis à résoudre le problème dans le sens même où l'aura résolu le bon sens qui s'assied dans les fauteuils d'orchestre. Quelle n'est pas l'habileté de cet écrivain qui donne sans cesse raison à la psychologie déterministe de son public ! Il ne suffit

ns d'émouvoir ; il faut, avant tout, faire dire : « Ça y est ! je avais bien prévu ! »

Claudel compose seul. Rien ne motive ses décisions créatrices que la vie même de ses héros, et leurs passions. Le vieux orneille estimait, avec une candeur rusée, de quel prix est l'amitié du spectateur ». Mais Claudel semble ignorer l'existence du spectateur. Rien ne permet d'ailleurs de prévoir l'attitude que celui-ci pourrait prendre par représailles.

Pour moi, j'admire en Claudel ce besoin d'aller où bon lui emble. Il juge en dernier ressort ; il sait mieux que nous ce ue ses personnages *peuvent* faire. Et nous devons toujours econnaître à ses combinaisons dramatiques des mobiles puisants que la méditation justifie.

§

Il n'a qu'un style, le sien, mais il semble écrire dans les lus divers, ce qui est proprement dramatique. Les propos u soldat déserteur, à la fin de *Tête d'Or*, sont du réalisme le lus violent, mais l'air est encore ébranlé de cette voix que éjà l'esprit parle, à son tour...

Partage de Midi offre le plus hardi mélange des langaes. Entendez Mesa, ce même homme qui chantera bientôt on divin cantique dans la solitude de l'agonie, entendez-le eviser avec Ysé :

— Vous voudriez me faire parler ! dites, cela vous amuserait de me voir faire le veau !
Vous le savez très bien que ces pauvres diables d'hommes, ces gros garçons,
Cela n'aime rien tant que parler, mentir, montrer son noble cœur.
Combien j'ai souffert, combien je suis beau.
Je n'ai rien à vous dire. Vous, vous êtes heureuse, cela suffit (1).

C'est dans cette même conversation que la femme, considérant soudain l'homme, lui jette cet avertissement mystérieux ont le sens me semble si tragique :

— Mesa, Je suis Ysé, c'est moi (2).

Je ne peux m'arrêter sur l'audace avec laquelle Claudel mêle, dans un tel ouvrage, le lyrisme et l'esprit, l'invraisemblable et le vrai, le pittoresque et le sublime. J'ai déjà, maintes

(1) *Partage de midi*, p. 37.
(2) *Ibid.*, p. 40.

fois, cité les versets les plus pathétiques de cette pièce; je ne crois pas moins utile d'en reproduire d'autres passages... Voici Amalric, qui cause avec Mesa et Ysé, cependant que le drame se noue sourdement entre eux tous :

Amalric. — Tout cela est trop fin pour moi. Diable ! s'il fallait qu'un homme tout le temps

Se tracassât précieusement de sa femme, pour savoir si vraiment il a bien mesuré

L'affection que mérite Germaine ou Pétronille, vérifiant l'état de son cœur, quel coton !

Tout le sentiment, c'est le petit ménage des femmes, comme ces boîtes où elles rangent un tas de fils, et de rubans, et toute espèce de boutons et des baleines de corsets.

Et ce qui est dégoûtant, c'est qu'elles sont tout le temps malades.

Enfin elle est là, n'est-ce pas ? Elle manquerait si elle n'y était pas. C'est gentil à avoir de temps en temps.

Que dites-vous, Mesa ? Soyez franc, mon garçon. Ai-je raison ou pas ?

Ysé. — Amalric... Comment donc, dit-il, notre ami le voyageur en cuirs ?

« Vous êtes un lapin. » Amalric, vous êtes un lapin (1).

Il m'est agréable de faire quelques citations un peu longues, choisies à dessein dans de tels passages du drame. Elles aideront peut-être à faire connaître Claudel à certains critiques obstinés qui ne veulent voir en ce grand poète qu'un personnage solennel, plus préoccupé par la littérature que par la vie.

En fait, Claudel donne souvent, dans ses pièces, l'impression trouble de la vie qui ne conclut rien, n'éclaircit rien et ne moralise guère.

Il paraît que, pendant les batailles, la majeure partie des hommes, occupés à d'obscures besognes, méconnaissent le sens général de l'action à laquelle ils concourent, aussi bien que leur utilité propre et leur position sur la carte. Il en est ainsi de cette vie confuse où la majorité des hommes poursuivent des destins dont ils ignorent tout et font des gestes dont les raisons et la fin leur échappent.

Claudel se plaît parfois à donner, sur la scène, l'impression de ce tumulte et de cette inconscience. J'en prends pour exemple le second acte de *la Ville* (première version). Les faits et les paroles se succèdent dans une apparente incoordination ; l'atmosphère dramatique est bien celle, véhémente et fumeuse, qu'un homme respirerait, étant descendu dans la rue

(1) *Partage de midi*, p. 57.

un jour de révolution. Tout s'y retrouve : les erreurs de perspective et d'orientation, la succession irrégulière des figures et des propos, l'emmêlement des volontés et des désirs. Mais le dramaturge est demeuré sur la montagne et ne cesse pas de comprendre le mouvement des masses. Il sait, d'un mot, nous restituer l'intelligence de l'ensemble et nous donner le sens du spectacle.

J'ai dit que Claudel ne s'était importuné d'aucune règle. C'est ainsi que, dans son dernier drame, il a fait intervenir le merveilleux chrétien : *l'Annonce faite à Marie* a reçu, de ce chef, le titre de *Mystère*. Je n'ai pas loisir de poursuivre une discussion sur le rôle que peut jouer le miracle au théâtre, en ce temps de dramaturgie psychologique; mais j'avoue, après avoir lu et relu le troisième acte de *l'Annonce faite à Marie*, qu'il est difficile de faire, du merveilleux, un usage plus modéré, plus opportun et plus pathétique.

§

En général, Claudel ne situe pas ses drames dans le temps ni dans l'espace ; voilà qui est du plus haut intérêt.

La façon la plus courante d'innover sur la scène, c'est de réagir. Or, rien n'a plus gravement contribué à retirer toute portée du théâtre contemporain que la localisation des événements dramatiques dans un endroit et dans une époque. C'est qu'il y a souvent bénéfice à emprunter aux conditions ethniques ou géographiques des éléments d'intérêt... La curiosité du public se satisfait volontiers de particularités qui n'ont rien à voir avec l'action, mais qui lui constituent un cadre séduisant.

La *couleur locale* et les *milieux curieux*, on sait ce que cela vaut pour le spectateur fatigué qui juge du conflit par le décor et du caractère par l'habit.

La question du temps n'est pas moins intéressante. Il ne suffit pas de voir ce péril où le goût de l'actualité peut entraîner le drame ; on peut également manquer du sens des choses éternelles dans une pièce moderne et dans une pièce historique. C'est pourquoi ces deux genres sont parallèlement entrés en décadence dès que les dramaturges ont basé leurs ouvrages sur ce qui était ou ce qui est encore passager.

Mais ce sont là des querelles oiseuses quand on trouve en l'adversaire, ce qui est généralement le cas, un homme voué

non pas à l'erreur, mais au calcul d'effets congrûment combinés.

Claudel, pour ses premiers drames, n'a pas donné d'indications effectives en ce qui concerne le lieu de l'action et son époque. Pour *Tête d'Or*, c'est chose rigoureuse, comme pour *la Jeune fille Violaine*. La première version de *la Ville* comporte une précision qui n'existe plus dans la seconde version. *Le Repos du septième jour* n'est qu'en apparence situé dans l'espace.

Mais il y aurait aussi quelque excès à exclure d'un texte tout ce qui semble propre à évoquer une date ou un endroit. Claudel, sûr d'élever ses conflits à la plus haute généralité, ne s'est pas arrêté à des détails. A lire *Tête d'Or*, on ne sait dès l'abord si les personnages portent la toge ou le pourpoint et, tout à coup, un propos jeté au hasard nous transporte au cœur des temps modernes, un autre nous ramène en France; mais à aucun moment on ne cesse d'être en pleine humanité.

L'Echange semble un drame strictement moderne : cet américanisme, ces héros, ce langage... ce ne sont pourtant qu'apparences. Dès les premières scènes, on sent que le conflit est indépendant de certaines inventions et de certains dispositifs scéniques : il se noue et se résout dans l'absolu.

L'Otage, il est vrai, a bien des allures du drame historique. Mais à celui qui voulait mettre aux prises ce qui change et ce qui demeure, la grande révolution n'offrait-elle pas l'exemple le plus impérieux, le plus prochain, le plus illustre ? La particularité historique est parfois si complètement significative de la généralité humaine que ce serait inutilement plagier la vérité que rendre l'histoire anonyme.

Pour *l'Annonce faite à Marie*, Claudel a encore une fois varié la solution du problème. Dans les quelques lignes qui précèdent le *Prologue*, il écrit : « Tout le drame se passe à la fin d'un Moyen-Age de convention, tel que les poètes du Moyen-Age pouvaient se figurer l'antiquité. » Claudel ne pouvait pas mieux situer une pièce qu'il appelle très justement un Mystère ; il montre en outre à quel point le drame lui semble dégagé des servitudes chronologiques.

Un détail encore curieux, à ce point de vue, c'est la nature des noms que Claudel donne à ses personnages. Ils sont tantôt empruntés au plus vulgaire calendrier, tantôt inventés de

toutes pièces. Je ne crois pas inutile de citer des noms inventés par Claudel : ils sont parfois de la plus étonnante fantaisie, comme Thomas Pollock Nageoire, tantôt d'une incomparable beauté, ce sont bien des noms de héros. J'aime à prononcer le nom de Cœuvre, celui de Violaine, celui d'Ysé... A les prononcer je reconnais le caractère de qui les porte. Et c'est ainsi que je sais pourquoi Louis Laine ne s'appelle pas Besme et pourquoi Amalric ne s'appelle pas Mesa...

§

A l'heure où j'écris cette étude, je sais qu'on répète, à Paris, *l'Annonce faite à Marie*. J'attends cette représentation avec la plus grande impatience.

Je comprends les motifs pour lesquels Claudel a préféré voir monter cette pièce plutôt que toutes autres. J'avoue cependant que *l'Otage* ou *l'Echange* me semblaient agiter des problèmes plus sensibles pour le public de nos contemporains.

J'ai assisté, voici quelques mois, à une lecture que M. Jacques Copeau a faite de *l'Echange*. Une coupure insignifiante avait été pratiquée ; je ne l'ai pas jugée inutile. J'ajouterai que M. Jacques Copeau fait preuve, comme lecteur, de mérites exceptionnels et d'une connaissance des textes que les acteurs n'ont pas toujours le temps de prendre... Toujours est-il que cette lecture a produit, sur un public ni choisi, ni prévenu, une impression profonde qui était aussi une impression *immédiate*. Il est permis, après cette épreuve, d'attendre beaucoup d'une manifestation plus complète et d'une interprétation qui saurait s'inspirer de l'indication donnée ainsi, une fois, par le rare talent de Jacques Copeau. Le jour où, grâce à la collaboration heureuse de beaucoup de bonnes volontés, les personnages de Claudel monteront sur la scène, une des œuvres dramatiques les plus considérables de notre littérature recevra son expression définitive et sa consécration.

—

Dans une de ses plus belles œuvres lyriques, dans une ode qui est une ardente prière, Claudel s'écrie : « Faites que je sois comme un semeur de solitude et que celui qui entend ma parole Rentre chez lui inquiet et lourd (1). »

J'apporterai donc à Claudel ce témoignage : J'ai commencé

(1) *Cinq grandes Odes*, p. 134.

d'écrire l'essai que je lui consacre aujourd'hui dans un moment où les événements m'inclinaient à me préoccuper plus assidûment de moi-même que de toute autre personne. Claudel m'a, pendant de longs mois, contraint à détourner les yeux de mes soucis personnels, des luttes de l'amour-propre et des entreprises de l'ambition. Il m'a, chaque jour, arraché à la contemplation de mes désirs et de cet être haïssable dont parle Pascal. Il a été un « semeur de solitude » et je n'aurai jamais assez d'occasions de confesser ce qu'à cet égard je lui dois.

J'ai, en de telles circonstances, connu qu'il ne fallait pas aborder cet auteur avec un esprit distrait et un cœur léger. On ne peut pas *parcourir* les œuvres de Paul Claudel. Il ne participe pas de la précipitation du siècle. Comme une fleur amarrée dans le milieu d'un fleuve rapide, il ne saurait accueillir ceux qui ne veulent pas résister au courant et s'arrêter.

Il échappe à l'information ; on ne peut ni le résumer ni le diminuer. La substance de son œuvre ne tiendra jamais dans une colonne de journal. Trop de gens veulent comprendre en une couple d'heures ce qu'un homme a pris trente ans pour composer.

La lecture d'une étude comme celle que j'achève ne saurait renseigner utilement que les hommes bien décidés à donner à l'œuvre de Claudel tout le temps nécessaire.

§

J'avais tout d'abord cru pouvoir intituler ces pages : *Introduction à la lecture de Paul Claudel.*

J'ai renoncé à ce titre qui, pour être assez modeste, n'est encore que trop présomptueux. Le titre que je laisse n'est qu'une indication...

C'est comme indication également que je donnerai l'ordre dans lequel il est bon, selon moi, de lire les ouvrages de Claudel, si l'on veut, en dépit de la chronologie, lier avec cet écrivain une connaissance progressive.

Je ne pense pas qu'il serait habile de mettre *un lecteur non prévenu* en contact avec les premiers ouvrages dramatiques. Je recommande, ainsi que le faisait Jules Romains dans un article récent, de débuter par *Connaissance de l'Est*. La fragmentation de ce livre, son objectivité habituelle, autant de choses propres à faciliter la méditation, à venir en aide à l'esprit.

Il est ensuite indiqué de lire *l'Otage*, puis *l'Echange*, puis *Annonce faite à Marie*. En comparant ce drame à *la Jeune fille Violaine*, qui en est comme la première version, on se préparera à comparer utilement entre elles les deux versions de *Tête d'Or* et de *la Ville*.

Je mets un peu à part ce *Partage de Midi*, à qui vont toutes mes préférences, mais que l'on aimera d'autant plus qu'on aura lié avec Claudel une plus profonde intimité.

J'ai dit que *l'Art poétique* était comme un avertissement à l'œuvre de Claudel. Il est d'usage de lire les préfaces après avoir lu les livres. Jamais cette coutume ne m'a paru plus juste et je pense qu'il est bon de lire en dernier lieu *l'Art poétique*, alors qu'on aura déjà fait connaissance avec les *Odes*, avec les *Hymnes*, avec *le Repos du septième jour* et ceux des ouvrages de Claudel que je n'aurais pas encore signalés.

§

Les jeunes gens de mon temps ont perdu l'habitude de la vénération. Pour moi je me trouve fort honoré de compter parmi mes contemporains Claudel, que je n'ai jamais vu et dont je ne connais pas la figure. Mais il n'importe ! Paul Claudel respire en même temps que moi sur la terre, et cette idée ne peut pas se présenter à mon esprit sans me donner du plaisir et de la fierté. Le monde des lettres n'a sans doute jamais été aussi avili qu'à l'époque actuelle, cela pour mille raisons qu'il serait oiseux d'analyser. Mais la présence, dans un siècle, de quelques hommes tels que Paul Claudel permet à ce siècle de faire noblement figure en face de l'histoire.

Le moment n'est pas encore venu de rechercher l'influence qu'exerce et qu'exercera Claudel sur les hommes et sur les écrivains présents ou à venir.

D'autres que moi s'emploieront à ce travail avec plus de recul et plus de documents.

Je contemple Claudel, seul, vraiment seul, à cette place qu'il a choisie, et je lui dis, comme Besme dit à Cœuvre : « Ainsi tu te tiens isolé entre tous les hommes. »

Certes, il est seul. Et il nous est donné à tous. Je le comprends d'autant mieux qu'il me semble l'entendre murmurer comme jadis Simon Agnel, mais en regardant un ciel désormais clément : « Et qui ai-je moi ? Et qui ai-je moi ? »

GEORGES DUHAMEL.

POÈMES DE BOHÈME

I

Comme un écho de la ballade de Villon,
Comme un écho de la chanson de Verlaine,
Sur un vieil air de violon
Mon pauvre cœur redit sa peine.

Il radote souvent du passé
Et de la reine de Bohême ;
Sur un vieil air mal cadencé
Mon pauvre cœur redit sa peine.

Ce n'est pas que des belles heaulmières,
D'Iseult, Blanchefleur ou Roselis,
Je ne parle à ma manière
Et pourtant c'est comme un écho très affaibli
De chansons de France et d'anciens poèmes.

II

La pie est perchée sur un pieu
Du pré ;
La rosée brille dans l'herbe bleue ;
Mon cœur, mon cœur, pourquoi soupirer ?

J'entre dans la prairie
Et la pie s'envole légèrement ;
Mais j'ai toujours sur ce cœur meurtri
Le poids de mon tourment.

Sous le soleil d'avril qui joue
Pas une goutte de rosée ne demeure ;
Mais j'ai toujours cette trace de pleurs
Sur la joue.

III

Ni la fleur d'or du pissenlit,
Ni la pâquerette rosée,
Ni l'églantine, ni l'œillet singulier
Qu'en vous haussant sur l'étrier vous prîtes
A la croisée,
Cher et grisonnant chevalier,
Pour moi ne valent marguerite.

Ni Rosalinde, ni Roselis,
Ni celle que surprit le vieil Ulysse,
Ni l'hypocrite si jolie
Que nul de ses galants ne se dépite,
Ni la princesse noire comme réglisse,
Pour moi ne valent Marguerite.

IV

J'ai rencontré trois jeunes filles:
Mon cœur, pourquoi tant d'émoi?
Le temps n'est plus des bals sous les charmilles,
Ni de propos d'amour sournois
Dont folles têtes se grisent:
Amour n'est point fait pour les barbes grises;
Mon cœur, mon vieux cœur, pourquoi tant d'émoi?

Le temps n'est plus: me voici solitaire
Et lassé;
Mais de vous, qu'est-il donc advenu,
O jolie dame du notaire
Dont je baisais la gorge nue
Au temps passé?

Et de Margot, la belle au dé,
Et de la demoiselle des Adrets,
Que reste-t-il désormais?

Dents branlantes et mains ridées...
Mais où est le joyeux drille
Que j'étais ?
Le temps n'est plus, hélas ! d'aimer :
J'ai rencontré trois jeunes filles.

V

Il faut bien rire de sa peine,
Mon adorée,
Et faire des chansons de chagrin ;
La vie est pleine
De ces peines dont personne ne sait rien,
Mais qu'y faire ?
Il faut bien rire de sa peine,
Mon adorée,
De peur d'en pleurer.

Avec un masque de comédie
J'aurai traversé cette vie,
Le sourire au visage et le cœur en souci ;
Ah ! je sais bien que c'est folie
D'aimer ainsi,
Mais qu'y faire ?
On dit que la vie est brève et légère :
Hélas ! il faut bien rire de sa peine,
Mon adorée,
De peur d'en pleurer.

VI

Il y a un corbeau dans le pommier mort
Et trois pâquerettes dans l'herbe fine ;
Le jour est gris, la bise pique.
Ainsi me voici de retour encor
Dans ce pays mélancolique
Avec ses bois sombres pour décor
Et le bleu sourd et triste de ses collines.

Mais toi, mon cœur, quel lourd secret te martyrise ;
Amie aimée, pourquoi n'êtes-vous pas ici ?
Il me semble que la bise pique plus fort
Et que la colline est plus grise :
Est-ce une larme qui tremble entre mes cils ?
Le vieux corbeau bouge dans le pommier mort.

VII

Le cher homme ventru
Dans son lit
Dort d'un sommeil profond
Et moi j'écoute le bruit de la pluie
Qui tombe dans la rue
Et le rat qui danse au-dessus du plafond.

Ennui, ensorceleur ennui
Qui grignotes mon cœur sans merci
Comme ce rat,
Pourquoi me poursuivre ainsi ?
Je frappe au mur et le danseur s'enfuit,
Mais quand donc cessera
Cette pluie dans la nuit ?

Ah quand donc cessera mon tourment ;
Est-ce que le coq ne va pas bientôt chanter ?
Je compte en vain les coups d'une horloge qui sonne,
Et je me tourne de tous côtés ;
Le gros homme charmant
Continue son somme :
Est-ce que le coq ne va pas bientôt chanter ?

TRISTAN KLINGSOR.

CASANOVA

RÉPONSE A M. ADNESSE[1]

Giacomo, entr'ouvrez pour moi la porte du séjour des om
bres où vous reposez (si jamais on peut vous supposer en
repos) et accueillez-moi. Je suis une ombre moi-même et mon
premier soin a été de vous chercher.

Pardonnez au nouveau venu s'il vous a distrait de votre
douce causerie avec Homère et Horace entre lesquels il vous
a aperçu dès son entrée dans le séjour des bienheureux.

J'ai tant de choses à vous dire que vous ignorez. Je vous
apporte les dernières nouvelles de la terre où vous trouviez la
vie si bonne et où nous avons tant vécu ensemble pendant
vingt ans, vous en souvenez-vous?

Je viens vous dire combien les humains s'occupent en ce
moment de vous et exhument les souvenirs que vous nous
aviez laissés. Ils s'ingénient à trouver les noms vrais des per
sonnages dont vous ne donnez que les initiales ou que, par
discrétion, vous dissimulez sous des noms d'emprunt, et ils y
arrivent, ma foi! Ce sont des cris de joie et ils se communi
quent leurs trouvailles. Ils ont pris un nom : les *Casanovistes*,
comme il y a des *Molièristes* qui enregistrent tout ce qui a
trait au grand homme.

Il y a des déceptions, des discussions, on affirme, on doute,
on interprète, vous avez des croyants quand même, des fana
tiques, ils ont la foi, vous êtes infaillible. On cherche à vous
mettre en contradiction avec vous-même.

Tel constate que vous ne pouviez être à tel endroit à telle
époque parce que cela ne concorde pas avec tel fait historique
rappelé par vous, on cherche des minuties, des détails, enfin
on s'amuse avec vous autant que Panurge en voyant sauter les
moutons. Un des Casanovistes qui s'est le plus passionné est
un nommé Aldo Ravà, un Vénitien comme vous. Imagine

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 349, 350, 353, 358, 365.

'il a déniché à Dux les lettres de Manon Balletti, que vous étendiez pourtant avoir données à une jeune fille, et les a ibliées.

Ce rusé Ravà a intitulé sa publication : *Lettres de femmes Casanova*. Or, vous savez que *lettres de femmes*, cela veut re lettres d'amour. Vous connaissant, vous jugez si nous ons été alléchés et si nous avons sauté sur le livre. Les let- es de la princesse Palatine sont des lettres *écrites par une mme*, mais ne sont pas des *lettres de femmes*. Cette sempi- rnelle écriveuse de Mme de Sévigné n'a de sa vie écrit une ule *lettre de femme*. Ravà, dans son ouvrage, a donc ublié, en réalité, plutôt des lettres écrites à vous par des fem- es, à part une seule qui vous a écrit de vraies *lettres de mme*. Ah ! pour celle-là, le titre est bien exact. Vous devez re fier d'avoir été aimé ainsi.

La délicieuse enfant ! Voici que grâce à Ravà nous est apparu n petit être angélique traversant cet interminable défilé de otons, de filles achetées par vous, bourse en main, de cabo- nes, de ballerines, de grisettes, de servantes d'auberge, de usses marquises, de gourgandines, y compris cette Lucrezia *ue vous avez tant aimée* et qui vous a fait coucher *pratique- ent* entre elle et votre propre fille à tous deux, y compris cette enriette *que vous avez tant aimée* et que vous avez cueillie ans le lit d'un vieux capitaine hongrois, y compris cette reli- ieuse M. M. *que vous avez tant aimée* et sur laquelle vous êtes orcé de nous avouer que vous aviez le soupçon qu'elle faisait es passades pour la forte somme. Au milieu de cette che- auchée de ruts, de pourriture sexuelle, de dévergondage ynique, une blanche figure que vous nous aviez voilée a été écouverte complètement par Ravà : c'est votre adorable Manon Balletti. Comme l'a dit si heureusement le Casanoviste Octave Uzanne dans un journal de Toulouse, c'est la sym- honie en blanc majeur de Théophile Gautier (un poète que ous n'avez pu connaître et qui tournait joliment le vers), c'est ne création de Beato Angelico.

Casanova, vous avez pris une habitude répugnante, c'est de ous faire entrer avec vous à l'hôpital des vénériens chaque ois que vous avez à vous repentir de vos écarts amoureux. Et Dieu sait si cela vous est arrivé souvent ! Vrai, ce n'est pas de on goût, c'est trop de franchise, et vous n'y étiez pas obligé ;

nous avons été forcés de vous suivre ; mais en sortant des sal
les pour respirer un peu d'air non empesté, nous étions heu
reux d'entrevoir la blanche figure de votre Manon en costum
de novice traverser le jardin ; nous savons qu'elle n'a pas per
sisté et qu'elle s'est mariée. Vous aviez prêté à Ravà un d
vos livres de chevet, *le Portier des Chartreux*, et, distrait qu
vous êtes, vous y aviez oublié pour marquer une page un
photographie de première communiante. Ravà l'en a retirée
nous l'a montrée, c'était Manon Balletti. Oui, il est impossibl
que nous ne nous le figurions, le cher petit être de dix-sep
ans, autrement que dans la pureté du blanc, c'est une âme, o
ne la voit... Jacques, pardon, cela semble vous déplaire qu
je vous parle de Manon Balletti. Mais, je vois que vous av
quitté l'air ennuyé que vous avez pris quand je vous ai enlev
à votre promenade entre vos deux poètes... Vous songez a
passé, les yeux dans le vide en m'écoutant. Eh bien ! parlons-e
encore... On ne peut se la figurer qu'en longue chemise de nuit
elle vous écrivait tous les soirs, en cachette de sa mère, apr
minuit, dans son lit. Elle vous écrivait comme une petit
enfant. Il est difficile de lire quelque chose de plus jeune, o
plus naturel, de plus ravissant comme candeur de sentiment
comme simplicité naïve, sans souci de la forme, ne craignan
pas de se répéter. Ses lettres peuvent se résumer en une seu
phrase courte, elle ne sait dire que celle-là : Je vous aime bie
aimez-moi de même. C'est l'appel à votre tendresse, toujour
avec les mêmes mots. Elle est adorable. Elle mourait de son
meil en vous écrivant, la pauvre petite ! Ses lettres étaient lo
gues et la terminaison toujours la même. Vous l'a-t-elle ass
conjugué le verbe : aimer, au présent ! Allons, en avez-vou
rencontré deux semblables dans votre vie amoureuse ?

— Je vous aime, aimez-moi.

— Je ne pourrai jamais cesser de vous aimer.

— Bonsoir encore, bonsoir, aimez-moi bien, je vais m'en
dormir en pensant à vous.

— Adieu, bonsoir, aimez-moi bien.

— Adieu, adieu, aimez bien votre petite amie.

— Bonsoir, je m'endors, vous voyez bien que j'écris enco
plus mal qu'à mon ordinaire.

— Bonsoir, bonsoir, je vous aime bien, aimez-moi de mêm
dormez bien, mon cher ami.

Et encore, vous qui êtes écrivain, dites-moi si un auteur ui composerait un roman par lettres pourrait trouver une hrase plus heureuse, plus délicate que celle-ci :

— Bonsoir, mon cher ami, il se fait tard et je me sens toute rête à dormir, mais comme vous savez que ce n'est pas tout fait moi qui écris, *je dormirais tout à fait que je vous écri-ais encore et mon cœur veille toujours pour vous.*

Jacques, entre nous, avouez que vous n'étiez pas digne de e petit ange. Elle vous avait demandé de brûler ses lettres uand elle s'est mariée et elle vous avait renvoyé les vôtres vec votre portrait. Vous ne l'avez pas fait, et ce n'est pas entil. Quand on quitte une femme ou qu'on en est quitté, usage et l'équité veulent qu'on agisse ainsi. Les Casanovistes e sont indignés contre vous en criant à l'indélicatesse. Eh ien ! j'ai pris courageusement votre défense, j'ai dit bien aut : tant mieux, et béni soit-il de s'être mal conduit. Mes rères casanovistes, c'est grâce à cela que nous pouvons con-aître ce modèle de vertu et de charmes qu'il nous cachait resque. C'est grâce à sa faute que Ravà a pu dévoiler cette elle statue de marbre blanc au dessin si pur et la dresser, anchant sur le fond enragé et priapique de son œuvre.

Je dis : enragé, et j'ai peut-être tort, car il y a, Seingalt, e bien divines pages dans votre jeunesse qui rivalisent avec elles des Confessions de Jean-Jacques à l'époque de la sienne. e puis vous dire combien j'ai été attendri par ce petit garçon uisant porter sa table de travail auprès du lit de sa petite mie qui a une variole en suppuration. Or, je sais par métier uelle en est la pestilence, et on comprend qu'on ait autrefois andonné ces malades. Vous, vous ne l'avez jamais tant mée, et cependant, avec votre perspicacité précoce, vous ous étiez déjà rendu compte quelle petite vicieuse était en alité Bettine. Je l'aime comme vous, cette Bettine, et j'ai eu une raie joie de la voir réapparaître dans votre *réfutation* de l'his-oire d'Amelot. Vos premiers récits sont charmants de vérité de naturel. Ces polissonneries avec les petites filles au milieu esquelles vous viviez, la satisfaction de vos curiosités mu-elles sont exposées sous une forme bien attrayante. Ici, ous pouvons tout nous dire, n'est-ce pas? Eh bien! mon mé-ris pour votre caractère est dépassé par l'admiration que j'ai our votre organisation cérébrale, la richesse de vos ressour-

ces, la profondeur de votre philosophie et votre talent d'écri vain. Il est une petite œuvre de vous, peu connue et qui m'a été livrée comme exemplaire unique (c'est une erreur, j'en connais six) par un homme d'un grand mérite, M. Charle Henry, qui a été un casanoviste remarquable dans sa jeunesse et qui, le lâche, vous a abandonné pour la science. Ce travail c'est *la lettre à Snetlage*, que personne n'a retouchée, qui absolument de votre plume, pourrait être signée P.-L. Cou rier, le pamphlétaire le plus glorieux de la littérature fran çaise. Je vous en adresse devant vous, pour si peu que je so juge, en humble homme du métier, les compliments les plu sincères et vous en exprime une satisfaction absolue : c'est u petit bijou.

Mais votre livre principal, mon cher Seingalt, a eu de sin gulières aventures qu'il serait trop long de vous conter. Il été traduit, réhabillé en français sur la traduction, écourt expurgé, moralisé !!! J'ai lu une édition qui pourrait êtr laissée dans les mains d'une première communiante ; les édi teurs l'ont coupé, taillé à leur fantaisie, ont ajouté, ont re tranché, tous criant à l'envi sur l'estrade : Moi seul, moi seu entrez, Messieurs, je suis le seul Casanova, je suis princeps... suis original ! Le plus grand accident a été qu'on vous a mi entre les mains d'un homme pour vous nettoyer et vous pr senter dans le monde. Vous étiez assez malpropre, paraît-il Dans son travail de nettoyage, il vous a parfois arraché peau de façon à vous rendre méconnaissable. Il a parfo frotté la tache si fort sur votre vêtement qu'il l'a mis en lam beaux et l'a remplacé par un autre de son goût.

Il avait son goût, cet homme, il vous aurait, paraît-il, parfo présenté sous un costume ridicule, un éditeur vous faisa accueil et un autre vous repoussait. Vacarme dans le clan d Casanovistes. Quand on ne s'entendait plus, c'est Laforgu criait-on, c'est lui le coupable. Ah ! je vous assure que son no a été braillé tant de fois que, s'il est ici, les oreilles doive encore lui en tinter. A-t-on maudit sa mémoire ! l'infortuné lui en a-t-on fait porter assez, de responsabilités ! C'est su tout à propos du récit fantastique de votre évasion que le t multe était et est encore le plus fort. Quand nous cherchio

débrouiller les mystères de votre vie, il était à peu près
onvenu qu'on travaillerait sur une même édition, que nous
onsidérions comme la meilleure. Ainsi ai-je fait, quand
ai voulu mettre fin à une légende dont l'invraisemblance
vait trop duré et dont les conditions majeures, absurdes, cho-
uaient le sens commun.

Adnesse m'a hautement reproché de ne m'être pas reporté
votre texte original. Il a parfaitement raison. Voilà encore
aforgue coupable, il aurait mis *brassée* quand vous aviez
it : *longueur du bras*. Je conviens que cela fait une terrible
ifférence de plus de la moitié, puisque la brassée est ce
ue contient la longueur des deux bras réunis plus la largeur
e la poitrine. Il a dit du *plâtre* et c'était de la *chaux*. Les
açons français ont une truelle en cuivre ayant une valeur et
u'ils emportent ; les cimentiers et les rejointoyeurs se servent
'une truelle de fer et peuvent la laisser sur leur travail. Soit.
e maçon français monte son auge sur sa tête et a toujours
esoin d'une échelle forte ; je me suis trompé, il en est qui
ivisent la masse par petits seaux, je veux bien, je concède
out cela.

Laforgue m'a fait dire des bêtises, le diable soit de lui!
uand on se mêle d'écrire l'histoire, on se reporte aux textes
riginaux et non à des copistes maladroits ou à des faussaires ;
ne l'ai pas fait et j'ai eu tort, mais ce que je ne puis concé-
er... vous m'écoutez, Casanova... ce que je ne puis concéder
Adnesse, c'est votre grimpage sur le toit, qu'il conçoit, lui,
est votre jeu d'esponton au moyen duquel de la main droite
ous amenez un peu à vous le bord de la feuille de plomb que
ous saisissez de la main gauche, car c'est bien là le mouve-
ent que vous avez décrit? Et vous avez fait cela seize fois et
ous aviez à traîner derrière vous cette brute, qui ne s'aidait
as du tout, je suis sûr.

Dieu ! que c'est comique !

Ah ça ! vous avez changé de chemise, au moins, là-haut, car
ous aviez eu le soin d'en emporter *quelques-unes*, vous vous
es essuyé le visage avec un mouchoir de la demi-douzaine
jointe, car vous êtes un homme délicat, même en prison, et
ous aviez un rude bagage sur les épaules, votre manteau
'avez-vous mis au moins ? il fait froid en novembre), votre
abit et 50 brasses de cordes.

Depuis que vous êtes une ombre, vous avez dû bien rire vous-même en n'entendant personne protester contre cette audacieuse fantaisie que vous avez eue quand, depuis que l'homme est sorti des cavernes, il a eu, sans avoir besoin d'ingénieurs, l'instinct de couvrir son habitation dans un sens logique même toutes celles de Venise, d'avoir voulu que l'architecte du Palais le fît d'une façon absurde, le tout pour y permettre le jeu de votre esponton.— Mais vous aimiez l'effet à outrance étonner, épater comme ils disent aujourd'hui.— Vous l'avouez du reste, avec une noble franchise dans vos Mémoires. — C défaut vous a amené parfois à faire des récits impossibles croire, des *malentendus*, comme dit un Taras connais quand est convaincu d'un gros mensonge. Vous avez l'air de doute de ce que je dis, Dieu me damne! Eh bien, je m'en vais mettre les points sur les i.

Mais vous n'avez plus que les forces d'une ombre et je vous ai fatigué ; Jacques, j'aperçois sur la porte Mercure qui m'a amené et veut retourner rue de Condé, laissez-moi l'accompagner pour parler une heure à Adnesse. Je vous reviens bientôt.

Mon distingué contradicteur, c'est en revenant d'Italie au commencement d'octobre que, par votre article, j'ai appris que mon nom avait été prononcé dans la préface de la traduction de Salvatore di Giacomo que, naturellement, je n'ai pas eu la tentation de lire puisque moi, Français, j'avais le texte original français. Ce n'est pas à son invite, ignorée de moi, que j'ai répondu.

J'ai répondu à l'invite de d'Ancona, qui, rendant compte du livre de Maynial, supposait bien que mes conclusions étaient conformes aux siennes, autrement, me priait de vouloir bien m'expliquer. Comme elles étaient précisément tout autres, j'ai tiré de mes tiroirs un vieux travail fait il y a treize ans, *pour moi seul*, parce que je ne suis pas publiciste et n'ai commis que quelques communications à *l'Intermédiaire*. Il était exactement comme vous l'avez lu, je n'y ai pas ajouté trente lignes nécessaires d'actualité.

Vous et Ettore Mola, qui vient de m'envoyer son *Fanfulla* 29 septembre, semblez croire que j'implique comme complice de l'évasion les Inquisiteurs.

Détrompez-vous, j'ai à peine fait allusion à cette possibilité, rce qu'un Italien, Barberini, prétend qu'un inquisiteur peut acheter, mais je ne vois pas bien Bragadin dans cette posture acheteur, chuchotant dans un coin, complotant, discutant s moyens dans le langage ridicule que nos romanciers dits storiques prêtent à un Richelieu, à un Mazarin ou à Philippe France régent. Bragadin était de trop grande naissance, op haut placé, trop Vénitien, trop respectueux de lui-même ur se commettre petitement. Il n'a pas oublié qu'il était une des quatre grandes familles de Venise, un des *évangé-tes* avec les Giustiniani, les Cornari, les Bembi. Il a donné uze mille francs, et voilà tout. Là s'est borné son rôle d'ac-on, il a gardé sa dignité, il achetait, aux autres d'agir. Tout st passé entre Casanova et Bassadona, pas d'autres com-ices. Bragadin n'a jamais parlé et Casanova a scellé ses vres d'un cachet d'airain. Quand donc, Salvatore di Giaco-o, malicieusement, m'invite à *prouver* à propos de Braga-n, il sait bien que c'est impossible, il se moque, en vérité, il place la question. Pour Bragadin, j'ai dit *soupçons*, et pas oi seul.

Tous les Casanovistes les ont, sans les exprimer tout haut, us, Fulin, d'Ancona, Baschet, Loredan Larchey, Maynial, s morts comme les vivants, di Giacomo peut-être. Il n'y a pas *question Bragadin*, qu'on le laisse tranquille, il y a la *estion Casanova*, qui reste entière et je l'ai à dessein bien écisé sur la couverture de ma brochure. Je vous la rappelle:

> Mais le point qui importe est de savoir si la fuite nocturne sur les toits et à travers les salles du palais est arrivée comme elle est racontée.
>
> A. D'ANCONA.

J'ai possédé la réimpression de Bordeaux, l'ai lue il y a vingt s, et, ne me doutant pas qu'il m'arriverait un jour de iblier, l'ai donnée, pensant avoir l'évasion dans les *Mé-oires*, où je supposais que Casanova l'avait insérée textuel-ment. Je n'ai donc pas choisi mon texte comme vous le pposez — le mien a été altéré, j'ai été trompé, votre rectifi-tion est juste. Quant à mes chiffres, je me rends sans défense. otre estimation est exacte, ce n'est plus la distance vertigi-use de 25 pieds, c'est 4 mètres tout simplement, mais alors la

question prend une tournure étrange, inattendue; c'est ce ri
dicule petit chiffre; nous vivons sous une hauteur de 3 mètres
élévation qui ne nous frappe pas ; nos enfants dans les gym
nastiques d'école sautent 4 mètres, ils retombent sur du sable
il est vrai. Pourquoi ne sautait-il pas dans le grenier? No
gredins modernes s'évadant font de ces sauts. Il avait peu
de se casser une jambe? Mais je lui avais fourni deux moyens
attacher sa corde à une œillère faite le long du chambran
de la mansarde ou la grille mise en travers; il a bien pens
un moment, à ce moyen, en se servant de l'échelle, mais il l
repoussé; je lui en offre un troisième, puisqu'il a toujours s
esponton dont la pointe ne s'émousse jamais, un trou dans
plaque de plomb qui est en avant de la mansarde ; mais
préfère jouer sa vie, en cherchant, trouvant, traînant, introdu
sant cette courte échelle.

Mais enfin, comme j'ai dit, moi, une énormité fausse,
vous cède l'échelle. Vous me laisserez bien la péripétie
l'homme suspendu sur ses coudes au bord de la gouttière
sa crampe vaincue comme un enjolivement à effet? Non, vo
ne voulez pas ?

Vous me faites observer que, montant sur un toit, vous po
vez introduire une lame sous les toiles. Eh ! certainement.
après ? y trouvez-vous une force pour vous élever plus hau
Ce toit était humide, glissant, il y insiste plusieurs fois. N
seulement Casanova n'avait rien pour appuyer ses pieds, m
il traînait un poids mort de plus de 100 livres, le moine; il
fallait trouver une force, c'est son esponton qu'il enfonce da
une lame de plomb en ramenant l'instrument sur lui et par
quel il se guinde. Or cette lame de plomb était en réa
enfoncée de cinq centimètres (c'est l'estimation du couvre
sous l'autre et Casanova la suppose en dessus.

Tenez, bien que j'aie dans mon jardin, depuis longtem
vous le supposez bien, le *vrai* toit du palais et l'esponton
Casanova, je suis bon prince, je vous cède toute la scène
le toit ; il l'a escaladé malgré sa façon absurde, il a tro
l'échelle, l'a traînée, introduite au péril de sa vie, il a même
sa crampe ; je vous cède toute la page la plus pathétique
récit, la pièce la mieux montée et la plus brillante du feu d
tifice, je vous cède tout cela, et retournons dans la prison.

Dame ! là je ne puis plus rien vous céder, c'est la limite

les concessions. Je ne vais pas chercher les interprétations
es gens qui tiennent une plume ou la lancette du médecin, ce
e sont plus les récits d'Alexandre Dumas, Paul Féval et au-
tes romanciers fantaisistes mes avocats consultants, ce sont
s ouvriers qui travaillent le bois, les menuisiers, tout le tra-
hil de l'esponton tant par les mains de Casanova que par cel-
s du moine ; ces trous *circulaires* à diamètre limité de huit
ouces sont faits *sur du bois ;* ils se déclarent incapables de
exécuter dans ces conditions. C'est un travail de lame, de scie
u de râpe à bois. Rien qu'avec une râpe à bois il aurait pu,
la rigueur, avec beaucoup de patience, s'en tirer. A tel résul-
t correspond tel système d'outils, pourvu toutefois qu'ils
ient mis dans les conditions indispensables d'usage. Si je
ous donne un carré de montre sans la monture, vous pouvez
enoncer à savoir l'heure autrement que par le soleil ; si je
onne à un charpentier un fer de hache sans le manche ; il peut
ester chez le marchand de vins ; à un bûcheron une cognée
on emmanchée, il peut rester assis sur son fagot ; à un graveur
ur bois un burin sans la pommette de buis sur laquelle il
ppuie sa main, il faut qu'il renonce à vous livrer une gravure ;
unique outil de Casanova est une pointe qui n'a pu servir que
le levier.

J'avais supposé en chêne la porte de la chancellerie et dit
que l'instrument lisse non emmanché fuyait en arrière de sa
ain d'autant plus loin que le coup était plus fort ; vous vou-
z qu'elle ait des panneaux de sapin encastrés dans un bois
uelconque, je le veux bien avec vous ; alors, bien qu'il ne
ienne pas son instrument par un manche, il peut d'un bon
oup défoncer le panneau, avec la paume de sa main, poussant,
rant, désarticuler facilement *tout le panneau* de son enca-
rement ; c'est le premier pavé qu'a extrait difficilement un
aveur, tout vient ensuite sans effort ; mais alors *il enjambe*
t renonce à ces pointes effroyables en tous sens à travers
esquelles il n'aurait jamais pu passer. Faites l'expérience avec
n mannequin d'atelier habillé, et vous vous en rendrez
ompte.

Et quand je vous aurai bien convaincu, comme je cherche
à le faire, que tous ces trous circulaires faits *sur du bois* dans
a prison sont impossibles, alors l'esponton et le morceau de
marbre, *bases* de tout le récit, disparaissent, et, avec eux, les

scènes du toit, les feuilles de plomb mises à l'envers, l'échelle le bagage formidable et risible, mes 25 pieds et vos 4 mètres Tout s'écroule comme un château de cartes. Vous touche du doigt les mensonges et les invraisemblances. S'évanouis sent ces ouvriers menuisier et serrurier, les deux plus bruyant du corps de métiers de la construction, qui, en deux heures inaperçus, ayant apporté leurs matériaux entre leurs aile d'anges, avec des marteaux d'ouate, des limes de velours, de scies de mousseline, n'ont pas attiré l'attention des membre du Conseil des Dix et des gens ayant affaire à eux qui son au-dessous, dans la *Bussola*. Bassadona n'a plus à intimer l secret aux ouvriers et aux archers qui tous le gardent terrifié sous sa menace (il oublie qu'il existe des bouches de lion pou les délateurs qui ne compromettent personne), il n'avait menacer qui que ce soit, parce qu'il n'y a jamais eu ouvrier ou archers devant un trou qui n'existait pas. Disparaît la gas connade de l'ongle que nous cassons, nous, si facilement, a moindre choc, mais qu'il a pu conserver si long, tout en fa sant un travail d'ouvrier au fond d'un trou de 10 pouces d profondeur, et il le taille tout à coup en pointe n'ayant qu'un cuiller d'ivoire ! Un chirurgien avec le plus affilé des bistour y arriverait difficilement sans le casser. Il oublie que quelqu lignes auparavant il a reçu un panier et un poulet dont il pe utiliser les os longs. Et comment, direz-vous ? mais avec même instrument. S'envolent aussi les feuillets de cette co respondance quotidienne verbeuse, explicative. Puisque moine, se mouchant trois fois, lui donne le signal que l'e ponton a fait son œuvre, c'est donc qu'on pouvait s'entend de cachot à cachot, et reconnaissez que le geôlier les laissa communiquer par le corridor.

Dans les états de frais produits par Fulin n'est pas celui d plombier, qui aurait dû aller remettre en place, d'un côt seize plaques de plomb depuis la gouttière jusqu'au gra faîte, de l'autre sept ou huit plaques depuis le toit de la ma sarde jusqu'au grand faîte ; et c'est précisément le passage plus fantastique de son récit, le plus impossible de ses acte

Fulin dit : pour avoir fermé *le trou* par où l'on s'est enfu

Or, au compte de Casanova, il y en a bien *quatre :* le tro où il démolit du bois pourri pour sortir dans la gouttière, trou du plafond du moine, le trou dans le mur en briques q

épare les deux cachots, et le trou du plafond de Casanova. Qu'il se soit trouvé devant la porte de la chancellerie et qu'il ait démolie, ce n'est pas douteux; il a certainement enfilé le rand escalier devant Andreoli stupéfait et descendu l'escaer des Géants. Mais comment s'est-il trouvé là? C'est un ecret que l'intéressé a emporté avec lui, que nos interprétaions, nos discussions, nos petites trouvailles n'arriveront pas percer, travail devant lequel ont reculé les deux plus forts, ulin et d'Ancona.

Que dites-vous encore de cette lettre d'une page qu'en partant il éprouve le besoin d'écrire dans son même style emphatique? Et cela au moment d'aller jouer sa vie dans une semblable entreprise! Si poseur et ergoteur qu'on soit, on pense autre chose, et il le fait dans une complète obscurité! à *l'encre!* ne sachant pas quand sa plume en manquait et où il en tait de sa ligne!

Et cet esponton de fer qui s'améliore par l'usage? Après la difficulté du terrazo marmorin, ses facettes sont encore plus brillantes! il en est émerveillé.

Toutes ces minuties, ces observations secondaires, ces mensonges qui se coudoient à chaque page, je ne les ai pas signalés dans mon travail parce qu'exposant et discutant en avocat es points majeurs, je les trouvais déjà assez ennuyeux pour 'auditeur. Je les estimais suffisants pour convaincre; c'est contre la persistance de vos doutes que je vous les rappelle.

N'oubliez donc jamais la nature de charlatan gascon qu'il ne peut dépouiller. C'est le marchand de crayons Mangin avec son casque, c'est le vendeur de vulnéraire suisse faisant le pooniment sur le devant de sa voiture en habit rouge galonné d'or, c'est l'homme à l'éperon d'or porté en sautoir avec un large ruban, c'est l'homme qui, prétend-il, allant se suicider pour une p..., va se noyer loin de chez lui avec les crosses de deux gros pistolets qui lui sortent des poches, entre dans une boutique acheter plusieurs livres de balles de plomb pour se rendre plus lourd, semblant crier aux passants: Retenez-moi! Retenez-moi! C'est le besoin d'exagérer et d'étonner.

Di Giacomo prétend que je suis le seul Casanoviste qui mette en doute la vérité du récit de l'évasion; les lettres que je reçois depuis huit mois, et les articles de journaux que je n'ai pas demandés lui apprendraient que j'ai quelques compagnons,

mais qui tous à la vérité partagent la désolation que j'ai avouée moi-même d'y voir clair. C'est Tage Bull, de Copenhague qui rend les armes, m'appelle impitoyable et se chagrine, en bon Casanoviste qu'il est ; c'est le comte Soulages de Marsac qui, convaincu, veut fermer les yeux et croire quand même et d'autres.

Tous les jours on découvre des mensonges de Casanova : il est historien le matin, et romancier le soir. C'est Catarelli y Mori en Espagne, qui n'utilise pas les *Mémoires* parce qu'ils lui paraissent faux ; c'est Azevedo, historien portugais, qui prouve la non-existence de *Pauline*, cette histoire au ton doucereux et poncif peu dans la nature du soupirant ; il a relu les dépêches diplomatiques ; tout est de l'invention de Casanova en Hollande ; Dieu seul sait si le banquier Hope a eu une postérité féminine.

En Angleterre, c'est Bleackley qui a cherché dans les journaux dont Seingalt donne le titre et n'a rien trouvé sur l'histoire de *l'appartement à louer* et du *perroquet*, *Esther* et *Pauline* emportées d'un seul coup (1).

Casanova, je vous ai tenu parole, me voici. J'avais été voir un de nos Casanovistes dans une librairie où ils semblent s'être donné rendez-vous comme dans le champ clos réservé à leurs discussions. Voici les dernières qui s'élevaient à mon départ. Si, lors de votre premier séjour à Paris, vous n'auriez pas fait une petite apparition en Angleterre, dont vous n'avez jamais parlé?

Qu'ils discutent, ça ne me touche plus, et je viens vers vous pour parler une dernière fois des *Plombs* de Venise.

Dans votre récit, je crois tout de votre captivité et pas un mot de votre évasion ; et pourtant, chose étrange, il n'est pas de Casanoviste qui l'admire plus que moi.

Je ne pouvais pas vous accorder de l'estime tout en reconnaissant votre immense valeur ; j'associais l'admiration que j'ai pour vous à celle que je ne puis refuser à de grands noms savants, artistes, hommes d'état dont les bronzes décorent nos places, les noms désignent nos avenues et dont le dossier

(1) Tous ces renseignements me sont donnés par un grand érudit de Copenhague, M. Tage E. Bull.

ecret et honteux est conservé dans les archives discrètes et violables de la préfecture de police.

Vous souvenez-vous de notre dernière entrevue ? J'étais si ttiré vers vous, vous m'aviez été si utile dans la vie, j'avais uisé dans votre philosophie tant de leçons pour conduire la ienne, j'étais si peiné de voir un homme tel que vous, mes pes préférés si rares, les encyclopédistes qui ont passé en evue toutes les connaissances humaines, en être arrivés à ce egré d'abaissement, que j'ai cherché à relever de mon mieux, donner une allure plus respectable à un mot qu'en somme ous n'aimons pas à prononcer parce qu'il touche à trop de hoses malpropres ; je venais d'épingler sur votre dos un apier avec un nom infamant, mais j'avais consenti à vivre vec vous depuis vingt ans ; je trouvais cruel, je trouvais *laid* demandez à mes amis tout ce que j'entends par ce mot) de ous pousser de l'épaule dans la fosse commune. J'ai voulu eter quelques fleurs sur votre tombe.

L'adieu que je vous ai fait, et que je croyais être le dernier, été fait sous l'empire d'une émotion sincère ; j'étais navré de vous quitter pour ne plus vous revoir; le jeune débauché coupable a disparu, je n'ai plus vu que le vieillard, et moi, vieux, mais heureux, j'ai eu la vision de votre vieillesse si triste à Dux. Je me suis aperçu que j'avais autre chose que de l'admiration pour ce savant universel, pour le mathématicien, l'écrivain, le philosophe, le lettré, l'érudit, j'aimais l'homme, et Henri Roujon a bien deviné le lien qui nous unissait.

Si une portion de mon cœur a été à vous, c'est pour tous les mensonges de votre évasion qui avaient un but si noble et si généreux. Ce qui m'en frappe, c'est le côté moral. Ce n'est pas de m'émerveiller que, sans ressources, vous ayez fait tel et tel travail et d'y avoir réussi, ce qui me fait oublier de vous tous les côtés mauvais, c'est cette préoccupation constante de votre ami qui n'a pas quitté votre pensée un seul instant. En suivant Bassadona, que vous aviez acheté, c'est cette inquiétude toujours présente : pourvu que mon Bragadin ne soit pas soupçonné. Vous l'adoriez, vous vous seriez jeté au feu pour lui, vous flattiez sa folie pour le rendre heureux, mais vous étiez plein de respect et de vénération pour ce vieillard par lequel vous aviez conscience d'être aimé comme un fils et pour lequel vous n'avez jamais eu un geste de moquerie, causé par

sa crédulité. Ce qu'il y a vraiment à admirer dans votre éva sion, c'est d'avoir eu l'idée de Balbi, non pas une création d romancier à joindre à votre roman, un être fictif, à existenc discutable, sans nom, aidant à l'invention de votre machine mais un vrai Balbi en chair et en os, indiscutable, un être qu vous aviez jugé déjà, dont vous connaissiez l'égoïsme et l manque d'initiative ; ce trait de génie inspiré par ce qu'il y a de meilleur dans l'homme, la tendresse et la reconnaissanc pour ceux qui nous ont fait la vie heureuse, le souvenir d service rendu ; ce qui est beau et louable en vous, c'est cett résolution d'emmener avec vous et quand même cet homme que vous saviez ne pouvoir être pour vous qu'un embarras o un danger, soutenu par cette pensée généreuse qui ne vous a pas quitté : Que mon père ne soit pas compromis, — pensé sublime dont vous avez escompté avec certitude le résulta heureux.

Que ceux qui vous méprisent avouent que vous avez été ce jour-là un homme de grand cœur.

Dr GUÈDE.

LES NOCES FOLLES

(*Suite* [1])

—

VI

Ce fut un rêve. Toutes les nuits, j'allais trouver Lina, et nous nous adorions. Tous les matins, elle m'écrivait. Une longue lettre, une lettre de passion débordante, folle, qu'elle me jetait de sa fenêtre. Je passais la journée avec ma lettre...

Elle avait une âme admirable d'Italienne, naturelle, spontanée, généreuse, créée pour l'amour, riche des plus grands et des plus profonds sentiments. Elle ne pouvait pas aimer avec modération. Si elle se donnait, c'était un don total, son être entier s'élançait vers l'être choisi, qui devenait son Dieu, sa loi, toute la vérité, toute la beauté, tout l'univers. Son amour était violent et superbe; c'était un fruit poussé au bord de la mer sous un soleil de feu; c'était le sentiment royal, effréné, qui devait naître dans cette créature absolument belle, et radieuse. Par sa façon de se donner à moi, j'avais été pris jusqu'au fond. Aucune incertitude, un élan inflexible. Nous nous retrouvions, nous étions prédestinés, elle m'avait tutoyé tout de suite, comme si elle me reconnaissait; j'étais celui dont elle savait l'existence loin d'elle, et qu'elle attendait.

J'avais dû d'abord, cependant, l'arracher à ses remords, desquels, les premiers jours, la rendaient folle. Dès que je la quittais, elle tombait aux pieds de la Madone et se désespérait. Mais, bientôt elle avait oublié même cela, et j'étais devenu toute sa religion.

Pour moi, je ne réfléchissais pas: je m'abandonnais à l'ivresse. Jamais je n'avais ressenti un bonheur comparable à celui-là. Je ne savais où j'allais, et je ne cherchais pas à le savoir. Je jouissais de chaque minute, je la buvais. Je me sentais augmenté, grandi par cet amour. Je ne faisais plus partie de l'humanité. Je respirais dans un autre monde, au-dessus des

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 372.

hommes, pareil à un dieu, dans un astre où tout était rayonnant, où tout participait de la beauté de Lina.

Je conçois, maintenant, que je devais offrir un air singulier à ceux qui m'entouraient. Ma logeuse, que j'apercevais chaque jour, me considérait avec étonnement. Lorsqu'on me parlait, il m'arrivait de ne pas entendre ; ou, si je répondais, je m'arrêtais parfois tout net au milieu d'une phrase, et sans m'inquiéter de mon interlocuteur, je repartais dans mon rêve.

Le matin, je ne bougeais pas de chez moi ; je pouvais toujours de ma fenêtre la voir un peu et lui faire des signaux tendres. Elle m'avait dit, la nuit, où sans doute elle irait dans la journée. Je tâchais donc, après déjeuner, de me mettre sur son chemin, et d'échanger avec elle une caresse des yeux, sans que la vieille femme qui l'accompagnait remarquât rien. Mais si, par hasard, le programme de sa promenade, par telle traverse fâcheuse, avait dû être changé, quel après-midi d'impatience ! Je l'attendais, elle ne paraissait point : quelque retard, une visite imprévue ? Elle ne venait toujours pas... Alors, je battais tout Naples à sa recherche ; j'étais désespéré. Ce furtif et rapide plaisir, que j'escomptais, de l'apercevoir une minute dans la rue, m'échappait. Un désappointement amer me desséchait l'âme. Sa lettre du matin, que je relisais avec passion, me consolait à peine. Mais la nuit, quand je la retrouvais, que bonheur de lui dépeindre ma souffrance et de sentir qu'elle, autant que moi, avait souffert de notre séparation !

Le soir, il ne m'était plus possible d'attendre dans ma chambre le moment de passer chez elle. Cela m'énervait trop, j'eusse fini par installer ma passerelle avant l'heure, me faire voir de la ruelle, la compromettre. Je préférais donc rentrer tard, et lorsque l'instant d'agir était venu.

Je tuais la soirée au dehors. Parfois, je trouvais au Café des amis que je m'étais faits là-bas. Ils me demandaient obligeamment des nouvelles de mes *Survivances*. Je ne pouvais leur avouer qu'il y avait beau jour que je n'avais plus touché une plume, sinon pour écrire des lettres d'amour, et que, depuis des semaines, *les Survivances*, l'antiquité, Naples, le monde entier, tout cela ne comptait plus. Je ne pouvais pas leur dire que seule, seule pour moi, parmi toutes les choses de l'univers, ma Psyché existait ; que le reste, tous les hommes, toute la vie s'était écarté autant de mon esprit que les plus lointaines étoi-

is... J'étais impatient ; je ne tenais pas en place ; j'eusse voulu ue le temps passât, que l'horloge, fiévreusement, se mît à urrier avec la hâte dont battait mon pouls. Alors, je parlais, parlais sans relâche, pour m'étourdir, pour me griser, pour ublier mon attente de chaque seconde, et j'improvisais des apitres entiers de mes *Survivances*, lesquels chapitres, en érité, devaient être extraordinaires. Je donnais des détails, expliquais à quel endroit je m'étais interrompu, ce matin, et travail que je poursuivrais demain. Mais je pérorais avec ne telle fureur, un enthousiasme si étrange m'animait, et arfois, je m'arrêtais si brusquement, mâchant mon cigare vec tant d'agacement, que mes amis me regardaient en silence nquiets, et ne pouvant me dissimuler qu'ils me jugeaient izarre, et qu'ils s'étonnaient qu'un sujet aussi froid que celui es *Survivances* pût avoir le don de m'exciter à ce point-là.

Mes meilleures heures — celles qui me paraissaient alors les eilleures, car, maintenant que je suis loin, hélas ! de cette poque, et que je n'ai plus de passion, mes instants d'attente, ù je pensais tant souffrir, mais pendant lesquels je vivais si rdemment, ne me paraissent pas moins beaux — mes meil- eures heures, c'étaient celles où je rêvais. Alors seulement, je e sentais plus que je l'attendais, que toute ma vie s'élançait ers elle, et qu'elle n'était pas là, près de moi. Je n'étais plus mpatient. Les plus insignifiants détails me jetaient dans des êves infinis ; tout, pour moi, devenait l'occasion d'un départ our je ne sais quel monde de poésie. Un mot, un geste, une ouleur, un son, et je m'élevais loin de la terre. Je me rap- elle un soir, où, parce que j'avais lu sur la couverture d'un ivre ce nom : « Marie de Hongrie », je songeai tout éveillé, durant combien de temps? je l'ignore... D'ailleurs, je ne vivais lus parmi la réalité. Tout, dans mon existence, avait changé le valeur. Quoi demeurait important? Rien, rien absolument de ce qui l'était avant Lina... Aucune réalité n'est plus, sans doute, pendant la passion. Mais qu'est-ce qui est réel? qu'est- ce qui est vrai ? Le monde que voit un cœur transporté d'a- mour est-il moins vrai que celui qu'examine l'esprit froid ? Pour chacun, c'est sa propre vision la seule réelle...

Ni Lina, ni moi, ne possédions plus l'exacte conscience de ce qui nous entourait. Nous vivions l'un dans l'autre, absorbés l'un par l'autre. L'unique réalité, c'était nous-mêmes. Et pour

tous les deux également, il n'y avait plus de « moi », il n'y avait qu'un « nous ». Elle faisait partie de mon être comme moi-même, et je faisais partie du sien comme elle-même. Aussi ne se pouvait-il pas que nous continuions à vivre ainsi, séparés l'un de l'autre plus de la moitié des jours, et, pendant cet espace, comme des corps sans âme. Elle me le disait la nuit, quand j'allais la voir ; elle me répétait combien les heures lui semblaient longues toute la journée sans moi, et elle se lamentait parce que la nuit, au contraire, le temps fuyait précipitamment. Il me semblait, à moi aussi, que je venais à peine d'arriver, quand le moment de partir sonnait. Nous ne nous étions dit encore que quelques bribes de tout ce que nos cœurs avaient à se dire ; et nos interminables baisers ne nous avaient pas durer qu'un éclair. Mais comment faire ? Comment vivre ensemble, ensemble toujours, comme dans un rêve ?... L'épouser ! Impossible. Elle ne s'y trompait pas ; il ne me fallait pas songer à demander sa main à son père ; c'était un gentilhomme très fier de sa noblesse, et de sa noblesse napolitaine qu'il tenait pour la meilleure de l'Europe. Pas une seconde, il ne se fût arrêté à la pensée de donner sa fille à un étranger, un étranger inconnu et de moyenne fortune. Le propos lui en eût paru baroque et insultant.

Notre situation nous semblait donc affreuse. Nous montions parfois ensemble à de tels sommets de bonheur que, lorsque chacun, ensuite, se revoyait tout seul, en bas, il imaginait être tombé dans un abîme épouvantable. Nous nous exaltions sur notre malheur, nous en exagérions encore l'étendue. Non, nous ne pouvions pas continuer à vivre ainsi !... Pour elle, surtout, c'était intolérable. Elle avait peur de se trahir ; si sincère, si naturelle, si spontanée, elle ne savait pas mentir, elle ne savait point tromper. Sans cesse elle tremblait de se dénoncer elle-même, de révéler son secret à sa vieille bonne ou à son père. Et alors quel désastre ne s'en serait-il pas suivi ? A quelles extrémités se serait portée la fureur du marquis outragé dans son honneur ?.. Mais comment dissimuler toujours ? Comment cacher que maintenant elle était une femme et que son âme était remplie par un grand amour ? Est-ce que cela ne se lisait pas dans ses yeux, sur son visage, à travers tous ses gestes ? Etaient-ils donc aveugles qu'ils ne l'avaient pas vu encore ? Mais ils ne l'

eraient pas éternellement, et un jour tout se découvrirait...

Aussi moi-même je ne vivais plus; je songeais sans cesse à out cela; j'étais en proie à l'inquiétude. J'ignorais si, pendant a journée, Lina ne s'était pas trahie, si, le soir, je la retrou- erais là comme la veille, si le marquis n'allait pas apprendre ujourd'hui toute la vérité. Mon bonheur me semblait fragile. e craignais pour lui. Que je sois privé de Lina, pourrais-je ncore vivre?

Une nuit enfin, elle me proposa de l'enlever. Je tombai à ses ieds. Ainsi donc, par amour pour moi, elle voulait ruiner oute son existence; rien ne l'arrêtait, ni les idées dans lesquelles n l'avait élevée, ni son éducation, ni sa foi religieuse! Elle avait qu'elle serait déshonorée, que toute cette société hau- aine, qui était la sienne, n'oserait plus prononcer son nom, u'elle porterait à son père, à ses frères, un coup atroce : elle assait par-dessus tout. Rien n'existait plus pour elle. Il n'y ivait que moi au monde! Nous nous enlaçâmes passionné- ent, et nous pleurâmes de bonheur...

Mais, chez moi, je réfléchis, ou, plutôt, je m'efforçai de réflé- hir. Car je ne savais plus. J'étais abandonné à mes sentiments t j'agissais selon leur impulsion... Cependant, en face d'une onjoncture si grave, j'essayai de me reprendre, d'y voir un eu clair, d'employer encore mon jugement. S'il avait suffi de onsidérer seulement le présent, il n'y avait pas à balancer. ina et moi, nous souffrions de ne posséder qu'un bonheur ntermittent et toujours menacé : il fallait fuir... Nous par- irions. Nous irions bien loin, et, perdus dans quelque déli- ieuse solitude, nous boirions jusqu'à la dernière goutte la ouceur inouïe de nous adorer. Rien ne nous séparerait plus, ous serions entièrement l'un à l'autre; nous passerions notre ie au milieu d'un Eden, dans le ravissement et la contempla- ion.

Voilà ce que je voyais pour le présent ; et seul dans mon t, mais ne dormant pas, tandis que le matin grandissait, et ue montaient déjà vaguement vers moi les premiers cris des narchands des rues, je sanglotais d'émotion en considérant ette félicité... Si je n'écoutais que mes sentiments, je n'hési- ais pas, nous partions. Mais c'est alors que j'essayais de rap- eler ce qui restait en moi de raison pour envisager l'avenir. N'allions-nous pas commettre une folie, une irréparable folie ?...

Il me semblait que la passion que nous ressentions l'un pour l'autre était inépuisable, qu'elle ne prendrait jamais fin, que rien ne pourrait l'atteindre. Mais n'avais-je pas déjà entendu raconter l'histoire de grandes amours qui avaient fini misérablement?... Il y a des gens qui disent que l'amour ne dure pas toujours. C'est sans doute absurde, et ceux qui disaient cela ne l'auraient plus jamais répété, s'ils avaient su de quelle façon Lina et moi nous nous aimions. Personne, peut-être, n'avait encore aimé comme nous aimions. Mais pourtant si, éloignée de Naples, où elle avait toujours vécu, séparée de son père qu'elle avait toujours vu, et ses amies perdues, et perdues toutes les choses parmi lesquelles elle avait respiré depuis son enfance, Lina allait les regretter!... Si, un jour, elle s'apercevait que je ne lui remplaçais pas tout cela... Dans sa situation avec sa naissance, elle pouvait faire un magnifique mariage. Un jour, ne s'aviserait-elle point de tout ce qu'elle avait laissé quand elle serait ma maîtresse, menant avec moi une existence sans éclat?... Elle était jeune, candide et emportée par la passion : elle allait commettre un coup de tête ; ne s'en repentirait-elle point plus tard ? Et alors ne me reprocherait-elle pas de l'avoir entraînée, ou du moins de ne l'avoir point défendue contre elle-même ? J'allais la compromettre irrémédiablement, j'allais briser sa vie. Avais-je le droit de le faire?... J'avais plus d'âge qu'elle, j'avais vécu, j'avais de l'expérience, n'était-ce pas à moi de lui représenter d'abord tout ce que notre décision comportait de graves conséquences, de lui montrer où elle courait, et tout ce qu'elle laissait, et pour quel incertain ! de lui faire envisager enfin l'irrémédiable où allait nous précipiter notre fuite ? Oui, certes, je le devais.

Eh bien! ce soir, je lui parlerais! Malgré mon amour, malgré mon désir passionné de partir avec elle, je lui exprimerais d'abord tout ce que l'honnêteté m'ordonnait de dire.

VII

J'étais chez elle. Je n'avais point parlé encore. Dans les bras l'un de l'autre nous soupirions. Nous nous étreignions dans un embrassement sans fin, comme si nous nous retrouvions après des années. J'étais étendu ; elle se pressait contre moi, je la respirais... Dès que j'entrais dans sa chambre, je sentais son parfum me pénétrer, j'étais grisé... Une veilleuse

brûlait sur la table, on distinguait à peine les choses. Nous nous taisions, nous écoutions, par la fenêtre ouverte, le grand silence de la nuit, auquel s'opposait en nous-mêmes un tumulte. Je dis à Lina, à voix basse: « Comme ton cœur bat! » Elle me répondit par un baiser. Tout reposait ; seuls, elle et moi, au milieu du grand sommeil mystérieux, nous étions éveillés et ardents...

Or, du fond de la maison, des profondeurs muettes de la maison, un bruit me parut se lever. On eût dit que quelqu'un marchait. J'entendais, comme en rêve. Puis des craquements se succédèrent, des marches, un escalier qu'on monte. Je regardai Lina ; les yeux fermés, elle était loin; elle écoutait en elle le mélodieux concert de son amour. Cependant, le bruit persistait, il se précisait, il se rapprochait. Et j'eus soudain conscience de la réalité : je me précipitai à bas du lit. Surprise, Lina s'était dressée, et elle me regardait avec effarement. Quelqu'un venait!... Je m'étais élancé vers la porte, pour donner un tour de clef à la serrure. Je n'en eus pas le temps. Déjà la porte s'était ouverte. Un homme en costume de soirée, tenant une lampe de la main gauche, et de l'autre un gros revolver d'ordonnance, surgissait devant moi. Lina avait poussé un cri et s'était évanouie. Son père ! Je l'avais reconnu aux yeux, les mêmes beaux yeux qu'elle. D'un regard, il avait tout compris. Il me visait. Moi, nu, sans arme. Ah! j'étais perdu... D'instinct, je jetai un coup d'œil à la Madone, puis toute ma préoccupation fut de faire bonne contenance, et de ne pas prêter à rire à ce vieux singe. Je le regardai en face. Le bras tendu, il avait braqué sur moi son revolver, je repense à cette minute, j'ai un frisson. Tout à coup son bras s'abaissa, et il sourit :

— *Bell'uomo !* dit-il. Cela m'ennuie de vous tuer... Après tout, j'ai le temps...

Il avait refermé la porte, puis il avait posé la lampe sur la petite table ; et singulier, insolite avec son habit noir et sa cravate blanche, il m'examinait sans gêne, promenant ses regards sur ma poitrine, mon cou, mes bras. Je le considérais de mon côté, sans broncher : un visage maigre et creusé, des cheveux gris, une moustache forte.

— Si vous voulez prendre la peine de passer une veste, dit-il, nous pourrons causer....

Il gardait son revolver à la main.

— Monsieur, fis-je, je n'aime guère qu'on se moque de moi. Si vous avez l'intention de me tuer, tirez donc tout de suite. Ce sera de meilleur goût que de faire auparavant des plaisanteries qu'il m'est difficile de relever.

— Eh ! signore, répliqua-t-il, vous me parlez sur un drôle de ton !... Mais je ne m'offenserai pas pour si peu. J'ai d'autres raisons de m'offenser, sans doute. Je ne désire pas plaisanter. Quant à vous tuer, ma foi, je ne sais plus. Je verrai tout à l'heure. Per Bacco ! êtes-vous si pressé d'aller dans le royaume des ombres ?...

Il avait sorti de sa poche un second revolver.

— Vous excuserez tout cet armement, ajouta-t-il avec la gèreté. Je rentrais, j'ai entendu du bruit ; je croyais avoir affaire à des voleurs...

Pendant ce monologue, qui me parut étrangement long, j'avais exécuté machinalement ce que m'avait dit le père de Lina. J'avais revêtu ma veste — une petite veste de fil — et maintenant j'attendais.

— J'ai reconnu à votre accent que vous êtes étranger ; puis-je avoir l'indiscrétion de m'informer de votre nom ? me demanda le marquis en s'inclinant comme dans un salon.

Je me souvins alors de ce que sa fille m'avait dit, touchant la superstition nobiliaire, et je me rappelai en même temps avec assez d'à-propos que ma mère était de sang bleu.

— Vicomte de Gardanne, répondis-je.

— Vous êtes gentilhomme ? Ah ! c'est parfait ! — Il posa son revolver. — Me ferez-vous la grâce, monsieur le Vicomte, de me montrer le chemin par lequel vous êtes venu ici ? Cela m'intrigue...

Je le conduisis à la fenêtre. Il vit la planche qui traversait la ruelle.

— Puuit !... Brave, fit-il, vous êtes brave.

Après un court silence, se retournant vers moi :

— Ecoutez, monsieur le Vicomte, vous me plaisez, dit-il. Aussi vrai qu'il fait nuit, j'avais, il n'y a qu'une minute, ferme intention de vous tuer. Maintenant, j'y découvre bien des inconvénients ; le scandale d'abord, ma fille déshonorée... Puisque vous êtes si bien dans la maison, — (il dit cela sans me choquer, à la française) — vous savez sans doute qui je suis : Marchese di Baiano, colonel aux guides en retraite...

e m'inclinai. — Vous aimez ma fille, Monsieur, dit-il en tournant les yeux vers Lina, qui était toujours inanimée sur le lit.

Je fis un signe de tête.

— Eh bien, Monsieur, voici le meilleur... D'ailleurs, si je ne ous tue point, en vérité, je n'aperçois que cette solution... 'oici le meilleur : vous ferez Adelina di Baiano, ma fille, icomtesse de Gardanne.

Il me demanda, là-dessus, qui je voyais à Naples. Je lui ommai certaines de mes connaissances. Il m'arrêta :

— Carrera, Giovanni Carrera... A six heures, il va au Caffeuccio, vous savez, Piazza Vittoria... Demain, soyez donc avec ui. Je passerai, je m'arrêterai, il vous présentera. Nous nous everrons. Dans trois mois, monsieur le Vicomte, vous pourrez pouser ma fille.

Là-dessus, je le quittai ; je craignais un peu qu'il ne poussât la planche et me fît tomber dans la ruelle. On répute bien traîtres les Italiens. Il vit mon hésitation. Mais il ne pouvait ne faire sortir de chez lui d'aucune autre façon. Il me donna a parole qu'il ne toucherait à rien. En effet, je rentrai chez oi. Je me mis au lit, et, brisé par cette soirée, je m'endormis resque aussitôt.

VIII

Je me frottai les yeux. J'étais dans mon lit ; je venais de me éveiller. Peu à peu, je reprenais conscience, ma pensée se dépouillait de l'ombre ; la vie me ressaisissait. Tout de suite la cène de cette nuit s'était représentée à mon esprit, et je m'efforçais de savoir si cela s'était passé réellement ou en songe.

C'était fou... c'était un rêve... Oui, j'avais rêvé cela ! Mais n promenant machinalement mes regards à travers la chambre, je vis, allongée sur le sol, la planche qui me servait à passer chez Lina. Et je me rappelai la hâte avec laquelle j'avais iré à moi cette planche, lorsque je m'étais enfin vu ici, sauf. Je me remémorai mon départ de la chambre de Lina, sous es yeux du marquis. Et tout me redevint tellement présent, avec des couleurs si vives, que je ne doutai plus. Je n'avais oint rêvé. Cette extraordinaire scène s'était bien déroulée insi, cette nuit.

Je me levai. J'entr'ouvris ma fenêtre, et je regardai si celle le Lina était ouverte, comme chaque matin. Elle allait paraî-

tre; elle allait me jeter un regard ardent et tendre. Mais non, ce matin, la fenêtre était close. J'éprouvai un malaise. Je la revis étendue sans mouvement sur son lit. Qu'avait fait son père après mon départ ?... Avait-elle repris ses sens ?... Et que se passait-il maintenant derrière cette fenêtre ?... J'étais anxieux; je fixais ces vitres aveugles et ce mur qui me cachait ma Lina comme pour les traverser de mon regard. Je commençai de m'habiller lentement, absorbé dans mes réflexions. Je ne quittais presque pas de l'œil la fenêtre d'en face; mais tout demeurait immuable: je regardais la petite plante qu'elle arrosait tous les jours, et qui, ce matin, avait l'air abandonné, inutile, des choses oubliées. Les pigeons, sur la terrasse, menaient leur existence quotidienne, le ciel était pur, le soleil rayonnant: mais tout cela me paraissait triste et sans raison d'être.

Point de doute, elle était malade. Cette nuit, elle avait été renversée par une émotion terrible. Ah! livide sur ses draps, inerte, comme morte! A la suite d'un choc semblable, une fièvre cérébrale parfois se déclare. Et moi, alors que je devrais être auprès d'elle, le premier, à son chevet, rester là, condamné à ne rien savoir !... Quand elle avait ouvert les yeux, quand elle s'était rendu compte de ce qui s'était passé, quel désespoir et quel affolement! Peut-être s'était-elle voulu tuer! Que lui avait dit son père ?... Oui, que lui avait-il dit ?... Car enfin toute la scène de cette nuit était invraisemblable; à présent que je l'analysais, elle m'apparaissait une comédie qui devait finir tragiquement. Non, rien n'en était possible: le marquis m'avait joué, il avait dissimulé ses vrais sentiments et feint. Notre situation n'avait point changé de la manière dont elle le semblait. Il était impossible qu'hier au soir nous fussions encore des amants tremblants, à l'amour précaire et qui se cache, un couple qui songe à rompre avec le monde entier, à fuir, et qu'aujourd'hui, que ce matin, nous fussions fiancés. Et pourquoi ? Parce que le père de la jeune fille que j'aimais nous avait surpris!... Non, cela était absurde. Il ne pouvait sortir de cet accident qu'une catastrophe, et nulle autre chose.

Sans doute, le père de Lina avait-il pensé à sauvegarder la réputation de sa fille, et renonçant, par crainte du scandale à me tuer chez elle, il avait d'abord résolu de me faire quitter

la maison sans éclat. Mais toutes ses paroles, ce projet de mariage, ses compliments, là, devant le corps de sa fille évanouie, et quand je venais de l'outrager gravement, il était clair que ce n'était qu'un jeu... Cet homme ne pouvait que me haïr et désirer ma mort. Quand j'étais parti, et qu'il n'avait plus été forcé de se contraindre, quel effrayant soupir de soulagement sa poitrine avait dû exhaler, et de quels regards de meurtre ses yeux noirs avaient sans doute brillé! Pourvu que, dans sa colère, il ait épargné sa fille! Mais si elle était encore vivante, c'était sûr : il avait décidé que nous ne nous reverrions jamais. Il allait l'envoyer dans quelque couvent, ou l'enfermer dans une propriété lointaine, au milieu d'une campagne abandonnée. Peut-être était-elle déjà partie ; et peut-être que cette chambre, dont je considérais la fenêtre close, était maintenant vide pour toujours. Celle qui faisait mon bonheur et toute ma vie roulait peut-être déjà loin d'ici, sur une route morne, en larmes, et m'appelant d'une voix désolée. A cette pensée, devenu furieux, je donnais des coups de poing sur la table, et j'avais envie de tout briser. J'étouffais de mon impuissance ; j'aurais crié.

Ah ! quant à moi, j'aurais maintenant à me garder ! Le marquis dissimulait trop bien. Certes, il ne me provoquerait pas. Il tenait trop au silence; il redoutait trop le scandale. Il chargerait quelqu'un de le débarrasser de moi ; la Camorra n'existait pas pour rien à Naples. Et j'étais en Italie, dans la vieille patrie des bravis. Il n'était pas difficile ici, c'est probable, de trouver des gens pour faire cette besogne-là, bien, discrètement. Sans doute le marquis di Baiano y songeait-il déjà, naturellement et sans vergogne, tandis qu'il m'accablait de ses politesses. Il devait bien rire, à part soi, en voyant ce naïf étranger accepter pour argent comptant toutes les balivernes qu'il lui débitait. Ma foi ! ce n'était pas mal joué !

Je regardais toujours la fenêtre de Lina. Nul mouvement ne s'y trahissait. J'étais à bout d'angoisse, et d'impatience. Il fallait sortir, cela me détendrait les nerfs. J'irais jusqu'au restaurant ; et peut-être la marche, l'air de la rue, la vie autour de moi m'apporteraient-ils quelque idée, une façon de me renseigner sur le sort de Lina sans la compromettre.

... J'avais bien fait de sortir. J'étais allé dans un cabaret

où je dînais parfois, et où la jeunesse dorée de Naples avait ses habitudes. Précisément j'y rencontrai Carrera et je m'assis à sa table. Il m'avait suffi de franchir le seuil de ma maison pour changer d'humeur. Comment demeurer morose, taciturne et inquiet au milieu de l'éblouissement du jour, de l'allégresse des rues vivantes, de la beauté chaude des femmes et du bourdonnement de ruches joyeuses qui sortaient des maisons. La vie n'était plus qu'insouciance et clarté. Et quand j'entrai au restaurant, pénétrant parmi cette société aimable et légère, mes noirs soucis étaient déjà loin. J'échangeai quelques saluts, et, au milieu du bruit frivole des conversations, je me mis à attaquer avec un appétit, qui se déclara soudain formidable, le vermicelle aux vongole qu'on m'avait apporté. La joie de vivre renaissait pour moi. Peut-être ce soir quelque camorriste, chargé d'une terrible mission par le marquis, me guetterait-il dans l'ombre; en tout cas, pour l'instant j'étais tranquille ; le lieu était agréable, et quant au macaroni, excellent. Carrera, qui avait fini son repas, fumait d'un air indolent. Des régates devaient se disputer le surlendemain. Nous nous mîmes à débattre les chances des clubs qui y participaient.

Je regardais mon compagnon, et je pensais que, cet après-midi, il devait me présenter au marquis de Baiano. Je n'avais pas songé à cela de la matinée. Cette idée du marquis faisait partie pour moi de la comédie qu'il m'avait jouée ; mais maintenant, redevenu optimiste, j'y croyais presque. Je cherchais une manière d'apprendre à Carrera mon nom de Gardanne. Le mieux, ma foi, c'était de faire le bonhomme. Je lui dis donc du ton le plus naturel, que, depuis quelque temps, je me repentais de ne m'être pas fait connaître à Naples sous mon nom véritable. Je le regrettais en considérant les amis que je m'étais faits ici, toujours si obligeants à mon égard.

Carrera, très curieux, comme tous les Napolitains, dès le commencement de ce petit discours, m'observait avec l'intérêt le plus vif. Quel était ce mystère ?... Quand je lui eus avoué que j'étais vicomte de Gardanne, il donna les marques d'une extrême satisfaction. Il ne pouvait naturellement comprendre qu'étant noble je l'eusse dissimulé. Mais, me sachant de belle race, il m'aimait tout de suite deux fois plus, flatté, heureux de me posséder pour ami. Je lui racontai que j

vais pas dit mon nom, parce que j'étais venu à Naples pour vailler; comme il se pouvait que ma famille eût des allian- ici, l'on m'eût invité, j'eusse été contraint d'aller dans le nde ; c'est ce que je ne voulais point... Cependant, j'en is au café. J'allumai une cigarette, tandis que Carrera pre- t, à la napolitaine, des poses de plus en plus nonchalantes. illais, moi aussi, m'attarder, laisser en paressant tourner les ures, quand Lina reparut soudainement devant mon esprit. ors je ne songeai plus qu'à rentrer chez moi pour voir si fenêtre était toujours close. Je dis à Carrera : « Peut-être à q heures, au Caffetuccio », et je le quittai.

Mais, à la maison, je retrouvai les choses dans l'état même je les avais laissées. Aucun indice que rien n'eût bougé pen- nt mon absence. Ce fut une déception. Tout s'était arrangé ns mon imagination ; j'avais recouvré la paix, j'eusse pres- e nommé rêveries de lunatique mes craintes de la matinée. revoyant le mur impénétrable qui enfermait Lina, mon xiété reparut, et je retombai dans mes noires hypothèses, ssi vite que je m'en étais échappé tout à l'heure. On eût dit ie la vie avait abandonné cette maison. Sa fenêtre, qui main- nant demeurait obstinément fermée !... Ah ! elle devait être in ! Son père l'avait expédiée. Et quant à ce rendez-vous au affetuccio, il était évidemment bien inutile de me déranger. e marquis s'amuserait encore s'il apprenait que j'avais eu la ndeur de m'y rendre.

Je réfléchissais donc, assis devant ma fenêtre, tandis que ardeur du soleil décroissait peu à peu. Cependant, cinq heu- s approchaient ; je me décidai subitement à descendre au affetuccio. Qu'il y allât et ne m'y trouvât pas ?... S'il n'y vait eu aucun subterfuge dans la scène d'hier ?... Je pris ma anne et mon chapeau et me précipitai...

J'avais retrouvé Carrera, nous prenions ensemble une glace l'étroite terrasse du Café, en regardant passer les rares élé- antes qui se trouvaient encore à Naples à cette époque avan- ée. Des officiers, des jeunes gens, arrivaient de Chiaia et tra- ersaient la place Vittoria pour faire quelques pas devant la ner. Les beaux arbres de la Villa Nationale étaient enveloppés ar les rayons du soleil baissant. J'étais nerveux et je cher- hais à le cacher... Comme cinq heures sonnaient, le marquis di Baiano parut. Il était vêtu avec coquetterie et me sembla

plus jeune qu'hier au soir. Il salua Carrera, qui se leva cou toisement à son approche. Comme il me regardait un peu, la façon dont on regarde quelqu'un que l'on ne connaît poin Carrera lui demanda la permission de lui présenter son ar le vicomte de Gardanne. M. di Baiano me sourit fort gracie sement et me tendit la main. Il s'assit avec nous, demeu quelques minutes, fut charmant, s'inquiéta de savoir si je n plaisais à Naples, et, quand il partit, voulut bien me dire qu espérait que nous nous reverrions.

Lorsqu'il se fut éloigné, Carrera, qui ne s'était aperçu rien — et comment eût-il pu se douter de l'extraordina comédie qui venait de se jouer devant lui ? — Carrera entam ses louanges. Il m'apprit que le marquis était un des meilleu gentilshommes, et sa famille une des plus anciennes du roya me de Naples ; qu'il était riche, ce qui était assez rare dan l'aristocratie de ce pays, et qu'il avait un fils et une fille, l'u et l'autre d'une grande beauté. Je savais mieux que lui q Lina était belle ; mais je l'écoutais paisiblement me la vant tout en pensant à elle. Son père, un si parfait galant homm un si aimable seigneur, non ! il ne l'avait pas envoyée loin Naples ! Pour quelle raison sa fenêtre, de toute la journée, s'était-elle pas ouverte ? je l'ignorais. Mais elle était là. E était là et en parfaite santé. Tout s'était bien passé. J'en ét sûr. Le marquis n'eût pas montré tout à l'heure cet air libr dégagé, content, s'il avait nourri quelque souci à ce suje J'étais rassuré sur elle. Et pour ce qui me regardait, cet ho me du monde au léger sourire, aux propos d'une si fine po tesse, ne méditait aucun projet sinistre. Il ne me haïssa point. Il n'allait pas soudoyer quelque affreux bandit pour m faire disparaître de la surface de la terre. Je souriais maint nant de mes inventions de la matinée.

Le crépuscule tombait peu à peu ; des lumières, une à un s'allumaient. Tout devenait rêveur. Carrera, satisfait de journée, qui avait ajouté au nombre de ses amis un vicomt et tout à fait féru de moi, me proposait de dîner avec lui Pausilippe. J'acceptai. Je passai une soirée assez douce, et rentrai chez moi pour me mettre au lit, la tête calmée, et prê à accueillir les plus jolis rêves.

IX

Le matin, en m'éveillant, je souriais à la vie. Je me mis à la
nêtre, tout enchanté du soleil et des colombes dans l'azur. Mon
turel, avec son fort penchant pour l'inconnu et le hasard,
prenait le dessus. Je tenais une belle aventure, j'étais heu-
ux. Celle-ci me semblait plus belle encore, depuis que le père
Lina nous avait surpris. Elle se compliquait, elle devenait
nouvante. Je ne pouvais plus du tout savoir comment elle
irait. J'étais de plus en plus livré au sort, et comme un
jeu dans la main d'un joueur. C'est là ce qui me plaisait et
e faisait battre le cœur. Mais, ce matin, je sentais que le che-
in que je suivais était bon, quelque instinct me soufflait que
ne courais point de danger. Hier, pour que cette humeur
pire m'eût tenu la moitié du jour, sans doute, en avais-je frôlé
. Aujourd'hui, tout me paraissait favorable, je n'avais point
inquiétude. La fenêtre de Lina demeurait close comme la veille.
ne m'en souciais point; je n'en voulais déduire rien de
cheux. Une raison naturelle que j'ignorais, et voilà tout...
ussi, un peu plus tard, quand cette fenêtre s'entr'ouvrit, ne me
ntis-je pas autrement surpris, ni ému. Je m'y attendais. Nul
vénement heureux, pour l'instant, ne pouvait m'étonner. La
eille j'avais souffert de voir cette fenêtre fermée, aujour-
'hui, elle s'ouvrait; c'est ainsi que cela devait être. Et j'aper-
us, au fond de la chambre, Lina, ma Lina, Lina, mon amour!...
lle me fit un signe; puis, comme si elle eût entendu quelque
ruit, disparut. Mais, de l'avoir vue, ma Lina, une seconde
eulement, mon cœur se mit à chanter, et je sentis à travers
nes veines glisser une force, un bonheur, un enthousiasme
délicieux. Elle, vivante, florissante, et toutes ses craintes dissi-
pées ! Elle, là, tout près et à moi ! Elle, et son amour frais et
nivrant, elle, plus belle et plus jolie que toutes les femmes,
lle, ma Psyché, elle, pareille à Diane!...

On frappa à ma porte. Ma logeuse entra. Elle me regarda,
comme d'habitude, avec application, en fronçant les sourcils.
Elle s'efforçait de me comprendre, mais n'y parvenait pas. Elle
m'apportait une lettre. Je lus sur l'enveloppe mon nom : le
nom du vicomte de Gardanne. Hier au soir, j'avais averti ma
logeuse, en cas d'un billet du marquis. Encore un trait de moi
qui avait stupéfié la bonne femme... Et, précisément, c'était

un mot du marquis de Baiano, qui m'invitait à le venir voi
dans l'après-midi. Je souris : ainsi, comme je le pressentais
tout allait pour le mieux. Décidément, le père de Lina persis
tait dans le projet qu'il avait conçu et qu'il m'avait exprim
l'autre nuit. Tout à l'heure, je lui ferais ma première visite
Là-dessus, nous nous reverrions ; puis je me déclarerais
Notre accord deviendrait public, officiel, et, dans peu de mois
j'épouserais sa fille. Je me sentais l'âme légère. J'eusse envoy
des baisers au rayon de soleil qui glissait dans ma chambre
teignant toutes les choses couleur de bonheur. Mais, malgr
que la conjoncture parût bien sérieuse, je ne pouvais m'empê
cher de rire de cette façon qu'on avait ici d'entrer par la fenê
tre dans une grande famille. Il se montrait dans la conduit
du marquis quelque chose d'invraisemblable, et cela me parais
sait d'une fantaisie un peu vive. En vérité, j'étais curieux d
ce qu'il me dirait tout à l'heure. Je m'habillai avec coquette
rie, mais fort discrètement, car le peu que je l'avais vu m'avai
persuadé qu'il y avait du goût chez cet homme-là, et qu'i
remarquerait aussitôt la moindre erreur de toilette, comm
le manque le plus léger de politesse. J'étais fort occupé pa
l'idée de ma visite, et je fus impatient et tel qu'une âme er
peine jusqu'à quatre heures, moment que je m'étais fixé pou
me présenter chez le marquis di Baiano.

Je m'acheminai donc alors vers la maison de Lina. C'étai
un palais ancien, dont la porte monumentale s'ornait de cha
que côté de deux bornes sculptées, lesquelles figuraient un
sorte d'animal légendaire, à la gueule ouverte. Au-dessus d
la porte, taillés dans le marbre, les armes des Baiano. U
portier en livrée se tenait sur le seuil. Il me précéda dans le
escaliers de pierre qui dessinaient une large évolution. E
montant, je m'émerveillais d'entrer aujourd'hui par la porte
et avec honneur, dans une maison où j'avais pénétré si sou
vent à la manière des hirondelles ou des voleurs. Instinctive
ment, je cherchais à comprendre le plan de la construction
pour savoir de quel côté se trouvait l'appartement de Lina
Cependant cette préoccupation ne m'interdisait pas de voi
aussi ce qui m'entourait, et je remarquai, dans la grande cou
autour de laquelle se développait l'escalier, une immense volièr
peuplée d'oiseaux aux mille couleurs. Au premier étage, l
portier me confia à un valet qui me conduisit, à travers ve

oule et antichambre, jusqu'à un grand salon de parade, puis sparut pour aller m'annoncer à son maître.

La salle où je me trouvais était haute et vaste. Trois grans fenêtres encadrées de rideaux de damas rouge l'éclairaient. e parquet était de marbre, sauf dans le centre de la pièce, n une mosaïque de la Renaissance, imitation de l'antique, eprésentait Amphitrite et Neptune, sur leur char, traînés par es tritons à travers les flots. Au mur, était pendu un grand ortrait de Ferdinand IV, le roi Nasone, sans doute donné ar ce prince à quelque Baiano, haut personnage de sa cour. es statues de marbre et des plantes vertes, des bahuts, de rands et pesants sièges anciens, tout un mobilier de famille, ù se lisait toujours le même blason, et qu'on se transmettait ans doute de génération en génération depuis des siècles, arnissaient le salon. Cela offrait de la grandeur, de la maesté, avec quelque chose de froid qui provenait sans doute u dallage de marbre, nu et sans tapis... Mais une portière 'était soulevée, et le marquis apparaissait, un sourire bienveillant sur les lèvres, la main tendue. Deux petits fox pleins le vie le suivaient, qui se mirent à sauter sur moi, en poussant des murmures et des ronchonnements de joie : « *Cuccia ! Cuccia !...* » disait le marquis pour calmer ses chiens, qui finirent par se coucher à ses pieds.

— Vous êtes bien aimable d'être venu me voir, monsieur le Vicomte. J'ai été heureux de faire votre connaissance, hier, au Caffetuccio. J'aime beaucoup les Français. D'ailleurs, je connais un peu la France... commença le marquis.

Je le regardais. J'avais peine à imaginer que cet homme, qui me disait des paroles si obligeantes, était le même que celui qui, il n'y avait pas encore quarante-huit heures, me tenait au bout du canon de son revolver, m'ayant surpris à moitié nu dans la chambre de sa fille. Mais, apparemment, la scène de l'autre nuit ne comptait plus ; elle était abolie, elle était retranchée de la suite des événements qui s'étaient réellement passés, elle n'était jamais arrivée. M. di Baiano ne me connaissait que depuis hier soir, et par Carrera. J'étais stupéfait du naturel avec lequel il s'exprimait, et j'essayais de me mettre à son ton. Il s'intéressait à ce que je lui disais sur Naples ; il m'écoutait dans l'attitude aisée et courtoise d'un homme du monde.

Peu à peu, une grande gêne m'avait pris ; je m'attendais présent à ce que le propos changeât soudain, et que, sans transition, le marquis me déclarât qu'il était à mes ordres, et qu'il me demandât mon jour et mon heure pour une rencontre. Cette idée nouvelle m'était venue à l'esprit, en effet, que maintenant que nous nous connaissions publiquement, nous pouvions nous battre sans scandale. J'attendais donc qu'il entamât ce sujet, ce qui m'eût fort soulagé. Mais point. Avec le même accent de cordialité charmante, il me parlait maintenant de ses enfants, de son fils qui vivait à Rome, de sa fille. Il s'interrompit :

— Au fait, monsieur le Vicomte, vous ne connaissez point ma fille Adelina. Je m'en vais vous présenter à elle.

Interloqué, je le considérai en me demandant s'il n'y avait point dans cette phrase quelque intention de querelle. Ma foi, non. Aucune contrainte visible, un parfait naturel. Je ne voulais plus m'étonner de rien. Je m'inclinai donc, jouant mon rôle de mon mieux, et avec, comme lui, un sourire d'homme du monde sur les lèvres, et en remerciant de l'honneur.

Il appuya sur un bouton. La vieille femme que je connaissais bien pour l'avoir souvent rencontrée dans la rue accompagnant Lina parut, à laquelle le marquis donna l'ordre d'aller chercher sa fille.

J'attendais, ému. Revoir ici, devant son père, dans le salon de parade de son palais, ma maîtresse ! Quelle comédie se jouait ? Je me mordais les lèvres ; le marquis me regardait d'un air indifférent, mais je sentais qu'il m'observait. J'entendis un pas léger glisser sur les dalles de marbre, et, par la grande porte du salon, dont les deux battants étaient restés ouverts, je vis avancer Lina, en robe de toile blanche, avec une grosse ceinture de soie noire. Elle baissait les yeux, elle était aussi blanche que sa robe. Elle entra dans le salon, et s'approcha de son père, toujours le regard fixé sur le sol. Alors M. di Baiano dit :

— Ma fille Adelina, monsieur le Vicomte de Gardanne.

Lina leva les yeux sur moi. Et je brûlai de me jeter à ses pieds. J'avais envie de lui demander pardon de ce qu'elle avait déjà souffert par moi. Son regard était toujours tendre et chargé d'amour, mais il me semblait aussi ombré de honte. Les torsades de ses beaux cheveux étaient nouées avec un ruban

ir comme celui de la ceinture... Cependant, Lina s'était sise. Les roses refleurissaient un peu sur son visage ; elle ait moins pâle. Je vis qu'elle faisait un grand effort sur elle-ême ; elle releva la tête avec fierté ; la honte ne convenait s longtemps à ce noble sang. Elle se tourna du côté de son re et le regarda en face. Je restais silencieux, trop troublé ur oser parler. Enfin le marquis rompit les chiens ; comme de rien n'était, impassible, admirable, il reprit la conversa-on. Il raconta à sa fille comment il avait fait ma connaissance er au Caffetuccio, il lui répéta ce que j'avais dit tout à l'heure r Naples ; il articula une foule de choses aimables sur les rançais et sur moi-même. Et mainteant nous parlions musi-ue, il me racontait que la saison du San Carlo avait été très elle cet hiver ; il me demandait quelles nouveautés on avait onnées à Paris, et comme il me citait un air de Pergolèse ue je ne connaissais pas, sa fille se mit au piano et commença le jouer. Elle chanta quelques phrases. Je remarquai que voix était ferme : nous n'étions plus émus ni les uns ni les utres.

Alors, me déclarant ravi de la réception qui m'avait été ite, et demandant la permission de revenir bientôt, je pris ongé, saluant le marquis, et baisant respectueusement la ain de M^lle^ di Baiano.

X

Je ne savais que penser; je n'avais jamais vu personne entir aussi bien que le père de Lina. J'examinais ses façons vec moi, son détachement, la simplicité et la spontanéité de es propos. C'eût été à croire, en vérité, que l'autre nuit j'a-ais rêvé. Mais je n'avais point rêvé, je le savais bien. Alors, ue signifiait cela?... Et n'avais-je pas tout à craindre d'un omme qui savait si parfaitement dissimuler?... Comment erais-je jamais fixé sur ses vrais sentiments? Ses projets, uels pouvaient-ils être?... Je m'y perdais.

Cependant, à force d'y réfléchir, je trouvai une explication ont il me fallut bien me contenter. Ce gentilhomme voulait effacer le souvenir d'une nuit déshonorante en ne l'évoquant point, en ne la rappelant jamais à sa mémoire; il l'exilait, autant qu'il était possible, de la réalité. Il fallait que cela n'eût pas été, cela n'avait pas été ! J'étais un cavalier français,

j'aimerais peut-être sa fille, et peut-être qu'un jour je l
demanderais sa main : voilà ce qui était réellement. Cela se
était correct ; cela seul était possible ; cela seul était vrai. .
supposais que le sentiment de l'honneur le faisait agir,
je le jugeais beau et noble.

Mais il se produisit alors en moi quelque chose de sing
lier. Dès que j'eus la conviction que les choses se passeraie
comme il l'avait dit, et que j'épouserais Lina, j'éprouvai u
déception. Je fus tout à fait troublé.

J'étais heureux à l'idée de fuir avec elle, de vivre av
elle librement, dans l'exaltation de l'amour, en oppositi
à la société et aux lois. Je comptais présenter à Lina tout
les objections que je croyais de mon devoir d'exprimer, ma
je pensais bien qu'elle ne s'y rendrait pas et que nous part
rions. J'étais heureux. L'idée du mariage, au contraire, n
glaçait; j'y distinguais je ne sais quelle contrainte du sen
ment, je ne sais quel essai de régulariser, de canaliser
passion, laquelle est faite pour jaillir hors de toutes l
règles, loin de toutes les lois, et qui est comme une sour
débordante. Il me semblait diminuer et froisser mon sen
ment pour Lina qu'on le classât, et qu'il fût inscrit et consac
par les autorités ecclésiastiques et par les autres. Ces fo
malités me paraissaient s'introduire là où elles n'avaient q
faire. L'amour était un sentiment sauvage et magnifique, q
ne regardait absolument que les deux êtres dont il s'était e
paré, et qui devait se déformer, s'atténuer, se restreindre
n'être plus lui-même, si la société, l'approuvant, lui ven
donner son assentiment, avec ses sourires mondains et s
propos médiocres.

Nous nous aimions, nous possédions un merveilleux secre
il y avait entre nos deux vies un lien clandestin et inouï. No
allions révéler *cela* à tout le monde, et cette passion dang
reuse, défendue et embellie par le mystère, deviendrait alo
quelque chose de licite, d'ordinaire, de simple et de bourgeoi
C'était descendre du ciel sur la terre....

En aimant Lina, je courais un risque, je possédais un bi
qui ne m'appartenait pas, j'étais un aventurier audacieu
avec un cœur ardent et prêt à tout. Maintenant, le risq
serait fini : non seulement j'aurais le droit de l'aimer, ma
encore le devoir ! Et c'était un autre que moi, maintenan

i, s'il l'aimait, connaîtrait le danger et l'aventure! Voilà ce
'on me retirait: ma poésie et mon bonheur. Plus de mystère,
is de risque et plus de secret !...
Et j'avais besoin de Lina, je ne pouvais me passer de
baisers, de sa chair divine, de l'entendre se plaindre et
mir de volupté dans mes bras. Ces fiançailles, combien de
mps, deux mois au moins, elles dureraient !... Deux mois
is me trouver seul avec elle, tout ce temps sans qu'elle soit
moi ! Et je ne la verrais plus chaque matin à sa fenêtre. Et
n'entrerais plus la nuit, dans sa chambre, comme un voleur.
je ne connaîtrais plus l'incertitude du lendemain, toutes
s craintes et toutes ces souffrances qui, à présent qu'elles
étaient retirées, me paraissaient pareilles aux plus grandes
lices !...
Cependant, à tous ces déplaisirs, il me fallait bien me ré-
ndre. Et j'essayais de m'en fâcher moins, en me disant que
venture, tout de même, n'était pas terminée. Ce mariage à
tranger, et ce mariage-là, surtout, était bien singulier... Je
oyais tout fini, tout commençait peut-être ? Etais-je fixé au
ste sur les intentions du marquis ? Est-ce que je connais-
is le fond de sa pensée ?.. J'étais loin, en somme, de me trou-
r dans une sécurité absolue. Quelle vengeance méditait-il ?
, en admettant qu'il n'en préparât aucune, lorsqu'il appren-
ait que je n'étais noble que par ma mère, qu'allait-il dire ?
Et puis, tout de même, ce n'était pas le mariage bourgeois,
isque les autres ne sauraient jamais l'histoire vraie de mes
lations avec Lina. En face du monde, nous demeurions
s complices : il y avait encore un secret, il y avait encore à
ssimuler ; le roman subsistait.
Et d'ailleurs, quoi ! prenons les choses du mieux. Le marquis
raison, il a choisi le meilleur parti, c'est un homme sage.
il eût été plus beau qu'il me tuât, il est excellent tout de
ême qu'il ne m'ait pas tué... Et enfin, maintenant, je vais
ouvoir approcher Lina souvent, tous les jours, à tout instant.
dès le mariage célébré, nous partons, loin de l'étiquette
de la représentation, loin de tous, seuls enfin, seuls et libres!

XI

Je me décidai à déménager. Il était mieux séant d'habiter
oins près de ma future femme. Et comme il me faudrait

peut-être recevoir quelques visites, il était utile que mon ins
tallation fût décente. Je m'installai à Chiatamone, dans u
palais où je trouvai à louer deux immenses pièces assez bie
meublées. Ce souci de mon déménagement, encore qu'il s'a
gît simplement de transporter d'une maison dans une autr
mes bagages, me distraya et détourna le cours de mes réfle
xions. Mais que chargé de sentiments fut le dernier regar
que je jetai à ma chambre, cette chambre dans laquelle j'a
vais été si heureux et où j'avais vécu des heures si folles
J'allai à la fenêtre, je considérai les colombes de Lina, là-hau
sur le rebord de la terrasse, et sa fenêtre à elle ! Mon cœu
se gonfla. Ah ! que de souvenirs !... Ah ! mon long regard su
la colline, sur les maisons étagées, sur Saint-Elme, sur tou
ce décor qui avait entouré mon existence pendant ces beau
mois qui ne reviendraient plus jamais!... J'envoyai un baiser
tout cela, un baiser au passé. Adieu ! Adieu ! mon rêve
adieu, ma folie !...

Cependant, dès que je fus entré dans mon appartement
Chiatamone, on eût dit que j'avais pénétré dans une nouvel
peau. Parbleu ! dans celle du vicomte de Gardanne ! Et so
dain je compris ce que c'était d'épouser la fille du marquis
Baiano. La magnificence de mon installation m'impressionn
En somme, je faisais un beau mariage. Qu'en penseraient m
parents ? Ils avaient, depuis beau temps, pris le parti de n
considérer comme un fou et de ne plus même chercher à po
ter obstacle à mes fantaisies. Ils feraient bien un peu la g
mace en voyant une étrangère entrer dans la famille, mais
seraient-ils pas flattés qu'elle fût aussi noble et belle ?

Après tout, se marier ce n'était point tellement absurde.
vie de garçon est si souvent fâcheuse. Posséder une mais
montée et ne plus vivre au restaurant !... Plus d'une fois, dé
j'y avais songé. Les années passaient, je n'étais plus un p
jeune homme. Maintenant, tout allait bien encore, mais p
tard... On ne peut errer toujours de pension en pension.
table d'hôte en table d'hôte. On m'aurait proposé, il y
quelques mois, avant qu'elle ne fût ma maîtresse, d'épou
Lina, il est probable que j'eusse été ravi, et il m'eût sem
que c'était le meilleur mariage que je pusse rêver. Mainten
qu'elle m'aimait, il n'était pas moins bon. Pourquoi donc al
le regretter ?... Passer ma vie avec elle, n'était-ce pas tou

que je souhaitais? Ensemble, aller ensemble au milieu du monde, à mon côté avoir toujours cette vraie merveille, mais que pouvais-je désirer de plus? Fuir avec elle, oui,— mais après!... Ne nous en serions-nous pas repentis un jour?... Et qu'importait donc d'être mariés? Puisque l'essentiel c'était d'être toujours ensemble, toujours l'un à l'autre.

Voilà ce que je me disais maintenant que j'occupais un riche appartement dans la Via Chiatamone, maintenant que j'étais bien réellement le vicomte de Gardanne. Je ne redoutais plus qu'une chose : que le marquis, lorsque je lui avouerais toute la vérité, ne m'acceptât plus pour son gendre. Il se montrait toujours avec moi d'une correction parfaite. Jamais il n'avait reparlé des circonstances dans lesquelles nous nous étions connus; c'était toujours par Carrera, soi-disant, qu'il avait fait ma connaissance. J'allais lui rendre visite, et il me recevait avec une bonne grâce infinie. Mais il ne parlait point de nos projets. Et je dus, lorsque je jugeai le moment venu, lui adresser une demande en règle. Quant il eut entendu que je sollicitais la main de sa fille, le marquis de Baiano me remercia poliment de l'honneur que je lui faisais, et me dit, comme si de rien jamais n'avait été entre nous, me dit qu'il ne pouvait point me répondre, car il fallait d'abord consulter la principale intéressée. Mais je commençais à être habitué à ses façons. Adelina m'agréant pour époux, il consentit au mariage... C'est alors qu'il me fallut lui faire l'aveu que je n'étais Gardanne que par ma mère. Il prit la chose mieux que je n'osais l'espérer. Cet homme était décidément incompréhensible. Etait-il vrai que je lui plaisais? Que je lui plaisais au point qu'il pût tout tolérer de moi? Avait-il pour l'Amour ce fond de respect napolitain, qui fait qu'on passe condamnation sur tous les actes qui viennent de lui, ou bien ce veuf, qui vivait en garçon, n'était-il pas fâché de se délivrer de l'embarras d'une fille? Je n'en sais rien, ma foi, et aujourd'hui encore, après des années, je ne suis guère plus avancé à son sujet. Cet homme-là m'est resté une énigme. Enfin, ni l'aveu de ma demi-roture, ni le compte de ma fortune, qui en somme était médiocre, ne le touchèrent, et le jour du mariage fut définitivement arrêté.

Je m'empressai d'écrire à mes parents une longue lettre pour leur vanter la famille dans laquelle j'allais entrer, et ils

m'envoyèrent leur consentement, s'excusant sur la longueur du voyage de ne pas assister à la cérémonie.

§

Je voyais Lina tous les jours. Elle était folle de bonheur, elle n'osait pas croire que c'était vrai, que, dans quelques semaines, librement et honnêtement, nous serions l'un à l'autre. Cela était trop beau. Elle avait peur. Comme elle avait le sentiment d'avoir commis une grande faute en se donnant à moi, il lui paraissait injuste que cette faute la rendît heureuse. Elle avait péché, elle devait être punie ; elle serait punie un jour. Elle redoutait l'avenir. Mais elle n'y voulait point songer ; elle écartait les idées funestes. Ah ! pas d'ombre sur son cœur !... Elle se livrait toute au présent.

J'allais la chercher le matin, et je la conduisais aux bains de mer du Pausilippe. J'étais fier d'être à son côté et les regards d'admiration qu'on lui adressait m'enivraient. Qu'elle était belle ! Le bruit de ses fiançailles avec un Français s'était tout de suite répandu dans la ville. Je connaissais bien les Napolitains, et je savais à quel point ils sont bavards et moqueurs, tout occupés du dehors, et passant leur vie à se conter les uns sur les autres mille petites histoires. Il fallait leur plaire. Je m'y appliquai, et je ne pense point que j'y réussis mal. Les amis du marquis, auxquels je fus présenté, ne semblèrent pas mécontents de moi. J'eus la fortune d'avoir des mots de leur goût et qu'on se répéta. Enfin mon futur beau-père me parut enchanté.

Lina était plus amoureuse encore, parce que je plaisais, avec peut-être une pointe légère de jalousie, en me voyant aimable avec d'autres qu'elle. Mais son sens méridional de la sociabilité lui faisait comprendre et entièrement admettre mon attitude. D'ailleurs, la corvée mondaine fut assez légère. Presque tout le monde, heureusement, à cette époque de l'année, avait quitté Naples.

Le marquis, qui possédait une propriété à Castellamare, où il se rendait d'habitude l'été, consentit pour nous à ne point l'ouvrir. Sa fille et moi le lui demandâmes ; ici nous nous sentions plus libres que là-bas, où nous aurions retrouvé toute la société.

Lina, ma fiancée !... Elle n'était plus ma maîtresse. C'était une

jeune fille, et je me sentais pour elle un nouvel amour. On eût dit que jamais je ne l'avais possédée. Nous étions chastes. Mais il arrivait des moments, pourtant, où, nos regards se pénétrant, nos mains devenaient tremblantes, je voyais ses narines qui battaient un peu, je poussais un profond soupir, et nous sentions tous les deux que le lien qui nous unissait nous tenait jusqu'aux entrailles ! Ah ! la serrer dans mes bras! Ah ! manger tes lèvres que je désire follement ! redevenir des amants ! Mais la vieille bonne était derrière nous, elle ne nous laissait jamais seuls. Je me dominais, je m'écartais un peu de Lina, tandis qu'elle-même, épuisée, d'un geste délicieux, baissait la tête.

Nous déjeunions quelquefois avec le marquis et Lina, au restaurant, justement, des Promessi Sposi (1), d'où l'on découvre une vue si belle et si étrange sur les Champs Flégréens. Nous faisions des promenades en voiture. Le soir, parfois, il y avait fête sur la mer, le golfe était alors tout brillant de feux, couvert de barques illuminées, retentissant de musique et de chants. Une foule claire, aimable et animée, se promenait sur la Via Carracciolo, considérant avec plaisir ce spectacle.

Mais enfin le jour du mariage arriva. Il se célébra chez le marquis, dans le grand salon de parade. Un prélat de la famille de Baiano nous unit. Il y eut grande affluence. Lina, vêtue de satin blanc et de dentelles, était divinement belle. Elle était émue et très pâle.

XII

Retrouver ma maîtresse et ma reine ! Elle dont j'avais été exilé ! Elle que toujours je voyais si près et qui était loin et hors de portée comme un rêve. Quelles minutes celles où, libres enfin de nous-mêmes, elle m'ouvrit ses bras en me tendant sa bouche ! Nous croyions bien nous être élevés déjà ensemble au sommet du bonheur ! Non ! il existait encore des régions plus hautes. Je la serrais dans mes bras, j'eusse voulu l'entrer dans mon cœur, j'aspirais son souffle. Ah ! regoûter à la façon divine dont elle se laissait adorer ! La retrouver ! Quels transports ! quels cris de joie et quels gémissements de plaisirs !

Nous pénétrions dans un nouvel amour. Elle n'était plus

(1) Des Fiancés, — du titre du roman de Manzoni.

l'amante furtive et secrète que je ne connaissais qu'à demi. A présent je la possédais tout entière, et mes raisons de l'admirer s'étaient multipliées. Je m'étais enrichi de mille attitudes, de mille gestes d'elle, qu'auparavant je ne soupçonnais pas, et qu'elle m'avait livrés un à un, jour par jour, tandis que je la voyais chez son père, ou dans la rue près de moi, ou dans quelque maison amie. Toutes les expressions de son visage, tous ses sourires, comme toutes les nuances de sa voix, maintenant je les savais. Elle m'avait ravi de mille manières neuves, et chaque fois qu'elle m'avait révélé d'elle-même quelque nouveau détail exquis, j'avais eu d'elle un désir nouveau. Et maintenant, c'est elle que je possédais, elle telle qu'avant, ma maîtresse que j'adorais, et elle, cette créature nouvelle que je venais seulement de connaître. C'était la même et c'était une autre que mon imagination et mon cœur embrassaient. Et je m'exaltais à la pensée que la fleur parfaite pour laquelle tous les yeux n'avaient que regards étonnés, éblouis, ou enchantés, était à moi, à moi !

Nous partîmes pour la Sicile. De ce voyage, je conserve un souvenir inoubliable. Je n'imagine pas qu'autre vie que la mienne ait connu des minutes plus pleines, un épanouissement plus complet. J'étais dans toute ma force, dans la puissance et l'éclat de ma jeunesse, la créature que je jugeais la plus belle au monde et dont chaque mouvement me pénétrait l'âme et me portait dans une atmosphère supérieure, celle qui vraiment était une déesse, vivait à mes côtés. Nous voyagions dans le plus magnifique pays qui ait été créé sous le ciel. Enfin, l'été était radieux !...

Dans tout mon voyage, je n'aperçois rien qui ait été petit, qui ait diminué mon bonheur. Et si je pense au paradis, je n'y mets pas une autre joie que celle alors qui m'enivra.

Dans le paradis, pourtant, j'ôterais les crépuscules. Ces crépuscules qui déchirent les amants, qui mêlent un poison subtil à leurs délices, qui versent en eux une tristesse poignante, qui les font se serrer l'un contre l'autre avec angoisse, qui, silencieusement, leur disent que tout passe, étouffant soudainement la voix heureuse de leurs âmes. Ainsi, plus d'une fois, quand nous étions étendus sur quelque promontoire, contemplant le spectacle sublime du soleil couchant sur la mer, Lina devenait pâle, elle me prenait la main. Et, levant sur moi ses

eaux yeux que la mélancolie obscurcissait, elle murmurait : Ah ! tu ne m'aimeras pas toujours ! » Et je devais la presser ur mon cœur, la rassurer et lui répéter ce mot plus grand ue nous, hélas ! « Si ! toujours ! toujours ! toujours ! »

Je sentais son âme pleine de larmes et prête à déborder. 'est à cette heure-là encore que le remords et que la crainte emparaient d'elle. Elle ne le disait pas, mais je le savais bien uand elle pensait : J'ai péché ; j'ai péché, je serai punie. Au- ourd'hui je suis heureuse, un jour j'expierai !... Lorsque cette ensée déprimante la traversait, on eût dit que tout d'un coup fleur avait manqué de sève, sa tête tombait sur son épaule, le pâlissait, elle était sans force. Et je lui parlais, j'essayais e la distraire, alors que, quelquefois, à moi-même le crépus- ule avait glacé le cœur.

Ah Lina ! ma pauvre Lina !

Mais ces douloureux instants, peut-être qu'ils étaient néces- aires pour reposer notre bonheur, et lui donner le pouvoir e s'épanouir le lendemain avec une force renouvelée ! Oui ! uelles journées de lumière et de rêve ! Quels souvenirs em- aumés pour m'y réfugier maintenant dans mes jours sans arfum... Je me rappelle certains matins sur la mer, quand ous les deux, assis à l'avant d'un bateau, nous nous taisions, egardant, respirant, nous sentant jeunes, rafraîchis et purs, omme si l'aube s'était levée aussi en nous-mêmes. Nous en- endions le petit murmure des eaux que fendait la proue, c'é- ait une jolie musique. La mer était toute bleue, avec de légers ouillonnements le long du navire. Dans le lointain, on aper- evait des montagnes parfaites. Autour de nous, sur le désert 'azur, des nuées virginales flottaient, des brumes délicates, endres, roses, pudiques. Nous naviguions dans le ciel et nous ouriions d'extase et de félicité...

Ma souple et gracieuse Lina était robuste. Nous faisions de ongues promenades, des ascensions dans la montagne. Nous narchions sous le soleil, joyeux de ses chauds rayons qui nous épousaient. Elle éprouvait pour la nature un amour sain et fort. Quand elle se dépouillait de son aspect superficiel de correction anglaise, à la mode dans la société de Naples, elle en était tout près, de la nature, elle était vraiment la sœur des arbres, des plantes, des ruisseaux, des collines et des bêtes. Nous nous sentions sur le cœur du monde. Nous étions les

enfants de la terre, comme les animaux et les fleurs, et nou étions animés du même souffle. Je me rappelle cette ascen sion dans la montagne de Taormine, jusqu'à un petit village perché là-haut sur un pic. Les montagnards, poussant leu âne devant eux, nous croisaient dans le sentier. Nous mon tions, nous avions chaud, le rude soleil nous caressait, nou sentions sous nos pieds avec amitié la pierre dure. Parfois nous nous arrêtions un moment. Et puis : allons ! encore u effort !... Nous arrivâmes au sommet. Des nuages passaient travers le village en s'effilochant. Nous respirions largement Il y eut une éclaircie, et soudain la Méditerranée, l'immens étendue des rivages, et les lignes souveraines des montagne apparurent. C'était un paysage grandiose et serein, et nou le contemplâmes, nous le possédâmes avec bonheur.

L'âme de Lina vibrait, elle sentait la beauté. Et ce pay admirable, qui paraissait être le sien, dont elle semblai l'expression et auquel devait la rattacher une hérédité loin taine la transportait d'enthousiasme. Ah ! quand je la voyais moi couché dans l'herbe, et elle debout devant moi, dressé dans la lumière et se détachant sur le ciel, et pareille, vraimen pareille à Diane, elle Lina, encadrée par ce paysage immens et parfait, ah ! mon âme chantait alors un chant inouï d'allé gresse!

Je la revois à Syracuse, près de la mer où l'écho du char des sirènes ne s'est pas encore éteint. Quand son pied frap pait ce vieux sol tout pétri de beauté, un chœur d'ombre harmonieuses se levait. J'entendais des voix s'élever au-dessu d'une cité blanche immense. Je revoyais les trirèmes dans l port. Une foule grecque, noble et gracieuse, se pressait sou des portiques. Et l'admirable paysage candide s'animait. El redonnait vie à la fontaine Aréthuse et au fleuve Anapo. E sur ses chaudes lèvres vivantes, je baisais l'antique beau morte dont le rêve nostalgique fait trembler encore notr pensée.

Car Lina pour moi exprimait au physique l'idée de la perfec tion. Elle était pareille à ce pays de Syracuse. Je l'en sentai la fille. Et contempler les lignes du paysage ou bien celles d son visage et de son corps me purifiait également l'esprit.

Cependant l'été allait finir, les jours diminuaient. Ce n'éta

déjà plus l'apothéose. Je ne voulus pas voir mourir la belle saison, là où j'avais connu un bonheur si éclatant, un épanouissement si parfait. Ah ! qu'un regret n'aille pas maintenant troubler nos joies !

Nous retournâmes à Naples. Je voulais prendre congé du marquis avant que d'emmener ma femme en France. Ce fut encore délicieux. Nous fîmes avec Lina des pèlerinages aux lieux charmants où nous nous étions aimés. Déjà c'était le passé. Mais le présent n'était pas moins beau. Il était doux et enivrant. Nous parcourûmes la ruelle que naguère je traversais sur ma planche, et elle se serra contre moi en frémissant.

Mais quoi ! nous partions pour une existence nouvelle. Le monde où je la conduisais lui était inconnu, tout y était étrange et séduisant.

Elle éprouva pourtant un mouvement de tristesse au moment où le bateau qui nous emmenait en France perdit Naples de vue. Nous avions dépassé le Pausilippe, Capri, puis Nicida. Nous nous éloignions toujours, la terre avait disparu... Accoudée au bastingage, elle restait là songeuse, regardant l'horizon, où rien n'apparaissait plus que les flots de la mer. Où l'emmenais-je ? Vers quoi ?... L'avenir ! Quel avenir ?... Je la sentais émue, craintive, anxieuse... Alors je l'attirai à moi et je l'embrassai.

EUGÈNE MONTFORT.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

Pensées de M. Croquant.

Sur la vie.

— Qui a le droit a la force.

— Connaître la morale, c'est la pratiquer.

— Plus on est instruit, plus on aime la vertu.

— La meilleure arme du soldat est le civisme.

— La réforme de l'orthographe est la préface de la réforme des mœurs.

— La raison du plus faible est toujours la plus juste.

— Supprimez la richesse, vous supprimerez l'inconduite.

— Quand les hommes recevront tous la même instruction, ils auront tous la même valeur.

— La véritable supériorité, c'est de rester dans la moyenne.

— L'égalité, voilà la vraie justice.

— Les riches sont les parasites des pauvres.

— Le patriotisme allemand est de la haine ; le patriotisme français est de l'amour (1).

— Les aristocraties sont des arbres qui empêchent les légumes de pousser.

— Les fleurs sont les oisivetés de la terre.

— Dieu s'est fait peuple. Pourquoi le peuple ne se ferait-il pas Dieu ?

— Dans les Etats de l'avenir, tous les hommes seront aptes à toutes les fonctions.

— La fonction qui crée l'organe crée aussi l'aptitude.

— La médiocrité me rassure et même m'enchante, m'attendrit. *Aurea mediocritas.* Je n'ai pas besoin qu'elle soit dorée, je n'aime pas la dorure.

— La supériorité des talents est une insulte pour la masse.

— On a bien raison de mettre sur le même pied le génie et la folie. On pourrait faire plus : les enfermer tous les deux à Charenton.

— La vraie devise de l'humanité devrait être : Liberté, égalité

(1) M. Croquant a varié sur le patriotisme. Dans les papiers que ce grand universel citoyen m'a légués, on trouve ceci : « Le patriotisme est de la haine quand pourra-t-on en faire de l'amour ? »

diocrité. On pourrait être sûr que les deux derniers termes n'abu-aient pas du premier.

ur les femmes :

- Une femme en vaut une autre. Les habits font leur seule dis-tion.
- Après dix minutes, l'amour devient fastidieux.
- Le vertueux Pétrarque n'aima Laure que parce qu'elle avait qua-e enfants.
- J'ai toujours changé de femme sur les conseils de mon médecin.
- L'amour est une pratique hygiénique. Toutes les femmes ne viennent pas à tous les tempéraments.
- J'explique la passion par l'habitude. Les hommes tiennent à femme, comme à leur pipe. Je ne suis pas fumeur.
- Les femmes aiment toujours celui qui les aime. Elles sont tou-vénales.
- Il est contraire à l'égalité que toutes les femmes ne soient pas disposition de tous les hommes.
- Est-il juste que ce soit toujours les mêmes qui vivent enfermées s les établissements de plaisirs ? Ne devrait-on pas établir une scription des femmes pour l'amour ?
- L'avenir de la race est dans l'amour libre et la promiscuité verselle.

ensées littéraires.

- Victor Hugo fut un grand poète, parce qu'il fut un grand nanitaire.
- Le style gâte les meilleures pensées.
- Il faut écrire comme l'on parle, comme tout le monde parle.
- Un livre qui n'a pas pour but l'éducation de l'humanité est un e absurde.
- Je n'ai jamais rien compris à la poésie.
- Si j'écrivais un roman, je n'y mettrais que les rapports les plus ples, comment on fait la cuisine, comment on couche ensemble, ment on travaille, comment on se promène : enfin ce serait le oir de la vie.
- Un bon sujet de roman et que je recommande, c'est la peinture a vie dans plusieurs milliers d'années. Là on peut donner toute rière aux débordements d'un cœur philanthropique.
- La littérature serait estimable si elle peignait la vie telle qu'elle rait être.
- Avant d'être un créateur, le véritable écrivain est un réforma-r.
- J'aime qu'un roman soit de bon exemple. Je ne trouve rien de sain comme la peinture des passions. Un honnête homme n'a s de passions.

— D'ailleurs, je ne lis pas de romans. La sociologie et l'hygi
me suffisent.

— Il me semble que je tolérerais la poésie si elle s'en tenait à
constatations très simples, comme : Le ciel était étoilé, le v
était tiède, il faisait bon dehors; ou bien : les fleurs dorment
ruisseau chante. Voilà des pensées qui me conviennent. Pour la
nesse il suffirait d'y insérer quelques considérations érotiques et
plairait à tout le monde. Pour séduire davantage, on fera bien d'ad
ter les paroles à un air connu.

Sur la mort :

Un honnête citoyen croit à l'immortalité de l'âme. Il ne craint
la mort, car il a confiance dans la justice immanente.

ALCIDE CROQUANT.

Les papiers du regretté M. Croquant nous fourniront encore, e
rons-le, la matière de quelques pensées judicieuses et révélatrice
son âme.

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Œuvres de Emile Verhaeren (Mercure de France, 7
Voici un fort beau volume où se trouvent réunis : *les Campag
hallucinées*, *les Villes tentaculaires*, *les Douze mois* et *les V
ges de la vie*.

L'intérêt de cette publication, pour le critique non point uni
ment passionné de papiers et de caractères, tient aux rensei
ments nouveaux qu'elle peut nous apporter sur un poète que n
connaissons, que nous aimons, que nous admirons. Or, elle nou
apporte beaucoup, et de curieux.

Le recueil que j'ai entre les mains représente bien Verhaeren
contient quatre livres qui comptent parmi les plus célèbres d
maître. En le lisant, j'évoque le visage le plus connu de celui
est — ainsi le veut la renommée — l'homme des *Villes tenta
laires* et des *Campagnes hallucinées*. C'est donc à bon droit
je cherche, en cette occasion particulière, un thème de criti
générale.

Verhaeren a été le premier à voir les choses d'une certaine fa
et, dirai-je, à voir certaines choses... Cette proposition-là est bie
plus importante. Ajoutons que Verhaeren a été le premier à ex
mer les choses vues ainsi, avec les mots et le rythme exacten
convenables ou nécessaires.

Il y a toute une catégorie d'émotions qu'on ne ressent bien, q
ne ressent complètement que depuis Verhaeren, parce que ce poè
été le premier à les éprouver, à en prendre conscience et à en com

les poèmes. Or, les hommes peuvent être fortement impressionnés certains spectacles ou par certains événements, mais ils ne savent *uoi il s'agit* que lorsque le poète a joué son rôle et pris la parole. aeren, à n'en pas douter, est un initiateur ; il tient une place dans loire de la connaissance poétique : cela suffit à la gloire la plus ime.

erhaeren est bien venu en son temps et alors qu'on avait besoin ui. Ni la plus sombre éloquence de Victor Hugo, ni les bitumes hodiques de la palette parnassienne, ni même l'horreur bâil- ée de Baudelaire n'avaient encore pu donner idée de ce que de- nt être l'angoisse du flamand, son rythme brutal, ses images en aut.

our le désordre des grands ports et des villes modernes, pour re nouveau de leurs architectures, il fallait la puissance désor- née des poèmes nouveaux. Mais Verhaeren n'a pas été seulement me de l'époque : il a promené ses regards sur les plus anciens tacles, ceux de la nature et des hommes, et il en a fait des es farouches, truculentes et naïves, telles que n'en avaient pas e imaginé les peintres les plus sincèrement rugueux de son pays. a personnalité poétique d'Emile Verhaeren est forte et définie. s les quatre livres actuellement réunis, elle éclate autant et ux que partout ailleurs dans son œuvre. On ne peut lire dix vers uite sans reconnaître je ne dirai pas un de ses rythmes, mais rythme unique, sans reconnaître les images et surtout la façon l a de les faire jaillir, sans reconnaître enfin ses mots. Je n'en- s pas, par là, les locutions colorées que Verhaeren doit à son oir, j'entends certains mots de la langue française, certains mots mineux, sonores, énergiques, qu'il manie selon des rites à lui iculiers, et dont l'usage apparaît, de ce chef, comme difficile ormais, après Verhaeren.

ouvre le livre et je lis ce poème intitulé *les Plaines*. J'entrevois sinistre campagne d'hiver. Tout l'effort de l'art tend à *imiter* et décrit : le vocabulaire est disparate, la syntaxe dénudée, le me plein de bourrasques ; il y a de la grandeur, de la désolation ussi de la simplicité ; certes, l'objet est exprimé avec une excep- nelle *fidélité*.

De pauvres clos ourlés de haies
Ecartèlent leur sol couvert de plaies ;
De pauvre clos, de pauvres fermes,
Les portes lâches
Et les chaumes, comme des bâches,
Que le vent troue à coups de hache.
Aux alentours, ni trèfle vert, ni luzerne rougie,
Ni lin, ni blé, ni frondaisons, ni germes ;

Depuis longtemps, l'arbre, par la foudre cassé,
Monte, devant le seuil usé,
Comme un malheur en effigie.

Je tourne des pages et je lis :

Plus loin, un vacarme tonnant de chocs
Monte de l'ombre et s'érige par blocs;
Et, tout à coup, cassant l'élan des violences,
Des murs de bruit semblent tomber
Et se taire, dans une mare de silence,
Tandis que les appels exacerbés
Des sifflets crus et des signaux
Hurlent soudain vers les fanaux,
Dressant leurs feux sauvages,
En buissons d'or, vers les nuages.

Je reconnais partout Verhaeren... J'ouvre ailleurs le livre et tombe sur ces vers :

Formidables et criminels,
Les bras des machines diaboliques...

Je m'arrête. Je me rappelle avoir lu déjà, dans *les Villes Tentaculaires*, ces deux vers :

Formidables et criminels,
Les bras des machines hyperboliques...

Cet exemple n'est point unique. Verhaeren, en recomposant son édition nouvelle de ses anciens poèmes, les a modifiés ou, pour mieux dire, *corrigés*. Cette idée m'inquiète et me déroute.

Connaissant de fort près les ouvrages que l'on a coutume d'estimer comme les plus caractéristiques de ce poète, je me suis plu à les considérer comme les expressions nécessaires, définitives, d'une force indisciplinée, d'une force qu'on ne maîtrise pas. Je compare aujourd'hui les deux versions — le mot n'est pas inexact — que le poète peut donner, du même poème, à plusieurs années d'intervalle, et demeure fort troublé.

Verhaeren n'est pas parfait ; mais, certes, il est de ceux que tient volontiers quittes de la perfection. Nous lisons ces vers :

La rue, et ses remous comme des câbles
Noués autour des monuments,
Fuit et revient en longs enlacements ;
Et ses foules inextricables,
Les mains folles, les pas fiévreux,
La haine aux yeux,
Happent des dents le temps qui les devance.

Et nous sommes emportés par un courant trop fort pour que

issions songer à d'autres plaisirs. L'harmonie de ces spectacles multueux est bien dans le heurt des sons et les dissonances véri-ques. Pour être à la mesure de son objet, le poète se doit d'être dé-esuré. Il nous semble gouverné par son terrible modèle ; sa maî-ise tient à son obéissance même...

Il me faut cependant modifier cette idée que je m'étais faite de erhaeren. En lisant la nouvelle édition de ses poèmes, en la com-rant à de plus anciennes, je trouve toutes les traces d'un minu-eux travail de remaniement, je constate comme une multiple tenta-ve de mise au point.

Je m'étais, pendant longtemps, figuré Verhaeren comme le héraut dèle d'un certain nombre de voix naturelles ; l'homme *qui se laisse urler* parce que l'instinct l'exige ainsi. J'ai dû revenir déjà sur on opinion depuis les *Rythmes souverains* et depuis *Hélène de parte*. Il me faut maintenant adopter comme familière et juste l'i-age d'un homme responsable de son inspiration et s'exerçant à un ntrôle sévère et continu...

Est-ce à dire que Verhaeren conduise peu à peu, degré par degré, es poèmes vers la perfection ? Sincèrement, je ne le crois pas ; je répète, la perfection n'est pas un but que tous les écrivains peuvent proposer avec raison et je ne sais pas si le destin des plus beaux oèmes de Verhaeren n'est pas de demeurer de glorieuses choses, umainement imparfaites.

La Bruyère estimait que la perfection est une vertu plus rare que génie. Et certes, il n'y a qu'un Racine dans toute une littéra-ure. — Mais aux heures où la perfection nous a comblés de ses râces et rétablis dans l'équilibre, ne pouvons-nous pas soudain avoir à Shakespeare un gré immense d'être imparfait ?

Je reviens à Verhaeren pour citer ces quelques vers pris dans un oème intitulé *le Donneur de mauvais conseils :*

La vieille carriole aux tons groseille
Qui l'emmena, on ne sait d'où,
Une folle la garde et la surveille,
Au carrefour des chemins mous...

Si je me reporte à la précédente édition des *Campagnes hallucinées*, je trouve, au même endroit du même poème, les quatre vers suivants :

La vieille carriole en bois vert pomme
Qui l'emmena, on ne sait d'où,
Une folle la garde avec son homme,
Aux carrefours des chemins mous.

En toute conscience je ne sais quel choix faire. Et puis pourquoi

ferais-je un choix? Il en est de même dans cent cas semblables, mais je juge inutile de multiplier les exemples.

En principe, nous devrions nous soumettre, et adopter la forme dernière que le poète donne à sa pensée. Je ne suis pas toujours aussi docile. J'évoque Verhaeren retouchant avec patience cette belle et peu souple matière poétique qu'il a tirée de soi. Je le vois, les poings dans une argile presque sèche, forçant une courbe, pressant, écrasant des volumes, tourmentant un profil, effaçant un détail, interrogeant avec un insatiable désir le rêve le plus cher, le plus ancien, le plus obsédant. Je suis grandement ému et profondément touché.

Je songe à ces sources impétueuses, jaillissantes, et qu'on ne canalise pas facilement.

Il y a chez certains poètes une richesse naturelle, une vertu spontanée dont l'esprit doit demeurer le témoin respectueux. Verhaeren est de ceux-là. Il porte son œuvre comme la terre une forêt ; mais je le vois sans inquiétude y promener un sécateur inquiet. Il a su *obéir*, et ses poèmes résisteront d'eux-mêmes aux entreprises de l'esprit critique.

GEORGES DUHAMEL

LES ROMANS

Annie de Pène : *C'étaient deux petites filles*. A. Messein, 3. 50. — Capitaine Fabien Mougenot : *Un sabre*. E. Figuière, 3. 50. — Léon Daudet : *Le Lit de Procuste*, Fasquelle, 3. 50. — Romain Rolland : *La Nouvelle journée*. Ollendorff, 3. 50. — Marcel Berger : *L'Homme enchaîné*. Oudin, 3. 50. — Noëlle Roger : *Docteur Germaine*. Perrin, 3. 50. — Jean Melia : *Le Triomphe de l'argent*. Fasquelle, 3. 50. — Gaston Leroux : *Balaoo*, Tallandier, 3. 50. — Charles Foley : *La Dame aux millions*, Fontemoing, 3. 50. — Georges Ohnet : *Le Revenant*, Ollendorff, 3. 50. — Pierre d'Ellevigor : *La Gerbe d'asphodèles*, D. Grasset, 3. 50. — Gustave Tessandier : *Les Vrais pauvres*, E. Figuière, 3. 50 — Michel Yell : *Gauet*, Nouvelle Revue française, 3. 50. — A. Orna-Galatz : *La Fange*, A. Messien, 3. 50 — J. Jacquin : *Petites filles au temps passé*. Hachette, 7. 50. — La Motte-Fouqué : *Ondine*, Hachette, 12 fr. — Charles Dickens : *Le Pickwick-club*. Hachette, 25. — Jean Veber : *Ardant le chevelu*, Hachette, 3 fr. — Commandant Driant (capitaine Danrit) : *Robinsons souterrains*, illustrations de G. Dutriac, vol. grand in-8, Flammarion, 10 francs.

C'étaient deux petites filles. Annie de Pène. Pas plus! Pas moins ! Le monde féminin peut se résumer en ces deux jeunes âmes. Mais il est une troisième petite fille, leur mère, Annie de Pène, qui me paraît d'une espèce aussi curieuse que celle de ces enfants sages. Cette enfant de lettres est douce, très avenante, jolie comme un cœur sous la Frange de ces cheveux courts et au coin du brillant bijou de son œil s'embusque toute la finesse normande, toute la bonhomie rusée de la Française qui sait bien ce qu'elle veut. Ah ! celle-là ne ment pas à sa race. Elle travaille en jouant et s'amuse en nettoyant sa maison : « Plus un logement est petit, plus l'ordre et la propreté doivent y régner... chaque chose à sa place », a-t-elle dû copier, en

insum, dans la blouse froncée de la plus petite de ces petites créa-
res dont elle a écrit l'histoire. Et elle s'efforce de mettre de l'ordre,
fixer au mur, tantôt avec un clou d'or, tantôt avec un ruban, les
nus objets qui servent aux jolies jeunes femmes de la vieille
ance pour ne rien oublier de leurs origines sacrées. Dans la femme
lettres modernes, ce que je déteste ou ce que je redoute le plus de
ncontrer, c'est la *rastaquouère* de grande, sinon de vulgaire marque,
citoyenne du globe ayant admis en sa cuisine particulière les
ats trop pimentés ou trop fades des cuisines furieusement étran-
res à nos goûts; je demeure un peu réactionnaire au sujet des
mes de l'écriture, j'aime à ce qu'elles conservent le génie de leur race
ant de s'emparer du génie des voisins. La femme française est à
fois la meilleure et la pire des choses, mais lorsqu'elle apprend le
gon des commis voyageurs expédiés chez nous par tous les peu-
s en mal de fonder des écoles, elle m'agace et j'ai envie de l'en-
yer se promener dans son foyer, car, sous la cendre, du bout
droites pincettes, elle retrouverait un tas de délicieux joujoux,
int entièrement noircis, qu'elle néglige pour de lourdes charades
x baroques propositions. Depuis qu'un Allemand a inventé la
verie des digestions laborieuses, qu'un Scandinave a cru émanciper
s femelles en leur donnant le droit de citer des psychologues qu'elles
nt jamais lus, les femmes sont devenues féministes, au moins la
ume à la main, et elles sont quelques-unes terriblement ennuyeuses
quelques autres absolument dangereuses. Beaucoup, oubliant
r beau rôle de berceuse murmurant le conte de fée à l'oreille des
mmes, se sont déclarées institutrices, doctoresses, avocates, en un
ot point du dictionnaire : *pionnes*.

L'homme, savant ou non, n'aura jamais confiance dans son égale,
ais il aimera toujours la charmeuse déguisée en bonne fée filant au
in de son feu la capricieuse trame des contes qui commencent par :
était une fois! ... C'étaient deux petites filles... raconte simple-
ent Annie de Pène... et c'est en cela que je découvre sa profonde
plicité, sa ruse de femme de vieille race française, son malicieux
nie de fileuse qui n'en veut pas dire plus long, mais qui en sait pro-
blement davantage. Elle mène au jardin deux fillettes pleines de
spect pour leurs parents et les traditions, mais, çà et là, elles se pen-
ent, les petites masques, pour cueillir quelques fines herbes dont
les relèvent le brouet amer de la destinée. Elles font des réfle-
ons qui sont merveilleusement de leur âge et elles ne désespè-
nt pas, car elles sont de cérébralité saine : « Je sus que l'on avait
nduit mon père au cimetière en attendant que je pusse le revoir. »
jamais elles ne s'attardent à des flâneries de mauvais aloi. Elles
bservent de quelle manière on sale le beurre, on embroche le pou-
t, on lave la lessive et c'est autant de petits tableaux d'une netteté,

saisissante dont les précisions ou naïves ou ironiques évoquent la vie; la vie qui transporte, par les faits bruteux, des réflexions philosophiques dans l'esprit du lecteur comme la photographie décompose le plus pur soleil en traits noirs, en rayons intérieurs que nous demeurons libres d'absorber ou de rejeter selon les capacités de notre entendement. Je n'aime pas qu'on me force à réfléchir les couleurs des autres. Quand un auteur me déduit six pages de psychologie d'un fait fort ordinaire qu'il m'a mis en six lignes encore plus ordinaires sous les yeux, j'ai envie de lui demander de quel droit il me contraint à penser comme lui. « L'histoire de France m'intéressait surtout parce que j'y retrouvais une foule de personnages que je connaissais déjà pour les avoir rencontrés d'Alexandre Dumas... » Et nous nous intéressons à la vie des voisins quand ils ont eu les mêmes rêves. Ces deux petites filles sont romanesques, puisque l'une se destine à la vie religieuse et l'autre à l'aventure littéraire, mais elles sont pleines du bon sens, ce sont des petites Françaises qui se trouvent tour à tour, l'heure venue, du cœur et des gestes soigneux. Leurs larmes et leurs rires échangés, elles se dresseront les ongles en avant contre une destinée qu'elles ne voudront pas fatale ; une petite femme de race française peut commettre les pires bévues, elle en sait toujours assez long pour faire proprement un enfant ou le bonheur d'un homme. Je connais des races de femmes qui ne savent que faire leur malheur en assommant tout le monde, ce qui est tant pis. Le livre de Mme du Pène est court, tout en clairs chapitres sans une prétention de pédanterie. Il apprend des tas de choses qu'il est fort utile de savoir, maintenant qu'on oublie ou renie ses origines provinciales. C'est une bouffée d'air venue des près où s'est fauché le foin fleuri de notre enfance rempli des petites pâquerettes de nos premières tendresses. Rien d'exagéré ni de maniéré dans cette gerbe si gracieusement couchée sur la tombe des douces illusions. Je préfère ce livre à *l'Evadée* qui aurait dû précéder; bien mieux écrit, plus achevé, il est d'une étonnante... habileté. Je m'en veux de ce mot qui rappelle la préméditation de la fileuse mouillant son doigt pour unir les brins rebelles de son fil, mais l'habileté ici c'est de l'art et le modeste brin de chanvre scintille par moment comme de l'or.

Un sabre, par Fabien Mougenot. Le capitaine Mougenot a la noble illusion de croire que l'on peut faire une forte armée, sous n'importe quel régime, en s'adressant simplement à la bonne volonté du peuple. Son sabre n'est plus le sceptre de la brutalité, il n'évoque plus les monstrueuses passivités des foules qui tremblent, ce serait pris dans la meilleure acception du terme, le bâton blanc d'un sage pacificateur qui inviterait les différents groupes sociaux à circuler pour le plus grand bien de la diffusion des idées politiques. Partant des brimades, des passe-droits et des vexations anciennes, il en arrive

ux améliorations du jour, aux conquêtes coloniales et aux défenses our les guerres civiles que sont les grèves, ce nouveau fléau des temps odernes. Il fait monter à son héros, Charles Franc, le dur calvaire e la discipline et il le met aux prises avec tous les genres de upérieurs, depuis l'indifférent aristocrate jusqu'au stratège tout otiché des nouvelles découvertes de balistiques. Ce traité du soldat nscient et intelligent a tout le poids d'un ouvrage technique et ute la valeur d'une œuvre morale. On sent que ce roman n'a pas é seulement le rêve d'un cerveau épris de rénovation sociale. Mais l fut aussi le journal d'un observateur obligé au mutisme sous s armes malgré les palpitations généreuses de sa poitrine. Je ne oudrais pas juger en dernier ressort ce lent travail d'une pensée qui volue pour le meilleur avenir. Ni l'auteur ni moi nous ne savons la éritable destinée du sabre, c'est-à-dire des armées permanentes. J'i- agine qu'il sera bientôt nécessaire de l'opposer au couteau de l'apa- he et que ce qui sauvera l'idée militaire, ce sera surtout les antimi- taristes. On pourrait peut-être remplacer une police de plus en plus ébordée par une milice de plus en plus éclairée... il reste, hélas! à upprimer l'apache des rangs et quand on songe que sur les trois fils un brave ouvrier parisien ou provincial il y en a toujours un destiné ... la prostitution, on demeure inquiet.

Le Lit de Procuste, par Léon Daudet. Cela se passe dans ne société de lettres... car désormais toutes les études de mœurs se nt sur l'espèce trop connue des littérateurs. Il y a l'écrivain enfer- é dans son cercle étroit de l'art pour l'art et l'écrivain socialiste, guement anarchiste, le patriarche des *Sans-haine*, qui se mesurent vec les yeux de leur intransigeante philosophie. On coupe tout ce ui dépasse... d'un côté et de l'autre, tout en ne s'apercevant point de e qui vous entre dans votre propre orbite. Le disciple des *Sans- aine*, après avoir mangé de la vache enragée chez le père de la morale ouvelle, se refuse à partager la bonne fortune entre les infortunés. e littérateur finit par devenir amoureux de la fille de l'anarchiste et militant vulgaire, celui qui prépare la bombe non pour délivrer la ociété des classes dirigeantes, mais pour voir se livrer à lui la jeune atronne des *Sans-haine*, est pris à son piège. Après bien des tergi- ersations, les pauvres mutilés se disent que toute torture cérébrale u physique est bien inutile, puisque les égoïstes sont toujours en ma- orité. Il y a, dans ce roman, beaucoup moins fantaisiste qu'il ne le araît, des types curieux sur lesquels on peut mettre des noms et des cènes qu'on aurait pu réaliser sur le théâtre des exploits de Bonnot.

La Nouvelle journée, par Romain Rolland. Le voyage de ean-Christophe est terminé. Après avoir retrouvé une femme jadis imée et un enfant d'un ami défunt, le grand musicien revient à des dées moins excessives, il sait contenir sa fougue, pardonner aux Fran-

çais (et à Paris) leurs dédains de jadis; il faut d'ailleurs remarquer que l'adoucissement de ses mœurs coïncide avec les premiers rayons de sa gloire. La page de début du livre, rendue comme une impression d'harmonie sur l'absolu, est certainement une des plus belles pages qu'on ait écrites sur la musique.

L'Homme enchaîné, par Marcel Berger. Très singulière thèse soutenue à propos de la moralité du mariage ou plutôt contre la prétendue moralité de la vie conjugale. Le mari sérieux, d'abord très amoureux de sa femme, tout à l'espoir d'améliorer sa position sociale, finit petit à petit par négliger la vie sensuelle pour les satisfactions ambitieuses et il s'aperçoit qu'il a lâché la proie pour l'ombre. Sa femme se détache de lui après lui avoir accordé une sorte de permission... de dix heures et quand il veut renouer la chaîne, elle la brise en s'en allant avec un amant plus soucieux de son plaisir que de son devoir. Conclure serait probablement une maladresse, car il y a autant de morales que de types humains.

Docteur Germaine, par Noëlle Roger. Le besoin de se dévouer peut devenir une passion funeste. Voici une femme médecin qui oublie son foyer pour se donner tout entière à l'humanité souffrante, autre foyer dévorant ceux qui cherchent à l'alimenter avec la chaleur de leur cœur. Le petit enfant mort, Germaine s'efforcera de se rapprocher de son mari pour, sans doute, l'entraîner dans l'abîme de son dévouement.

Le Triomphe de l'argent, par Jean Mélia. La fille d'un très grand industriel se laisse tomber dans les bras d'un inférieur ; mais à peine sa faute commise, elle se sent revenir aux conventions sociales qui ne permettent pas l'union du pauvre avec la femme riche. Elle oublie son indignité et défend sa situation contre l'amant, d'ailleurs assez honnête pour ne pas chercher à en abuser. L'argent triomphe dans un fiancé de même bois précieux que toute cette famille de calculateurs égoïstes et l'on marie la fille tarée en grandes cérémonies civiles et religieuses. Il y a aussi la séduction d'une jeune ouvrière par le patron et la mort de son amoureux de dix-sept ans après son geste vengeur. Le triomphe de l'argent est complet quand l'automobile qui emporte les nouveaux mariés vers Paris écrase l'ouvrière séduite... Et tout cela parce qu'un patron volé voulut connaître (cas de légitime défense) son voleur !...

Balaoo, par Gaston Leroux. Nous sommes loin ici des psychologies compliquées et des ennuyeuses tirades sur la meilleure façon d'éviter les rancunes populacières, mais cette exubérante fantaisie nous conduit cependant aux plus saines réflexions. Le monstre *Balaoo* produit des dernières découvertes scientifiques, pourrait bien représenter le monstre anarchie, c'est-à-dire le retour naïf aux mœurs des anthropophages. *Balaoo* est une victime de la manie d'un fabricant

e progrès humain. Si nous descendons du singe, pourquoi ne pas y emonter, histoire de purifier la race? *Balaoo* tue pour s'amuser, il e fait les mains et ses *pas au plafond* sont, en somme, les distrac-ions de ses acrobaties cérébrales. Plus tard, il sera bon, quand il ura été touché par l'amour, mais il sera trop tard. Plein de détails l'un humour irrésistible, ce feuilleton à jamais célèbre a certaine-nent, beaucoup plus de portée philosophique, hélas ou tant mieux ! que a plupart des romans sociaux gravement ennuyeux que l'on sait.

La Dame aux millions, par Charles Foley. Une vieille per-onne fort avare attire chez elle une pauvre fille en qualité de de-oiselle de compagnie pour essayer de retenir son fils prodigue. Elle 'y réussit que trop bien. Une belle scène dans ce roman, un peu ong, où l'on voit un curé sous une averse d'orage s'asseoir à la porte l'un château en attendant la rentrée du fils prodigue.

Le Revenant, par Georges Ohnet. Le père inconnu protégeant a fille contre les entreprises scandaleuses de la mère. Tout finit bien, omme il sied, par un mariage américain pour le vilain monsieur t le pardon généreux pour la vilaine femme.

La Gerbe d'asphodèles, par Pierre d'Ellevigor. Le frère d'un ssassin qui finit par se suicider avec la femme qu'il aime. Ce mal-eureux couple dans la misère se débat et lutte contre une fatalité raiment abominable. Le médecin, forcé de faire une opération à une alade, est traité de meurtrier, tout en l'ayant sauvée, et lorsqu'il cher-he à fuir avec celle qu'il aime dans le néant, il se réveille à la vie out seul, ayant, en effet, tué sa compagne.

Les Vrais pauvres, par G. Teissandier. Une ouvrière qui fi-it par épouser son patron malgré l'indignité de sa famille et les dées révolutionnaires de son frère. Est-ce qu'il n'est pas dangereux, ous prétexte d'étudier les mœurs, de donner cette idée aux vrais auvres qu'ils peuvent atteindre ces sommets fortunés, ne fût-ce que ar des rêves d'amour? Cette jeune personne étant à la fois bien éle-ée et honnête dans une famille aussi vulgaire n'est pourtant qu'une xception.

Cauët, par Michel Yell. Récit très sombre des tortures morales t physiques d'un pauvre paysan faisant son service militaire sous es ordres d'une brute perverse à imagination diabolique. Sans s'ar-ter aux invraisemblances de cette histoire (dans quelle armée ncorpore-t-on des infirmes ?), on en peut louer le style imagé, les ffets de peur poussés au noir des cauchemars les plus atroces et la ernière scène où le patient succombe à la seule suggestion d'une ort par la fusillade.

La Fange, par Adolphe Orna-Galatz. Un essai de réhabilitation our la prostituée qui ne réussit qu'à demi. La pauvre héroïne

meurt à temps pour libérer son héros de la fange dans laquelle il s'enlisait.

— La maison Hachette publie pour les enfants (et même pour leurs parents) d'intéressants livres d'étrennes : **Les Petites filles du temps passé**, par J. Jacquin, illustrations de René Vincent. **Ondine**, une histoire légende nébuleuse et jolie illustrée par Rackham. **Pickwick-club** de Charles Dickens, illustré par Cécil Aldin, et **Ardan le chevelu**, texte de dame de Yette, illustrations de Jean Veber, et le commandant Driant publie chez E. Flammarion, illustré par G. Dutriac, **les Robinsons souterrains**, drame terrifiant de la guerre de... demain.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Louis Bertrand : *Gustave Flaubert, avec des fragments inédits*, 1 vol. in-18, 3. 50, « Mercure de France ». — René Descharmes et René Dumesnil : *Autour de Flaubert. Etudes historiques et documentaires*, 2. vol. in-18 à 3. 50. « Mercure de France ». — Emile Bergerat : *Souvenirs d'un enfant de Paris, troisième volume*, 1 vol. in-18, 3. 50, Fasquelle. — *Bulletin de l'Association Emile Zola.* — Edmond Pilon : *La Fontaine*, Plon. — Emile Faguet : *Fontenelle*, Plon. — F. Strowski : *Montesquieu*, Plon. — Pierre Villey : *Les Sources d'idées* (xvi^e siècle), Plon. — André Beaunier : *Chateaubriand*, 2 vol., Plon.

M. Louis Bertrand, qui a publié la première *Tentation de saint Antoine*, nous donne aujourd'hui, d'après les carnets inédits et les papiers encore secrets de **Gustave Flaubert**, une étude littéraire et philosophique sur son esthétique. Désormais, écrit-il, il ne sera plus permis de croire qu'il écrivait péniblement, « qu'il n'a jamais connu la joie du travail abondant et facile. Nous savons au contraire que sa facilité était extrême... Le jet lyrique, chez lui, était, à l'origine, d'une puissance et d'une largeur merveilleuses. S'il faut le blâmer, c'est d'avoir volontairement contrarié ses dons naturels ». S'il a réduit le jet de son lyrisme, c'est qu'il a voulu atteindre cette impersonnalité de l'art qui était pour lui la perfection. La méthode qu'il a toujours préconisée en art, observe M. Bertrand, est éminemment intellectuelle en ce sens que, sans nier le sentiment, il le subordonne à l'intelligence. Le corollaire de cette méthode est que l'art doit être impersonnel. Mais on comprend que cette impersonnalité n'est qu'une élimination d'impressions trop individuelles ; et, si paradoxal que cela paraisse, Flaubert a vu dans la méthode impersonnelle, écrit M. Bertrand, « le moyen le plus sûr pour l'artiste de prendre conscience de sa propre conscience, de sa propre personnalité ». Oui, il faut sortir de soi pour se retrouver dans les autres. Flaubert, explique le critique, procédera donc comme si la réalité était une pure illusion. Il a exprimé cette idée dans sa préface aux *Dernières chansons* de Louis Bouilhet :

Si les accidents de ce monde, dès qu'ils sont perçus, nous apparaissent ansposés comme pour l'emploi d'une illusion à décrire, tellement que utes les choses, y compris votre existence, ne vous sembleront pas avoir autre utilité...

C'est toute une philosophie de l'illusion, seule réalité. A mesure ue Flaubert prendra une plus grande conscience de lui-même et de on art, plus il cherchera cette impersonnalité, synthèse vivante et ternellement humaine de son individualité. Ainsi la première *Tentation* est moins transposée que la seconde ; la première est presque n poème lyrique, une confession personnelle, et Flaubert pouvait rire à Louise Colet : « J'ai été moi-même, dans *Saint Antoine*, le aint Antoine. » Les hallucinations qu'il prête au solitaire, explique M. Bertrand, « sont les visions habituelles dont il s'enchantait et se désespérait ». Dans la seconde version, ces tentations sont intellectuellement transposées. Cette publication des premières notations des omans de Flaubert nous permet de mieux analyser sa méthode, et orsque ses notes quotidiennes nous seront données, nous comprendrons ieux de quelle subtile analyse personnelle était fait son art objectif. Non seulement il s'analysait, écrit M. Bertrand, « mais il notait es moindres enchantements de sa sensibilité » et nul plus que lui ne s'est évertué à « fixer la roue du temps ».

§

L'ouvrage de MM. René Descharmes et René Dumesnil : **Autour de Flaubert**, nous initiera plus minutieusement encore à cette méthode d'art de Flaubert. C'est ici toute la vie de l'écrivain qui nous est révélée, jour par jour, et l'histoire de ses œuvres. Les critiques ne critiquent pas, ils ne concluent pas : c'est au lecteur à juger d'après les faits. Il nous a paru, écrivent-ils, que le devoir du critique était « moins d'apprendre à ses lecteurs ce qu'il pense lui-même, et de les inciter par là à penser comme lui, que de les aider à mieux comprendre les intentions d'un auteur en évoquant des faits positifs, en replaçant ses livres dans leur milieu, dans leur époque, parmi les conditions extérieures qui les ont vus naître ». Nous assistons ainsi à la naissance du premier roman de Flaubert : *Madame Bovary*. « Seuls les véritables lettrés comme Barbey d'Aurevilly, les critiques perspicaces comme Sainte-Beuve comprirent que l'apparition de ces deux volumes, en avril 1857, marquait un moment solennel dans l'évolution de la prose française. » Pour la plupart des critiques du moment, ce roman ne différait guère des autres productions contemporaines que par son audacieuse immoralité. Ce ne sera que plus tard que les intuitions de Sainte-Beuve seront confirmées, et je veux souligner ici le jugement définitif porté sur Flaubert par un philosophe qui a emprunté à la psychologie d'Emma Bovary le

mécanisme de sa philosophie. Flaubert, a écrit M. Jules de Gaultier dans la conclusion à son étude sur *le Génie de Flaubert* « résume et exalte dans sa personne le don du génie français... l'intelligence ». Et il le place à côté et au même rang que Gœthe Shakespeare et Dante. Il est notre Gœthe, notre Shakespeare, notre Dante.

Replaçons-nous maintenant avec MM. Descharmes et Dumesnil dans l'atmosphère où furent élaborées les œuvres du maître, et nous verrons qu'en effet son art est une parfaite dissociation de son intelligence et de sa sensibilité. C'est par son art qu'il est arrivé à dominer la vie, la maladie et la médiocrité : c'est ce qu'on pourrait appeler son bovarysme. A propos de *Bouvard et Pécuchet*, ce roman observent les critiques, « restera non seulement comme l'expression la plus haute peut-être de la pensée de Flaubert, mais comme le dernier et superbe témoignage de son invincible énergie d'artiste pour qui l'œuvre à créer et sa propre existence sont deux mondes absolument différents qui ne se mêlent pas... ».

Cependant, pour juger l'œuvre de Flaubert, il faut connaître l'homme, se pencher sur sa vie, sur son cœur et sur son cerveau ainsi que le font MM. Descharmes et Dumesnil. L'histoire des dernières années de sa vie, écrivent-ils, serait un récit lamentable si « planant au-dessus des événements, on ne devinait pas la silhouette des deux *Bonshommes*, qui se précise... ». Pourtant, cet admirable roman fut écrit comme un « pensum », la correspondance nous le dit mais ce pensum était encore sa plus grande joie. Qu'en conclure au point de vue général de l'écrivain ; que l'œuvre littéraire, reflet d'une vie individuelle, doit, pour durer, être une transposition sereine et intellectuelle des propres émotions, impressions et observations de l'écrivain? L'œuvre de Flaubert, même dans sa *Madame Bovary* qui est un roman d'observation directe, contient et dépasse à la fois son époque. Ce dernier roman est composé avec la même méthode que *la Tentation*, ou que *Salammbô :* la méthode classique.

§

En tête de son troisième volume de **Souvenirs d'un Enfant de Paris**, M. Emile Bergerat, pour s'excuser auprès de ses lecteurs de parler sans cesse de lui-même, se retranche derrière saint Augustin et Jean-Jacques Rousseau. Pourtant, ses souvenirs ne ressemblent guère aux confessions de ces deux saints (Jean-Jacques est bien un saint et un martyr, à sa manière). Je trouve bien chez M. Bergerat des documents, des anecdotes, mais pas de document humain et pas de confession. Peut-être n'a-t-il pas senti la vie assez profondément pour la prendre au tragique, et cette perpétuelle façon de plaisanter finit par lasser ; cette bonne humeur ne donne pas

vie de rire, et il y a des moments où même cela paraît sinistre. illeurs, c'est ici, surtout dans ce troisième volume, de la toute ite histoire, si anecdotique qu'elle est comme perdue dans l'histoire nérale, même seulement littéraire. Voici *les obsèques de Gustave ubert*, dont le début donnera une idée du genre agaçant de Bergerat : « Rouen, ville de Boïeldieu, et, dit-on, aussi de Corneille, gue Shakespeare français, se décide..., pardon, se résigne à dres- à Gustave Flaubert l'icone monumentale et commémorative, vulgo tue, que l'on devrait saluer sur l'une de ses places depuis trente- ux ans à peine. » Style de commis voyageur. Suit une plaisanterie t indiquée sur l'agence Cook, les tapissières, etc., puis l'histoire n soldat réquisitionné le jour des obsèques de Flaubert pour faire quatorzième à table, aux repas des funérailles. Ce soldat ignore ubert, — « Gustave Flaubert ? connais pas. » Mais, raconte Bergerat, il me demanda si, parmi ces écrivains illustres, François ppée était des nôtres. « Je lui promis non seulement de le présen- à Coppée, mais encore d'obtenir de lui une photographie qu'il dicacerait. Et j'amenai mon quatorzième...

e fut simplement du délire. Théodore de Banville s'était précipité au ant du troubade, il lui pressait les mains, lui donnait du cher enfant et ait de le recommander au ministre de la Guerre. On le força à prendre présidence du repas entre l'auteur de *Gringoire* et l'auteur de la *Grève Forgerons*, et ce dernier ne laissa pas vide un seul instant le verre de admirateur.

'ai hésité à le dire, mais si le tourlourou ignorait jusqu'au nom de Flau- t, nous avions nous-mêmes, tant la superstition est contagieuse, oublié le de nos agapes pieuses, le voyage, l'enterrement, l'ami perdu, le grand mme et tout enfin, comme de simples rotomagiens et leur municipe. Le os de la journée devenait un pioupiou anonyme attiré par le parfum d'un netou à la rouennaise et envoyé certainement, assurait Banville en se nant, par la très sainte Providence.

On se demande si ce récit est exact, et l'on voudrait qu'il fût con- mé par un autre des convives, s'il en reste encore. Déjà, à propos n chapitre du précédent volume intitulé *Emile Zola chez Théo- ile Gautier*, M. Maurice Dreyfous a répondu dans le **Bulletin l'Association Emile Zola** : « Dès le premier paragraphe, nexactitude absolue s'affirme en deux faits matériellement faux : e description de la personne physique de Zola, dont les portraits nts par Manet et par Fantin-Latour montrent la fausseté. Zola y encore défini : « sentant son méridional d'une lieue. » M. Zola it né à Paris, rue Saint-Joseph, et il s'exprimait avec le plus pur cent montmartrois... La visite (à T. Gautier) n'ayant jamais eu n, l'attitude presque inconvenante de Zola vis-à-vis de Gautier ne ut être naturellement qu'inventée de toutes pièces. » Telle est,

ajoute M. Dreyfous, la vérité sur cette histoire. « Vous conviendr
que le mémorialiste y apparaît trop fidèle à la méthode fantaisist
qu'il avoue d'ailleurs en toute loyauté. Mais les historiens qui seraie
tentés plus tard de chercher un renseignement authentique dans l'u
quelconque de ses écrits feront bien de ne pas l'oublier. » Pourta
M. Bergerat écrit dans sa dernière préface : « La vérité vraie, diso
modestement sincère, constitue l'attrait des mémoires. » La véri
sincère peut être de l'hallucination.... vraie. Et c'est l'excuse du m
morialiste emporté par son imagination.

§

Sous ce titre : *Bibliothèque Française. Biographie, Extra
et Œuvres choisies des grands écrivains français des XVI^e, XVI
XVIII^e et XIX^e, publiés sous la direction de M.* Fortunat Strowsk
voici une première série d'anthologies critiques. Je ne saurais mie
faire, pour indiquer la méthode de cette publication, que de citer qu
ques lignes du manifeste des éditeurs.

Il nous a semblé qu'en introduisant une méthode plus rigoureuse dans
choix des extraits et des œuvres, — en éclairant le sens des extraits et
« œuvres choisies » par de rapides analyses, — en encadrant ces analy
comme aussi les textes, dans le courant d'un récit biographique et d
l'évocation du moment où chaque page a été écrite, — et enfin en chois
sant, groupant et classant les volumes de façon qu'ils se complètent, se s
tiennent les uns les autres, nous donnerions par là même l'image comp
de l'activité littéraire de chaque époque, et nous ferions revivre, en me
temps que les hommes, les chefs-d'œuvre eux-mêmes avec le mouvem
et la nouveauté qu'ils avaient en leur temps.

Dans chacun de ces volumes consacré à un grand écrivain, on tro
vera sa biographie intimement mêlée à son œuvre, l'une éclair
l'autre ; mais l'écrivain étudié n'est pas isolé de son siècle, et
l'histoire se mêle à la littérature. Il faudrait tout un chapitre p
analyser chacune de ces études, dont les auteurs nous sont une gar
tie de la valeur des ouvrages. Voici **La Fontaine**, par Edm
Pilon. Il y a là du La Fontaine qui sera de l'inédit pour beauc
de lecteurs. Le meilleur La Fontaine n'est pas dans les Fables. — **Fo
tenelle**, par Emile Faguet, qui aime mieux le XVIII^e siècle qu
XIX^e et surtout que le XX^e commençant. Dès qu'il n'y a pas à créer
valeurs littéraires mais seulement à consacrer des gloires bien étab
et fixées, M. Faguet est incontestablement un maître de la criti
littéraire. — **Montesquieu**, par F. Strowski : « S'il est un gr
écrivain aussi peu lu que célèbre, c'est Montesquieu. » M. Strow
nous montre l'unité de sa pensée ; il a voulu savoir le secret des lo
et cette recherche fut toute sa vie, « la vie la plus unie et la plus
sonnable qu'on puisse imaginer ». Les papiers de La Brède,

Strowski a pu consulter, lui ont confirmé cette unité de direc- d'une pensée curieuse du mécanisme de la vie sociale. — **Les urces d'idées** (XVI^e siècle), par Pierre Villey. Le fait essentiel XVI^e siècle fut la rencontre de la civilisation italienne qui nous orta, outre sa propre culture, la culture grecque et latine, laquelle voqua ce qu'on a appelé la Renaissance. Les érudits de cette épo-, les traducteurs des auteurs latins et grecs italiens et espagnols t tous, aujourd'hui, à l'exception d'Amyot, fort oubliés. Il con- t, écrit M. Villey, « de rappeler les noms de ceux qui furent plus fameux, de relire quelques-unes de leurs meilleures pages, diquer très brièvement les idées principales qu'ils ont vulgari- s. C'est ce que M. Villey a entrepris dans ce volume peut-être le s curieux de cette collection. — Enfin **Chateaubriand**, par dré Beaunier : « La pensée française aujourd'hui, écrit-il, ne serait exactement ce qu'elle est, si, de 1768 à 1848, Chateaubriand vait pas vécu, s'il n'avait pas agi, s'il n'avait pas écrit. Que les illeurs de nos écrivains dépendent de lui en quelque manière, on voit sans peine. Mais ce qui subsiste de lui n'est pas seulement éraire. Il y a des nuances de tristesse, il y a des sortes de rêverie. y a des émois qui sont l'âme de notre âme et qui viennent de lui, bref, il a pour longtemps alarmé la pensée française. »

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Vicomte Jean d'Ussel : Etudes sur l'Année 1813. *L'Intervention de l'Autriche* cembre 1812-mai 1813), Plon-Nourrit, 7,50. — A. Viallatte et M. Daudet : *La politique dans les deux mondes*, 5^e année, octobre 1910-30 septembre 1911, an, 10 fr. — Memento.

Des documents sur la campagne de 1812, récemment publiés par Arthur Chuquet (voir le dernier numéro du *Mercure*), mon- ient que, dès la mi-novembre de cette année fatale, la Prusse se prenait à espérer. Dès alors, on y suivait avec un intérêt anxieux conduite du général auxiliaire prussien Yorck, dont le coup de tête, Tauroggen allait forcer la main à l'hésitant, au très hésitant aucoup plus même qu'on ne croyait) Frédéric-Guillaume, et pré- iter les événements. Désormais, la défection de la Prusse était à évoir, et la politique de Napoléon ne put rien pour l'empêcher. raité de Kalisch, 28 février 1812.) M. le Vicomte Jean d'Ussel, i, dans un premier livre (1), a repris, avec de précieux développe- ents, cette histoire de la 6^e coalition, continue ses recherches par e étude sur **L'Intervention de l'Autriche** (décembre 1812- ai 1813). L'intérêt de cette nouvelle étude n'est pas moindre, on

(1) *La Défection de la Prusse en 1813.* Voir *Mercure de France* du 1^er mars 1907.

peut même dire qu'il est supérieur. En effet, si, dès les premie désastres, ou même dès les premières difficultés sérieuses en Russi les sentiments de la Cour d'Autriche n'étaient pas plus douteux q ceux de la Cour prussienne ; si, dès Smolensk (à l'aller), ainsi quel'o encore montré des documents récents, Schwarzenberg se sentait goût et en capacité de défection, et avertissait en sous-main Mette nich, — il reste que la conduite éventuelle de la Cour d'Autric devait être beaucoup plus complexe (et avoir des résultats plus vaste que celle de la Prusse. Ici, il n'y avait pas seulement un traité d'a liance, il y avait des liens de famille.

Ce fut le mémorable artifice de Metternich de déchirer le premi sans en avoir l'air, et d'éluder les seconds qui, malheureusemen inspiraient à Napoléon quelques illusions. M. d'Ussel semble av moins que Sorel attaché d'importance à ce dernier côté des chose mais il le mentionne ; et il faut bien admettre que le lien de fami fut parmi les causes qui, dès après le désastre de Russie, assurère à l'Autriche ce rôle interventioniste dont elle tira, cauteleusemen un parti terrible pour Napoléon.

Les grandes choses ne diffèrent pas tellement des petites, et comparer entre elles c'est mieux faire comprendre les grandes. N poléon et l'Empereur d'Autriche après la guerre de Russie : qu'on figure deux associés, le gendre et le beau-père ; le premier a fait mauvaises affaires et s'adresse au second : celui-ci profite de l'oc sion pour achever de couler à fond celui-là. Voilà en deux mots haute tragédie d'Etat de 1813. En termes d'histoire politique, So a formulé de la sorte cette situation : « Napoléon mit autant d'ins tance à lier l'Autriche par son entremise que Metternich apporta persistance à se détacher par la même procédure. » C'est aussi ce constatation que M. d'Ussel fait à chaque page de son ouvrage. L historiens lui doivent de l'obligation pour avoir utilisé dans le dét les pièces relatives à cette période compliquée. Sorel, en une expo tion nécessairement plus brève, se contente de souligner les passag caractéristiques. La documentation de M. d'Ussel est, comme po son précédent ouvrage sur la Prusse, de premier ordre, puisée a archives de Paris et de Vienne. Nous connaissons ainsi tout ce qu peut connaître aujourd'hui des négociations qui se poursuivire entre l'Autriche et l'Europe durant la phase « interventioniste », décembre 1812 à mai 1813. Un volume ultérieur sera consacré, esp rons-le, à la médiation armée.

M. d'Ussel, qui n'a pas le mordant de Sorel, possède en revanc plus de patience. On juge bien que la conduite de l'Autriche dura les premiers mois de 1813 ne lui semble pas un exemple de netteté mais il aborde l'examen des faits et des transactions diplomatiqu sans nul a-priorisme. Voici sa méthode : « En diplomatie surto

solutions ne sont pas toujours l'application d'un principe ferme, la conséquence d'une idée fixe. Elles sont souvent le résultat ne série d'idées successives et changeantes qui, loin de revêtir le début leur forme définitive, ont dû se modifier au cours des nements, et à la commande des circonstances. C'est à ces varia- ns de la pensée des chefs d'Etat, de leurs ministres, ou de leurs lomates, que nous avons voulu faire assister le lecteur. » D'où la essité de « sauter le moins possible de mailles dans la chaîne des sées ».

On serait presque tenté de se plaindre, ici, de l'abondance des ns, de la multiplicité des « mailles ». Quand il s'agit d'une poli- ue aussi compliquée, aussi tissée de nuances parfois impalpables, e celle de Metternich, l'effort d'attention demandé pourrait sembler n grand, si l'intérêt d'un tel sujet n'était pas plus grand que tout. utre part, disons-nous, cette exposition serrée, attentive à toutes variations, a ceci de bon qu'elle libère la pensée des obsessions alistes, lesquelles sont fortes ici. Rancœur des défaites passées, ir de reprendre l'ancien rang, sentiment des populations, bien des ses faisaient que l'Autriche ne pouvait ne pas souhaiter la ruine Napoléon ; mais il ne faudrait pas croire qu'il n'y ait jamais autre chose. L'Autriche, c'est certain, eut tout d'abord en vue paix.

Seulement, certains actes équivoques mirent une nuance un peu p flottante sur cet idéal pacifique : par exemple, la retraite du rps auxiliaire autrichien de Schwarzenberg, qui faisait étrangement pendant à la retraite du corps auxiliaire prussien d'Yorck. M. d'Us- donne là-dessus des détails de duplicité qui seraient presque di- tissants, si la comédie n'était si voisine ici de la tragédie. Jamais ne s'appliqua autant que Metternich en cette occasion à vouloir re prendre des vessies pour des lanternes. Ce fait initial domina ute l' « intervention », laquelle fait tout l'effet d'être devenue par pour Napoléon, un cercle vicieux. Napoléon élevait-il des objec- ns sur cette retraite du corps autrichien, François II répondait ne uvoir intervenir qu'à la condition de n'être pas belligérant. D'un tre côté, la même intervention, qui servait de prétexte à l'abroga- n des clauses militaires de l'alliance avec la France (entretien d'un rps auxiliaire), autorisait les armements de l'Autriche, car, quelle torité aurait l'intervention d'une puissance sans armée ? Ainsi, paraît bien que si, par la procédure de l'intervention Napoléon arriva nullement à lier l'Autriche, Metternich, en revanche, réus- t à se dégager, et à se dégager à fond, le théorème de l'interven- on ayant eu pour dernier corollaire la rupture de l'alliance. L'heure la médiation armée, c'est-à-dire de la déclaration de guerre, allait nner.

M. Jean d'Ussel a, pièces en mains, en suivant à la trace les n gociations ou les démarches de l'Autriche en France, puis auprès d autres puissances, compté très patiemment les pas, — dont la pl part infiniment précautionneux, et quelques-uns fameusement cy ques (telles communications à la Russie), — qui ont mené, en 18 la politique autrichienne du principe de l'intervention au fait de défection. Une analyse si minutieuse devait retrouver, avons-no dit, dans cette évolution, une certaine part d'impondérable restée dehors des volontés humaines. Ensuite, le sentiment patriotique lé timait le besoin d'une revanche. Mais il n'en reste pas moins que politique de l'Autriche fut de bonne heure, en 1813, d'une duplic certaine, ce que cet ouvrage achève de prouver. Tout le dessous cartes autrichien y est retourné.

En fait de dessous de cartes, cette même politique autrichien doit, actuellement, en avoir un autre non moins soigné ! On a n cent ans à connaître relativement celui de 1813; quand connaît t-on celui de 1913? Quand ? C'est ce qu'on se répète, sans impatien d'ailleurs, en consultant des recueils de faits comme **la Vie polit que dans les Deux Mondes** (5e année, 1910-1911), qui, t excellents soient-ils, ne répondent guère là-dessus, et j'ajoute, n'é pas à répondre là-dessus. N'ont pas à répondre, évidemment : quels collectionneurs de faits, seraient-ils encore plus renseign peuvent connaître, dans le temps qui suit immédiatement, les caus secrètes de ces faits? Il ne faut même pas demander aux publicis et savants qui se donnent la peine de recueillir les annales conte poraines de l'Europe d'émettre des appréciations qui ne soient trop immédiatement démenties par la réalité. Signalant naguère précédente série de ce recueil (1909-1910), nous soulignions l'o misme où s'achevait l'exposé de la question marocaine en France en Allemagne : le coup d'Agadir venait d'éclater, et cet optimis faisait maintenant un singulier effet. De même, voici ce qu'on trou dans la série 1910-1911, sur la question turco-balkanique : « L'a nement du ministère Guéchoff, à Sofia, au mois d'avril, ouvrit u *ère nouvelle* » (souligné dans le texte)... « L'effort vers une politi d'entente semble réel. » C'est plutôt ironique, n'est-ce pas? Nous p lions tout à l'heure de l'Autriche : voici ce qu'on lit au sujet de visite du roi Ferdinand à Schœnbrunn en mars 1911 : On p admettre « que le tsar Ferdinand, voulant pratiquer une politique détente et de conciliation dans les Balkans, s'est rapproché de l'A triche, qui y poursuit le même but. » On sait comment ont tou ces promesses d'idylle balkanique ! Mais aussi comment porter appréciations plus solides, dans une Europe qui l'est si peu ?

Il faut, d'ailleurs, noter soigneusement ces rapports passés roi de Bulgarie avec l'Autriche et avec d'autres. Ils n'ont nullem

pêché la guerre : mais ne pourraient-ils pas la faire dévier en des
séquences imprévues? Déjà, cette guerre n'a pas donné les résul-
s militaires qu'elle annonçait et qui semblaient presque acquis.
e a tourné court, c'est évident. Elle reste inachevée ; c'est de la
ogne incomplète, et peut-être à reprendre. Et des questions trou-
ntes se posent. Pourquoi cet arrêt brusque à Tchataldja ? Il peut
nbler inattendu, singulier, qu'une armée victorieuse, en plein élan,
rrête tout à coup à la première canonnade partie des lignes, encore
l fortifiées, où s'est réfugié l'ennemi en déroute. Comment! être
x portes de Constantinople, et marquer docilement le pas ? Et
n songe à une autre canonnade heureuse, qui arrêta aussi un peu
n vite, un autre ennemi ; l'on songe à la canonnade de Valmy. On sait
jourd'hui que la question du partage de la Pologne fit autant que
canon de Valmy pour arrêter les Prussiens. Quelle question, quelle
occupation de quel partage, gardée par devers lui, a donc si vite
nvaincu le roi Ferdinand de l'efficacité du canon de Tchataldja ?
quelles parties liées antérieurement à Vienne et ailleurs cet ar-
istice précipité est-il la conséquence? On se surprend à se deman-
r si le roi de Bulgarie ne se trouverait pas avoir brisé l'élan guerrier
son peuple ? On se dit que, Orléans et Cobourg amalgamés,
ein de calcul comme tel, ce conducteur des ardents Slaves d'Orient
peut-être trop madré. Avoir pu trancher par le glaive le nœud
rdien balkanique, avoir pu rejeter la tyrannie turque au delà du
sphore, l'avidité européenne au delà du Danube, et préférer les
asseries des chancelleries! Guerre étrangement avortée! Et à quoi,
reste, la soudaine complication substituée de la sorte à la magni-
ue simplification d'hier aboutira-t-elle? Déjà l'on a lieu de redouter
e guerre européenne, qu'une hégémonie balkanique puissante
t empêchée, en mettant d'accord dans la même muselière tous les
pétits ! L'on dira, d'autre part, que peut-être, à force de cotes
al taillées, et grâce aux bons offices de la Bulgarie qui en serait
compensée au préjudice des confédérés moins adroits ou plus
ibles, les grandes puissances intéressées finiront par tomber
rovisoirement d'accord dans les Balkans ? Au point de vue euro-
éen, puisque des peuples qui hier encore possédaient la victoire et
force ont laissé l'Europe remettre sa main brouillonne dans leurs
faires, ce serait sans doute le mieux, la guerre continentale étant
ors, sinon définitivement écartée, du moins retardée ; et en ce cas la
olitique de Ferdinand de Bulgarie aurait servi. Seulement, la moi-
é des Slaves d'Orient seraient plus ou moins frustrés, la Turquie
même se trouverait plus avantagée qu'eux.

Mais trêve d'hypothèses. Des hypothèses, le recueil d'histoire con-
emporaine qui a été l'occasion de cette incursion rapide dans
'actualité européenne n'engage pas à en faire, nous l'avons dit,

puisque ceux-là même qui ont dressé un tel inventaire des fai accomplis ont été détrompés dans leurs prévisions, ou même dan leur simple sentiment des choses. Revenons, en finissant, à l'obj particulier de ce compte-rendu, qui est de recommander ce répe toire universel et méthodique des faits politiques de l'an passé.

Memento. — *La Révolution Française* (14 octobre 1912). Essai de st tistique de la population ouvrière de Paris vers 1791, par F. Braesh. (L population ouvrière de Paris aurait été de 293.820 âmes, un peu plus de moitié de la population totale.) Les causes de la disparition du domai congéable, par L. Dubreuil. (Nous avons signalé dernièrement les impo tants travaux de M. Dubreuil sur les Biens Nationaux dans les Côtes-d Nord.) Le Chancelier d'Aguesseau et le patriotisme, par M. Aulard. (D guesseau entendit le patriotisme à la manière de la Révolution : preuve plus, dit M. Aulard, que la Révolution a continué la tradition française. n'y contredis pas, mais sur d'Aguesseau et ses idées, M. Aulard aurait pu reli Saint-Simon.) Mirabeau, Siéyès et la loi de pluralité, par Ferdinand Dreyf (ou comme quoi nos réformateurs actuels feront bien de ne pas trop se r porter aux conceptions électorales de la Révolution.) — *Id.* (14 novembr 1912). Avis aux futurs éditeurs de Voltaire, par Edme Champion. (Remarqu sur les écrits apocryphes ou suspects, l'édition Beuchot, le texte de Voltai et les notes.) La maison de Scapin, boulangerie des hôpitaux de Paris s la Révolution (avec deux planches hors texte), par M. Fossoyeux Le peu ouvrier de Paris aux journées du 30 juin et du 30 août 1789, par Marc Rouff. (M. Rouff remarque avec raison que le mouvement était déjà a mains du peuple.) Les papiers de Daunou à la Bibliothèque Nationale, P. Bouvier. Dans les deux numéros : Documents, Notes de lecture, Chr nique et Bibliographie.

Annales Révolutionnaires (octobre-décembre 1912). Georges Hard L'anticléricalisme paysan dans une province française avant 1789. (Com quoi le clergé rural de la fin du XVIIIe siècle, représenté à tort com plutôt démocratique, a des droits lui aussi à la rancune des anti-cléricau François Vermale : Danton, Robespierre, Auguste Comte et M. Aula (Quelques « coups de patte » à M. Aulard : Tu seras robespierriste ou ne seras pas.) Albert Mathiez : Danton et Louis Comte. (Danton, paraît était déjà, au début d'octobre 1793, dénoncé comme royaliste, par certain Louis Comte. De là le voyage d'Arcis-sur-Aube : une fuite et u une cure. On sait que M. Mathiez et ses amis ne veulent pas entendre p ler de Danton.) Roger Lévy : La Réaction anti-robespierriste au Hav Elysée Loustalot : La descendance de Danton. (Pas tendre pour les hériti de Danton, M. Loustalot.) Emile Lesueur : La Tradition républicaine Europe, d'après le professeur Fischer. Jan-Paul Marat : Traits destinés por trait du jésuite Brissot. Notes et glanes. Bibliographie. Chronique.

Revue des Curiosités Révolutionnaires (octobre 1912). Numéro c sacré à la « Cérémonie de la pose de la première pierre du monument V tor Hugo, à Waterloo ».

Revue des Etudes Napoléoniennes (novembre 1912). Lieutenant-C nel Rousset : Iéna. (Lumineuse étude stratégique.) Louis Villat : Napol

à Nantes, 9-11 août 1808. (Importance de cette visite au point de vue de la politique intérieure.) Edouard Driault : Souvenirs du Centenaire (1812). Mémoires et Documents : Journal du Colonel Béchaud. (Armée du Portugal, octobre 1812.) Bulletin historique. Notes et Nouvelles. Bibliographie.

Revue du Mai (15 octobre 1912). Etudes en continuation déjà signalées dans notre dernier compte-rendu des travaux historiques de cette Revue. A mentionner : Elie Peyron : Une famille de patriotes lorrains et alsaciens (à propos du livre de M. Robinet de Cléry sur « Louis-Gustave Lamarcq »). — *Id.* (15 novembre 1912.) Marcel Fabre : Grappin. (Episode des massacres de septembre. Grappin, présenté par Granier de Cassagnac comme un des acolytes de Maillard, fut, en réalité, établit M. Fabre, un des rares hommes qui s'employèrent à sauver les prisonniers. Il fit, notamment, « acquitter » M. de Sombreuil.

EDMOND BARTHÈLEMY.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Jacques Loeb : *The Mechanistic conception of life*, biological essays, the University of Chicago Press. — Armand Gautier : *Sur l'Etat de vie*, Revue scientifique, 7 avril 1912. — Georges Matisse : *La Pensée répond-elle à une mise en jeu d'énergie ?* Rivista di Scienza, décembre 1912. — Leclerc du Sablon : *Les Incertitudes de la biologie*, Bibliothèque de philosophie scientifique, Flammarion, 3 fr. 50.

Ici même j'ai eu souvent l'occasion de parler de Jacques Loeb, l'un des directeurs de l'Institut Rockefeller de New-York et le plus célèbre parmi les biologistes contemporains. Il y a un an, le *Mercure* a publié la traduction française de son livre : *la Fécondation chimique ;* cet ouvrage remarquable marquera certainement une date dans l'histoire de la science ; le problème de la fécondation de l'œuf s'y trouve transporté dans le domaine de la physique et de la chimie. D'une façon générale, Loeb a fourni une excellente base expérimentale pour une conception physico-chimique de la vie.

C'est une telle conception qu'il nous expose, avec beaucoup de faits à l'appui, dans un nouveau livre de haute vulgarisation : **the Mechanistic conception of life**. On y trouve réunies une série d'études, rapports ou conférences, déjà publiées ailleurs, et intitulées : la signification des tropismes pour la psychologie ; certains faits fondamentaux et conceptions concernant la physiologie comparée du système nerveux central ; adaptation des poissons au fond et mécanisme de la vision ; parthénogenèse artificielle ; le rôle des sels dans la préservation de la vie ; étude expérimentale de l'influence du milieu sur les animaux, etc. J'ai déjà exposé ici les idées de l'auteur sur les tropismes, le mécanisme de la vision, la parthénogenèse. Le premier chapitre intitulé *la Vie* est connu des lecteurs français, car la traduction en a paru dans la *Revue scientifique* du 9 mars 1912. Le célèbre physiologiste s'y élève à une admirable hauteur et cherche, en terminant, à montrer que la conception mécani-

que de la vie est non seulement compatible avec la Morale, mais est la seule qui permet de comprendre l'origine de celle-ci. Ce sont nos instincts qui forment la base de notre Morale ; ils sont héréditaires tout comme les particularités morphologiques de notre corps et déterminés en nous chimiquement. Par mutation peuvent naître des individus privés de tel ou tel autre instinct social, tout comme, parmi les animaux, peuvent apparaître par mutation des individus privés de pigment.

Certes l'idée du déterminisme absolu de nos actes n'est pas neuve. Mais Loeb l'a exprimée dans son étude sur *la Vie* dans un langage si hardi que les adeptes de l'ancienne Morale, toute empreinte encore de christianisme, se sont montrés indignés ; un savant éminent, membre de l'Institut, M. Armand Gautier s'est chargé de formuler une protestation qui a paru dans la *Revue scientifique* du 27 avril dernier et est intitulée : **Sur l'Etat de Vie**. En réalité, M. Armand Gautier nous donne la preuve que l'homme qui travaille et qui pense se comporte comme une machine inanimée quelconque, une pile par exemple ; l'un et l'autre sont soumis à la loi de la conservation de l'énergie ; l'énergie reçue y subit des transformations, mais finalement l'énergie libérée est égale à l'énergie reçue. Comme le fait très justement remarquer M. Matisse dans un fort intéressant article : **la Pensée répond-elle à une mise en jeu d'énergie ?** :

Si une machine ou un organisme ne *consomme* aucune puissance, on ne peut pas dire néanmoins que leur marche ou leur activité physiologique puisse se réaliser et se poursuivre sans *mise en jeu* et sans transformation d'énergie. Le mouvement des pièces de la machine, l'activité physiologique des organes des corps vivants, représentent un des *stades* de la transformation énergétique qui s'accomplit en eux.

L'article de M. Gautier conduit forcément à des conclusions matérialistes, et pourtant son auteur se montre spiritualiste. Il y a là une contradiction contre laquelle, dans les milieux scientifiques de la France et de l'étranger, se sont élevées des protestations.

M. Gautier dit ne point comprendre cet *instinct chimique* qui tantôt « pousse le vaillant à courir bravement au feu pour défendre son pays », tantôt « envoie le missionnaire mourir en pays sauvage pour évangéliser de pauvres inconnus ». Mais, précisément, il ressort du livre de J. Loeb que les diverses particularités morphologiques et physiologiques des êtres ne sont pas forcément utiles à ces êtres — il y en a beaucoup d'indifférentes ou même nuisibles. « Or, comme le dit M. Matisse, ces impulsions désintéressées, objets de l'admiration de M. A. Gautier, ce sont des instincts comme les autres, aveugles, irrésistibles, aboutissant tantôt à des actes héroïques, tantôt à des résultats absurdes et nuisibles. »

§

A mesure que les sciences progressent, les idées finalistes perdent du terrain. Des sciences les plus évoluées, la physique et la chimie, elles sont maintenant complètement exclues ; dans les moins évoluées, la psychologie et la sociologie, elles règnent encore en maîtres ; la biologie occupe une situation intermédiaire : devant l'analyse physico-chimique des phénomènes de la vie, pratiquée par J. Loeb et ses élèves, elles reculent de plus en plus.

Les biologistes de la nouvelle école liront avec plaisir le récent livre de M. Leclerc du Sablon, **les Incertitudes de la Biologie**, où l'éminent professeur de la Faculté des sciences de Toulouse fait le procès de la théorie des causes finales.

Une tendance naturelle de notre esprit est de rapporter tout à nous-mêmes et d'assimiler l'œuvre de nos actions à un but. Comme chacune de nos œuvres a été accomplie en vue d'une fin déterminée, nous nous représentons volontiers les objets qui nous entourent comme créés dans un but utile à nous-mêmes ou à l'harmonie générale du monde, et nous sommes portés à considérer l'univers comme gouverné par une intelligence comparable à la nôtre. En réalité, les choses n'ont pas été créées dans un certain but ; elles résultent de l'action des *causes naturelles*, et ce sont ces causes, et non les *causes finales*, que le savant doit rechercher.

La recherche des causes finales s'accordait fort bien avec la théorie créationniste ; toutefois, comme le montre M. Leclerc du Sablon, la doctrine de l'évolution n'a pas mis fin à la vogue des causes finales ; elle lui a donné seulement une autre forme.

Beaucoup de transformistes, en effet, pensent que les modifications de l'espèce se font dans le sens de l'utilité. Les transformations utiles se produiraient donc seules ou du moins subsisteraient seules. Entre cette opinion et celle des finalistes admettant une intelligence créatrice, il peut y avoir une très grande différence au point de vue philosophique, mais les conséquences sont les mêmes ; dans les deux cas, on admet que toutes les particularités d'un organisme jouent un rôle utile à cet organisme.

Afin de montrer la stérilité des idées finalistes, M. Leclerc du Sablon prend quelques exemples, entre autres celui des *nectaires* et celui de la *transpiration des plantes*.

Ce sont là des phénomènes qui peuvent s'expliquer complètement en invoquant simplement les lois physiques de l'osmose.

Les nectaires sont des points de la plante où se forment des exsudations de gouttelettes sucrées. Quelques botanistes ont recherché les influences qui déterminent la production et la sortie du nectar. Beaucoup ont pensé au contraire que la raison d'être des nectaires est dans leur utilité, et se sont montrés finalistes à divers degrés.

Certains ont admis que le rôle du nectar est de nourrir les insectes, comme on admettait autrefois que les fruits ont été créés pour l'alimentation des hommes. D'autres pensent que les nectaires ont pour but d'attirer les insectes qui détermineront la pollinisation. Pour Sprengel, pour Darwin, il y a une adaptation étroite entre les fleurs et les insectes. Les moindres détails de l'organisation de la fleur auraient été combinés de façon à attirer l'insecte, à faciliter sa visite, à le forcer, d'une part à prendre du pollen sur certaines fleurs, d'autre part à le déposer sur le stigmate d'autres fleurs. Pour M. Leclerc du Sablon, on a beaucoup exagéré l'attraction des insectes par les couleurs de la corolle, et, si les nectaires avaient pour raison d'être de renforcer cette attraction, on ne s'expliquerait pas l'existence des nectaires qui ne laissent pas sortir le nectar, et celle des nectaires qui sont situés en dehors de la fleur, par exemple à la jonction du pétiole et du limbe de la feuille du cerisier, et sur les stipules de la vesce. Et il arrive d'ailleurs que l'insecte, au lieu d'entrer dans la corolle, la perce simplement à la base, et va ainsi récolter le nectar par le chemin le plus court sans toucher au pollen. Il est enfin des botanistes, finalistes aussi, mais à un moindre degré, qui croient que les nectaires se sont développés pour fournir un aliment à la croissance de la graine. Ce n'est pas encore là, la véritable explication scientifique. De même les fruits charnus ne sont pas des réserves utilisées par la plante.

M. Leclerc du Sablon montre également que la transpiration, ou rejet de vapeur d'eau, loin d'être utile à la plante, est pour elle un mal, mais un mal inévitable.

Souvent les biologistes ont cherché à montrer l'adaptation des êtres vivants aux milieux dans lesquels ils se développent et vivent. Eh bien, si on examine avec soin, par exemple, les caractères des plantes alpines, il n'est guère possible d'en donner une interprétation finaliste.

Il ne sert à rien aux plantes alpines d'avoir des entre-nœuds courts, des fleurs brillantes, des feuilles étroites, tout au plus pourrait-on penser qu'il est avantageux pour elles d'être vivaces, et ce seul caractère ne leur est-il pas spécial. Il est, au contraire, possible de montrer que les caractères alpins sont les conséquences de certaines causes naturelles inhérentes au climat alpin.

M. Leclerc du Sablon examine, du même point de vue, les caractères des poules carnivores, d'après les essais de transformisme expérimental du professeur Houssay :

Sous l'influence du changement de régime, l'organisme de la poule s'est transformé. Parmi les modifications observées, les unes sont incontestablement dans le sens de l'utilité et peuvent être considérées comme des

adaptations ; telles sont : la diminution du jabot et l'atténuation du revêtement corné du gésier, qui sont en rapport avec une nourriture moins volumineuse et moins dure, le raccourcissement de l'intestin qui correspond à la digestion plus rapide des aliments carnés. L'augmentation de volume des reins est également utile parce que l'élimination de l'azote est plus active avec un régime plus azoté ; la fonction a développé l'organe. Mais on ne voit pas quelle peut être pour un oiseau carnivore l'utilité d'un cæcum plus court ou de plumes sur les pattes. Ces réactions de l'organisme ne peuvent s'expliquer par des considérations finalistes, mais sont sous la dépendance des mêmes causes naturelles que les adaptations utiles. D'autre part, certaines conséquences du régime carné sont nuisibles pour la poule : l'acide urique s'accumule dans les tissus et détermine des accès de goutte ; la fécondité diminue.

On pourrait citer bien d'autres exemples semblables. Parmi les caractères dits adaptatifs des êtres vivants, certains sont utiles, beaucoup inutiles ou même nuisibles.

Je compte commencer bientôt à la Sorbonne une série de conférences (cours libre de biologie et psychologie comparée), sur *le Déterminisme et la finalité ;* je chercherai à y montrer que la finalité et l'adaptation sont, le plus souvent, illusoires et j'y ferai voir les nombreuses désharmonies des fonctions de relation, de nutrition et de reproduction.

GEORGES BOHN.

ETHNOGRAPHIE, FOLKLORE

Jean Brunhes : *La Géographie humaine*, 2e édition, revue et augmentée, gr. in-8, 802 pages, 272 gravures et cartes, dont 66 nouvelles, Paris, Alcan, 1912, 20 fr. — Y. Hirn : *The Sacred Shrine*, in-8, 574 p., Londres, Macmillan, 14 s. — H. H. Ewers et Marc Henry, *Joli Tambour*, in-8, Berlin, M. Borngraeber. — Memento.

J'ai rendu compte ici (*Mercure* du 1er avril 1911, pp. 615-618) de la première édition de **La Géographie Humaine** de M. Brunhes. Mes critiques avaient été exprimées très nettement. M. Brunhes, dans cette deuxième édition, a supprimé la plupart de ses formules pseudo-littéraires ; il a délimité avec exactitude les domaines respectifs de la géographie humaine et de l'ethnographie ; il a cité davantage ses devanciers, Ratzel, Schrader, Vidal de la Blache, etc. ; il a augmenté sa documentation, tant écrite qu'iconographique.

Si, malgré tout, ses formules définitives restent vagues, il n'y a pas toujours de sa faute, mais c'est le sujet lui-même qu'il est impossible de délimiter strictement. Ce n'est pas un reproche. On a dit aussi de l'ethnographie, et de la sociologie, qu'elles sont vagues et insaisissables. Voilà quinze ans que je m'exténue à répéter qu'il en *doit* être ainsi, parce que l'objet d'étude, ce sont des activités vivantes, donc en transformation perpétuelle. Croyez-vous par hasard que les limites de la biologie soient fixes et que ses formules soient précises ?

Allons donc : même la physique se lie maintenant à la chimie, et la physicochimie est dans une fluctuation perpétuelle. Il faudrait tâcher de perdre un peu, de nos jours, cette idée biblique et scolastique et talmudique des cloisons entre les diverses sciences et de la fixité *ne varietur* des formules scientifiques. L'illogisme et l'approximation: telles sont les vraies conquêtes — conquêtes glorieuses mais amères — de la science. La « logique » et la « précision » sont des concepts métaphysiques.

M. Brunhes met encore trop d'absolu dans ses généralisations. P. 567, ayant cité des observations de Eugène Romer relatives à la Pologne, il conclut : « Voilà comment un des « faits essentiels » — l'ensemble des champs labourés et ensemencés en blé » — met en lumière, ici et là, quels sont les ascendants, partant quels sont les antécédents et quelles sont les présentes aptitudes des groupes humains qui peuplent une même zone ». J'ai peine à admettre les termes eux-mêmes, puis le procédé logique qui en tire une affirmation quelconque.

Par géographie humaine, M. Brunhes entend l'étude systématique des rapports entre l'homme et la terre (c'est-à-dire la zone inférieure de l'atmosphère et la zone superficielle de l'écorce terrestre). Il est bien difficile de résumer la matière d'un si volumineux ouvrage, où alternent le grand et petit texte, les diagrammes, les dessins, les photos. Voici la conclusion :

L'*espace*, la *distance*, la *différence de niveau* sont conditions et facteurs du travail et du peuplement humains ; ne les confondons jamais avec les formes même de ce travail, avec les empreintes matérielles témoignant de ce peuplement. Ce sont là des moyens plus ou moins propices ou contraires à la vie, à la richesse ou à la puissance, ce ne sont pas les fins directes que poursuivent les individus, les tribus ou les nations. Ils ne sont en eux-mêmes que de la pure géographie naturelle; ils n'exercent influence et ne prennent place en la géographie de l'homme que s'ils sont mêlés à notre vie ; qu'est-ce à dire sinon qu'ils doivent trouver expression dans quelques-uns des six types et faits indiqués et décrits ? Par cette voie nous parvenons — encore et toujours — à la même et principale conclusion : les phénomènes physiques n'ont droit d'accès à la géographie humaine que dans la mesure exclusive où ils se relient à des phénomènes de surface positifs qui rentrent dans l'un des trois groupes de faits d'*occupation improductive du sol*, de *conquête végétale et animale* ou d'*économie destructive* (p. 758).

Et plus loin (p. 761) :

Bien manifestement, tout, dans les faits essentiels, est loin d'être explicable par la seule géographie. Néanmoins, tout ce qui fait partie des faits essentiels devient par là même réalité d'observation géographique.

C'est par là que se traduisent *dans l'ordre géographique* jusqu'à ces acteurs impondérables et immatériels qui font la vie des sociétés, qui font les mœurs, l'histoire, la civilisation.

Ces « faits essentiels » sont au nombre de six et se classent sous trois groupes :

1° Faits d'occupation improductive du sol : *a*) maison ; *b*) chemins ;

2° Faits de conquête végétale et animale : *c*) champs cultivés ; *d*) animaux domestiques ;

3° Faits d'économie destructive : *e*) exploitations minérales ; *f*) dévastations végétales ou animales.

Enfin l'interaction de ces faits se marque surtout dans quatre types « d'îles » : *a*) les îles de la mer ; *b*) les oasis ou îles du désert ; *c*) les oasis ou îles de la forêt équatoriale ; *d*) les hautes vallées isolées (ou îles) de la montagne.

C'est l'étude successive de ces divers éléments, soit typiques soit transitionnels, qui détermine le plan de l'ouvrage. On y trouve en somme de tout : de l'observation personnelle et neuve, de longs extraits d'ouvrages antérieurs, des résumés analytiques, des synthèses partielles, des notes bibliographiques, parfois critiques, étendues. C'est tantôt de la science pure, tantôt de la vulgarisation ; on y trouve même du sentiment : l'enthousiasme pour ses études, qui a fait voyager M. Brunhes de la Suède à Majorque et du Sahara en Palestine. Maintenant que je ne redoute plus qu'il veuille envahir mon jardin (voir p. 566), j'éprouve de la sympathie pour ce savant qui cultive le sien avec fougue, et utilise tour à tour tant d'engrais divers. En somme, ce qu'il veut, c'est rendre la géographie vivante ; c'est en faire une étude des conditions de la vie. En cela nous sommes d'accord : ce sera la gloire du xx^e^ siècle que d'enseigner à ouvrir les yeux sur le présent, quel qu'il soit, et de nous débarrasser enfin de ce « cauchemar historique » qui aux générations précédentes n'a fait accepter comme objet de science que ce qui était mort et desséché.

§

Que si, d'ailleurs, M. Brunhes a raison de dire (p. 704) que « tout l'ensemble des sciences philologiques, ethniques et historiques s'imprègne de plus en plus d'esprit géographique », et il le démontre (1), la réciproque partielle est vraie : la géographie s'est imprégnée d'ethnographie : tout le livre de M. Brunhes en témoigne, mieux que nul autre. Il y a donc accord. C'est parfait. Ce contre quoi je me suis élevé, et avec moi tous les ethnographes, c'est qu'il y eût subordination de l'ethnographie à la géographie, comme ce fut le cas jusque vers la fin du dernier siècle. Il n'y a pas à subordonner l'étude

(1) L'ouvrage de Meitzen, cité p. 713, est faux d'un bout à l'autre et ne vaut même plus qu'on le critique sérieusement. Pour l'étude de l'habitation, il manque les ouvrages de Rhamm. Ceux du linguiste Hugo Schuchardt auraient fourni de bons arguments à plusieurs thèses de M. Brunhes.

de la terre à celle de l'homme : mais moins encore le contraire. Géographie d'un côté, ethnographie de l'autre : et entre les deux, servant de pont, la géographie humaine. Et c'est bien ainsi que l'entend M. Brunhes.

§

Que l'art catholique, comme le pense M. Yrjoe Hirn, dans son volume **The sacred Shrine**, se distingue des autres arts sacrés par quelque chose qui lui est propre, par un caractère spécifique, si je puis dire, nul n'y contredira : la difficulté, c'est de définir ce « quelque chose ». L'auteur, un Finlandais auquel on devait déjà une excellente étude, ethnographique et psychologique, sur *les Origines de l'Art* (même éditeur), tâche de définir ici les caractères particuliers de la poésie et de l'art plastique du catholicisme par élimination des caractères que ces productions européennes pourraient posséder en commun avec les arts profanes de nos pays d'une part, avec les arts sacrés de l'antiquité ou d'autres pays, de l'autre. Il a donc considéré d'abord les éléments catholiques rituels qui servent de support à l'art : l'autel, les reliques, les reliquaires, la messe, le tabernacle, l'hostie, etc.

Dans la deuxième partie, il examine les divers modes d'expression des dogmes fondamentaux et des croyances angulaires : la Vierge, sainte Anne, les Enfances Marie, l'Annonciation, l'Incarnation, la Visitation, etc., et surtout les symboles d'expression.

M. Hirn est d'une érudition extraordinaire ; il s'entend à placer les faits de détail dans leur catégorie naturelle ; il sait aussi trouver et utiliser des parallèles typiques : mais tout cet effort strictement scientifique ne va pas sans créer en lui une sorte de frigidité sentimentale. On ne sait trop s'il s'agit d'un manuel d'archéologie catholique, n'était que la discussion psychologique et le parallèle ethnographique en font mieux que cela. Mais l'art, et surtout l'art sacré, se comprend mieux par intuition que par raisonnements et par érudition. J'aime mieux, dans cette même direction, l'ouvrage de M. Perdrizet sur la *Vierge de Miséricorde*, que d'ailleurs M. Hirn ignore ; et puis, M. Hirn n'a parlé nulle part de la musique catholique, bien qu'il ait consacré plusieurs pages aux poèmes sacrés. Ces lacunes n'empêchent pas cet ouvrage d'être l'un des plus intéressants que je connaisse comme théorie fondée sur une documentation de premier ordre et modérée par un esprit critique avisé.

§

Joli Tambour : c'est le titre d'un recueil de chansons françaises, transcrites et commentées par Marc Henry, traduites en bonne prose rythmée, parfois en vers, par M. H. Ewers. Ces chansons, données par ordre chronologique, sont classées sous neuf titres : chansons

laires (le choix est bon ; ont été admises des chansons « popula- » telles que « Combien j'ai douce souvenance », ou le Sultan Sala- ainsi que quelques chansons en patois, en créole, et des cris de); chansons religieuses (noëls, ballade de Jésus-Christ en pauvre, ne à l'Être suprême, etc.), les chansons enfantines, les chansons otiques, les chansons du Caveau, les romances, les chansons de martre (Bruant, Mac Nab, Xavier Privas, Botrel (hélas !), Mon- Marc Henry, Le Braz, Xanrof, P. Marinier, E. Teulet, Boukay, epin, Masson (celui de la Lune Rousse), Franc Nohain, chansons afé-concert (heureusement, il n'y en a que trois, dont : Viens, Pou- e), les chants révolutionnaires (le Ça ira, la Carmagnole, d'ail- expurgée, la Parisienne et l'Internationale). En somme, un bon pour montrer au public allemand la variété de notre chanson ; me folkloriste, j'aurais quelque objection contre telle ou telle ver- admise; il eût été bon d'utiliser le Romancéro de Doncieux. On aussi regretter l'absence de musique notée ; mais je vois au der- moment que l'édition musique de quelques-unes de ces chan- a été publiée par M. Marc Henry et Mme Marya Delvard chez neister à Leipsik. Quatre bonnes photogravures et une jolie cou- ure en toile ornée contribueront sans doute à répandre, on l'es- ce volume en Allemagne.

ÉMENTO. — *Le Maroc physique*, par Louis Gentil, in-18, F. Alcan. velle collection scientifique, 3,50, est un volume qui vient à son heure. teur compte parmi les meilleurs explorateurs du Maroc et pour toute rtie géologique on peut lui faire confiance. Mais il n'y a pas cela dans ce volume : il s'y trouve des quantités de renseignements dre économique, qui permettent de comprendre certaines localisations ibus, certains courants de migrations ethniques, la diffusion de certaines ires et les possibilités futures d'une exploitation intensive des richesses olmarocain.

. Alan Ostler a été correspondant d'un journal anglais chez *The Arabs Tripoli* (8o, ill. Londres, John Murray, 10 h. 6) pendant la guerre -turque. Il n'est pas tendre pour les Italiens, mais plein de sympathie r les Turcs et les Arabes. Pourquoi : il l'explique avec nombreux faits appui. Ayant quelque expérience en matière de psychologie musul- e, je n'hésite pas à dire que ce volume compte certainement parmi les lleurs sur ce sujet. Il y aurait à citer presque à chaque page ; le chap. Il est consacré à la question des Berbères ; l'auteur a vu en Tripoli- e d'intéressantes ruines romaines.

Northern Labrador (Murray, 12 sh. ill.), par W. B. Cabot (nom oblige !) un récit de voyage dans des régions à peu près inconnues, où la vie ade se perpétue dans des conditions presque primitives ; pp. 189, 219 et suiv., renseignements intéressants sur de petits groupes esquimaux ; sieurs bonnes photos d'individus et de groupes.

A. VAN GENNEP.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

La guerre Turco-Bulgare. — Colonels von Schwarz et G. Romanowski : *La Défense de Port-Arthur*, traduction par G. Lepoivre, chef d'escadron. Tome I in-8, Berger-Levrault.— Cap. Féline : *L'Artillerie au Maroc*, in-8, Berger-Levrault. — Lieut. de vaisseau Baudry : *La Bataille navale*, suivi de *Remarques* par le cap. G. Laur, in-8, Berger-Levrault. — Memento.

Un hasard heureux me permet de dater cette chronique des environs mêmes du théâtre de la guerre turco-bulgare. C'est à Dédéagatch que je l'écris, un petit port de la côte de Thrace, en plein brouhaha de l'occupation ennemie et sous la terreur des comitadjis. L'armistice vient cependant d'être signé. Il me paraît devoir être la préface de la paix, car il est visible qu'aucun des deux partis n'a plus grande envie de se battre, l'un pour ne pas risquer de compromettre de succès brillants, l'autre par pure acceptation des faits accomplis. Il n'y a pas en effet de peuple plus prompt à se résigner que le peuple Turc. « Une sorte d'obéissance indéfinissable, mystérieuse, incompréhensible, a dit quelqu'un qui a longuement vécu en Orient, règne sur cette race et lui permet d'accepter la fortune et l'infortune comme si tout le destin était contenu dans le train ordinaire d'une courte journée. » Il n'y a que les Jeunes Turcs qui restent frémissants devant la disgrâce de leur pays ; leur orgueil est à vif. Mais Khamil-Pacha, le Nestor de la politique turque, les a fait prudemment coffrer. L'ordre règne à Stamboul. Le moment est donc favorable pour tenter de tirer quelques conclusions des événements assez inattendus, dont la péninsule Balkanique vient d'être le théâtre, après tant d'autres drames. J'avertis que ces conclusions seront assez différentes de celles qu'on a lues jusqu'ici. Tout d'abord, de nombreuses raisons me portent à croire que les reporters nous ont forgé un roman, plutôt poussé au noir, de cette campagne à la César du Turc-Bulgare. Ils avouent, d'ailleurs, n'avoir été à même de rien voir, l'obligation de fournir de la copie était pressante quand même. C'est le destin habituel des correspondants de guerre. Aussi incliné-je à croire que le correspondant le mieux placé pour juger des coups est celui qui, bien au chaud, la tête libre, devant sa table de travail suit avec sang-froid et un esprit aiguisé, sur une bonne carte, toutes les péripéties du drame. Au moins, celui-là serait-il exempt de toute nervosité ! La poussée des 2e et 3e armées bulgares est venue mourir au pied des lignes de Tchataldja, en refoulant devant elle quatre corps d'armée superbes, dressés à la prussienne, commandés par la fleur de l'Etat-major ottoman. Aussitôt que les coups se mirent à pleuvoir, l'armée turque commençait une marche rétrograde qui s'écoulait, non pas en se débandant et dans un affreux désordre comme l'ont écrit les reporters, mais dans un ordre parfait, vers un asile plus sûr. En trois étapes, sagement espacées, elle était campée

te sécurité, derrière les lignes de Tchataldja, à trente kilomè-
la capitale. Tout cela était réglé, à l'avance, comme des petits
Je crois que toute l'histoire de la campagne peut se résumer
quelques lignes. Les fameuses grandes journées de Kirk-Kilissé,
lé-Bourgas, de Tchorlou, où l'on a vu des enveloppements des
des changements de pivot, des contre-attaques, etc., me laissent
que. Je crois que rien de tout cela ne s'y est passé. L'action a
us simple : une figure d'avant-deux, avec un seul cavalier,
e filant de bonne heure par la tangente et en bon ordre. Evidem-
il y a eu de pauvres diables à ramasser des coups, parmi les
es de l'arrière, les coups des schrapnels de l'artillerie bulgare
défilée des vues, tirait de loin, par rafales, à la française.
disgrâce de l'armée turque a stupéfié et attristé beaucoup de
es âmes, qui lui gardaient leur sympathie. Cette disgrâce n'a
dant rien qui doive étonner. L'armée turque était parfaitement
ite à faire, sur le terrain de manœuvre, des mouvements d'en-
le avec une correction parfaite ; on s'y alignait d'une manière
rochable ; mais elle ne possédait aucun des deux éléments prin-
x, sans compter les autres, qui forcent le succès à la guerre. Elle
it ni la force morale, qui donne l'élan et l'ardeur, ni la valeur
ommandement, qui utilise les troupes avec intelligence et maîtrise
ccasions. Son haut commandement était nul, pour ne pas dire
Nazim-Pacha, lui-même, est sans doute un soldat énergique à
rque, et l'armistice fût-il rompu, je doute que ses adversaires
sissent à le forcer derrière les lignes de Tchataldja. On peut
oter qu'il y montrera la même ténacité qu'autrefois Osman, der-
ses ouvrages en terre, à Plewna. Mais en rase campagne, un chef
ette trempe n'a plus aucune espèce de génie. Et le soldat turc ?
andera-t-on. Le soldat turc est toujours excellent ; il a conservé
qualités de dévouement, de discipline, de sobriété ; puis, il est
e résignation adorable. Si donc il a été battu, ou plutôt contraint
e dérober devant les coups, il n'y a rien de sa faute. On trouve
i, dans cette guerre, une nouvelle preuve que la valeur des
pes ne peut être, à elle seule, un facteur déterminant du succès.
n, dira-t-on, l'armée turque était instruite, éduquée, dressée à
emande depuis plus de vingt ans. C'est exact. Un publiciste
, que je tiens en estime, écrivait plusieurs mois avant la guerre :
Ottoman doit une reconnaissance indéniable à l'Allemagne qui a
ganisé l'armée turque et l'a mise sur le pied d'une armée euro-
ne. » Mon ami turc s'abusait étrangement lorsqu'il écrivait cette
mule de gratitude. On s'est mépris, en effet, sur la qualité et
endue de cette instruction allemande. Notez que je n'entends pas
e ici le procès des méthodes d'Outre-Rhin. Il est probable que
te autre méthode étrangère, poursuivie suivant les mêmes lignes,

fût-elle anglaise, russe ou française, aurait abouti à des résul
semblables. La partie la plus élevée de la mission du maréchal
der Goltz devait consister à assurer une valeur incontestée au
commandement turc, à réorganiser tous les services de l'armé
non seulement à la doter d'un matériel de guerre coûteux, r
encore à mettre de la vie dans un si vaste organisme et à en régl
fonctionnement harmonieux. Il s'agissait toutefois de toute a
chose pour l'Allemagne. Une mission militaire à Constantinopl
devait être pour elle qu'un moyen d'y acquérir une influence po
que prépondérante, en vue d'entreprises d'un profit plus immédiat
la seule satisfaction de dresser des soldats turcs comme des rec
prussiennes. Les seuls bénéfices tangibles que l'armée turqu
retirés du dressage purement mécanique auquel elle a été sou
peuvent se résumer ainsi : automatisme dans les manœuvres
parade, formalisme sévère dans les marques de respect (l'Orie
n'avait cependant pas besoin de gagner plus de servilité encore
ses manières) et possession d'un matériel de guerre coûteux.
nul ne pensait à se servir pour l'instruction des troupes en ra
de sa précellence. Cela marchera tout seul, quand il le faut
pensait-on ; les instructeurs allemands ne faisaient rien pour
dissuader leurs bons clients. Un officier anglais, qui a vécu lo
temps en Turquie, écrivait en 1911 : « Je ne pourrais affirmer qu
seul tir soit exécuté par l'artillerie. Dans les provinces au moin
pratique du tir semble absolument inconnue. » Ainsi l'armée tu
n'a pu retirer de la mission de ses éducateurs que les bien
d'un vernis extérieur. C'est ce vernis qui a pu faire croire que
mée turque avait été vraiment mise par les Allemands « sur le
d'une armée européenne », alors que ce dressage mécanique e
sentiment d'infatuation qu'il inspirait à tout le corps d'officier
faisaient que stériliser les qualités natives de cette armée.

Qu'on le remarque encore, ce n'est point le procès des doctrine
des méthodes allemandes que j'écris ici ; je n'incrimine que le
cédé et les pratiques insuffisantes qui ont été suivies par la mis
militaire de Constantinople, soit par défaut de conscience, soit
toute autre raison. Car il ne faut pas s'abuser soi-même et se be
d'illusions qui peuvent devenir dangereuses. On a dit : la vict
bulgare est l'affirmation du triomphe des méthodes militaires fr
çaises sur les méthodes allemandes. Je voudrais de tout mon c
que cela fût exact sans réserves, sans restriction. Malheureusem
cela n'est pas ; il serait dangereux de le croire, car une par
croyance pourrait nous arrêter sur le chemin du mieux. Or, t
armée qui pense n'avoir plus aucun progrès à réaliser est sur le p
de se décomposer. D'abord, en admettant que l'armée bulgare
soit inspirée uniquement des idées françaises, il serait inexac

dre qu'en faisant reculer devant elle l'armée turque elle a triomphé de la doctrine de guerre allemande. J'ai dit plus haut haut commandement turc n'était imprégné d'aucune espèce ctrine. Il se peut que beaucoup d'officiers bulgares, ainsi que nait l'un d'entre eux à un journaliste, se soient nourris des ges du général Bonnal et du général Langlois. Cela prouve qu'ils ent de bonnes lectures. Quant à la question des canons, elle com- un danger plus grave encore. Le crédit exagéré que l'on accorde ance aux questions de matériel, au détriment de tout le reste, pable de créer les illusions les plus fâcheuses. En 1869, Napo- III, témoin de tirs de mitrailleuses au polygone du Camp de ons, disait en faisant allusion aux adversaires dont il sentait la menace : « Ils ont la supériorité du nombre ; c'est incontes- Bah ! nos mitrailleuses rétabliront la balance. » On sait com- elles l'ont rétablie. Cet optimisme du souverain s'était si profon- nt enraciné dans la nation que, même après nos premiers revers, ournaux ne cessèrent de vanter les effets foudroyants de nos illeuses. Nul, par contre, ne s'apercevait que nous n'avions à la tête de nos armées, que des chefs vieillis, usés, sans res- qui allaient conduire le pays à l'abîme. L'antienne en faveur anons du Creusot est du même ordre que la vieille romance des ailleuses. Elle n'est qu'une réclame habilement organisée par une strie privée toute-puissante, qui, avec raison, ne perd pas de es intérêts. Il n'y a rien de plus à en penser. La vérité est qu'à re actuelle toutes les grandes puissances militaires de l'Europe parvenues au même degré de perfection, au point de vue de nement. Elles ne se différencient plus les unes des autres que 'instruction, le nombre, l'organisation et la valeur du comman- ent, enfin la force morale qui, elle, n'a pas de clientèle fixe et, ant la justice de la cause, passe d'une nation à une autre.

près le battage fait en France autour de ces questions, il me it utile de faire entendre un autre son de cloche, capable de amener à une vision plus modérée des choses. J'extrais d'un nal, publié à Constantinople en langue anglaise (*Evening News*), éclarations suivantes d'un officier bulgare au sujet de l'influence doctrines françaises sur les succès de sa nation. Cette interview titue d'ailleurs un historique, assez peu connu, de la formation corps d'officiers bulgares ; je crois donc utile de le donner ici que en entier :

. Le nombre des officiers qui ont reçu leur instruction dans les écoles aires de France est excessivement faible dans notre armée, et le rang us élevé qu'aient atteint ces quelques officiers est celui de chef de ba- on. Pendant ces 25 dernières années, aucun officier étranger n'a été loyé au service bulgare. Pendant sept ans environ, après la formation

de la Bulgarie, tous les postes supérieurs et un grand nombre d'a
étaient pourvus d'officiers russes. L'armée bulgare était alors, sous
les rapports, un reflet de l'armée russe. L'École militaire de Sophia
devait former les futurs officiers bulgares, ne se distinguait en rien
écoles russes similaires. Les quelques officiers bulgares qui étaient en
compléter ailleurs leur instruction militaire, se rendaient sans excepti
Saint-Pétersbourg. Parmi ces officiers, on compte les généraux S
Radko Dimitrief et Ivanof, les trois chefs principaux de la guerre actue
Après la réunion de la Bulgarie avec la Roumélie Orientale, en 1885,
eut un changement subit et là commence une nouvelle ère de l'armée
gare. A la veille de la guerre avec la Serbie, le gouvernement russe,
iant exprimer sa désapprobation au gouvernement bulgare, rappela de
garie tous ses officiers... Ce rappel des officiers russes, qui devait être
punition, fut un véritable bienfait. Il délivra l'armée bulgare de la tu
russe. On procéda alors à une complète réorganisation des troupes bu
res, qui fit disparaître les dernières traces de l'influence russe. L'
militaire de Sophia devint un établissement vraiment national et tou
jeune génération d'officiers a été exclusivement formée dans le pays m

Pendant toute cette période, les écoles militaires russes furent fer
pour les officiers bulgares, et ceux d'entre eux qui devaient recevoir
instruction spéciale (état-major, génie, artillerie) recherchaient l'hos
lité des nations occidentales. la plupart suivaient les cours de l'Aca
militaire de Turin. Un certain nombre fut envoyé en Autriche ou en
gique ; par contre, toutes les demandes faites à Berlin furent refusée
sorte que pas un seul officier bulgare n'a reçu son instruction dans
militaire par excellence. *La France, qui travaillait à obtenir l'all
russe, refusa de même d'admettre dans ses écoles militaires des Bulg
et ne changea d'attitude que ces dernières années.* Les officiers qui,
dant cette deuxième période, furent instruits à l'étranger sont presque
colonels, sauf quelques-uns d'entre eux arrivés aux postes les plus é
de l'armée : le général Fitcheff, chef d'état-major, le général Naslo
commandant la division de cavalerie ; le général Yankoff, chef des tr
du génie. Tous ont reçu leur instruction à l'Académie militaire de T
d'où proviennent également le colonel Papadopoff, chef d'état-major de
mée de l'Ouest, le colonel Koloff, commandant la Garde, le colonel M
commandant la brigade de Philippopoli, le colonel Patoff command
brigade de Slivno, le colonel Yekoff, commandant l'école militaire de So
Depuis 1896, les écoles russes sont de nouveau ouvertes aux Bulg
et quelques centaines d'officiers bulgares ont le brevet russe. Les r
ports avec les écoles italiennes durent toujours, mais, ces derr
années, le nombre des officiers qui les ont suivies est assez faible. O
peut dire autant de ceux instruits en Autriche, en Belgique et en Fr
Les officiers de cette catégorie occupent le rang de lieutenant ju
celui de commandant. Telles sont, en raccourci, les obligations que
mée bulgare a envers les nations étrangères. Le total des officiers bul
qui, après avoir suivi les cours de l'école de Sophia, ont été envoyés
tranger ne dépasse pas 200. C'est environ 7 pour cent de tout le
d'officiers. La grande majorité des officiers bulgares ont été ins
exclusivement en Bulgarie.

officier bulgare ajoute, en terminant : « Nous avons, par
, toujours suivi avec attention les progrès réalisés dans les
s européennes, etnotre grand principe a toujours été d'adapter
ie nationale les emprunts faits à l'étranger. Ne pas imiter, mais
roprier ; c'est en ce sens qu'on peut dire que l'armée bulgare
e armée nationale. » Là est le secret de la victoire bulgare. C'est
sément ce que n'a pas fait l'armée turque, gonflée d'orgueil
qu'elle se façonnait à l'image d'un grand état militaire. Son
tion, ou plutôt son dressage, purement mécanique, devait rester
influence féconde sur son esprit militaire. Il n'a pu rajeunir ni
er le système déplorable que l'on connaît, et ce qui a croulé,
urs derniers, en Turquie d'Europe, ce n'est pas, hélas! la doc-
tactique allemande, c'est l'édifice vermoulu, je ne dis pas de la
sation ottomane, mais du gouvernement constantinopolitain
cune gangrène n'a encore épargné.

MENTO. — Les trois ouvrages cités ci-dessous mériteraient plus qu'une
e mention ; j'espère pouvoir revenir à leur sujet dans une prochaine
ique : *La Défense de Port-Arthur*, par les colonels Von Schwarz et
manowski, survivants d'un siège qui fut exceptionnel dans l'his-
militaire, par la ténacité héroïque de l'assiégeant et le génie particu-
es assiégés dans les opérations de défense ; *l'Artillerie au Maroc*,
cap. Feline, vivante leçon de choses et précieuse pour l'historique
arme spéciale ; *la Bataille Navale*, par le lieut. de vaisseau Baudry,
ge substantiel, plein d'idées personnelles, bien que nourri et impré-
la doctrine du G. Cardot. — *Revue d'histoire* (Chapelot) : L'œuvre
ire de la Révolution. Etudes sur l'avant-garde. La campagne de 1794
les Pays-Bas. La bataille de Sorauren, etc. — *Journal des Sciences mi-
es* (15 oct.) : Note posthume du G. Maillard et Considérations sur la
ue actuelle par le G. Bonnal. G. Herment : La Défense de la fron-
du Nord. L. C. Marchand : L'Evolution de la guerre. L. C. Manceau :
uleur de l'uniforme, etc.

JEAN NOREL.

QUESTIONS COLONIALES

nri Bobichon: *La Politique indigène dans les colonies françaises*, 1 volume
Paris, 1912. Préface de M. Maurice Viollette, député. — Memento.

ici une nouvelle contribution et non dépourvue d'intérêt à l'im-
ante question de **la Politique indigène dans les colo-
s françaises**. Cette contribution, c'est M. Henri Bobichon,
en administrateur, gouverneur honoraire des colonies, qui la
nit et elle a ce mérite de constituer un exposé clair et précis de
uestion au point de vue pratique. En ce qui concerne d'abord
vieilles colonies, l'auteur constate qu'il ne saurait s'agir d'y
iiter la soumission des indigènes puisque la plupart d'entre eux

sont citoyens français et sont représentés au Parlement. « Là, dit
« l'application de notre système électoral a soulevé bien des c
« ques, la plupart pleinement justifiées. Là, il est certain que
« intérêts généraux de la colonie cèdent le pas à une sorte de l
« de races essentiellement dangereuse et mauvaise. Ailleurs, il
« paraît nettement que le corps électoral indigène tout entier
« dans la main d'un ou de deux entrepreneurs d'élections qui, t
« lement, désignent le candidat de leur choix sans même, part
« que celui-ci ait besoin de prendre le moindre contact avec ses é
« teurs, d'où semble découler la nécessité de réorganiser le syst
« électoral de ces colonies. » Ici, la critique de M. Bobichon m'ap
raît bien modérée, et je vois mal dans quelles conditions le syst
électoral des vieilles colonies pourrait être réorganisé. En y ap
quant le système de la représentation proportionnelle? Cela ne ser
guère possible et on imagine difficilement les braves citoyens n
des Antilles, de la Réunion et de la Guyane se débattant parmi
inextricables complications du quotient et de l'utilisation des re
Ici, ainsi que le démontra naguère, de manière définitive le reg
M. Chemin Dupontès, il n'est qu'une solution souhaitable: la
pression de la représentation coloniale, dont les abus, beaucoup
que telle ou telle circonstance économique, ont paralysé le dévelo
ment des Iles. Certains illusionistes attendent beaucoup, pour a
rer le relèvement des Antilles, du percement de l'isthme de Pana
Ce percement, c'est la panacée souveraine qui mettra fin à tou
maux ! Cette conception est assez chimérique. Je m'attach
peut-être, un jour prochain à le démontrer.

En attendant, la suppression radicale de tout régime poli
dans les vieilles colonies, comportant la disparition des représen
élus au Parlement et surtout des conseils généraux et des muni
lités, serait le seul remède certain.

Mais, sans doute, parce qu'il est trop certain, trop évident et
tout trop radical, personne, dans les hautes sphères politique
s'avisera jamais d'en préconiser résolûment l'adoption. M. Bob
envisage la possibilité de créer dans ces colonies des *conseils*
niaux autonomes « qui seraient appelés à régler pratiqueme
« rapidement les affaires de chacune d'elles, sans que l'on fût o
« de mettre en mouvement tous les rouages politiques et adm
« tratifs de la métropole ». Quoi qu'en pense l'auteur qui, d'aill
glisse rapidement sur la question et se borne à cette sugg
générale, je crois que ces conseils coloniaux feraient double e
avec les conseils généraux et municipaux et leur institution n'a
certainement pas pour résultat de simplifier la tractation des
res, déjà singulièrement compliquée du fait du fonctionnement
mal et faussé des institutions représentatives. Aussi bien, M.

non n'y insiste pas autrement. Sa très belle carrière administrative, il la remplit surtout dans les heureuses colonies dépourvues de présentation élue, dans les colonies d'Afrique, et c'est surtout ur ces établissements qu'il a fait porter tout l'effort de son argumentation. Opposant les colonies africaines aux colonies asiatiques, constate que, dans ces dernières, les populations indigènes ont une vilisation très ancienne basée tout entière sur le culte de la *mille :* elles connaissent l'organisation de la commune, possèdent ne langue écrite, une tradition historique, un système politique, onomique et social. Les Européens doivent, par suite, y pratiquer *politique d'association*. Dans les colonies d'Afrique, au conaire, on ne rencontre qu'une poussière de races inorganiques, ncore qu'au centre africain se trouvent des organismes politiques lus perfectionnés sous l'influence de l'Islam.

Ici, devra être pratiquée *la politique d'éducation*. Théoriquent, j'estime cette double division assez arbitraire, et j'ai déjà souent écrit, trop souvent peut-être, ce que je pensais de l'abominable ensonge de l'association. Mais, M. Bobichon, dans son étude, a assé si vite sur ces conceptions générales qui constituent le côté hilosophique de la politique indigène qu'il serait oiseux de lui chercher chicane sur ce point. Avec raison, à mon sens, il s'est attaqué urtout au point de vue pratique de la question, et les conseils qu'il onne à cet égard sont excellents et d'une grande portée, d'autant u'ils peuvent également s'appliquer dans les deux groupes de olonies africaines et asiatiques.

Il préconise, d'abord, une *politique de bienveillance et de fermeté :* « Nécessité d'affermir l'autorité de la France qui doit devenir indiscutable et indiscutée... La force maniée avec calme doublée de l'action diplomatique particulière à chaque pays y doit suffire... et la manifestation judicieuse de la force dispense souvent d'avoir à y recourir... contact permanent entre nous et les natifs... enfin, donner aux indigènes l'impression qu'on ne met point impunément notre autorité en échec... » Voilà d'excellentes ègles générales. L'auteur conseille ensuite *le maintien des chefs ndigènes* partout où il est possible. Ceci a l'avantage de réaliser, n fait, une économie d'administration, de donner une satisfaction éelle aux traditions et aux coutumes locales, de hiérarchiser les aces et de les préparer sans secousse violente à accepter la conception de l'état civilisateur.

La domination, quelle que soit sa forme, se traduit avec ou sans emploi concomitant de la force, par deux actes de souveraineté : e prélèvement de l'impôt et l'octroi de la justice. En ce qui touche *e prélèvement de l'impôt*, M. Bobichon juge à bon droit qu'il doit tre organisé de telle façon que l'indigène puisse se rendre compte

de l'emploi des sommes qu'il verse et que les sommes versées assurent de façon parfaite la sécurité des personnes, leur bien-être moral et matériel. Conséquence logique : les projets généraux dont les ressources sont affectées aux grands travaux d'ensemble ne doivent pas tendre à absorber la totalité des ressources des colonies du groupe. L'impôt doit être perçu par des intermédiaires honnêtes qui ne laissent point ignorer au contribuable indigène la quotité exacte de l'impôt qu'il doit acquitter. Donc, formule générale : impôt modéré, équitable et strict.

L'organisation de la justice indigène n'est pas moins importante et M. Bobichon estime qu'il serait nécessaire, au lieu d'appliquer aux indigènes l'arsenal compliqué de nos lois dont les subtilités de procédure ne peuvent que les embarrasser et les décevoir, de créer, pour chaque groupe de colonies, un véritable cadre indigène de la justice. Cette organisation permettrait d'établir une jurisprudence en matière indigène et simplifierait la tâche de nos administrations là où règne le système de l'indigénat. Par tous les moyens en notre pouvoir nous devons convaincre nos sujets de la non-vénalité de la justice et leur faciliter, dans la plus large mesure, l'accession des tribunaux quand ils sont en conflit avec des Européens. Enfin, l'auteur dénonce le grave danger du système des *interprètes*, danger auquel un double remède doit être opposé : d'une part, l'enseignement aux indigènes des éléments de la langue française ; d'autre part, l'obligation pour les fonctionnaires en contact direct avec la population d'apprendre les langues indigènes, condition absolue de leur avancement régulier. De ces deux remèdes, le premier surtout doit être retenu. Le meilleur moyen de consacrer notre domination sera toujours, en effet, d'amener l'indigène à parler la langue des dominateurs. Ce résultat obtenu, les interprètes deviennent inutiles. En ce qui concerne la connaissance des langues indigènes par les administrateurs, ce second remède me paraît une illusion. Je vois mal quel résultat pratique nous pourrions tirer de l'étude de dialectes informes qui varient avec les régions, alors surtout que, dans l'organisation actuelle de nos colonies, il suffit qu'un fonctionnaire connaisse le malgache pour qu'on l'envoie servir en Indochine et vice versa. Examinant les relations économiques entre indigènes et Européens, M. Bobichon reconnaît que le régime concessionnaire, — et, ici, il pense évidemment au Congo français, — eût pu donner de bons résultats *sous condition d'un contrôle sévère*, et en appliquant le système du cantonnement préconisé, par M. Caillaux en février 1906. M. Violette, qui a préfacé l'étude de M. Bobichon, n'est point de cet avis : il est l'adversaire déclaré de tout régime concessionnaire. Mais, ce faisant, M. Violette oublie trop ce qu'était le Congo en 1898 et méconnaît ce fait, cependant évident, que la faible valeur écon

que actuelle de cette colonie serait encore bien moindre si le ré-
ne des concessions n'y avait pas été instauré en 1898-1899. Ceci
, et sans qu'il soit nécessaire pour fonder ce principe de recourir
a déclaration des droits de l'homme, il est certain que l'indigène
it être protégé contre toute violence venant des colons. Cela, c'est
l'économie politique élémentaire. Mais de là, à conclure que l'Eu-
péen ne doit pas forcer l'indigène à travailler, il y a un pas dif-
ile à franchir si l'on veut demeurer sur le terrain pratique, et
Angoulvant a trouvé à cet égard une formule définitive, lorsqu'il
clare, dans sa circulaire du 26 novembre 1908 : « De longtemps
encore il faudra que nos sujets viennent au progrès *malgré eux*,
comme certains enfants acquièrent l'éducation en dépit de leur ré-
pugnance au travail. Nous devons donc jouer, vis-à-vis de l'indi-
gène, le rôle de parents fermes et volontaires et c'est à l'autorité à
btenir ce qui serait refusé à la persuasion. » En vue d'obtenir
volution normale des indigènes, M. Bobichon préconise encore
développement de l'enseignement demeuré à l'état embryonnaire
ns nos colonies nouvelles et, constatant justement que l'ensei-
nement mal distribué risquerait de déraciner une élite disposée, dès
rs, à devenir dangereuse, il conseille surtout la diffusion de *l'en-
ignement professionnel*, notamment pour les colonies asiatiques.
n principe, dit-il encore, dans tous les emplois subalternes, les in-
gènes doivent remplacer les Européens, et sans qu'il faille conclure
à l'impossibilité pour certains indigènes d'accéder à des emplois
supérieurs ». Ce principe, même mitigé de cette réserve, mérite d'être
cueilli avec prudence. En Indochine surtout, où les Annamites,
r goût et par tempérament, sont trop portés à briguer des situa-
ns administratives, il serait déraisonnable d'en faire une trop
rge application. Il n'y a évidemment aucune raison de droit va-
ble pour empêcher un indigène de devenir administrateur d'un
rcle ou même gouverneur d'une colonie. Mais, en fait, la consécra-
n par la loi d'une telle possibilité menacerait d'ébranler la base de
tre domination, et sa mise en pratique, qui constituerait la ruine
e la souveraineté européenne, serait vite sanctionnée par notre éviction
tale des pays conquis. M. Bobichon conseille également le déve-
ppement de *l'assistance médicale* qui serait parfaitement assurée
ar la création d'un corps régulier de médecins de colonisation, et la
réparation de l'indigène à comprendre et à pratiquer les œuvres de
révoyance et de mutualité. M. Bobichon conclut en affirmant que « la
France se doit à elle-même de se préoccuper activement du sort maté-
riel et moral des cinquante millions d'êtres humains dont elle a
voulu diriger les destinées ». Cette brève et en même temps vaste
rmule est assurément la meilleure par quoi on puisse synthétiser les
irectrices générales de toute politique indigène. Et cette formule est

excellente, car, à l'encontre de certaines, elle n'est point trop exclu
sive, et elle ne fait à la préoccupation humanitaire et indigénophil
que la part qui convient. Contrairement à ce que pensent nombr
de théoriciens qui n'ont jamais vu une colonie, en bonne politiqu
coloniale, la question indigène ne devrait jamais se poser. Or s
depuis quelques années précisément, elle a été si souvent posée, c'es
par suite d'une mauvaise entente des intérêts économiques généraux
des colonies. Le jour où, dans tous nos établissements d'outre-mer
de grands travaux auront assuré la facilité des communications et l
rendement maximum des exploitations et des cultures, où des règle
mentations rationnelles auront installé sur de solides bases le crédi
et développé les institutions d'assistance, ce jour-là, le problème d
l'émancipation intellectuelle de nos sujets aura beaucoup perdu d
son acuité. La politique indigène ne doit pas être uniquement un
politique de sentiment. Elle doit être assise sur une connaissanc
approfondie de toutes les contingences pratiques, budgétaires et écc
nomiques. M. Bobichon qui, au cours d'une longue carrière colonial
a vu de près choses et hommes des colonies était des plus qualifié
pour écrire cette étude. Cette étude, il l'a rédigée avec une parfai
modération et elle demeurera, je le répète, une des meilleures con
tributions à la connaissance d'une question qui divise malheureuse
ment encore trop de bons esprits précisément parce que mal connu
et encombrée de préoccupations sentimentales et confessionnell
étrangères *au fait*.

Memento. — M. L. Truitard, administrateur des colonies, a publié ch
L. Venot (éditeur à Dijon) une thèse intéressante sur *Madagascar et l
intérêts français*. Ces intérêts sont réels. Si l'on constate que le commer
général de la Grande Ile passe de 17 millions en 1896 à 92 millions en 191
et que la France tient de beaucoup la tête sur les autres nations pour
chiffre des opérations commerciales (68 millions sur 92), on a le droit
conclure avec l'auteur « que nous avons tout lieu d'être satisfaits de
situation dans laquelle se trouve Madagascar ». Cette conception est op
miste, mais elle est appuyée sur tant de chiffres, sur tant de statistiqu
que le critique le plus mal intentionné doit s'incliner. Ainsi que le rema
que M. Truitard, le général Galliéni fut le gouverneur de la conquête. Ma
ce n'est pas assez dire que d'ajouter que M. Augagneur fut le « go
verneur des économies ». M. Augagneur, volonté précise et ordonné
fut cela, en effet, et il fut mieux encore : « le gouverneur » tout cou
l'homme énergique et décidé qui sait prendre ses responsabilités, qui gc
verne sa colonie sans consulter à tout propos et hors de propos l'admin
tration centrale. A ce point de vue, M. Augagneur apparut comme u
personnalité bien exceptionnelle dans le monde des gouverneurs. Ses enn
mis l'avaient baptisé « Victor Ier » ou « l'Empereur ». En matière co
niale à mon sens, la critique que voulaient contenir ces mots devient
éloge. Ils sont si rares, aux colonies, comme dans la métropole, d'ailleu

x qui, investis des prérogatives du commandement, savent, en même temps, assumer tous les devoirs, toutes les responsabilités, hardiment et sans faux respect humain qui s'alarme et tremble dès qu'il est fait allusion despotisme ou à la tyrannie !

— Chez l'éditeur Larose, M. Couilleaux, ancien élève de l'Ecole Polytechnique, vient d'établir *le programme de la France au Maroc*. Après ir étudié ce qu'il appelle « la liberté d'action au Maroc » telle qu'elle ressort de l'examen de l'accord franco-allemand du 4 novembre 1911, et ce reste des conventions antérieures à cet accord, l'auteur trace le portrait habitants du Maroc, musulmans et israélites, et détermine quelles seront meilleures règles d'administration à édicter au point de vue indigène, itaire, financier, douanier, fiscal, voies de communications, assistance ustice. Il termine son travail, qui constitue le manuel le *plus pratique* sacré jusqu'à ce jour au Maroc, par la recherche des conditions les plus pices pour mener à bien les affaires de toutes sortes, immobilières, agries, commerciales et industrielles dont le développement progressif doit e la justification d'une conquête qui nous coûta tant de sacrifices.

— A la même librairie, M. d'Anfreville de la Salle, qui avait publié déjà livre intéressant sur « Notre vieux Sénégal », donne un ouvrage intéressant intitulé *Sur la côte d'Afrique*. L'auteur y promène le lecteur de Dar, « ville nouvelle, marchande de charbon et de plaisir », à Kaolak et à Niau fleuve Gambie, à Sainte-Marie de Bathurst, à Ziguinchor, au fil de la samance et enfin à Bissao. M. Emile Guillot a étudié attentivement *la nisie*, « pays de colonisation, de mines et de tourisme », et a recherché ec soin, « sans optimisme trompeur, mais aussi sans pessimisme inutile et navrant, toutes les ressources qu'il peut offrir aux diverses branches de l'activité humaine ». L'ouvrage, résultat de ces recherches, constitue une vre excellente de vulgarisation et un précieux guide pour tous ceux qu'interesse le développement de notre protectorat tunisien.

CARL SIGER.

LES REVUES

La Renaissance contemporaine: M. Edouard Schuré, à propos de l'inspiration tique. — M. Martin-Mamy, sur l'état littéraire en 1885.— *La Revue des Fran*s:* un officier allemand parle des ballons dirigeables allemands et de leur rôle en ps de guerre. — *La Revue hebdomadaire :* mémoires de Dominique Renaud, cier aux vivres, pendant les dernières campagnes de Napoléon. — *Les Marges :* poème de M. Marcel Martinet. — Memento.

Nous empruntons ces lignes à une étude de M. Edouard Schuré r *l'Evolution poétique* et que publie **la Renaissance contemporaine** (10 décembre) :

En somme, l'école des *enfants de chœur de la chapelle catholique* nous re une source d'inspiration quelque peu étroite et puérile. Pour se renouler, la poésie spiritualiste a besoin d'une atmosphère plus vivante et d'un us large horizon. Certes, elle reconnaîtra la légitimité de toutes les fois ncères et honorera la vertu comme la corde la plus solide pour l'arc de virilité. Elle respectera les rites anciens et les vieux symboles. Elle essayera âme de les mieux comprendre et de les élargir en les pénétrant dans toute

leur profondeur — et, au besoin, elle en créera de nouveaux. Mais elle ne pourra plus se contenter d'une foi aveugle et passive qui serait impitoyablement balayée par l'ouragan qui se prépare. Elle sait sans doute que l'Amour seul pénètre jusqu'au cœur du Divin, mais elle sait aussi qu'il ne peut y atteindre sans le flambeau de l'Intelligence. Elle rejettera tout catéchisme abstrait, tout dogme imposé, justement parce qu'elle veut la foi profonde et la vie complète épanouie dans la beauté. Toutes les forces de l'âme et toutes les puissances du Kosmos appelées à la rescousse ne seront pas de trop pour combattre les ennemis du jour ; le matérialisme muselé et harnaché dans ses œillères, l'égoïsme féroce surexcité par lui et l'anarchie définchaînée par tous les deux. Ce n'est qu'en faisant vibrer dans les arcanes de l'être humain tous ses Dieux oubliés que la Poésie retrouvera sur cette lyre cette chose perdue — sans laquelle tout le reste n'est rien — le Dieu vivant de l'Ame et de l'Univers.

La même revue contient un article très remarquable de M. Martin Mamy : *M. Henri de Régnier, critique.*

Ce passage est un fort exact tableau d'histoire littéraire :

En 1885, il advint que, fatigués de la pompe du parnassisme, des draperies somptueuses du romantisme, de la sécheresse du réalisme, les jeunes poètes furent amenés à exprimer les sensations, les rêves, les pensées d'une génération pour qui le mystère avait arboré toutes ses séductions.

En elle, vivait un besoin d'analyse, de dissécation en même temps qu'un vif besoin d'espérer et de croire, car seule une psychologie simpliste peut opposer en une antithèse précise le scepticisme à la foi. L'homme est infiniment plus complexe. Les affirmations de Pascal sont souvent les cris de désespoir d'une âme désireuse de se suggestionner et tel railleur ne nie que par besoin de croire. Les symbolistes participèrent, je pense, de cette double tendance. La volupté intellectuelle qu'ils goûtèrent à être inquiets suscita, chez eux, la culture intensive des nuances.

Pour les exprimer, la langue sonore de Hugo ne convenait pas plus que la langue sévère de Vigny. A chaque état particulier de l'âme convient une forme particulière d'expression et l'outil varie avec la tâche ; modifier l'outil, l'adapter au genre d'effort qu'on attendait de lui, tel fut l'objectif de la génération poétique dont je parle. De là cette ardeur à briser les règles, à innover, qui lui fit perdre toute mesure.

Jusque-là, — pensaient ces jeunes gens qui oubliaient qu'un nommé Racine avait vécu, — il ne s'agissait que de rendre une idée par l'image, une impression par un relief, une vision par un trait. Eux nés à la vie de l'esprit, il s'agit de représenter le reflet d'une idée plus que l'idée elle-même et d'animer dans l'âme du lecteur non ce qui y vit déjà, mais ce qui y sommeille. Le symbolisme prétendait être, en somme, le Prince charmant de la Poésie française.

Rôle délicat et qui réclame un doigté infini. Au lieu de graver, de tailler ou de peindre, on va indiquer ; au lieu d'imposer, on va suggérer. Fi de la vigueur qui précise. Remplacez-la par une sorte de nonchalance qui flottera sur la page pareille à ces nuées légères qui, à l'aube, s'étirent entre la terre et le ciel. La rime à la fin du vers sonnait en fanfare. L'assonance

remplacer ce son trop brutal par une broderie de harpe. Le mètre alexandrin enferme la pensée dans un cadre par trop géométrique. Qu'à cela tienne, on le brisera. Le hiatus acquerra une mobilité infinie, sautillera le long des poèmes comme un moineau dans un jardin. Quant aux mots, il sera le triomphe du voisinage. Enfin les contours se fondront, les reliefs disparaîtront et bientôt le cabinet de travail des symbolistes ne sera plus éclairé que par une triste veilleuse comme une chambre de malade.

Depuis lors, les années ont sombré une à une dans les précipices du passé. Le groupe symboliste, qui, en vertu des tendances de ses membres à l'individualisme, ne pouvait demeurer cohérent, s'est dispersé. MM. Gustave Kahn, Vielé-Griffin, Laforgue, Mallarmé partaient en exploration dans les pays inconnus, à la recherche d'un vers assez désarticulé pour rendre sensible l'Inconscient. Quelques-uns, ayant oublié que la plus parfaite liberté ne se mesure point à la licence, mais au contraire à sa faculté de se discipliner volontairement, ne sont jamais revenus. D'autres sont morts après avoir gâché des dons estimables ou sont devenus des théoriciens impuissants. D'autres enfin — je pense à Jean Moréas, je pense à Henri de Régnier — ont franchi le cap dangereux où tant de jeunes cerveaux sombrèrent et, pénétrant d'un pas toujours plus ferme dans une vie féconde et haute, ils ont reconnu la puissance incomparable des libres disciplines et que tout effort d'art — comme tout effort social — ne vaut que par ce qu'il renferme d'aptitude à l'ordre et à l'organisation.

Sur M. Henri de Régnier lui-même, M. Martin-Mamy écrit joliment :

Qu'il erre parmi les paysages romantiques ou les classiques jardins de Versailles, qu'il étudie d'Annunzio, Taine, Stendhal, Barbey d'Aurevilly ou Villiers de l'Isle-Adam, Chénier, Kipling, Pontchartrain ou Beaumarchais, ce critique ne soumet ses promenades à aucun plan déterminé. Un anniversaire, l'érection d'un monument, une publication constituent les prétextes propres à détendre des ressorts secrets et à mettre en mouvement les rouages de sa pensée.

Son attention ainsi provoquée ne va pas se mettre au service d'une thèse. C'est en toute indépendance d'esprit qu'il va chercher la Beauté.

Ne vous est-il jamais arrivé, un jour d'été, d'errer dans la campagne?— « Je n'irai que jusqu'à l'endroit où ce chemin s'achève », vous êtes-vous dit. Puis, arrivé là, un sentier au-dessus duquel se rejoignent les branches a appelé vos pas. Ce sentier vous a conduit à un autre et, parti de la maison pour une heure, vous n'êtes rentré qu'au soir.

Ainsi va M. Henri de Régnier. D'idée en idée, il flâne, n'ayant d'yeux que pour ce qui ravit les yeux. Ah! que lui importent les classifications arbitraires et provisoires, les écoles qui passent avec les hommes qui les composent, les dogmes qui jettent l'anathème et prétendent attiser la divine pensée à la mode d'une époque !

Une différence entre les voyages parmi les productions de l'intelligence et les voyages à travers le globe. Dans un cas comme dans l'autre, sortir de chez soi nous apprend qu'il existe de beaux pays ailleurs que là où nous naquîmes et de belles œuvres en dehors des formules vaines que nous dé-

crétâmes. Et M. de Régnier a assez d'orgueil pour savoir être humble de temps en temps.

M. Henri de Régnier sait tout cela. Aussi il admire volontiers. Marque d'intelligence. Il admire plus ou moins vivement, mais il admire. S'il formule des réserves, c'est avec discrétion. S'il condamne, c'est avec cette galanterie souple et légère dont on use pour injurier les femmes dans les salons où l'on est spirituel. Surtout point de cette critique dogmatique qui semble être le fruit naturel des grandes époques littéraires; mais plutôt de cette critique d'impression, capricieuse et voluptueuse, qui fleurit aux époques d'anarchie littéraire telles que la nôtre.

§

Sous ce titre « Une opinion allemande sur l'aviation militaire », M. Albert Touchard rapporte — **La Revue des Français** (25 novembre) — les propos d'un officier allemand « proche parent et collaborateur intime du comte Zeppelin », au sujet de la « maîtrise des airs ».

Le ministère de la Guerre allemand ne sait s'il doit accepter le principe d'une souscription publique pour le doter d'aéroplanes. Cette hésitation, l'interlocuteur de M. Touchard l'explique ainsi :

C'est que nous croyons en nos vaisseaux aériens. Nos *Tafschiffe*, mon Dieu, a-t-on assez raillé leurs dimensions encombrantes, leurs exigences, leur fragilité, les catastrophes même de notre flotte aérienne... presque aussi nombreuse, il faut le reconnaître, que celles de votre flotte maritime. D'abord, ils ont besoin de constructions spéciales, d'un port à dirigeables, pour s'enlever ou pour atterrir...Eh! bien, pourquoi pas? Des ports à dirigeables, nous en avons à Metz, à Strasbourg, à Francfort, Baden-Baden, Friedrichshafen, Dusseldorf, Wiesbaden, Cologne, disséminés un peu partout dans nos marches occidentales; nous venons d'en créer un à Hambourg, où des dirigeables comme le *Hansa*, qui peut rester en l'air 40 heures avec un rayon d'action de 2000 kilomètres, apporteront à l'éclairage de nos escadres un concours tout de même un peu plus sérieux que celui de vos hydroplanes, si j'en crois les résultats du meeting de Saint-Malo ou des manœuvres en Méditerranée.

Nos armées entrent-elles en campagne? Confortablement à l'ancre dans leur port d'attache, nos dirigeables se sont envolés à l'heure voulue; ils sont venus, en quelques heures, survoler le grand quartier général avec lequel, au surplus, ils restent en relations permanentes par la télégraphie sans fil; ils ont pris les ordres, accompli leur mission, reconnaissance ou autre, et cela, même de nuit — ils ont un projecteur et d'excellents compas de route, — même par mauvais temps — ils ont de vastes kiosques vitrés, d'où l'on observe très confortablement; leur mission terminée, ils regagnent leur port d'attache, où ils trouveront des rechanges d'essence, de gaz et toutes les réparations nécessaires, tandis que d'autres auront repris le service qu'ils assurent ainsi, sans interruption.

Qu'ont-ils à redouter? Les balles de fusil? Des piqûres de mouche instantanément cicatrisées et qui ne comptent pas; et quant aux blessures

sévères, un dirigeable bien compartimenté vole avec deux ou trois partiments crevés.

s circonstances atmosphériques ? Il faut un vent de 21 mètres, ce les marins appellent « grand frais », pour empêcher un *Hansa* d'aer vent debout... nous ne craignons à vrai dire que l'orage ; aussi e-t-il encore que nos pilotes novices le fuient comme gribouille, au ie d'un atterrissage hasardeux; les autres, les vieux routiers, se conent de le saluer en le tenant à distance respectueuse. J'allais dernière- t de Wilhelmshaven à Flensburg et réussis, sans difficulté, par quels changements de route, à manœuvrer entre deux orages dont la renre paraissait d'abord inévitable. Enfin, comme je vous l'ai déjà dit, — *gesagt* — notre interlocuteur affectionne tout particulièrement cette ression à laquelle un certain geste coupant de la main imprime je ne quoi d'irrévocable, de *classé*,le L.T. qui a une vitesse moyenne de 50 mètres...(1) Il peut — et cela,*ganz bequem*,sans se fouler,comme vous , — pousser sa petite reconnaissance de Metz à Cherbourg, voir *ou e*, sur son parcours, mille choses intéressantes, et s'en revenir au port, avoir atterri, dans les 48 heures.

l'officier allemand dédaigne les aéroplanes. Voici une de ses déclaons les plus impressionnantes :

os dirigeables, dit-il enfin très posément — et son regard un peu durci it comme figé dans une sorte d'impassibilité satisfaite, par où s'af- e, parfois un peu ingénûment, la conscience allemande de la force — dirigeables peuvent enlever 2.000 kilogr. d'explosifs, contenus dans des bes à parois ultra-minces, d'un type étudié longuement par le ministère a guerre, essayé à plusieurs reprises aux polygones de Metz et de Jeorg...; ces bombes, que le dirigeable, après avoir stoppé, projette au en d'appareils de visée, nous ne comptons pas, assurément, les gaspil- comme on nous en a prêté un peu niaisement l'intention, sur des pes en ordre dispersé, ou sur des villes fortifiées. Opérations oiseuses ui *ne paient pas*. Mais, supposez quelques-uns de ces gros pétards, bant à l'improviste sur une gare en plein travail de mobilisation...; ien encore la nuit, la veille d'une bataille décisive, dans la plaine; où e l'armée française endormie rêve de la revanche, sur le parc d'artille- qui renferme les trésors de votre admirable matériel... ; il y a là un eur moral plus encore que matériel et dont nous nous promettons beauo.

ette manière de raisonner ne nous paraît très puérile que de la t d'un adversaire. Qu'il puisse y avoir quelque vérité au fond ne semblable vantardise recueillie au delà ou en deçà du Rhin,cela ne la mesure du devoir qui incombe à la diplomatie et qui est

... Ces prévisions se sont réalisées. Le dirigeable L. T., construit pour la ne, a 160 m. de long, cube 22.000 m. et peut enlever 7.500 kilogr. de lest. Il lé tout récemment pendant 29 heures sans arrêt, de Friedrichshafen à l'île lgoland et retour, et couvert ainsi, d'une traite, la distance de 1.600 kilomè... — Note de l'auteur.

d'empêcher l'utilisation guerrière de pareils engins. Il suffit qu'i exaltent l'énergie nationale en temps de paix. Cela, ils s'en acqui tent à merveille. Quelles épouvantables leçons entraînerait une exp rience complète de leurs vertus destructrices !

§

Par les soins de M. Jean Hanoteau, **la Revue hebdoma daire** (30 novembre) publie les « Souvenirs d'un témoin de retraite de Russie et des campagnes de 1813 et 1814 ». Ce témo — Dominique Renaud — conte avec bonne humeur. Il écrit tra quillement, à propos de la troupe qui voulait fusiller un Russe p pendant son sommeil : « C'étaient des hommes qui revenaient d'E pagne où ils n'avaient pas été habitués à faire des prisonniers.» Ce est un peu effrayant, même si l'on sait que le « sentiment » n'e pas un bagage de guerre. Aussi bien, l'Espagnol du XX^e^ siècle déteste si fort son contemporain français qu'en mémoire de la cam pagne napoléonienne, mémoire patiemment entretenue dans les ma ses par les moines et le clergé.

En route, de Dresde vers la Bohême, Dominique Renaud a v par exemple, ceci :

En passant dans un petit bois voisin, j'aperçus quelque chose qui remu entre des broussailles ; je fus voir et quel fut mon étonnement, en voya un homme, les jambes enfoncées jusqu'aux genoux dans une terre gras et le corps renversé sur son sac. C'était un pauvre soldat autrichien était comme cela depuis la veille. Il y serait probablement mort si perso n'était venu à son secours. Je l'aidai à sortir de là. Comme il n'avait ri pris depuis la veille, il était très affaibli. Je n'avais qu'un morceau de p que je lui donnai en recommandant à des soldats de le conduire au dé des prisonniers. Après, je continuai mon chemin et rejoignis quelq connaissances du corps auquel j'étais attaché.

Plus loin, ce brave homme écrit négligemment :

Tout en faisant ripaille sur la route de Prague, nous entendions la fo canonnade qui avait lieu dans la vallée de l'Elbe. C'était la direction qu avait donnée au corps de Vandamme, dont on attendait des merveilles ap les succès obtenus à Dresde ; mais l'armée russe, commandée par S. A le grand-duc Constantin, l'ayant arrêté dans sa marche, nous reçûmes au l'ordre de rétrograder vers Dresde. J'étais alors aux frontières de Bohême, dans la maison et dans la même chambre où Moreau avait re le dernier soupir. Le maître de la maison nous montrait où le général av été couché.

C'était un enfant de la France, ami de son pays, mais qu'un envi rival en avait détourné.

L'incertitude où nous induit cette dernière phrase ne manque d'agrément.

Maintenant, accompagnons Dominique Renaud en marche sur ipzig :

Arrivés devant la ville, on trouva un ordre qui défendait d'y entrer, pas me pour y prendre des vivres, sans une autorisation spéciale. Le corps maréchal Marmont eut l'ordre de se mettre sur la route de Berlin. On établit dans un champ, près d'un potager dont l'entourage avait dis- u. Je m'étais établi là, laissant mon cheval manger des choux et autres umes en attendant que je puisse lui donner autre chose, assis sur une èce de sillon. Un officier d'artillerie, blessé au bras, vint se mettre à é de moi. Pendant qu'il me racontait la mauvaise chance qu'il avait eue tre atteint par un des premiers boulets du prince de Suède, un autre ilet vint en roulant mourir à deux pas de nous. Nous étions derrière deux fameux régiments d'artillerie de marine. Nous ne pouvions con- voir comment ce boulet était parvenu jusqu'à nous sans faire sensation s les rangs, mais, le corps se mettant en mouvement, l'officier blessé pitaine Ferrari) dit : « Oh ! les deux régiments vont en avant. Ils au- nt bientôt bousculé les autres ! » Nous entendions des détonations étour- issantes, mais dans l'assurance que l'ennemi serait repoussé, nous étions rfaitement tranquilles à faire griller sur un feu que nous avions allumé elques pommes de terre que nous avions déterrées dans le potager. urtant nous regrettions qu'on ne laissât entrer en ville ni blessés ni ployés aux vivres. La journée se passa très bruyamment et quand, vers brume, on vit revenir les régiments de marine ayant perdu presque tous rs officiers et les corps réduits au tiers, on augura que cela allait mal. algré cela, l'officier d'artillerie et moi restâmes dans notre verger.

Voilà de l'héroïsme tranquille, digne d'un officier d'intendance. nôtre est un excellent portraitiste, à l'occasion. Il pratique vo- ntiers l'ironie. A propos de Brienne, ne plaisante-t-il pas ainsi : C'est dommage que, dans cette école, on n'ait pas ajouté aux iences militaires celle de la modération. »

L'armée est rentrée en France, pour la suprême campagne. Re- ud note quelques types curieux :

Un autre grand gaillard, mais sur le retour, grand partisan du magné- me, voulait nous endormir à chaque station ; nous l'engagions à aller dormir Blücher et ses soldats ou à nous faire du feu quand nous en ions besoin. Nous avions encore un autre individu qui avait passé deux s à la Trappe. Il s'était mis là dans l'espérance d'éviter la conscription ; ais la loi l'avait déniché de là, et voyant qu'il était difficile d'en faire un ldat, même un peu passable, on le fourra dans la paille et le foin. Il se dommageait bien du silence qu'on avait exigé de lui au couvent ; c'était vrai moulin à paroles, mais son courage n'excédait pas celui du lièvre : and il entendait un coup de fusil, il tremblait comme une feuille. Au remier coup de canon, il mettait du coton dans ses oreilles : il avait eu le oin de se procurer de quoi le faire. En revanche, il avait conservé des ésirs monastiques ; il ne passait jamais devant une église sans y entrer. ussi, un jour, il manqua de s'y faire prendre par les Prussiens. Il ne

s'en sauva que grâce à un sonneur qui lui indiqua un chemin détourné. « Trente-six mille noms d'un rat ! — c'était son juron — qu'ils m'ont fait peur, ces Prussiens ! » Cela nous porta à lui demander ce qu'il allait faire si souvent dans les églises. Etait-ce pour en admirer l'architecture ou les monuments ? « Non, dit-il, je peux bien le dire à vous autres, qui en souffrez comme moi. C'est pour prier la Vierge de donner la colique à tous ceux qui sont cause de la guerre. — Et croyez-vous que cela la ferait cesser ? — Oh ! j'en suis sûr, car je l'ai souvent, et je sais ce que cela vaut ! »

Ce « riz-pain-sel », quoi qu'il ait accompli de valeureux, juge plutôt la guerre en bourgeois. Après « les affaires de Laon, de Soissons, de Craonne », il confesse, et ces lignes closent ses souvenirs (remarquez comme les dernières empruntent le ton des cantates qui paraphrasaient les adresses de Louis XVIII) :

Notre situation était loin d'être gaie. Cependant, comme la France est le séjour de la gaieté, nous en prîmes notre parti en apprenant le lendemain matin qu'on avait ordre de manœuvrer de manière à se rapprocher de Paris. Sans que cela fût rassurant, nous nous disions que peut-être on avait pris cette résolution avec l'intention de réunir toute les forces sur un même point afin de donner une bataille générale pour préserver Paris et, en cas de succès, de repousser l'ennemi jusqu'au Rhin, et alors faire une paix convenable pour tous et finir une guerre ruineuse et généralement détestée.

Arrivés aux portes de la capitale, je supposais que l'on nous mettrait devant Saint-Denis ou aux Buttes-Chaumont pour empêcher l'ennemi d'entrer, mais nous fûmes passer la Seine du côté de Charenton, et on nous envoya à Essonnes, sur la route de Fontainebleau. L'empereur était aussi de ce côte-là, avec ce qui lui restait de sa Garde, de manière que notre pauvre Paris en était réduit à sa garnison, à la garde nationale et aux élèves des Ecoles. Voilà ce que l'on avait pour garantir une des grandes villes du monde contre une armée européenne ! Heureusement que cette armée avait pour chef un bienfaiteur de l'humanité. Ce bienfaiteur de l'humanité fit taire les foudres de la destruction, calma les passions, et la paix reparut sur la terre et dans le cœur des mères.

§

De M. Marcel Martinet, — **Les Marges** (décembre) — poème païen, d'un art et d'une inspiration très séduisants :

CHANSON DE FAUNE

Cueillons les raisins que l'ombre nous tend,
Les grappes de l'aube, ô rêveur, n'étant
Qu'une trahison dans la nuit propice.
La branche a craqué... Marche prudemment,
Retiens ton haleine, et le bois complice
Te révèlera son enchantement.

La sève des bois sous ma toison rousse
Coule ; mon désir imprègne la mousse
Où ne pèsent point mes sabots velus ;
L'oreille dressée, haletant, j'épie
Derrière un buisson la nymphe assoupie
Dont le fruit secret ne se cache plus.

La belle-de-nuit penche sur sa tige ;
Je tremble ; mon sexe impudent s'érige,
Flairant les détails du corps allongé ;
Mon gosier est sec, mes yeux jaunes guettent...
Soudain j'ai quitté mon nid de baguettes,
Mes doigts inquiets pillent le verger.

Pour savoir d'encor plus rares mystères,
Tu surveilleras les jeux solitaires
Des vierges dansant sur le gazon ras :
Leurs chants vont s'éteindre... Et les feuilles vertes
Luiront de leur chair où tu surprendras
L'art délicieux des langues expertes.

§

Memento. — *Le Quadrige* (novembre, n° 1) paraît à Toulon. Doit être nsuel. Ses principaux rédacteurs sont : M^me^ Henriette Sauret, l. Claude Lafontaine, Sylvain Royé, G. Picard. M. A. Arnyvelde pré-te au public le nouveau recueil qui n'a d'autre programme que de bien re: « Nous publierons des poèmes, des articles de tous ceux qui vou-nt être vrais, être jeunes. » Cela promet des numéros d'au moins cent ges.

Le Cahier des Poètes (novembre) est une nouvelle revue niçoise. Ses fon-teurs : MM. Ch. Calais, Louis Géry, Jean Savoye et Victor Rocca, se posent, les cinq fois par an que paraîtra leur organe, « de présenter un leau aussi complet que possible de la production poétique moderne. s poètes les plus en vue de la génération seront étudiés, soit par groupes, t isolément. Des poèmes inédits de chacun d'eux accompagneront ces des. Toute une première partie du *Cahier* sera donc régulièrement em-yée à faire connaître leurs œuvres au public. La Revue publiera égale-nt des poèmes qui auront paru, en Comité de lecture, déceler un tem-rament original et sincère, sans parti pris d'école ou de « camaraderie ». Dans le premier numéro, qui est d'une belle matière, M. Francis Caro ite des « Indépendants et Fantaisistes », M. Claudien donne : « Un hôte la nuit », MM. J.-M. Bernard, R. Bizet, T. Derème, Fagus, E. Gaza-n, T. Klingsor, M. Martin, A. Mercereau, J. Pellerin, A. Salmon, -J. Toulet, Léon Vérane donnent des poèmes et, après ceux-ci, viennent s œuvres poétiques des quatre fondateurs de la revue.

Les Marges (décembre) : « Sur l'art de traduire », par M. Pierre Lièvre. M. Marcel Coulon : « Une erreur romantique en esthétique. »

L'Ile Sonnante (décembre) : — M. Tristan Derème : « La Gloire. » — Ch. Callet, une pathétique « Rêverie sur un centenaire ». — M. Michel y : « Le Journal à deux sous », article riche en bonnes raisons pour sou-

tenir un projet de loi peut-être moins bon. — Poèmes de MM. J. Ochsé, F Schmickart, M. Martinet.

Revue bleue (30 novembre) : — Léon Tolstoï : « Un projet de mariage.

La Revue de Paris (1er décembre) : — « Les Cuirassés de terre », p M. H.-G. Wells. — « Les Origines de Paris capitale », par M. C. Jullia — « Paul Hervieu », par M. Paul Gaultier. — Le Mysticisme de Gusta Flaubert », par M. Grappin.

Les Rubriques nouvelles (1er décembre) : — MM. J. Muller et G. Picar « La Génération nouvelle et l'esprit nouveau. » — « Aux poètes morts je nes », par M. H.-E. Gonnelle.

Le Parthénon (5 décembre) : — Mlle H. Miropolsky : « La Femme et s activité économique. »

Revue du Temps Présent (2 décembre) : — « Seize lettres inédites Mme de Staël ». — Poèmes de Mme Hélène Seguin et MM. J.-M. Berna et P. de Bouchaud.

La Route (15 décembre) : — « Le Machinisme et la classe ouvrière par M. Stéphan Pad. — « L'Amour... et l'éducation des jeunes filles », p Mme Simone Brive. — « Sébastien Faure », par M. Seulh.

La Revue critique (25 novembre) : — « Les Leçons de Florence », p M. J. Longnon. — « Le Sens de nos vieux poètes : Maître Adam, Tristan Théophile », par M. J.-M. Bernard.

Le Correspondant (25 novembre) : — *** : « La Faillite de la Diplom tie ». — « Benoît XIV », par M. de Laborie. — « Les Conférences sur l' de Ruskin », par M. Adrien de Lens.

La Phalange (20 novembre) : — « Petits cantiques », par M. Dan Thaly. — Les deux premiers actes de « Gygès et son anneau », de Hebbel, dans la traduction en vers de MM. Schlincker et Hizet.

Le Parvis (décembre) : — Poèmes de MM. Saint-Georges de Boul lier, Paul Fort, J. Noir.

La Revue du Foyer (1er décembre) : — M. Péladan : « Les Arts : le siècle. »

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Victor Hugo et Juliette (*Le Temps*, 6 décembre). — Les livres annotés Racine (*Ibid.*, 30 novembre).

Victor Hugo fut-il trompé et dès la première heure, par sa m tresse Juliette Drouet ? M. Jules Claretie l'avait cru, d'après cert nes lettres d'Alphonse Karr, mais il est maintenant avéré que lettres sont antérieures au début de la liaison du grand homme de la petite actrice. La rectification est due à M. Louis Barth grand collectionneur et déchiffreur de manuscrits. C'est lui qu acquis tout récemment les lettres d'Alphonse Karr à Juliette. C lui permet d'écrire à M. Claretie, qui en a fait part aux lecteurs **Temps** :

Les documents *que j'ai sous les yeux* défendent la princesse Negr

re l'accusation d'avoir oublié, au profit d'Alphonse Karr, ce qu'elle it à l'auteur de *Lucrèce Borgia*. La lettre où Alphonse Karr, en quête gent, sollicite son amie, qu'il regarde « comme sa femme », de lui e une avance ne porte pas de date. Mais elle est certainement antérieure t dans son ton le démontre) aux relations d'amour qui s'établirent le évrier 1833 entre le dramaturge romantique et sa belle interprète. La du 23 décembre 1835, que vous lui assignez, se réfère à une autre re. Et encore le rédacteur du Catalogue insuffisant a-t-il mal lu le tim- de la poste, pourtant très distinct, qui porte 23 décembre 1833. Cette re est décisive en faveur de Juliette. Alphonse Karr, qui a cessé de la yer, se plaint de son silence. Il s'en étonne ainsi : « Je suis affligé que conseils ou autrement vous n'ayez pas gardé avec moi le ton affec- eux qui convenait. »

t M. Claretie continue, commentant la découverte de M. Barthou :

es lettres d'Alphonse Karr, M. Louis Barthou a bien voulu me les com- iquer. Pauvres papiers à demi déchirés, jaunis, et où les pains à cache- en usage autrefois semblent aujourd'hui des taches. L'encre en est enue pâle... Et la passion aussi pâlit d'une lettre à l'autre.

'écrivain, à une heure décisive de sa vie, offre à Juliette le mariage :

Il faut, ma belle Julie, que tu prennes une décision ; tu parais attendre r la prendre que tes affaires soient fixées. C'est ce que je ne puis pas lettre.

Si, ce qui paraît aujourd'hui livré au hasard, tu te trouves être plus e que moi, je prendrai sans scrupules, sans hésitation, la moitié de ta e fortune.

Si tu n'as rien, tu dois de même ne pas hésiter à partager avec moi le t de mon travail, et j'aurai bien de la force et du courage quand je tra- lerai pour toi.

... Je puis sans me fatiguer gagner cinq cents francs par mois et s vivrons tranquillement.

D'autant, ma belle fille, que je ne vois pas trop comment je ferais pour e loin de toi...

Mais il faut que tu aies pris une résolution... »

omment un amoureux peut-il vivre loin d'une adorée qui hésite à par- r son existence ? A cette interrogation de l'auteur de *Sous les tilleuls* ie se charge de répondre. On se sépare et l'on continue à souffrir, ou se console loin les uns des autres. L'histoire est banale.

lphonse Karr écrit :

Dans un mois et demi, j'aurai fini un livre. Il me reviendra peut-être s un peu d'argent. Nous partagerons... »

es premières sont adressées à « Mademoiselle Juliette, boulevard Saint- tin, 5 *bis* », — et la dernière, fermée non plus d'un pain à cacheter, s de cire noire, — à « Madame J. Drouet, rue de l'Echiquier, 35 *bis* » : a tout un drame, un adieu, sans nul doute, un détachement entre ces ets maculés. Changement d'adresse, changement de sentiments. « *Ma iette...*, *ma belle Julie...* » disent les premières lettres. La lettre où utoiement disparaît ne dit plus que « *Ma chère enfant...* » et « *Adieu*,

Juliette ». Je regarde le timbre de la poste. Porte-t-il en effet la date qu'a relevée, en rectifiant, M. Louis Barthou ? Je n'oserais l'affirmer. Le 1835 dont parle mon érudit correspondant me paraît bien être, au contraire, 1833. Je viens de regarder le cachet à la loupe. « Comme j'ai répondu régulièrement à vos lettres, je ne vois pas précisément ce qui vous a empêchée de répondre à une dont j'attendais la réponse... »

O la fin du *Dépit amoureux* ! Eternel Molière !

M. Barthou a raison d'ajouter, en m'écrivant aimablement :

« Voilà bien, si je ne m'abuse, Juliette réhabilitée du fâcheux soupçon qu'une erreur de dates faisait sur elle. Quand ses lettres seront publiées — et je sais qu'elles le seront — on connaîtra toute l'influence heureuse que son intelligence et son bon sens ont exercée sur le glorieux poète auquel elle consacra sa vie. »

On voit qu'il reste un doute sur la lecture des dates de la poste. A quoi tient la réputation d'une femme ? A un chiffre plus ou moins bien encré. M. Claretie conserve dans son esprit ce doute qui se reflète dans l'ambiguïté de sa phrase. Donnons raison à M. Barthou, pour que le grand poète ait été plus heureux avec sa maîtresse qu'avec sa femme.

§

Autre histoire de grand poète, mais dénuée de femme. Il s'agit de la bibliothèque de Racine. Dans le même **Temps**, M. Paul Zahori nous explique qu'elle a échoué à Toulouse, qu'il l'a visitée, examinée. Racine était un grand annotateur de livres :

Si les spécialistes réussissaient, d'après l'encre plus ou moins pâlie, d'après l'écriture plus ou moins nerveuse, à assigner une date à ces annotations, nous pourrions assister à l'évolution du cerveau de Racine, et savoir ce qui le préoccupait particulièrement, à telle ou telle époque de sa vie. En tout cas, nous devinons sa méthode de travail : nous voyons surgir devant nous un homme que nous ne soupçonnons pas : païen dans l'âme, misanthrope à coup sûr, familier avec les idées les plus hardies, et n'aimant rien tant, autour de lui, que l'ordre, le calme, le confort, le classement minutieux des idées et des papiers ; un homme qui apportait dans le labeur du poète la régularité d'un notaire, et des goûts de calligraphie fort inattendus.

Il y a deux livres surtout que Racine paraît avoir lus, relus, commentés, annotés, avec une curiosité et une application inouïes. C'est d'abord le petit *Cicéron* in-16. La reliure est fatiguée — et Dieu sait si les reliures de ce temps-là étaient solides ! Les pages ont ce « fripé » spécial, cette patine facilement reconnaissable des ouvrages sans cesse feuilletés. Racine a plus d'une fois emporté ce *Cicéron* dans sa poche, en allant à Auteuil ou à Morfontaine — comme au temps de sa jeunesse où, sous les ombrages de Port-Royal, il lisait en cachette les *Amours de Théagène et de Chariclée*, malgré la défense de Claude Lancelot. Quel dommage que le format du livre soit si exigu ! Les marges, trop petites, ont obligé Racine à resserrer son écriture qui n'a plus sa netteté, son élégante clarté coutumières. La lecture

des annotations du *Cicéron* exige ainsi, malheureusement, plus de temps que n'en comporte une simple visite...

L'autre ouvrage dont Racine a fait de copieuses lectures, et dont il a, pour ainsi dire, souligné chaque mot au crayon, c'est encore un in-16 : le volume des poésies de Marot. A qui pensait l'ami de Mlle Champmeslé, quand il réunissait par une accolade ces vers du bon Clément :

Du ris de Mme D'Allebret

Elle a très bien cette gorge d'albastre,
Ce doux parler, ce cler taint, ces beaux yeux.
Mais en effet ce petit ris follastre,
C'est à mon gré ce qui lui sied le mieux ?

Oui, Racine a pratiqué Marot, Scarron, Cervantès, Molière ; oui, il était excellent latiniste, et si l'exemplaire du *Virgile* qui figure à la bibliothèque de Toulouse n'a point non plus d'annotations marginales, il n'en faut pas conclure que l'auteur de *Phèdre* soit demeuré insensible à ces *Géorgiques*, à ces *Eglogues*, où l'on voit, selon l'expression d'Autran,

Toutes les fleurs d'avril croître le long d'un vers.

Mais Racine n'est pas un fils de la littérature latine. Il doit tout à l'Hellade — ou plutôt il lui doit le plus pur de son génie. Ses maîtres sont Sophocle et Eschyle, et surtout Euripide et Platon. Soyez persuadé qu'il n'a jamais cessé, à aucun moment de sa vie, de lire les tragiques grecs. *Nulla dies sine linea :* pas un jour sans que Racine ne découvre une beauté nouvelle dans le riche butin où il puise. Il les a d'abord étudiés pour les admirer. Il écrit en marge d'une page d'*Electre :* « *Sophocle était pieux.* »

Ailleurs, d'un seul mot, il traduit l'impression profonde qu'il a ressentie : « *Calme* », dit-il d'un passage d'Euripide. Ou bien : « *Comique.* » Et encore *:* « *Ceci est fort tendre.* » Oui, il admire, il est subjugué, mais il voit clair. Il débrouille les ficelles ; il s'initie, par la seule lecture, aux mystères de la mise en scène. La plus grande partie des annotations marginales sont relatives à des indications de jeu théâtral. Racine commente les *Phéniciennes* d'Euripide : « *Raison pourquoy Antigone rentre* », fait-il remarquer, à côté du texte. Ensuite : « *Le chœur explique qui il est et pourquoi il est encore à Thèbes.* » Il fait de la psychologie : « *Polynice est toujours honnête.* » Et cette annotation encore : « *Aversion d'Etéocle pour son frère très bien marquée. Ils ne veulent pas se regarder.* »

Enfin Racine finit par oser critiquer ses dieux. Il indique, sans le moindre embarras, d'une plume concise et cruelle, que telle scène d'Euripide « *est languissante et n'est point nécessaire au sujet* ». A son tour, il se sent en pleine possession d'une maîtrise parfaite. Il ose dire ce qu'il pense, et il pense juste, en vrai Français héritier d'Athènes.

Si notre confrère M. Georges Ville, membre du comité d'inspection de la bibliothèque de Toulouse, publie le travail très complet qu'il entreprend sur les livres annotés de Racine, il y démontrera certainement ceci : que l'auteur d'*Andromaque* s'est toujours préoccupé des plus petits détails de mise en scène. Dans ses annotations, Racine revient sans cesse là-dessus, et il semble même qu'il insiste sur la nécessité du réalisme des attitudes, sur la logique de l'action, sur la vérité du décor. Espérons que M. Ville nous révélera aussi les raisons de l'indifférence de Racine pour *Œdipe roi* et

Œdipe à Colone : aucun de ces deux chefs-d'œuvre de Sophocle n'est annoté.

Une réflexion est peut-être venue à l'esprit du lecteur : c'est que Racine mérite les reproches des vrais bibliophiles. Quoi ! écrire sur les marges d'un livre ! Souligner — à la plume ! — des vers dans le texte ! Tracer des accolades au crayon ! Mais c'était du vandalisme ! Faudrait-il, par hasard, répéter le mot fameux d'un personnage de Frédéric Soulié : « Racine, monsieur, Racine est un polisson » ?

Eh ! non, il ne faut point répéter ce mot injuste. Nous l'avons dit : Racine calligraphiait avec infiniment de goût. Partout où il a mis sa signature sur les exemplaires lui appartenant, il l'a fait avec un soin extrême. Le plus souvent, il signait au-dessous des chiffres romains indiquant la date de l'édition, tout au bas de la page de titre. La signature de Racine ne tranche jamais sur les caractères d'impression si élégants employés alors : elle *termine* logiquement la page, dont rien ne détruit l'harmonie, d'autant mieux qu'aucun paraphe ne s'étale, compliqué, vulgaire et déplacé.

On demeure constamment frappé des précautions évidentes prises par Racine, quand il écrit en marge de ses livres, qu'il entourait de soins respectueux, et qu'il ne devait point prêter à La Fontaine. Mais on remarque pourtant que l'écriture devient moins sèche, moins alerte, dans les annotations du *Platon*. M. Massip, le distingué administrateur de la bibliothèque de Toulouse, croit — et nous croyons comme lui — que ces annotations sont de l'époque où Racine, fatigué, en disgrâce auprès de Louis XIV, se recueillit avant de mourir. Ce courtisan, qui restait inconsolable, dit-on, d'avoir perdu la faveur du maître, lisait Platon, dans la solitude. Il écrivait sur les marges du vaste in-folio : «*Le monde est un animal farouche dont on étudie les inclinations*. » Et puis encore : « *La sagesse est une orpheline dont quelque malheureux esclave s'empare et l'épouse par violence.*»

Quant à la nomenclature des livres qui ne portent pas d'annotations elle est sans valeur, la bibliothèque de Racine ayant été « enrichie », par son fils, d'abord, puis par Lefranc de Pompignan, à qui il l'avait léguée.

R. DE BURY.

THÉATRE

Odéon : *Dans l'ombre des Statues*, pièce en 3 actes, de M. Georges Duhamel (26 octobre). — M. Henri Lavedan et la Comédie-Française. — Comedie-Royale : *Les Phares Soubigou*, comédie en 3 actes, de M. Tristan Bernard. *Dozulé*, comédie en un acte, de M. André Picard (4 décembre).

C'est certainement un grand plaisir de dire beaucoup de mal d'une pièce qu'on n'a pas aimée. Ne vous dépêchez pas de célébrer ma méchanceté. J'ajoute tout de suite que c'est également un grand plaisir de dire beaucoup de bien d'une pièce qui vous a plu. J'ai vu l'année dernière à l'Odéon une pièce de M. Georges Duhamel, *La Lumière*. Je ne sais pas si vous vous rappelez tout le mal que j'en ai écrit. Elle m'avait franchement déplu. J'avais vu en elle le

modèle de la pièce ultra-littéraire, dans laquelle il y a plus de phraséologie que de vie vraie. Tel je pensais cela, tel je l'ai dit, et c'est un sujet sur lequel je n'ai pas changé d'avis. Seulement, où j'ai changé d'avis, c'est sur son auteur, et je voudrais bien m'en expliquer un peu. Ce changement ne s'est d'ailleurs pas fait d'un coup, il a été par petites étapes, dont la dernière est même toute récente. Je ne sais aussi, en disant ce qui va suivre, si, faisant plus ou moins plaisir à M. Duhamel, je ne vais pas en même temps le déconcerter et même lui déplaire un peu. Mais qu'y faire? Il suffit que je pense ce que je dis et que je le dise en toute sympathie. Si je lui semble drôle, ce ne sera qu'une fois de plus, et une fois de plus j'en serai quitte pour éclater de rire, comme il m'arrive presque toujours à chacun de nos entretiens, devant l'air étonné, indécis, avec lequel il me regarde et m'écoute. Depuis *La Lumière*, en effet, j'ai fait la connaissance de M. Duhamel, et là a commencé ma surprise. Je me disais : l'auteur de *la Lumière?* un bon jeune homme assommant, plein de littérature, ampoulé de phrases. Eh bien! pas du tout. L'homme le plus simple, ayant même de l'esprit, avec une certaine gaieté. Je n'en revenais pas. M. Duhamel se rappelle-t-il la conclusion de notre premier entretien? « Mais vous êtes un homme gai! lui répétais-je. Et vous avez écrit *La Lumière!* Comme c'est curieux! » Sa nouvelle pièce, représentée récemment à l'Odéon, *Dans l'ombre des Statues*, est venue continuer cette surprise que je dis. C'est qu'elle ne contient pas seulement, cette pièce, deux actes de parfait théâtre, d'un théâtre vivant, prenant, sur un sujet pourtant purement intellectuel, que M. Duhamel a traité, — dans ces deux actes — avec une belle sobriété, mais encore elle montre chez son auteur la capacité d'un comique aussi fin que très naturel. Je me rappelais, en l'écoutant, l'autre pièce, la première, cette endormante *La Lumière*. En si peu de temps, une telle transformation! En si peu de temps, passer du domaine des phrases dans celui de l'observation réelle! Était-il possible que ce fût le même homme? Quant à la troisième étape de ma surprise, elle est tout près de nous, comme je l'ai dit. C'est la chronique des *Poèmes* dans le *Mercure* du 16 décembre. Vous l'avez lue. Vous avez vu quel joli morceau de moquerie elle est, cette chronique. Je ne sais pas si M. Duhamel a lu un petit livre de Rivarol intitulé : *Le Petit Almanach des Grands Hommes*. Il est probable que non. Ses préoccupations, ses dispositions littéraires ont plutôt dû le tenir jusqu'ici éloigné et ignorant de cette littérature... frivole. Quelle bonne rencontre, dans ce cas! Ce n'est pas trop dire, en effet, qu'il y a vraiment quelque chose de la merveilleuse et tranquille ironie de Rivarol dans les petits comptes rendus fantaisistes de cette dernière chronique. C'est même trop bien, pour un début, et ignorant du modèle. Pas un mot forcé. Le ton

le plus naturel. C'est si simple, dit si bonnement, qu'on croirait à des éloges vrais. Ah! dame, on n'est pas parfait. M. Duhamel nous a donné, dans le même numéro, un grand, très grand éloge de M. Paul Claudel. Cela détonne. Mais il faut être raisonnable, ne pas tout demander d'un coup. M. Duhamel a écrit *La Lumière*, il a écrit ensuite *Dans l'ombre des Statues*, puis cette jolie chronique malicieuse. Il faut lui laisser le temps. Dieu n'a pas créé le monde en un jour, M. Paul Claudel vous le dirait lui-même. Pour ma part, si cet éloge auparavant m'eût inquiété pour M. Duhamel, aujourd'hui il me laisse bien tranquille. Je ne puis croire qu'un tel dualisme puisse subsister longtemps chez un écrivain. C'est question de jeunesse, et de cet amour de l'art pour l'art et des choses volontairement difficiles qu'on trouve si beau à certain âge. Cela passera. M. Duhamel est sincère, certes. Mais *La Lumière*, mais son admiration pour M. Paul Claudel, et même, si j'ose le dire, certains vers qu'il écrit, tout cela n'est, chez lui, à mon sens, qu'une nature ajoutée, qu'un revêtement, qu'une illusion intellectuelle. Quel écrivain n'a pas passé par là? On s'éprend de certaines choses, d'un certain art. On en est pénétré, absorbé, possédé. Il semble qu'on se reconnaisse en eux et qu'ils soient notre réelle expression. Il faut du temps pour se chercher à travers cette illusion, la dissiper, et se trouver tel qu'on est vraiment. M. Duhamel, — qu'il me pardonne de jouer ainsi à l'oracle, ce dont je m'amuse tout le premier, — me dira des nouvelles de cela un jour. Le dramaturge de *Dans l'ombre des Statues*, l'ironiste qu'il s'est montré dans sa dernière chronique finiront bien, tôt ou tard, par prendre le dessus. Je ne lui donne pas dix ans pour abominer *La Lumière* et s'étonner, en n'en sentant plus rien, de son grand amour pour les travaux de M. Paul Claudel.

Pour dire maintenant quelques mots de **Dans l'ombre des Statues**, vous connaissez certainement le sujet de la pièce. Sujet purement intellectuel, comme je l'ai dit, et extrêmement intéressant. Un jeune homme, Robert Bailly, a eu pour père un écrivain célèbre, admiré du monde entier, Guillaume Bailly. Depuis sa naissance, il a été élevé, il a grandi, il a vécu dans le culte de ce grand homme, dans le cadre même où cette gloire s'est développée. Sa mère, et son précepteur Alain Mostier, le secrétaire et le collaborateur de Guillaume Bailly, se sont appliqués à faire de lui comme une réduction de ce dernier, lui donnant ses manières, ses attitudes, le faisant se coiffer comme lui, parler comme lui. Ils lui ont fait lire ses livres, l'en ont imprégné. Ils comptent qu'à son tour, en en écrivant de pareils, il continuera cette grande œuvre. C'est autour de lui, toujours présente, dans les moindres choses comme dans les moindres faits, la grande figure paternelle. Cependant, quelque chose au fond de son être, malgré lui, rend Robert secrètement étranger à cette gloire,

mal à son aise dans ce milieu. Il lui semble qu'il joue un personnage artificiel, différent de sa personne réelle. Nous le voyons dès le premier acte. Nous sommes au matin du jour de l'inauguration du monument de Guillaume Bailly. Toute la maison est pleine et agitée des préparatifs de cette cérémonie. Dans une pièce, un orphéon répète la cantate qu'il jouera. Dans une autre, de nombreuses personnes attendent d'être reçues. Devant nous, des délégués de groupements politiques essaient les effets des discours qu'ils prononceront. Seul Robert Bailly reste par l'esprit indifférent à ces choses, sans intérêt pour ces parades, ne montrant qu'un goût médiocre pour la part qu'on veut qu'il y prenne, n'ayant qu'un désir : rester à l'écart, ne paraître en rien. C'est alors qu'un visiteur modeste autant que mystérieux, qui demande à le voir depuis le matin, que la domesticité a éconduit de pièce en pièce, et qui ne doit qu'au hasard de sa curiosité de se trouver devant lui, fait connaître à Robert Bailly qu'il n'est point le fils de Guillaume Bailly, mais celui d'un peintre obscur, pour lequel Mme Bailly eut un jour une faiblesse. Ce brave homme, qui avait jusqu'alors gardé son secret, vient de mourir. Auparavant, il a chargé un ami d'aller révéler sa véritable filiation à Robert Bailly. C'est là, dans la pièce de M. Duhamel, une fort belle scène, extrêmement bien conduite et d'autant plus remarquable que tout s'y passe sans insistances. Elle pourrait n'être que dramatique : elle est vraie, et le comique qu'y a introduit l'auteur augmente encore cette vérité. Cette révélation qu'il n'est pas le fils de Guillaume Bailly est pour Robert une véritable libération. Il comprend alors pourquoi il se sentait si étranger à cet homme, à son œuvre, à son milieu, à sa gloire. Pas son fils ! Le fils d'un autre ! Cela explique tout, cela le justifie lui-même. Quelle joie ! Il le dit : Il n'a jamais respiré comme il respire. C'est en lui comme un tumulte heureux. Il va pouvoir vivre sa vie vraie, il va pouvoir être lui-même. Et d'abord, il va partir. Il le faut à tout prix. Même le chagrin d'une jeune fille, sa compagne depuis son enfance, sa fiancée aujourd'hui, ne saurait le retenir. Il le lui dit sans ménagements : Il importe en ce moment d'être soi-même et à quelque prix que ce soit. Rien ne saurait plus compter, ni les exhortations du vieux Mostier, ni même quelques remontrances de sa mère. Il est en vraie révolte et dit son fait à chacun. Le personnage ainsi présenté, ne vous semble-t-il pas que Robert Bailly devrait partir, quitter ce milieu étranger, ce mensonge dans lequel on l'a fait vivre ? Que ce ne soit pas un acte sage, sans doute. Robert a la fortune, la considération. De passer pour le fils de Guillaume Bailly, il est quelqu'un. Partir serait un coup de tête, une folie. Mais justement ! Robert Bailly a vingt-trois ans. Il est à l'âge des coups de tête, des folies. Sans doute, s'il partait, reviendrait-il, ramené par l'habitude des choses quittées, par son affection pour sa mère,

par son amour pour sa fiancée. En tout cas, j'ai cette opinion que, dans la réalité, tel qu'il nous est présenté par M. Duhamel, il partirait. Et combien ce départ eût donné de force, de beauté à l'œuvre, eût encore élevé le sujet! Or. Robert ne part pas. Après s'être si bien révolté, après avoir si bien crié sa joie de sa libération, avoir si bien célébré à l'avance la vie qu'il va pouvoir vivre désormais, une vie humble, une vie étroite, une vie solitaire, mais au moins sa vie à lui, il reste. Et qu'a-t-il fallu pour cela? Rien, ou presque rien. Un court entretien avec sa mère, créature froide, hautaine, uniquement cérébrale, véritable statue de la dévotion littéraire bien plus qu'une mère sensible. Elle est là, elle dit des choses livresques, elle parle de la gloire du mort, du devoir de garder cette gloire intacte, de l'obligation de veiller sur elle, et cela suffit à dominer, à réduire Robert Bailly soudain effondré, à refaire de lui l'être docile, neutre, parlant un langage appris, faisant des gestes appris, renonçant à être lui-même. Il reste, et reprend sa place et son rôle à l'ombre de la statue de Guillaume Bailly. Voilà ce qui m'a fait partager l'œuvre de M. Duhamel en deux parties. D'un côté, les deux premiers actes, vivants, bien observés, humains, amusants aussi dans le meilleur sens du mot, écrits sobrement, simplement, véridiquement. De l'autre, le troisième acte, trop littéraire, presque exclusivement littéraire, théâtral, insuffisant avec ses ébauches de dialogue, ses choses à demi dites, manquant d'humanité, déconcertant par la conclusion qu'il apporte, par endroits même un peu obscur, ruinant presque par tout cela la beauté, la portée des deux premiers actes. Il est vrai qu'il reste ceux-ci, et c'est quelque chose. M. Duhamel y a montré, mieux : prouvé des dons d'observation, une sobriété de style, une finesse et une justesse de comique, et aussi un sens du théâtre indiscutables. Ces deux actes, c'est du beau et vrai théâtre.

Vous savez qu'il y a une affaire **Henri Lavedan-Comédie Française**. M. Henri Lavedan a retiré de la Comédie une pièce qu'on lui avait reçue récemment : *Servir*, et il reprend avec elle les autres œuvres qu'il avait au répertoire de la Maison : *le Marquis de Priola, le Duel, le Goût du vice. L'Intransigeant*, qui est un journal littéraire à bien d'autres et meilleurs titres que beaucoup de ses grands confrères, nous a donné sur cette affaire une interview de M. Henri Lavedan extrêmement intéressante. J'ai tenu à vous la faire lire ici.

L'émotion suscitée dans le monde des lettres par l'incident qui met aux prises la Comédie-Française et M. Henri Lavedan, nous faisait un devoir d'insister auprès de l'illustre auteur du Duel, *pour qu'il voulût bien nous dire toute la vérité. M. Lavedan a bien voulu nous parler. Nous transcrivons ici ses déclarations :*

— Pouvez-vous, maître, avons-nous demandé, nous faire connaître vos raisons?

— Oui, à présent, je puis tout vous dire. Questionnez-moi, je vous répondrai.

D. — Eh bien, d'abord, cette lecture de *Servir*, qui ne paraît pas vous avoir laissé un souvenir très satisfaisant, comment cela s'est-il passé, maître?

R. — Vraiment? Vous voulez?...

D. — Mais oui. Comment et quand cela fut-il décidé entre vous et M. Claretie?

R. — Avec une soudaineté qui me surprit un peu. J'avais écrit à M. Claretie, à la fin des vacances, que je venais de terminer, pour la Comédie, une pièce en deux actes que je me proposais de « lui » lire chez lui, dès ma rentrée. Il m'avait répondu qu'il était très heureux de cette bonne nouvelle, sans me parler du Comité et de la formalité de cette lecture qu'il savait m'être plutôt pénible. Peu de jours après mon retour, hâté par un deuil cruel, et alors que je ne lui avais reparlé de rien, je reçus un mot où il me disait : « Etes-vous disposé à lire vendredi prochain (c'était dans deux ou trois jours) votre pièce au Comité? Je serais heureux d'inaugurer ces réunions par une réception. » Malgré ma répugnance pour la petite cérémonie qui m'a toujours paru un peu humiliante, même quand cela se passe le mieux du monde, je répondis que j'acceptais. Et, à l'heure dite, je fus exact.

D. — Vous trouvâtes M. Claretie qui vous attendait et vous reçut avant la réunion?

R. — Non. J'allai déposer mes affaires dans la loge de M. Truffier, qui m'offrit aimablement l'hospitalité, et j'attendis en sa compagnie qu'on vînt nous prévenir que « c'était servi » et je descendis à la salle de lecture où tout le monde était déjà à table autour de M. Claretie. Saluts. Je fais le tour de la société. Poignées de main. Je lis.

D. — Des effets? Marques d'assentiment? de satisfaction?

R. — Non. Le bronze. A la fin de l'acte...

D. — Qui dure combien?

R. — Une grande heure. A la fin quelques applaudissements, discrets et polis.

D. — Et puis? Sur la pièce?

R. — Rien, des paroles vagues, brèves... Mais, sans doute parce qu'on se rend compte que c'est ce à quoi je tiens le plus, surtout en ce moment, on ne tarit pas d'éloges sur mon grand talent... de lecteur! Je fais signe que je suis sensible. Et au bout de cinq minutes de gêne silencieuse, j'entame le deuxième et dernier acte, ma pièce n'en ayant pas davantage.

D. — Après le deux?

R. — Rien. La glace. Aussitôt, d'ailleurs, à peine ai-je lâché le dernier mot, M. Claretie est debout, ses clefs à la main, tel le geôlier; il m'ouvre la porte de son cabinet où je pénètre, ayant en hâte rassemblé les feuillets de mon manuscrit. Il me fait : « Une minute! Simple formalité... » Me voilà seul dans ce beau cabinet où j'ai attendu plusieurs fois déjà au cours

de la vie, et je reconnais la pendule amie dont les minutes, en ces instants, comptent double, comme la voix de l'administrateur. J'en compte vingt, au bout desquelles M. Claretie vient me visiter. Il me paraît très troublé. Je lui dis : — Eh bien? — Eh bien, ils ont peur, oui, on a peur.

— De quoi ?

— Sujet dangereux... Oh, très généreux, mais dangereux... La pièce, hors de cause ! Mais... mais... mais... Nous prévoyons de l'effervescence... Que sais-je!...

— Enfin, quelle réponse m'apportez-vous ?

— Aucune, aucune !...

— Comment ! Aucune. Vous avez décidé quelque chose ?

— Non. Rien.

— Rien? Ah ça ! c'est une plaisanterie. Qu'allez-vous dire tout à l'heure à la presse, à l'information qui vous demandera ce qui s'est fait ?

— Eh bien, rien ! On ne dit rien. Il n'y a rien de fait, aujourd'hui, ni dans un sens, ni dans l'autre. Le jugement est remis. Nous ne savons pas... vraiment !...

Je crois me souvenir qu'alors je me fâchai un peu. Je dis avec énergie à l'administrateur : « Ah ! non, je n'admets pas ce rien. J'ai lu, à ces messieurs ; je veux une solution *immédiate*. Qu'ils me reçoivent ou me refusent, et vite, n'est-ce pas? Après, vous me parlez de remettre votre décision. A quand ?... De quoi ou de qui prétendez-vous la faire dépendre ? »

C'est alors que M. Claretie me dit : « De l'autorité supérieure ! Il nous faut l'avis du gouvernement... Le ministre ! Je demande, nous demandons tous le visa du ministre. Sans cela, impossible... » Se cramponnant à ce mot, comme à cette pensée, il me répéta : « Mon ministre ! mon ministre! » du même accent que M. de Charrette s'écriait : « Mon roi ! »

Je lui dis qu'en principe je n'avais pas peur de l'avis du gouvernement, quel qu'il fût ou dût être, mais qu'il me semblait là que le Comité s'aventurait dans une voie dangereuse, qui était de se retrancher, désormais, à tout propos, derrière le ministère.

« Demain, si on vous apporte une pièce sur la culture et la terre, qui vous laisse plongés dans la perplexité, vous invoquerez le secours du ministre de l'Agriculture; une autre fois, si c'est de la Bourse et du capital français, vous réclamerez à M. le ministre des Finances pour faire remonter le cours subitement en baisse de vos appréciations... Enfin, soit, ajoutai-je, j'accepte d'en référer à la consultation gouvernementale ; mais, je le répète, je veux une décision préalable et rapide. Prenez ma pièce ou refusez-la. »

— « Oui, oui, fit l'administrateur, eh bien ! attendez. »

— Je ne fais que ça.

— Je vais leur dire.

Et il rentra côté cour, me laissant, si j'ose dire, au jardin !

Au bout de dix minutes, il eut la bonté de venir me tenir compagnie.

— Eh bien ?

— Eh bien ! voilà : on a toujours peur; les avis sont très divisés, je ne vous le cache pas. Je crois que vous allez être reçu. Mais il est bien entendu, bien convenu, n'est-ce pas... Mon ministre ?... Du moment que vous acceptez...

— Oui, c'est convenu. Mais je vous en prie... Je sentais s'échapper, je le confesse, les trésors de calme et de patience amassés avec soin.

— Bon, bien ! Plus qu'une minute. On va voter, allons, on va voter.

Puis, franchissant à nouveau le seuil, ayant ouvert la porte de communication, il me dit: « Combien je suis confus !... Excusez ce petit tracas...» Et, vite, avant de refermer : « Et c'est pas fini ! Et c'est pas fini !»

Quelques instants après, il reparaissait ; et d'un air accablé : « Eh bien, c'est fait. On a voté. *Servir* est reçu. Voulez-vous *les* voir ? »

Je n'en avais qu'une petite envie. Et cependant la curiosité, l'intérêt des moments où l'on vit de façon curieuse et passionnée, me fit répondre : « Mais comment donc ! avec plaisir ! » Je rentrai donc dans la salle du Comité, où l'on se dispersait déjà.

D. — Et alors... se déridèrent-ils ? on vous parla? on vous adressa tout de même quelques bonnes paroles ?...

R. — Non. Si j'excepte MM. Albert Lambert et Truffier, l'exquise et bonne Mme Pierson, nul ne me dit un mot, même cordial. Alors, je partis.

D. — L'administrateur vous prit alors à part ? vous retint dans son cabinet ?

R. — Non.

D. — Et le soir? le lendemain ? il vous écrivit ? vous convoqua ?

R. — Non. Il ne me donna pas signe de vie pendant dix jours.

D. — Et vous, maître, qu'avez-vous fait à la suite de cette lecture ?

R. — Le soir même, à neuf heures et demie, j'étais chez mon illustre confrère et ami, M. Poincaré, qui veut bien m'honorer d'une affectueuse cordialité. Quoique chargé, sans faiblir, du poids formidable que l'on sait, il me reçut dans la minute. J'attendis moins jusqu'à trois heures de l'après-midi, rue de Richelieu. Je lui contai la chose et lui annonçai que je lui remettrais ma pièce. Il me promit de faire tout son possible pour la lire dans le moins long délai et décider ce qu'il conviendrait. Ai-je besoin de dire que, confus et reconnaissant, je lui donnai tout son temps.

Le lendemain, soucieux de la plus élémentaire correction, je vis MM. Guisthau et Bérard. En tous deux, je trouvai le plus délicat et sûr accueil.

Trouvant alors que le silence de M. Claretie se prolongeait vraiment trop, je lui fis dire par M. Truffier que j'en étais étonné et même blessé. Il m'écrivit aussitôt et la première phrase de sa lettre était :« C'est vrai, j'aurais dû vous écrire au lendemain de la séance du Comité.Je voulais le faire et c'est parce que je me proposais de vous écrire longuement que je ne l'ai pas fait. »

Ensuite, il m'avertissait charitablement que cela avait été dur, très dur. 3 voix seulement, me disait-il, ont déclaré la pièce reçue. Les autres suffrages m'ont été donnés, je ne dis pas arrachés, à la condition que l'œuvre fût soumise au laissez-passer de l'autorité supérieure.

Il ajouta cette phrase étonnante que je crus d'abord ironique et qui, en ne l'étant pas, acquiert encore plus de beauté : « C'est la reconnaissance des artistes pour les grands succès qu'ils vous doivent. C'est leur sympathique admiration pour votre talent qui leur ont fait écrire leur bulletin à la fois affirmatif et restrictif. »

Il me disait encore : Si le ministre n'y voit pas d'inconvénient, « allons-y »,

et tout aussitôt, reprenant de la gauche le « Allons-y » qu'il me tendait de la droite : « Quand je dis « Allons-y »,ça ne serait pas demain. Vous savez les engagements administratifs. »

Je ne répondis pas à M. Claretie. J'avais pris mon parti. Sans attendre que la décision du pouvoir supérieur donnât raison ou non à la prétention et aux alarmes du comité et de l'administrateur, je résolus de m'en aller, de mon plein gré, justement avant que l'on pût dire que j'étais influencé dans un sens ou dans l'autre par la réponse du ministre. Et je brusquai donc les choses. J'écrivis à M. le président du conseil, à MM. Guist'hau et Bérard, quel était mon dessein, et de cette minute je fus soulagé.

Or, après avoir donné ici, dans ce journal, les déclarations qu'on avait bien voulu reproduire, et ayant été déposer chez M. le ministre de l'Instruction publique une nouvelle lettre par laquelle, en le remerciant, je le priais d'avoir l'amabilité de laisser chez son concierge le manuscrit de ma pièce que je pensais reprendre un de ces jours, voici qu'en rentrant chez moi, hier, j'ai trouvé, s'étant croisée avec la mienne, une lettre de M.Guist'hau accompagnant la remise de *Servir*. Cette lettre, je suis heureux de la citer :

Cher monsieur Lavedan, 18 décembre.

Vous recevrez, avec cette lettre, le manuscrit de votre pièce *Servir* que vous avez bien voulu me communiquer.

Je l'ai lue, ai-je besoin de vous le dire, avec l'intérêt passionné qu'elle mérite. Mais, si vous ne pouvez douter des sentiments que j'éprouve vis-à-vis de son auteur, vous conviendrez néanmoins avec moi que ce n'est pas au ministre des Beaux-Arts qu'il appartient de décider de sa représentation : prérogative réservée, par le règlement, à l'administrateur général de la Comédie-Française.

C'est dans ce sèns que j'écris, ce jour même, à M. Jules Claretie.

Veuillez agréer, cher monsieur Lavedan, l'expression de mes meilleurs sentiments.

GUIST'HAU.

Je crois, n'est-ce pas, qu'après cette lettre je n'ai rien à ajouter ? Elle me confirme dans la résolution que j'ai eu la dignité, je n'ose dire en parlant de moi-même, mais toutefois je le dis, le courage de prendre, avant de la recevoir. Et même à présent, où la Comédie-Française n'a plus d'obstacle ministériel à m'objecter, il me plairait moins qu'avant de profiter d'un entrain et d'une chaleur qui ne se manifestent qu'après coup, quand il n'y a plus moyen de faire autrement.

Voici maintenant un compte-rendu du nouveau spectacle de la Comédie Royale :

« Une pièce de M. Tristan Bernard est, assure-t-on, une chose devant quoi désarme toute mauvaise volonté : le Destin veut que nous nous y divertissions comme à nulle autre. Suis-je donc un disgracié, qui n'y puis jamais rire de bon cœur. Je dis de *bon* cœur, car seul le malin tapi en moi y trouve à se réjouir, et, en ce domaine des joies mauvaises, maître Tristan Bernard est, sans conteste, le suprême et généreux dispensateur. Pourtant **la Peau de l'Ours** ne m'a point fait rire, non plus *les Phares Soubigou*. Serait-ce que l'auteur soit allé, par exception, chercher son inspiration en des

sphères de pensée et de sensibilité à lui fermées jusqu'ici ou qu'il se refusa toujours à connaître? Non pas pour *la Peau de l'Ours*, dont la bassesse ne le cède en rien à celle de ses sœurs aînées, mais qui à cette laideur ajoute celle, disons le mot, de la bêtise. Il est des levers de rideau, éternels sacrifiés, qu'on rougirait presque d'applaudir, et qui sont des chefs-d'œuvre à côté de cette pauvre chose malhonnête et soporative. C'est à vous dégoûter du mal! Mais n'est-ce pas l'unique moyen que M. Tristan Bernard a de ne se point montrer immoral?

« Avec **les Phares Soubigou** nous quittons parfois, ô prodige! le pays du Mufle, dont M. Tristan Bernard s'est toujours plu, s'en reconnaissant le souverain, à nous faire les honneurs, quelque chose comme le tour du propriétaire. Je n'affirme pas qu'on n'y saurait trouver de la muflerie : M. Tristan Bernard tient à son génie, je dirai racique, — et exiger qu'on n'en rencontrât point l'expression dans quelqu'une de ses pièces serait réclamer de lui hara-kiri. Et il a grandement raison de demeurer lui-même : le contraire serait moins honnête tout en lui rapportant moins d'argent. Car je doute fort que le public se divertisse sincèrement aux *Phares Soubigou*, où il n'est rien que d'invraisemblable, dont les mots d'esprit n'en sont pas, et où surtout l'auteur tenta de se modifier. C'est Mlle Thomassin qui sauve la pièce, en y ajoutant une finesse d'esprit et de cœur dont M. Tristan Bernard n'est pas très riche, à ce qu'il semble. — Un artiste, M. Maurice Violette, dans le rôle de Roger, m'a longtemps distrait au début de la pièce. Où avais-je bien pu le rencontrer, lui ou son sosie? Dans le monde probablement, car mes pieds ne connaissent pas le plateau. Toujours ma pensée revenait à lui, et je m'efforçais de mettre, sur ce visage blanc et particulier de morbidesse, le nom qui lui convenait... J'étais tout à cette enquête auprès de mes souvenirs, quand ma voisine, une très jeune et très jolie femme, qui (ses bas verts tiraient sur le bleu) me parut être de lettres, s'écria, cependant que le bonheur passait en éclair dans ses yeux : « Mais, c'est Albert! » J'étais délivré. L'acteur s'était fait la tête d'un de nos jeunes critiques du temps présent, dont l'activité littéraire et laudative court de Lille à Orthez et d'Angers à Rome, avec, entre temps, quelques villégiatures auprès des gloires de Lunéville et de Besançon. Mon Dieu, qu'il était comique!

« Au cours de cette soirée, et en l'absence momentanée de son maître précité, M. André Picard nous a emmenés en quelque coin du Pays du Mufle, à **Dozulé**. Il s'est acquitté de sa mission avec assez de drôlerie et parfois de l'esprit, tout en essayant, ses personnages affublés de noms bien français (comme Dumont), de nous persuader que ce pays est nôtre, ou plutôt le nôtre. Il fallait s'y attendre. MM. Tristan Bernard et André Picard, et leurs congénères, déses-

pérant de s'assimiler jamais, prennent le parti bien simple de nous assimiler. Nous ne résisterons pas à tant d'amour et de désintéressement, n'est-ce pas? Mme Marcelle Lender et M. Lugné-Poe ont fait montre, tous deux, de grand talent. »

MAURICE BOISSARD.

MUSIQUE

Le Théâtre des Champs-Elysées. — Les Grands Concerts. — Le Quatuor hongrois. — Théatre des Arts: *les Vieilles Gardes*, opérette de Villeneuve et Lemonier, musique de Léo Delibes; *la Source lointaine*, ballet de M. de Goloubeff, musique de Mme Armande de Polignac; *Idoménée* de Mozart.

Serait-il vrai que nous dussions posséder bientôt un nouveau théâtre capable à certains égards de suppléer celui dont j'évoquais le rêve dans mon dernier article, un théâtre où on n'entendrait enfin que de la musique intéressante à quelque titre, des œuvres ou chefs-d'œuvre consacrés, des ouvrages inédits de rare aloi ou de révélation sensationnelle, et cela, par surcroît, dans une salle d'un agencement inspiré par les principes de Bayreuth, avec une scène pourvue de l'outillage le plus moderne et dotée de decors qui ne seraient pas nécessairement modestes? C'est ce qui semblerait résulter du programme qu'on prête au **Théâtre des Champs-Elysées**, dont on parlait depuis longtemps et que la persévérance de M. Gabriel Astruc paraît avoir su amener jusqu'à la réalisation définitive. A la vérité, ce théâtre n'est pas exclusivement dédié à l'art lyrique, mais, outre que la musique n'y perd pas grand'chose et peut-être même y peut gagner, la variété de ses objets n'est pas le moins précieux attrait de l'entreprise, et, si telles particularités de l'électisme qu'elle proclame trahissent un assez évident souci de succès matériel, il serait difficile de dénier la légitimité d'une préoccupation indispensable pour durer. Le plan d'exploitation prévoit quatre saisons de genres divers, et on ne saurait faire un trop cuisant grief à la direction d'en consacrer une, celle d'été, à l'opérette internationale, si les bénéfices qui s'ensuivent s'attestent de nature à seconder de plus nobles efforts. On ne s'étonne guère non plus que le printemps demeure la propriété des ballets russes et des spectacles de gala dont Paris a désormais pris l'habitude. La principale et fort heureuse innovation du *Théâtre des Champs-Elysées* est celle d'une saison essentiellement dramatique, remplissant les trois mois d'hiver, et dont les représentations impliqueraient l'emploi de l'orchestre, de chœurs et même la collaboration de la danse. Exécutée à l'aide de moyens musicaux et chorégraphiques inaccessibles à l'Odéon, qui seul ou à peu près s'est risqué jusqu'ici à la tentative, l'idée est excellente à tous points de vue et pourrait devenir un merveilleux instru-

ment de culture. Non seulement elle entraînerait fatalement la création d'un répertoire contemporain de l'espèce inaugurée chez nous par *Saint Sébastien*, mais peut-être nos musiciens seraient-ils attirés aussi par quelque chef-d'œuvre malaisément supportable à la scène sans le secours de l'art sonore. Peut-être en pourrions-nous espérer de n'être plus réduits à la portion congrue du *Songe d'une Nuit d'été* mendelsshonien pour tout ce qui concerne Shakespeare. Peut-être connaîtrions-nous ainsi *la Tempête*, *le Roi Lear*, ou maint autre drame, et il n'y aurait à priori rien d'impossible à ce que M. Astruc, auquel nous dûmes *Salomé*, ne reculât point devant l'audace de jouer l'*Hamlet* de M. William Molard. Enfin, peut-être son intrépidité oserait-elle même nous offrir en deux soirées, avec l'adaptation scénique d'Otto Devrient, le *Faust* complet et véritable de Gœthe, pour lequel Edouard Lassen composa jadis une partition que Liszt estimait fort. De semblables « nouveautés » nous changeraient avantageusement de la dramaturgie vaudevillesque ou salonneuse où s'enlize de plus en plus notre production nationale, c'est-à-dire, en réalité, parisienne. Le programme du *Théâtre des Champs-Elysées* m'intéresse d'autant plus vivement que j'avais songé moi-même, il y a une quinzaine d'années, à l'occasion de l'Exposition de 1900, à le réaliser avec le concours de Charles Lamoureux, alors en possession du privilège de monter la Tétralogie en France, et qui mourut durant les préliminaires d'un projet hérissé d'ailleurs de difficultés d'ordre financier. Il s'agissait également d'un théâtre à la Bayreuth, où, sans pousser toutefois jusqu'à l'opérette, eussent alterné les manifestations les plus variées d'art dramatique et d'art lyrique mélangées même aussi de concerts symphoniques. On y eût fait appel à la littérature et à la musique de tous les peuples et de tous les temps, en remontant jusqu'aux moyenâgeux *Mystères* et, plus loin encore même, à la restitution chorale et orchestique de certaines tragédies grecques. L'auditoire y aurait pu suivre, en ses plus fameux spécimens, l'évolution de l'opéra de Monteverdi à Wagner, l'histoire du ballet depuis Balthazar de Beaujoyeux jusqu'à nos jours, à travers Lully et Rameau, et en découvrant au passage *Don Juan* de Gluck, *Prométhée* de Beethoven, *Persée et Andromède* de Méhul, sans omettre la célèbre et oubliée *Giselle ;* et tout cela donné dans des décors, avec costumes et instruments conformes, autant que faire se peut, à ceux de chaque époque originelle. Et le présent n'eût pas moins contribué que le passé à d'assez imprévues surprises. Je me souviens d'avoir prémédité, entre autres choses, de monter *le Prêtre de Némi*, de Renan, accompagné de quelque musique de scène, au lendemain d'*Euryanthe*, d'*Obéron* ou bien du *Faust* de Gœthe et de Lassen. *Axel* et quelque ouvrage de Maeterlinck ou d'Elémir Bourges auraient

de manière analogue précédé *Geneviève* de Schumann ou constitué les intermèdes d'un Cycle Mozart. Le *Théâtre des Champs-Elysées* n'aura certes que l'embarras du choix pour former ainsi peu à peu, par une union plus ou moins étroite de la musique, du drame et de la poésie, un répertoire du plus bel intérêt artistique. On ne peut assurément prévoir à l'heure qu'il est la qualité des résultats à quoi aboutira cette saison musico-dramatique, à propos de laquelle aucun ouvrage n'est encore indiqué, mais on sait quelle sera la teneur de la saison purement lyrique, confinée dans le trimestre d'hiver, quoique prédestinée peut-être à fusionner insensiblement avec l'autre, et les renseignements fournis autorisent les plus joyeuses espérances. On annonce *Benvenuto Cellini* de Berlioz, une *Pénélope* inédite de M. Gabriel Fauré, le *Freischütz*, puis *Elektra*, *le Cavalier à la Rose* et *Ariane à Naxos* de Richard Strauss. Il n'y manque guère que *Boris Godounoff* pour reproduire la liste que je soumettais à M. Albert Carré comme propre à renouveler musicalement son affiche avec honneur pour lui et profit artistique pour tous. J'ai trop souvent chicané M. Astruc sur son amour de la réclame et son élevage en serre chaude du snobisme tout-parisien pour ne pas avoir le devoir de le féliciter cette fois sans réserves. Une telle fin justifierait bien d'autres moyens que l'éventuelle incontinence d'une publicité qui déjà nous avait valu *Salomé*. Au moment où notre Opéra-Comique subventionné paraît décidément se vouer à la cinématographie en couleurs, où le Lyrique-Municipal a peur de convoquer la Presse à une insanité dont il semble lui-même éprouver quelque honte, il se trouve que c'est à l'initiative de M. Gabriel Astruc que nous devrons, non seulement de connaître les œuvres de l'unique compositeur étranger vivant capable d'intéresser notre culture, mais de posséder enfin pour la musique un théâtre modèle et d'y rencontrer un programme digne de rivaliser avec ceux d'un Mottl à Carlsruhe ou même d'un Liszt à Weimar. Cela n'est pas banal et mérite vraiment les plus sincères compliments.

§

Les débuts de nos Grands Concerts n'ont pas été brillants, selon leur ordinaire. On peut certes les en excuser par la rareté de nouveautés sensationnelles, et le passé a désormais perdu notablement pour nous de ses mystères. Une *Symphonie* de M. Théodore Dubois égaya cependant jusqu'à la rigolade les mélomanes du Châtelet ahuris, dans la circonstance, de rire au lieu que de bâiller. Chez M. Chevillard, l'*Ouverture tragique* de Brahms a démontré une fois de plus la lourdeur vide de son pseudo-classicisme pédant, et quelques pages du *Roi Arthur* dénoncèrent avec une évidence implacable l'impersonnalité de Chausson. Un autre dimanche, Mme Nikitina

vint de Saint-Pétersbourg chanter, d'une voix un peu froide, des airs insignifiants ou monotones de Rimsky-Korsakow, Borodine et Moussorgsky. Après ce languissant fatras, ce fut une joie véritable que d'être réveillé sans précaution par la verve endiablée et l'étincelante fantaisie de *Till Eulenspiegel*. On jouait le même jour la *Symphonie* en *si b* de Schumann, que depuis de bien longues années je n'avais pas réentendue et honorais vaguement en un souvenir de tout repos quoique assez imprécis. J'avoue combien ma désillusion fut stupéfaite de n'y pouvoir plus reconnaître qu'une espèce de devoir, d'essai prématuré du plus médiocre élève d'une classe de composition élémentaire, dépourvu, non seulement d'intérêt musical, mais même du plus mince talent. J'ai signalé jadis la néfaste influence exercée par l'exemple de Mendelssohn sur le développement du génie de Schumann, dont le jeune et fougueux romantisme fut ainsi peu à peu déplorablement dévoyé, pour s'empêtrer dans un néo-classicisme incompatible. Cette œuvre morcelée, incohérente et poncive en est un des plus tristes témoignages. Pour la mémoire de son auteur, c'est un ouvrage à rayer des programmes. La *Symphonie* en *ré* de Brahms, qui le suivit peu après sur l'affiche, bénéficia singulièrement de la comparaison. Des quatre qu'il écrivit, c'est d'ailleurs la moins inégale et, malgré quelques inéluctables banalités parmi le premier mouvement, une des productions les plus réussies d'un musicien dont les aspirations étaient naturellement tartigrades et s'épanouissent ici en toute spontanée sincérité. Si le résultat n'apparaît assurément pas palpitant, du moins tout cela se tient-il; l'impéritie orchestrale, si cruelle chez Schumann, prend chez Brahms les allures d'une sorte d'indifférence à cet égard, qui estompe d'une grisaille adéquate des inspirations désuètes par essence, et l'ensemble constitue, en somme, un fort acceptable et même parfois agréable pastiche. Ce qui ne veut pas dire, après l'avoir traitée longtemps avec une avisée circonspection, qu'il faille abuser aujourd'hui de cette musique, aussi peu capable de séduire notre esprit d'une façon quelconque que de toucher notre sensibilité. M. Pierné lui consacra vers le même temps, au Châtelet, la majeure partie d'une après-midi dominicale : c'est excessif, surtout pour révéler la facétie rasante d'un *Double Concerto* pour violon et violoncelle, dont la perpétration proclame la plus désarmante ignorance du sentiment du ridicule et de la barbe. Une *Ouverture de Fête académique* confirmait la congruïté de l'adjectif en tenant pesamment toutes les promesses de son titre, et la *Rapsodie* pour contralto et chœur d'hommes, sur un beau poème de Gœthe, — une des pages les plus émues pourtant de Brahms, — ne nous procure guère d'autre impression que celle d'une harmonieuse platitude. Tout cela est bien loin, terriblement loin de nous et désormais inacclimatable, encore que le con-

traire n'aurait aucun inconvénient. Cet art d'épigone, si souvent insipide et immuablement stérile, s'atteste évidemment inoffensif en dehors de l'ennui qu'il distille avec abondance, mais il est tout de même difficile à l'heure actuelle d'en croire ses oreilles en songeant que chez nos voisins Brahms ait pu sérieusement être opposé à un Richard Wagner.

§

Ce qui fut beaucoup plus intéressant que cet accès inattendu de néo-classicisme a été la courte visite que nous fit le **Quatuor hongrois** que M. Calvocoressi présenta au public de l'Ecole des Hautes Études Sociales. MM. de Waldbauer, de Temesvary, Kornstein et de Kerpely sont de jeunes artistes d'une valeur vraiment exceptionnelle. On les sent, à les écouter, littéralement enflammés de l'amour de l'art pur, à la magnification duquel ils vouent une virtuosité parfaite mais insoucieuse du succès égoïste, et qu'anime une émotion intense. Ceux-là, certes, ont le feu sacré, et c'est une conviction d'apôtres qui les mène. Dans leur pays, ils répandent la bonne parole avec le plus audacieux de notre musique française. Debussy et Ravel sont le pain quotidien de leurs programmes qu'ils font applaudir à Vienne, Munich, Berlin et autre part. Ici, ils nous apportent le meilleur de leur production nationale. Les brèves *Pièces pour le piano*, de M. Zoltan Kodaly, que M. Théodor Szanto joua naguère à la S. M. I. et dont l'éditeur Rosavolgyi a publié depuis le recueil à Budapest, avaient dévoilé l'affinité de tendances qui existe entre la jeune école hongroise et le plus avancé de notre art contemporain. Ce que nous entendîmes de nos hôtes passagers en fournit une démonstration nouvelle. Non pas que l'assimilation soit complète et que leurs compatriotes ne s'accusent que de simples disciples d'autrui, d'obéissants adeptes de notre debussysme devancier. L'influence fut d'autant plus féconde qu'elle n'a point entamé l'originalité des novateurs hongrois. Sans doute, cette originalité peut nous déconcerter par des oucades apparentes ; leur fantaisie sauvageonne peut nous paraître à l'occasion dévergondée ; leur harmonie, d'un arbitraire aléatoire ; peut-être semblerait-il parfois qu'ils « cherchent » à l'excès. Mais l'excès, bien loin d'être en tout un défaut, est un enviable privilège de la jeunesse robuste et, par ailleurs, la jeune Hongrie musicale a pris soin de se retremper aux sources du génie autochtone avant de s'élancer vers l'avenir sous l'impulsion d'influences étrangères, dont on ne saurait évidemment exclure Wagner ni même Richard Strauss. Elle se réclame à priori de sa chanson populaire authentique, épurée des falsifications tziganes, de celle où gît l'âme séculaire de sa race, et, de tous ces éléments amalgamés, est en train de naître un art vivace et savoureux dont déjà tels prémices ont une vigueur singulière. Le charme un peu ravélien du *Quatuor* de M. N. Radnai

trahit peut-être, avec l'ascendant qu'il subit, les vingt ans d'âge de l'auteur, mais aussi de rares dons naturels et une musicalité pleine de promesses. En revanche, le *Quatuor* de M. Béla Bartok est une œuvre extrêmement remarquable. On éprouve que le musicien n'ignore pas plus *Tristan* et *Parsifal* que *Pelléas* et les *Nocturnes*, et cependant il reste soi d'un bout à l'autre au maxime degré et sans la moindre défaillance. L'écriture est une polyphonie volontaire, tantôt touffue, ailleurs quasi-simpliste, qui se résout en une harmonie des plus curieuses, âpre souvent jusqu'à la dureté, mais toujours captivante. Le maggyarisme de l'inspiration mélodique en accentue pour nous la personnalité incisive. L'ensemble est d'une étrange puissance. En vérité, le musicien qui écrivit ce *Quatuor* est quelqu'un de pas ordinaire, et que sans doute il nous serait précieux de mieux connaître. Les artistes hongrois ont l'intention de revenir nous voir l'année prochaine. Souhaitons que leur séjour soit de durée plus longue et, aussi, que M. Bartok les accompagne avec peut-être en poche quelque œuvre pour orchestre que pourraient nous révéler nos grands concerts. Ce serait pour ceux-ci et pour nous une aubaine.

§

Le Théâtre des Arts continue de mériter noblement le nom qu'il s'est donné. Le programme musico-dramatique qu'il annonce pour la saison présente est de la plus haute qualité artistique. On ne saurait trop vivement féliciter M. Rouché de ses efforts. C'est un véritable foyer de culture qu'il a su créer là et a fini par imposer au milieu de la foire des amuseurs industriels ; et cela, sans aide aucune, sans le secours d'une subvention même la plus modeste, dont le principe eût paru cependant surabondamment justifié et plus qu'en maint autre endroit. Le spectacle de début nous offrait tout d'abord la surprise d'un argument de ballet intelligible et d'une poésie délicieuse. Il est vrai qu'il n'était pas signé d'un librettiste professionnel. Sans doute, M. de Goloubeff découvrit-il dans quelque légende orientale l'aventure de cet Archange immatériel et insexué, envoyé par le Tout-Puissant sur la terre pour y remplir d'une eau miraculeuse une urne d'or, et partant travesti sous l'incarnation d'une vierge timide et svelte. Il advient que la créature céleste humanisée revêt, en même temps que l'aspect, l'âme et les sentiments d'une femme. Elle rencontre au bord de la source un prince adolescent aussi beau qu'elle et goûte la joie inconnue et défendue d'un baiser d'amour. Son ivresse passée, ayant omis l'invocation magique qui devait la défendre contre les démons et les monstres, elle aurait bien du mal à réintégrer le Paradis, sans la bonté du Maître qui veille sur elle, la protège et l'accueille bénévole, car « souvent la clémence divine pardonne où aurait châtié le glaive du Prophète ». Mme Armande de Poli-

gnac a composé pour **la Source lointaine** une partition fort intéressante, d'une inspiration savoureuse, d'une verve abondante et spontanée. Elle a su tirer un parti souvent original des succinctes ressources orchestrales à sa disposition. C'est une œuvre de vraie musicienne en possession, non seulement de tous les moyens de son art, mais de sa personnalité bien dégagée, où se manifeste nettement la sensibilité complexe due au croisement franco-germain des origines de l'artiste. Une décoration exquise et inopinée, fidèlement copiée sur d'anciennes miniatures persanes de la collection de M. de Goloubeff, encadrait ce gracieux ballet que dansait et mimait Stacia Napierkowska. Le troisième acte d'**Idoménée**, qui terminait la soirée, était sans doute totalement ignoré de la plupart des auditeurs. C'est un ouvrage qu'on entend rarement, où que ce soit, et il faut remercier le Théâtre des Arts de l'avoir réveillé de l'oubli, car il représente un assez piquant incident de l'évolution du génie de Mozart en ce qui concerne l'art lyrique. Ecrit en 1781, son intérêt, ainsi que le note fort justement M. de Wyzewa, est de dénoncer la profonde impression rapportée par Mozart de son dernier voyage à Paris. *Idoménée* n'apparaît pas seulement une évidente imitation de « l'opéra français » gluckiste, mais, avec ses longs récitatifs aux velléités d'ariosos intermittents, il trahit les effets d'une influence qui remonte jusqu'à la « tragédie mise en musique » de Rameau. Seulement, le génie des vingt-cinq ans de Mozart domine ici sereinement les précurseurs et la matière assimilée, s'épanouit en beauté la plus pure, et cette imitation voulue aboutit, en réalité, à une transfiguration harmonieuse. Je confesse ne pas concevoir par quelle aberration du goût le Théâtre des Arts a préludé à une telle soirée par une farce triviale de la plus sinistre ineptie. Que, vers 1856, nos pères ou grands-pères aient vraiment pris quelque plaisir à écouter **les Vieilles Gardes**, c'est un cas d'humiliante ancestralité qui dépasse les bornes suprêmes de la consternation la plus abasourdie.

JEAN MARNOLD.

ART

Exposition des achats de l'Etat (Ecole des Beaux-Arts). — La Société internationale de peinture et sculpture (Georges Petit). — Exposition *Henri Farge* (Galerie Druet). — Exposition *Fiebig* (Bernheim-Jeune). — Exposition *Jean Marchand* (Galerie Marseille). — Exposition de l'Art intime (galerie Marcel Bernheim). — La Comédie humaine (Georges Petit). — Céramiques de *Metthey* (galerie Hébrard). — Exposition *Françon* (Galerie Taitbout).

L'Exposition des **achats de l'Etat** à l'Ecole des Beaux-Arts a obtenu un franc succès de presse. L'Etat est d'ailleurs actuellement populaire parmi les artistes et les critiques d'art. Il y a suffi d'une petite part de justice faite à des artistes trop longtemps discutés et dont la bonne volonté des collectionneurs ornera plus tard nos musées

(contre-partie providentielle de tant d'achats anciens et d'Etat), de la conquête des Gobelins par de vrais peintres, de quelques visites aventureuses du sous-secrétaire d'Etat à des expositions que le Président de la République ne peut encore inaugurer, sans froisser l'Institut qui garde encore dans la distribution des commandes et le choix des achats une part prépondérante. Il est vrai que les maîtres jadis abhorrés ont exercé une telle influence sur les élèves des maîtres estampillés que la peinture, dans ces salles d'achats nouveaux, a un aspect intelligemment moderne, que les graveurs sont parfaits, et qu'il y a de bonnes sculptures, bref, autour des quelques œuvres très remarquables de ces séries, un honorable ensemble. Pour nous rendre certains d'applaudir avec raison les initiatives de l'Etat, il eût été bien qu'une exposition parallèle nous montrât ce que l'Etat aurait pu acheter en 1912 et qu'il a préféré laisser aux artistes et aux collectionneurs. Ainsi on eût pu juger exactement la sélection opérée au profit de nos musées. Enfin tenons compte d'un admirable Raffaëlli, d'un Lepère, d'un Signac éclatant, d'un Bosnanska, d'un Caro-Delvaille, d'un Luce, d'un Altmann, d'un Flandrin, d'un Fornerod, d'un Truchet, d'un Ottmann, d'un Schulmann Gaspar, d'un Renaudot, d'épreuves de Brangwyn, de Chahine, de Colin, de sculpture de Desbois, de Paulin, et de deux objets de Methey. Cela et les Chéret des Gobelins forment la bonne série de l'Etat qui, n'achetant pas de Bonnat, a voulu au moins le portrait de M. Bonnat, et fut aussi bienveillant à quelques pompiers qui dissimulent leur casque, mais savent bien où ils le cachent.

§

A la **Société Internationale**, chez Georges Petit, moyenne brillantée et assez médiocre. S'en détachent plus ou moins le très habile M. Woog avec un nègre musicien charmant un petit fétiche, M. Jules Pagès avec de fines et vibrantes notations de Paris, neige et pluie, et de Paris ardent et sombre vu le soir du haut de Montmartre, M. Henri Morisset avec un *Rayon de soleil* intéressant par un jeu de lumière bleue et blonde sur un intérieur bien peint et sur une juste attitude de femme, M. Mac Cameron avec un portrait de sculpteur assez vivant, M. Paul-Albert Laurens et Jean-Pierre Laurens, M. Grimelund avec ses septentrions consciencieux, M. Guillonnet avec des figures d'Italie très joliment et chaudement éclairées, M. Delachaux toujours très sérieux, M. Bunny juste et facile un peu, M. Bompard aux vibrantes Venises (ici à remarquer un très beau sol mosaïqué légèrement de mille reflets devant le Parvis de Saint-Marc et une bonne nature morte), et enfin M. Lapparra, dont un portrait de vieille femme est à la fois trop doux et trop âpre, regard enjolivé, semble-t-il, et rides majorées ; une toile de dimension restreinte, le *petit Lit vide*,

est peinte de la plus attachante façon, si bien qu'on peut ignorer qu'il y a peut-être là jeu sentimental, tout de même joliment servi par la composition et l'équilibre des formes, pour se plaire au faire de l'artiste et à l'impression d'harmonie obtenue.

On peut aussi revoir dans les *Hollandes* de Willaert aux décors un peu connus des attitudes simples et vraies, des personnages bien réels et même de jolies impressions de fillettes, très justement dessinées sans que le peintre ait trop appuyé sur leur présence dans le paysage et grandi leur rôle jusqu'à la vignette. A la sculpture, M. Bacqué, M. Bernstam toujours agile et savant, un très vivant buste de M. Berthoud (Mme Jeanne Landre), une pendulette très amusante et ingénieuse de M. Max Blondat et des portraits de M. Landowski, solides.

§

M. **Henri Farge** est pour le grand public un débutant. Son exposition a obtenu une très vive adhésion due à une vraiment remarquable série de sépias sur des paysages d'Italie. La sépia était quelque peu désertée. Il y avait là-dessus de mauvais souvenirs; les professeurs l'avait mise à la portée des jeunes filles. La voici réhabilitée. Les sépias de M. Farge sont très coquettes, mais très précises, très colorées, très mouvementées. Les pierres sont données avec une finesse cursive mais détaillée, les eaux bougent bien, les fonds se graduent; le blanc et le roux donnent un jeu d'accords variés, imprévus; c'est spirituel et artiste. Les panneaux décoratifs à mythologie sont-ils vraiment charmants ? Je ne le crois pas, mais l'artiste dans un grand tableau intitulé *Hippolyte* montre un sens très aigu d'une élégance toute moderne qui n'ignore rien du XVIIIe siècle, mais le porte à sa mode. Ce n'est pas seulement pour une imitation dans la composition qu'on songe à propos de cette toile au Gille de Watteau, mais parce que ce personnage joli et songeur de M. Farge est à la fois triste et attendri, et parce que le petit fond lointain et bas en défilé de petits personnages épisodiques tracés avec humour est vraiment un fond très élégamment conçu et rendu; c'est en tout cas de l'imagerie tout à fait remarquable. M. Farge a aussi dessiné des verreries de Venise qui sont élégantes.

§

M. Fiebig peint d'une façon assez personnelle avoisinant le cubisme, mais sous de très différentes impulsions. Au lieu de chercher les volumes ou la ligne, il attribue au sentiment une vertu prédominante. Il énonce dans une courte préface (qu'il écrivit lui-même un peu dans le sens de la dernière préface de Van Dongen) : « Qu'est-ce que cela fait que le monstre créé par moi ait cinq, sept ou neuf pattes, yeux ou oreilles ? Regardez donc, autour de vous, dans vos

étables (le soi-disant monde positif) si vous ne pouvez voir qu'avec les mains, les pieds ou les yeux et voyez qu'il y en a même par là. Et en effet qu'est-ce que cela fait qu'il y ait des imparipèdes? Comme si le nombre de leurs pieds devait être absolument divisible par le nombre des vôtres.» Ce n'est évidemment pas du point de vue de M. Ingres qu'il faut envisager cette peinture, pourtant elle n'a rien d'une peinture futuriste. Certains aspects de ville un peu gris sont parfaitement corrects et lisibles, encore que, sous la facture de M. Fiebig, l'Italie et le Nord aient revêtu à peu près la même couleur. Des marchés de Nice sérieusement gris et touffus sont ourdis de séries de petits rectangles où l'on distingue mal les fleuristes des éventaires. Une *rue Mouffetard* est bien vue, avec netteté, avec une netteté relative, car le peintre ne cherche pas la ligne stricte : on ne lui en souhaite que davantage des harmonies colorées plus vives et plus complexes.

§

M. Jean Marchand cubise. Son exposition contient des toiles de diverses années (de 1904 à 1912), du début à aujourd'hui; des toiles anciennes il résulte que M. Jean Marchand a peint jadis très délicatement, avec un coloris un peu sombre, mais il construisait bien. Il a passé par une période de simple stylisation; il en montre une entrée de forêt avec des arbres à larges panneaux verts d'une assez bonne synthèse. Actuellement, dans une étude de baigneuses, il accentue les modèles avec vigueur et détail; des visions de ville russe sont compactes et muettes, mais d'une assez belle ordonnance. Il y a de la recherche, il y a du talent, il y a peut-être plus d'inquiétude que ce faire appuyé n'en voudrait laisser voir. C'est un peintre à revoir dans quelques années, quand il aura sa formule prête.

§

A **l'Art intime**, le grand panneau de fond est réservé à M. Paul Renaudot qui a un souci profond de l'élégance de la femme moderne et sait faire affleurer à de jolis yeux une expression d'émotion ou d'intelligence, tandis qu'il harmonise très finement autour de la silhouette féminine des tons papillotants pâles ou bleutés : c'est d'un art solide dans sa recherche de grâce. M. Gilbert Lanquetin a de solides paysages en belle harmonie et M. Paul Madeline des pages très séduisantes ou ensoleillées. M. Maillaud veloute des coins de Berry, Mme Maillaud exécute des tableaux de genre en tapisserie; ce sont des scènes de la vie du Berry; la matière contribue à donner à ces scènes un certain hiératisme; elles sont d'ailleurs traitées en bon style et sans crainte de présenter des espaces larges et un peu tristes. Tel personnage agreste un peu gourd semble sortir d'une strophe de Rollinat; la laine de ces tapisseries est également de Berry;

on ne nous le laisse pas ignorer, d'autres pays, sans doute, fournissent aussi de bonnes laines pour les tapisseries, même relevant de toutes espèces de conceptions décoratives. Ces tapisseries sont d'ailleurs artistes. Les verreries de M. Daum, qui soutient la gloire de l'Ecole de Nancy, offrent de beaux décors et sont de belle matière. Voir encore, à l'Art intime, les poteries d'un bleu profond de M. et Mme Massoul, la vitrine d'objets d'art de Mme Berthe Cazin, les belles eaux-fortes de Michel Cazin, des émaux de Jouhaud, des sacs de cuir et des reliures très bien de Mme Louise Germain et les coussins de Mlle Devallière et les béguinages de M. Dilly et de petites gouaches sur ivoire de Mlle Barthélemy qui conviennent très bien à ce goût du joli et du précieux qui sait si bien s'allier chez nos amateurs avec la curiosité des déformations synthétiques. Ces petites œuvrettes seront très vite surannées et cela leur donnera un joli aspect de bibelots d'aïeule, en quelques années.

§

A la **Comédie Humaine**, on satirise beaucoup, puisque voilà en profusion Faivre, Jean Veber, Hémard ; on fait aussi beaucoup de joli, puisque voici les finesses très ingénieuses, très poussées, de délicate et minutieuse exécution de Mme Léone Georges Reboux ; on y observe, puisque voici, très différenciés, très étudiés, semble-t-il, et très savoureux vingt dessins sur les vingt justices de paix de Paris. M. Jean Lefort, qui a tenté cette dure besogne de silhouette à la façon des romanciers véristes des aspects d'âme des différents quartiers de Paris, ne s'est pas borné, semble-t-il, à de rapides incursions dans ces prétoires. Il donne une forte impression de vérité, et c'est un héros du dessin, qui s'est obstiné, certes, en de nombreuses visites en des antres malodorants. C'est avec tous les moyens de la peinture que M. Lucien Jonas étudie des castes sociales. On eût appelé autrefois ces pages « des tableaux de genre » ; voici deux professions libérales : le Pharmacien et le Pion de belle allure ; les autres toiles, plus nerveuses, s'intitulent : *les Socialistes*, *l'Orateur* et *le Bureau*. Ce n'est pas mal, l'intellectuel et les compagnons sont bien vivants sans charge. Une autre toile : des heureux du monde, des *Conservateurs*, des invités à une soirée, pauvres gens vus sans bienveillance ; les socialistes non plus ne captivent pas M. Jonas, qui, on peut le croire par d'anciens tableaux, n'aime pas les grèves et en dit bien le pourquoi. Dans ce genre de tableaux de genre, M. Thomas étudie des *métiers de femme*. Les femmes pendues par les pieds saisissent des poids avec leurs dents ! C'est bien peint en grandes dimensions, et voici encore les pages d'illustration distinguées de M. Pierre Brissaud, les précises et diverses images de Dethomas pour illustrer les *Mauvais Bergers* de Mirbeau, des dessins d'un ingénieux symbolisme et d'une large facture de J. Georges Cornélius, et

Dewembez, et Dorignac (paysanneries solides), et Drésa, et Gir, et Gosé, et Guillaume; une bonne *répétition*, esquisse théâtrale bien peinte et juste d'Hermann-Paul, et Isaac Israëls, et Roubille, et Haquoy, très artiste, et Suzanne Valadon virilement âpre dans des études de baigneuses qui se souviennent de Degas, et André Warnod, avec des dessins aquarellés, très vivants, très bougeants, pittoresques et de bonne ligne cursive et preste.

Les fées, les amoureux et les chérubins de Brunelleschi ont les plus jolis costumes du monde; présentées en de très agréables harmonies, ces gouaches offrent le plus joli coin décoratif; la mode aurait à apprendre devant les très intéressantes arabesques de ces toilettes; les attitudes sont amusantes et on aime revoir l'Oiseau bleu dans cette interprétation. Les dessins de Willette accrochés là sont de ses plus parfaits, surtout un Pierrot soumis et rageur se traînant le long du mur, une fleur à la main, vers Colombine (c'est intitulé Colère), et les Faivre et les Veber sont des Faivre cruels ou charmants et des Veber cursifs et mordants, comme à l'habitude.

§

A la Galerie Hébrard, une très belle série de **Metthey** : la paroi de palais, vue au Salon d'Automne, puis des vases et des assiettes ornés de prestigieux dessins : des nymphes, des branches, des feuilles larges, d'une harmonie parfaite. Cela ne se décrit pas. Il faut voir et ressentir ces harmonies profondes et douces, il semble que des gens qui lisent pour la première fois un conte des Mille et une Nuits doivent éprouver quelque chose de ce plaisir plein et large que donne à l'œil la vue d'une série de Metthey. Cette galerie Hébrard avec dans sa première salle des femmes d'or et de roses de Mauzana-Pissarro, la pâle et grecque et si sereine fontaine en pâte de verre d'Henry Cros et des Metthey au fond, avec de belles sculptures en intermèdes est en ce moment-ci un spectacle tout artiste.

M. Françon est un voyageur très doué qui saisit à merveille le pittoresque moderne et les passants des grandes capitales. Il est habile aussi à saisir l'agrément des vieilles architectures. En ce carnet de voyage, dont les feuilles les unes poussées et achevées jusqu'à l'eau-forte, les autres légères et indiquées par l'aquarelle et le dessin, sont disposées aux parois de la galerie Taitbout, on s'intéressera à des coins du Vieux Strasbourg dont le mélange de coloris intense et de bonhomie apparaît bien rendu. Ce ne sont que des notes, mais des notes bien prises. Le talent de l'auteur est d'ailleurs très varié, il a un joli goût de décorateur, et la page ornée et encadrée de fleurs qu'il a mise en tête de son catalogue, avant de jolies pages de présentation d'Edmond Pilon, est singulièrement attrayante.

GUSTAVE KAHN.

LETTRES ALLEMANDES

Otto Flacke : *Freitagskind*, Berlin, S. Fischer, M. 3.50. — Gœthe : *Lettres choisies. 1765-1832*, traduites par Mlle A. Fanta, avec une préface de M. Arthur Chuquet, Paris, Librairie Hachette, fr. 3.50. — Memento.

Freitagskind. — Ce n'est pas un roman sur l'Alsace, mais un roman qui se passe en Alsace. Le pays y sert seulement de décors à l'évolution du héros que l'auteur prend dès le berceau pour l'abandonner, au moment où il commence à atteindre l'âge de raison. C'est donc une histoire d'enfant que M. Otto Flacke présente à ses lecteurs. Le petit Karl Brenner est né sous une mauvaise étoile. Ce n'est pas un « enfant du dimanche », comme on dit là-bas, c'est un « enfant du vendredi ». Quand ses parents ont voulu s'installer dans la banlieue d'une ville lorraine où le père était employé, Mme Massart, la propriétaire, ne put s'empêcher de déclarer : « Ce sont des meurt-de-faim allemands, mais elle est une brave femme et lui un homme très bien. » Elle ne voulait même pas leur louer les trois misérables chambres qu'ils occupent dans une dépendance de sa ferme, tant il lui répugnait de donner asile à ces étrangers, elle dont le mari était tambour à Gravelotte et dont le fils est parti pour la légion étrangère!

Ernest Brenner est un de ces innombrables scribes que les Allemands emploient dans les multiples rouages de leur administration. Il eût pu viser à mieux, car il est doué d'une certaine instruction, il a le goût de la lecture et connaît admirablement le français. Mais lui aussi n'a pas eu de chance, pas plus que sa femme, fille d'un riche paysan du Palatinat, mais qui a épousé en secondes noces une mégère qui s'est empressée de chasser la première couvée. La première enfance du petit Karl est donc dénuée de joie. Si, comme gamin de quatre ans, on le photographie, c'est que Mme Massart veut envoyer à son fils une vue de sa ferme et que, par un simple hasard, on l'admet à figurer sur le groupe qui se forme à l'entrée. Autrement jamais ses parents n'auraient pu faire assez d'économies pour s'offrir le portrait du bambin !

Quand Karl est en âge d'aller à l'école, son père est déplacé dans la Haute-Alsace, à Colmar — la ville n'est point nommée, mais tout indique qu'il s'agit d'elle. On le mettra au lycée. Dur sacrifice pour le fonctionnaire subalterne et que blâment ses collègues,qui le taxent d'orgueil. Tout le roman se déroulera dès lors dans ce milieu nouveau. Les premières impressions de l'enfant sont celles du morne ennui d'une vie mesquine : à côté d'une mère travailleuse, un père qui souffre indiciblement d'être condamné à l'obscur labeur du bureaucrate subordonné à l'arrogance de ses chefs et qui finit par se suicider, pour échapper à ses propres pensées. D'autres fonction-

naires sont là, d'autres types que l'auteur nous peint sans ménagement.

M. Flacke a voulu se contenter de faire métier de conteur. Son roman n'est pas un roman psychologique, différent sensiblement, dans la manière, de son dernier ouvrage *Schritt für Schritt*, que nous avons eu l'occasion de louer ici même, comme il convient. Pas un instant il ne philosophe sur le sort de son héros. Dans une série de tableaux placés bout à bout, et dont l'agencement s'ordonne naturellement, selon le développement même des caractères, il nous fait connaître l'enfance de Karl Brenner et le milieu où il évolue.

Le problème alsacien ne l'intéresse donc ici que pour autant qu'il joue un rôle dans la vie de son personnage. Et c'est précisément la qualité de ce livre, écrit avec entrain et bonne humeur, même dans le récit des pires catastrophes, que l'on y sent l'Alsace toujours présente, toujours vivante, sans qu'il soit nécessaire de créer un lien artificiel entre le thème du livre et le milieu où évolue le héros. Ce petit Allemand, qui se laisse empoigner par la grâce française, nous paraît infiniment plus vrai, infiniment plus touchant que toute l'absurde littérature sur la « question alsacienne » que le chauvinisme maladif a engendrée en France dans ces dernières années.

Certes, Karl est un petit Allemand qui, grâce à son hérédité et à son éducation, quand il commencera à faire son chemin dans le monde, restera fidèle à son pays ; mais combien ses impressions du premier âge grandiront son horizon ! Avec quelle acuité de vision, tout gamin qu'il est, il juge déjà ses professeurs — les professeurs du lycée de Colmar, qu'un procès fameux a rendu légendaires ! Lisez le récit des préparatifs d'une fête de l'empereur, où tout le personnel enseignant, convaincu de remplir une mission sacrée, se sent soudain élevé dans une sphère supérieure, où toutes les morgues sont permises. Avec quelle onction tel cuistre, lorsqu'il fait répéter l'*Hymne à Ægir*, parle de « l'Hymne de Sa Majesté » Le petit Karl Brenner en a d'avance la nausée et, quand le grand jour arrive, il s'enfuira pour aller respirer l'air des champs, plutôt que de laisser passer sur lui tous ces flots de patriotisme de commande. C'est un mauvais élève que Karl Brenner, mal surveillé, mal éduqué par une mère forcée de peiner pour gagner le vivre quotidien. Il fait mille tours, dont le pire est, vers la fin du volume, alors qu'il compte déjà dix-sept ans, sa fugue de quelques jours en Italie, d'où il revient mourant de faim, persuadé que les ailes lui sont définitivement coupées. Mais c'est aussi là qu'il trouvera son salut. Au retour, il rencontre une jeune Alsacienne qui discrètement lui indiquera la voie qu'il devra suivre dorénavant : l'ordre, l'application, la mesure, la discipline. L'idylle n'est qu'indiquée qui rendra plus douces, pour Karl Brenner, les années qui vont

venir, mais une leçon s'en dégage quand même. Il n'appartient pas à nous, mais aux critiques allemands, de la souligner.

Il n'y a dans ce livre aucune vaine dissertation relative à la « culture ». Nous l'avons déjà indiqué. Mais une douzaine de traits fortement marqués permettent d'apercevoir le « problème » mieux que s'il était délayé dans d'innombrables pages de vaines dissertations. Le rôle du fonctionnaire allemand en Alsace-Lorraine est mis en lumière par une série d'observations prises sur le vif et il y a, dans la discrétion de ce petit volume, plus de satire vraie que dans toutes les grossières généralisations d'un Hansi. Ecoutez Philippe, cet oncle de Karl, employé de magasin à Strasbourg, un autre dévoyé, mais à qui l'Alsace a révélé sa philosophie :

Je ne voudrais vivre nulle part ailleurs, non plus de l'autre côté du Rhin, non plus là-haut dans le Nord. C'est un véritable bonheur qu'il y ait en Allemagne un lieu où l'Allemand soit contraint de s'apercevoir qu'on peut concevoir la vie autrement qu'il ne fait.

Et quand un autre Allemand lui dit qu'il considère maintenant l'Alsace comme sa patrie, Philippe répond sèchement :

Oui, mais dans sa patrie on apporte la paix et non pas la lutte.

Les pangermanistes protesteront, mais M. Otto Flacke ne se laissera pas départir de son amour pour l'Alsace. Avec quelle compréhension profonde il se pénètre de ses paysages, et de toute sa claire atmosphère! Les vieilles maisons, les vieilles rues, les mœurs de ses habitants, tout cela lui plaît infiniment et il s'entend à le décrire avec un art que pourraient lui envier nos meilleurs écrivains. Si, comme il semble, *Freitagskind* est plein de réminiscences personnelles et de traits autobiographiques, il ne faut pas s'étonner de voir l'auteur chérir avec une ardeur si compréhensive un pays où il a tant souffert.

§

Lettres choisies de Gœthe. — La correspondance de Gœthe comprend, dans la grande édition de Weimar, 49 volumes qui renferment un total de 113.000 pièces. Nous ne savons pas par quelle arithmétique M. Arthur Chuquet est parvenu à réduire ce chiffre à 13.500, dans la préface qu'il a écrite pour ce volume, mais il est incontestable que Mlle Fanta, en opérant dans la copieuse matière qui s'offrait à elle un choix aussi intelligent que judicieux, a dû souffrir plus d'une fois d'être contrainte à des sacrifices que le cadre restreint d'un seul tome lui imposait. Pourquoi n'avons-nous pas encore en France une traduction complète des lettres de Gœthe, ou du moins de ces correspondances dont l'étude s'impose à tous ceux qui se piquent d'étudier la littérature européenne? Les lettres échangées avec Schiller, la correspondance avec Zelter et enfin ces lettres à Mme de

Stein, qui sont comme les pièces justificatives d'un orageux procès. Mlle Fanta en a traduit plusieurs, comme elle a donné les plus belles parmi celles que le poète adressait à Guillaume de Humboldt, à Jacob Grimm, à Hegel, à Schelling, à Fichte, etc. Elle s'est attachée surtout à faire connaître les relations que le poète entretenait avec les grands hommes de son époque : Beethoven, Walter Scott, Byron, Carlyle, Cuvier, David d'Angers. La méthode peut paraître excellente quand on prépare un volume destiné au grand public et, pour présenter un Gœthe tel qu'il convient à la façade, on ne pouvait certes trouver interprète plus distingué et plus précis. Mais nous sommes quelques-uns à préférer un Gœthe plus personnel et plus humain. Il nous eût été infiniment précieux de retrouver dans ce recueil quelques-unes des lettres que le grand Weimarien écrivit dans les moments les plus tragiques de son existence, celle, par exemple, du 18 octobre 1806 adressée aux amis d'Iéna, ou cette autre du 21 octobre à Vivant-Denon ; ses lettres à Reinhardt datant de l'occupation napoléonienne et enfin celles qu'il adressait à des correspondantes indiscrètes (la comtese de Bernstroff, par exemple). Mais on tient à faire de Gœthe un olympien, un discoureur, un professeur d'esthétique !

§

Memento. — Par son abondante documentation et la variété de ses informations la *Zeitschrift für Bücherfreunde* mérite toujours de fixer notre attention. De curieuses lettres de Rahel Varnhagen, la Lespinasse allemande, adressées de Prague en 1813 à Clemens Brentano sont communiquées par Agnès Harnack. M. Karl Schottenloher signale les impressions d'ouvrages datant du temps de la Réformation qui portent l'image de Luther (novembre). — Le livre d'images américain fait l'objet d'une étude de M. E. Eiesle, de New-York. De charmantes gravures accompagnent le texte (décembre). Parmi les ouvrages saisis en Allemagne que mentionne la revue signalons : Pierre Valdagne : *Mon fils, ma femme, et mon amie* ; Jean Lorrain : *la Maison Philibert*; Pierre Corrard : *L'Ecole des Maîtresses ;* Pierre Louys : *Aphrodite* (édition de Budapest) ; presque toute l'œuvre de M. Victorien du Saussay, etc.

Dans *Maerz* (7 décembre), M. Carl Nœtzel analyse l'œuvre d'un écrivain russe, Wladimir Solowieff, philosophe des plus originaux mort en 1900 à l'âge de quarante-sept ans, et dont les traducteurs ne semblent pas encore s'être emparés jusqu'à présent. M. E. Rofler parle du mouvement du « *Los-von-Rom* » en Autriche, qui a si lamentablement avorté (14 déc.)

Das literarische Echo (15 décembre) publie des souvenirs personnels de Mme Marie de Bunsen sur Ernst von Wildenbruch. M. Félix Poppenberg étudie le nouveau roman de Mme Lily Braun, l'auteur des « Mémoires d'une socialiste », qui s'intitule « Les lettres d'amour de la Marquise », et cherche à dégager les influences du XVIIIe siècle français qui s'y retrouvent. Dans sa chronique dramatique, M. F. Schotthœfer parle de la représentation de *Marie-Madeleine* au Théâtre des Arts. Il croit que *Judith* eût rencontré plus de compréhension. « Hebbel supporte-t-il la traduction ? A en

juger d'après l'épreuve de *Marie-Madeleine*, le dialogue plein de réflexion supérieure (?) passe parfaitement dans la langue française plus fluide. Il m'a même semblé que, sous le vêtement étranger, la concentration dramatique ait pris des contours plus aigus. Le sentiment exprimé par les mots s'affaiblit, le sens en devient plus clair, plus compréhensible. » Il faut louer hautement Paul Bastier d'avoir affronté cette intéressante tentative.

Les lettres de Karl Stauffer-Bern, dont les *Süddeutsche Monatshefte* (décembre) poursuivent la publication sont toujours d'un poignant intérêt. Cette fois-ci nous accompagnons le jeune artiste dans son voyage à Rome.

M. d'Oppeln-Bronikowski, qui s'est fait communiquer les inédits de Stendhal à la Bibliothèque de Grenoble et a fait paraître *Trop de faveur tue*, déjà partiellement connu du reste, dans la dernière *Revue de Paris* (15 décembre), traduit pour *Die Gülden-kammer* (décembre) une autre nouvelle qui n'est restée qu'un canevas, *le Chevalier de Saint-Ismier*. M. Wilhelm Hausenstein présente l'œuvre d'un jeune poète, Ernest Lissauer, auteur du recueil *Der Strom*.

Les lettres adressées par le maréchal de Schwarzenberg à sa femme, pendant la campagne de Russie, et que reproduit *Oesterreichische Rundschau* (15 décembre) jettent un jour nouveau sur le rôle du prince si sévèrement jugé par les historiens de l'expédition de 1812.

HENRI ALBERT.

LETTRES ANGLAISES

Max Beerbohm : *A Christmas Garland*, 5 s., Heinemann. — William Flavelle Monypenny : *The Life of Benjamin Disraeli, Earl of Beaconsfield*, vol. II, 12 s., John Murray. — Mrs Maud Churton Braby : *Downward*, 6s. Werner Laurie ; *Modern Marriage and How to Bear it*, 1 s., Werner Laurie ; *The Love-Seeker, a Guide to Marriage*, 2 s. 6 d., Herbert Jenkins. — H.-G. Wells : *Marriage*, 6 s., Macmillan. — Maurice Hewlett : *Mrs Lancelot*, 6s., Macmillan. — Joseph Conrad : *'Twixt Land and Sea*, 6 s., Dent. — A. E. W. Mason : *The Turnstile*, 6 s., Hodder and Stoughton. — E. V. Lucas : *London Lavender*, 6 s., Methuen. — Mrs Belloc-Lowndes : *Mary Pechell*, 6s., Methuen. — Netta Syrett : *There Women*, 6 s., Chatto and Windus. — Eden Phillpotts : *The Lovers*, 6., Ward, Lock. — W. B. Maxwell : *General Mallock's Shadow*, 6 s., Hutchinson. — E. F. Benson : *Mrs Ames*, 6 s., Hodder and Stoughton. — Laurence Housman : *John of Jingalo*, 6s., Chapman and Hall. — H. A. Vachell : *Bunch Grass*, 6 s., Murray. — Mrs Sarah Grand : *Adnam's Orchard*, 6 s., Heinemann. — Miss Rose Macaulay : *The Lee Shore*, 6., Hodder and Stoughton. — Robert Hugh Benson : *Come Rack ! Come Rope !*, 6 s., Hutchinson. — Sir Arthur Quiller-Couch : *Hocken and Hunecken*, 6s., Blackwood. — Grant Richards : *Caviare*, 6 s., Grant Richards. — Arnold Bennett : *Those United States*, 2 fr., collection Tauchnitz.

La parodie amuse toujours, pourvu toutefois qu'elle ne soit pas médiocre, ni vulgaire. Il y faut des qualités rares, et si ce ne peut jamais être qu'une amusette passagère, ceux qui ont réussi dans ce genre ne s'y sont pas attardés et ont prouvé qu'ils étaient capables de produire à leur tour sans imiter les autres. La parodie n'est pas exactement de l'imitation ; elle n'est pas un talent simiesque ; pour être réussie, il lui faut tous les mérites de la meilleure caricature ; elle ne coïncide pas avec l'original, et pourtant les traits doivent être parallèles, avec certaines exagérations, par endroits bien choisis, et

une audace quelque peu impudente qui va jusqu'à permettre une malicieuse déformation, amplification ou amoindrissement, qui souligne un point faible, un travers inaperçu par de moins perspicaces. Le parodiste ne reproduit pas seulement les traits visibles de son modèle, les caractères extérieurs; il va plus loin, comme il est aisé de s'en rendre compte en lisant le recueil de Mr Max Beerbohm : **A Christmas Garland**. Non seulement le spirituel écrivain a su rendre, avec une surprenante habileté, les styles divers des auteurs qu'il parodie, mais lorsque ces auteurs n'ont pas dans leur style de « tics » spéciaux, il arrive si bien à penser comme eux qu'on ne peut se méprendre. Par là, sa parodie est une forme de critique pénétrante et suggestive, car les œuvres littéraires ne sont pas seulement constituées par des tours de phrases, des maniérismes particuliers, des expressions et une langue caractérisées; elles sont le produit d'un esprit, d'une intelligence, de facultés personnelles et distinctes; de même que les mots ont un sens en même temps qu'un son, l'œuvre littéraire a une forme et une substance, le langage y exprime des idées, et Mr Max Beerbohm parodie langage et idées avec la même prodigieuse dextérité. Il semble quelque peu pédant et ridicule de disserter aussi gravement à propos d'un livre qui provoque l'éclat de rire à chaque page, qui, bien mieux, procure une satisfaction plus élevée, en ce sens qu'il instruit et qu'il éclaire sur des aspects non dévoilés encore des auteurs avec lesquels on est cependant familier. Le plaisir s'augmente aussi de cette pensée que, à l'exception d'un seul, Mr Max Beerbhom nous déride aux dépens d'auteurs vivants. Ils sont là seize qui certainement ont eu l'esprit de rire à ces réjouissantes caricatures : Henry James et Rudyard Kipling, A. C. Benson et H. G. Wells, G. K. Chesterton et Thomas Hardy, Frank Harris et Arnold Bennett, John Galsworthy et G. S. Street, Joseph Conrad et Edmund Gosse, Hilaire Belloc et G. B. Shaw, Maurice Hewlett et George Moore. La dernière de ces fantaisies est une parodie de Meredith, accompagnée d'une note respectueuse pour la mémoire du génial auteur de *l'Egoïste*. Pour goûter le recueil de Mr Beerbohm, il faut connaître assez intimement les auteurs énumérés plus haut, et je crains bien que peu de Français soient tentés par ces pages ; mais ne connaîtraient-ils que quelques-uns de ces auteurs, il vaut la peine de lire la *Christmas Garland* tressée par Max Beerbohm. Oui, certes, ces « à la manière de... » Kipling, de Wells, de Bennett, de G. B. Shaw, d'Edmund Gosse, de Frank Harris amuseront ceux qui ignoreraient Belloc, Street ou Benson. Nous avons vu dans bien des mains, en Angleterre, le délectable livre de Paul Reboux et Charles Muller, et peut-être leur confrère anglais, non moins spirituel et fin, trouvera-t-il parmi les anglicisants de France autant de lecteurs amusés.

§

Mr William Flavelle Monypenny nous donne enfin le deuxième volume de **The Life Benjamin Disraeli. Earl of Beaconsfield**, dont ce n'est pas être injuste que de dire qu'il est plus intéressant encore que le premier. La période que couvre ce livre, 1837-1846, fut d'une importance capitale dans la carrière de Disraeli, et elle a été, en général, assez mal comprise et assez mal jugée. Aussi, Mr Monypenny a-t-il été bien inspiré en consacrant tout un volume à ces dix années pendant lesquelles le génie de Disraeli atteignit toute sa vigueur et toute son ampleur. Un pareil ouvrage exigerait une longue étude alors que la place nous manque ici, et nous contraint à dire seulement en quelques brèves phrases combien passionnante est la lecture de ce livre. Disraeli a livré bataille, avec ses seules forces, sans le prestige de la fortune, de la naissance et du caractère, contre Peel défendu par sa réputation, son expérience, le respect du monde politique et de l'opinion publique ; Disraeli assaille une personnalité formidable et de ce combat singulier il sort victorieux. Quels que soient les succès qu'il remporte plus tard, aucun ne lui donnera l'exaltation de ce premier triomphe. Le biographe se montre à la hauteur de sa tâche : toute l'histoire des relations de Peel et de Disraeli est exposée en détail, jusqu'à l'incident de 1846, où le jeune parlementaire nia avoir jamais quémandé, ce qui était évidemment inexact, comme le reconnaît Mr Monypenny; ensuite c'est son mariage, ses travaux littéraires, son activité comme chef du parti « Young England », son intimité quelque peu équivoque avec Louis-Philippe, ses relations mondaines, etc. Il s'agit moins ici que dans le premier volume de la vie privée de Disraeli ; tout l'intérêt porte sur sa carrière publique, et c'est de façon tout à fait magistrale que Mr Monypenny expose l'évolution des idées politiques de son héros, ses joutes oratoires, son activité parlementaire, car c'est bien plutôt dans ses luttes au sein du parlement que comme membre du gouvernement que Disraeli conquit et exerça son influence ; il ne parvint au pouvoir qu'à un âge avancé, et ce fut le couronnement d'une existence qui vaut surtout par l'influence politique que l'homme exerça comme chef de parti. Et maintenant que ce deuxième volume est lu, il faut souhaiter que l'auteur puisse nous donner promptement le troisième, qui sera accueilli avec empressement.

§

Les dames qui nous font l'honneur de nous exposer leurs idées sur l'amour, — non seulement de vive voix, dans les salons où elles pérorent, mais encore dans des ouvrages de philosophie ou des romans, — sont en général fort assommantes. Elles donnent toujours l'im-

pression de répéter des banalités contradictoires sur un sujet qu'elles pratiquent plus ou moins sans y jamais réfléchir, ou de dissimuler ce qu'elles pourraient nous en dire d'intéressant. Mrs Maud Churton Braby est une très heureuse exception que je tiens à signaler bien vite. Je connais d'elle trois livres : **Downward**, roman qui porte en sous-titre ; une tranche de vie, dans lequel elle a traité avec une franchise et une pénétration remarquables un sujet particulièrement délicat ; **Modern Marriage and How to Bear it**, deux cents pages de réflexions originales et spirituelles sur la question du mariage qu'on aurait pu croire épuisée depuis longtemps ; et enfin **The Love Seeker, a Guide to Marriage**, sorte de manuel des amoureux, plein de réflexions brillantes et vives, d'aperçus judicieux, de contradictions même, et tout cela écrit avec une aimable simplicité, une clairvoyance amusée et amusante, et sans aucune prétention à vouloir réformer un ordre de choses qui ne tient pas tant aux institutions qu'aux individus qui les ont créées et les subissent. Les livres de Mrs Braby vous séduiront par leur ton ironique et sérieux tour à tour, par une pointe de satire ou de sentiment, de sincérité et de réticence, en même temps que par l'érudition littéraire et la largeur de vues qu'y manifeste leur auteur.

§

Il n'y a pas de crise du roman en Angleterre ; on croirait même que dans ce genre la production augmente en nombre et en volume : c'est un pullulement de romans nouveaux qui ont rarement moins de trois cents pages et dépassent souvent cinq cents ! On se souvient que H.-G. Wells a récemment réclamé avec énergie le droit pour le romancier de donner à ses œuvres telles dimensions qu'il lui plaît, sans aucune limite. Mais il est vrai qu'en Angleterre il reste encore un grand nombre de lecteurs malgré les sports et les distractions, et que le marché du livre n'y est pas encombré jusqu'à l'engorgement par des réimpressions à bon marché et qu'on n'y a pas encore risqué des entreprises comme ce « livre à un sou », qui, d'ailleurs, ne paraît pas avoir rencontré un succès irrésistible. En ces derniers temps, les romans se sont accumulés sur le rayon qui leur est réservé sans qu'il ait été possible de parler d'eux un peu longuement dans ces chroniques, et nous voici contraint de les passer rapidement en revue pour faire place à ceux que la saison prochaine nous promet.

Mr H.-G. Wells a publié une œuvre bien curieuse : **Marriage**, où, sous une forme inattendue, il expose ses idées sur les liens conjugaux, sur la vie conjugale à notre époque et il conclut à la monogamie, ce qui surprendra quelque peu les lecteurs qui se souviennent de la conclusion dans *Au Temps de la Comète*.

Dans **Mrs Lancelot**, nous accompagnons très agréablement les personnages de Mr Maurice Hewlett, d'un bout à l'autre de la France, de Compiègne à Meaux, de Meaux à Nevers et à Avignon, et jusqu'en Provence, cahotés dans une diligence de jadis.

Avec Joseph Conrad, ce sont des itinéraires lointains, par les mers et par les terres, **'Twixt Land and Sea**, dans ces trois belles nouvelles *A Smile of Fortune*, *The Secret Sharer* et *Freya of the Isles*, très évidemment du meilleur « Conrad ».

Et voici, sans aucune idée de classification : **The Turnstile**, un récit solidement construit par Mr A.-E.-W. Mason ; **London Lavender**, un enchevêtrement de personnages et d'histoires où se débrouille fort bien Mr E.-V. Lucas ; **Mary Pechell**, joliment écrit et imaginé, par Mrs Belloc-Lowndes ; **Three Women**, forte étude de trois caractères de femmes et d'un homme, moins bien réussi, par Miss Netta Syrett ; **The Lovers**, dans le Dartmoor, il y a un siècle, lorsque les prisonniers américains de Princetown courtisaient les filles de la contrée, par Mr Eden Phillpotts ; **General Mallock's Shadow**, la fâcheuse aventure d'un brave guerrier, trompé par l'ennemi et qui souffre injustement d'une réputation qu'il ne mérite pas, par W.-B. Maxwell ; **Mrs Ames**, tableau amusant des tragi-comédies provinciales, tracé légèrement par Mr E.-F. Benson ; **John of Jingalo**, ou « histoire d'un monarque en difficultés », fort divertissante satire des événements contemporains et des mœurs actuelles, par Laurence Housman ; **Bunch Grass**, série de nouvelles dépeignant la vie des grands « ranches » de bétail en Californie, par Mr Horace Annesley Vachell ; **Adnam's Orchard**, une œuvre puissante et captivante, par Mrs Sarah Grand ; **The Lee Shore**, roman qui eut un premier prix au concours organisé par l'éditeur, et où Miss Rose Macaulay raconte d'agréable façon l'histoire d'un incorrigible raté ; **Come Rack! Come Rope!** un émouvant et touchant récit, basé sur des faits historiques — et catholiques romains, — époque de Marie Stuart, par « Monsignor » Robert Hugh Benson ; **Hocken and Huncken**, récit ingénieux, plein de gaîté et d'humour, par Sir Arthur Quiller Couch ; **Caviare**, assez peu vraisemblable, mais très entraînante équipée d'un personnage qui court de Montmartre à Monte-Carlo et à New-York, pour gagner beaucoup d'argent et se marier richement à la fin (avec des repas à toutes les pages, sans doute à cause du titre à consonnance comestible), par Grant Richards, etc.,

Il y en a eu beaucoup d'autres, des pires à coup sûr et des meilleurs peut-être. J'en ai assez lu pour l'an qui se termine et je laisse au lecteur le soin de découvrir lui-même les chefs-d'œuvre qui m'ont échappé. Indiquons-lui en terminant qu'il trouvera la plupart des livres énumérés ci-dessus dans la précieuse collection Tauch-

nitz, qui donne aussi **Those United States**, un ouvrage d'Arnold Bennett sur lequel nous reviendrons.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES PORTUGAISES

La nouvelle génération. — *A Aguia*, organe de la société *Renascença portuguêza* ; Porto. — Jaime Cortesão : *Esta historia è para os Anjos* ; Renascença portuguêza, Porto.— Augusto Casimiro : *A Evocaçao da Vida;* França Amado, éditeur, Coimbra. — Leonardo Coimbra : *O Creacionismo* ; Renascença portugueza », Porto. — Almachio Diniz : *Da Esthetica na litteratura comparada* ; Garnier frères, Paris. — Marcel Lami : *Terres d'aventures* ; Louis Michaud, Paris. — *Luz d'Oriente* (*L'Enigme du Ramayana*) ; Ponda-Goà, Inde portugaise. — Memento.

Nous nous sommes élevé trop de fois, ici même, contre l'imitation exclusive de modèles étrangers en matière d'art littéraire, ces modèles fussent-ils destinés à servir l'expansion d'idées françaises, pour ne pas applaudir de toutes nos forces à l'évolution actuelle de la Poésie portugaise et au mouvement littéraire inauguré par **la nouvelle génération**. Ce mouvement littéraire se manifeste, en effet, comme absolument national, sans emprunts directs d'aucune sorte. « Il a ses idées, ses sentiments, ses modes d'expression bien distincts », affirme à juste titre Fernando Pessôa ; il aspire à éliminer toute espèce d'influence étrangère, ou plutôt à en absorber au sein de l'esprit national les éléments assimilables. Les promoteurs de la *Renaissance portugaise*, dont l'organe principal est la revue l'**Aigle** publiée à Porto, pensent que l'heure a sonné pour le Portugal de retrouver son âme intégrale, non pas pour retourner vers le passé, mais pour créer une vie nouvelle, pour donner un sens à toutes les énergies de la Race. « Depuis Viriathe, l'âme lusitanienne existe et palpite, dit T. de Pascoaes ; elle s'est faite action et victoire avec Vasco de Gama, verbe immortel avec Camoens. »

Puis elle s'est endormie ; l'éducation jésuitique l'étouffa. Elle ressuscite aujourd'hui avec toutes ses caractéristiques de nostalgie messianique, avec ses aspirations à la fois païennes et chrétiennes, fomentées par le paysage natal, avec son idéalité sensuelle, qui marie dans *la saudade* le sentiment et la pensée. Ainsi le Portugal rendu à lui-même doit prochainement donner, en dépit des incertitudes du présent, son interprétation du monde à la civilisation universelle. Par cela même que le songe doit précéder l'action, l'âme portugaise va entrer dans sa période active et consciente, celle où les peuples créent, non seulement pour eux-mêmes, mais aussi pour les autres, ainsi que fit l'Angleterre de Shakespeare et de Milton, la France démocratique de Victor Hugo. Quiconque ignorerait les caractéristiques profondément nationalistes de la Révolution portugaise pourrait s'étonner de l'accent mystique avec lequel se trouve

proclamée l'imminence d'une ère de grandeur lusitanienne ; mais ce mysticisme est le reflet d'une si ardente conviction que l'attention scrupuleuse s'impose. Ce ne peut être que le pressentiment d'une aurore. Qu'un super-Camoens doive prochainement naître ou non, il n'est pas douteux que les lueurs de cette aurore sont depuis quelque temps déjà visibles à l'horizon, et nous n'avons pas besoin de remonter plus haut que l'*Oraison à la Lumière* de Guerra Junqueiro, pour en signaler la nuance à la fois subjective et religieuse.

Affonso Lopes Vieira, Teixeira de Pascoaes, Antonio Corrêa d'Oliveira ont orienté leur inspiration dans un sens analogue et nous les retrouvons, avec João de Barros, groupés aujourd'hui sous la bannière de *la Renaissance portugaise*. A leurs côtés sont Affonso Duarte, le suave poète du *Romanceiro des eaux*, qui dirige à Coïmbre *A Raiada ;* Mario Beirão, dont le vers fluide, ailé, lumineux, évoque la prestigieuse beauté des hauteurs de *Cintra ;* Jaime Cortesão, qui vient de fonder à Porto *La Vie Portugaise* pour affirmer l'œuvre de renaissance dans le domaine social, et qui, dans **Cette histoire est pour les Anges**, dans *la Symphonie du soir*, excelle à prêter aux voix de la terre natale l'accent de sa propre âme enthousiaste ; Augusto Casimiro, qui dans *le Premier Navire* exalte superbement l'âme portugaise, aventureuse et nostalgique, et qui, dans l'**Evocation de la Vie**, chante l'ivresse mystique d'une universelle communion. Un trait commun, inédit, caractérise ces poètes d'un peuple en mal de résurrection : ils *aspirent ;* ils communient éperdûment avec les choses. Passionnément préoccupés de la nature, ils ne pensent que par images, que leur enthousiasme spiritualise. Ainsi la nouvelle poésie portugaise est une poésie synthétique, une poésie de l'âme.

Subtilement évocatrice, elle se distingue du Symbolisme par sa parfaite spontanéité, par son sens inné du mystère, qui la porte à chercher l'*au-delà* de toutes choses.

Au fait, sa métaphysique instinctive permet de la rapprocher du bergsonisme, dont cette métaphysique possède le dynamisme et la mobilité.

Elle en diffère, néanmoins, par son aspiration même qui vise à croître, à engendrer par l'Esprit un excès de puissance capable de favoriser la naissance messianique de quelque nouveau Dieu. Au reste, cette métaphysique vient d'être magistralement exposée par l'un des adeptes du nouveau groupe, M. Leonardo Coimbra, esprit averti et subtil, auteur du **Créationisme**, qui est une philosophie de liberté active et transcendante, en même temps que d'harmonie fraternelle. C'est par là même une philosophie de relativité, hostile par définition à toute conception de chose considérée en soi. C'est une philosophie de la Vie.

« La Vie consciente dans sa pleine manifestation, dit M. Leonardo « Coimbra, constitue la réalité la plus vraie et la plus complète. Les « personnes disparaissent comme les vies ; mais la Vie et la Cons- « cience ne disparaissent pas. La synthèse philosophique nous con- « duit ainsi à la réalité : la société des êtres actifs et libres exaltant « librement les domaines de la conscience. L'Univers est une société « de consciences. »

L'existence de toute société implique un lien d'amour ; c'est pourquoi la monade supérieure ne peut être que religieuse.

L'infini du *Créationisme* n'est pas celui de l'espace et du temps, mais celui de l'action affective. Et voilà l'originalité de ce système : tandis que notre conception française place toutes choses sous l'empire de la Raison, ici règne le Sentiment qui féconde l'Idée et la rend active.

Dom Sébastien, frère du roi Arthur, s'est réveillé ; il est en train d'élaborer la formule qui agenouillera demain aux mêmes autels le Songe de l'orient et l'Activité occidentale ; car aux veines de la Lusitanie le sang sarrazin s'est mêlé au sang celtibère, et la mer apporte aux plages portugaises les voix de la terre entière.

M. Leonardo Coimbra ne manque pas d'aller chercher chez les poètes du nouveau groupe de quoi justifier sa thèse :

— « Affonso Lopes-Vieira, dit-il, part de l'homme et du foyer ; « mais l'homme entend, là-bas, dans la profondeur, des voix mysté- « rieuses qui apportent à son foyer la nature elle-même. Lopes-Vieira « est un Hellène, touché de tendresse chrétienne.

« Teixeira de Pascoaes est le chrétien qui, à force de plonger dans « les abîmes de l'Esprit, a trouvé devant soi la Nature.

« Correia d'Oliveira, c'est toute l'âme populaire portugaise, c'est « la fusion intime et parfaite de la Femme et de la Terre.

« Jayme Cortesão est une âme antithétique comme la vie, diverse « comme un paysage aux altitudes agrestes, aux vallées profondes, « aux rivières murmurantes.

« Augusto Casimiro est le chantre des anonymes tendresses, des « marées vives et rythmiques du sentiment.

« Affonso Duarte célèbre un paganisme nourri de verdoyantes « amours terrestres, alimenté par le charme du travail rustique, par « l'ivresse de la couleur, par la gloire d'une nature pénétrée de « soleil. »

Chants d'amour achevés en oraison, tels sont les poèmes de l'heure présente ; ils traduisent ce qu'exprime si bien le triste et hamlétique *Exilé* du sculpteur Soares dos Reis, dont je n'oublierai jamais, pour ma part, la religiosité nostalgique et douloureuse.

La valeur des créateurs littéraires devant correspondre à la valeur créatrice de leur époque, pour reprendre une affirmation de Fernando

Pessôa, il y a dans ce mouvement de quoi faire diversement réfléchir. L'esthétique, en effet, à l'envisager dans ses sources, est bien une science sociale, comme s'efforce à le prouver Almachio Diniz dans son livre **De l'Esthétique dans la littérature comparée**, si instructif au point de vue de l'évolution contemporaine des lettres luso-brésiliennes. La science économique envisage des valeurs d'utilité, la science esthétique étudie des valeurs de beauté. Celles-ci naissent du perfectionnement des formes naturelles, par addition d'une inconnue qui s'appelle l'âme humaine. Cette communion nécessaire de l'homme avec le monde fait de l'esthétique la synthèse de toutes les sciences ayant pour but de chercher les qualités des choses matérielles. Dans l'esthétique Almachio Diniz introduit deux divisions principales : 1° l'Art exclusivement dirigé vers la Beauté, 2° la Critique spécialement tournée vers la Vérité. L'ouvrage d'Almachio Diniz est plein d'aperçus plus subjectifs que rigoureusement scientifiques ; mais l'*Introduction* garde le mérite d'ouvrir un large domaine à cultiver et d'en distribuer les parties. Nous lui devions ici une référence pour les paroles souvent justes qu'il accorde à l'œuvre d'hommes comme Theophilo Braga, Abel Botelho, Eugenio de Castro.

Mais Almachio Diniz n'est pas lyrique, et il semble qu'il faut l'être un peu dès qu'il s'agit de comprendre l'essence même des êtres et des choses de Portugal, ce Portugal que Marcel Lami appelle si justement **Terres d'aventures**.

Marcel Lami n'a point souci de démonstrations scientifiques, mais il sait que l'on doit aimer ce que l'on cherche à pénétrer, et il se laisse baigner l'âme de songes lusitaniens.

Le Tage immense, pailleté de feux, couvert de navires, les arbres et les fleurs des jardins mouillés de salure atlantique, l'odeur des îles lointaines mêlée au parfum des orangers, le perpétuel murmure de la mer, la douceur du paysage verdoyant, le soleil sur les maisons couvertes d'azuléjos, les voix des poètes, les figures héroïques du passé que le présent évoque à chaque pas de Belem à Thomar et du Castello S. Jorge à Sagres, tout est prétexte à variations méditatives pour ce voyageur-poète qui se plaît à interroger tour à tour les pierres et les visages, pour mieux interpréter, non seulement l'histoire, mais le destin de l'Homme. Tour à tour il s'entretient avec Colomb aux prises avec l'Idée, avec Camoens, dont l'existence est un poème supérieur peut-être aux *Lusiades*, avec Henri le Navigateur, cette volonté tendue vers la Découverte, ce Bismarck de la Grandeur et de la Décadence portugaises. Et avec une liberté d'esprit qui lui fait le plus grand honneur, Marcel Lami suppute le poids des actions humaines dans la balance de la destinée, sans laisser toutefois d'écouter, parmi les fleurs de cette terre magique, chanter l'espérance

du jeune Portugal. Lisbonne riante après la sordide et rude Espagne l'a ravi. Ce ravissement est pour quelque chose dans le charme qui environne le livre entier. Portugais et Français en sauront gré à son auteur.

Abusés que nous sommes par l'équilibre actuel des Puissances dans le monde, nous avons peine à imaginer de quelle pénétrante et rude étreinte le Portugal des découvertes embrassa l'Orient. La moindre assiette, le moindre vieux meuble rencontré à Lisbonne la dénonce. Mais, en même temps que l'exubérance de l'art hindou influait sur l'architecture lusitanienne et sur les industries ornementales, le Christianisme ébauchait une adaptation avec cette âme étrange et mystérieuse, façonnée sur le sol de l'Inde par une indélébile empreinte aryenne à l'aurore des temps. Les documents amassés par la revue *Oriente portuguez*, publiée à Nova-Goa, en témoignent. Le portugais devenait l'idiome courant des rivages d'Asie, et s'appelait la *lengua geral*.

Quelque chose lui est demeuré de ce prestige, et il ne faudrait pas croire, en dépit du talent de conteur déployé par un Sarath Khumar Ghosh, par exemple, que l'anglais soit resté la seule langue européenne employée par les lettrés de l'Hindoustan.

Voici que nous arrive de Ponda-Goa une revue : **Lumière de l'Orient**, tout entière rédigée en portugais avec une collaboration indigène, sous la direction de Ramachondra Panduranga Waidya. Nous avons eu le plaisir d'y suivre une fort captivante étude intitulée **L'Enigme du Ramayana**, qui nous dénonce les remaniements multiples et les interpolations que dut subir le grandiose poème de Valmiki. Selon le critique, le *Ramayana* primitif aurait été composé par Valmiki du vivant même de Rama, et le poète aurait été acteur dans la tragédie qui lui aurait servi de sujet. Valmiki aurait pris à charge de protéger l'épouse abandonnée de Rama ; il aurait élevé ses enfants jumeaux et leur aurait appris à chanter les vers composés sur les accidents de leur existence. A l'occasion d'un sacrifice, les enfants chantent les poèmes en face de Rama. Sita se montre alors et jure par la Terre qui doit la recevoir dans son sein qu'elle n'a jamais cessé d'être pure. Sa mère surgit alors et l'emporte. Rama veut la poursuivre ; mais les rishis l'en empêchent, et le prince reconnaît les enfants qui deviennent sa consolation. A cette histoire épique, Valmiki dut ajouter d'autres épisodes également vécus. De là l'épopée qui lui reste attribuée.

A l'époque où il vivait, les mœurs aryennes s'étaient encore conservées pures, et il n'était pas encore interdit de manger la chair des animaux. De même les femmes pouvaient participer au culte. Sita incarne à la fois le courage et la pureté ; dans son aspect primitif, c'est une figure presque européenne encore, très proche parente de celle que

l'on rencontre dans les contes mythiques des Celtes. Quant à Rama, il n'aurait été identifié à Vischnou que beaucoup plus tard, à l'époque du bouddhisme, et lorsque le poème dut être remanié pour raisons religieuses. Le *Ramayana*, les *Lusiades*, la double conquête de l'Inde l'une par terre, l'autre par mer ! Toute la découverte de la terre est incluse en ces deux Bibles qui mêlent l'Orient à l'Europe, et auxquelles les conjonctures du présent gardent une actualité singulière.

Memento. — Reçu *Principio*, contes de Mario de Sa-Carneiro ; *Soluçoes positivas da Politica portugueza* de, Théophilo Braga ; *O Passado*, d'Eduardo de Noronha ; *Sombras*, de Veiga Simoès.

PHILÉAS LEBESGUE.

LETTRES POLONAISES

Ladislas-Stanislas Reymont : *L'Apostolat du Knout en Pologne. Notes de voyage au pays de Chelm*, Paul Cazin trad., librairies académiques Perrin et Cie, prix 3 fr. 50. — Wladyslaw Loziński : *Zycie polskie w dawnych wiekach* (*La Vie polonaise dans les temps anciens*), H. Altenberg. — Kazimierz Chledowski : *Rzym — Ludzie baroku* (*Rome — Hommes du baroco*), ibidem. — Edgar Allan Poe : *Nowele o milosci* (*Contes d'amour*), Gustaw Beilin trad., G. Centnerszwer i Sp. — Memento.

La belle traduction de M. Paul Cazin des notes impressionnantes de voyage au pays de Chelm, dues à la plume du grand romancier qu'est Ladislas Reymont, vient de paraître très à propos. Il est bon, il est nécessaire de dévoiler devant l'Europe les affres du terrible **Apostolat du Knout en Pologne**, au moment où le gouvernement russe s'apprête à mettre en vigueur la soi-disant « loi » votée par la droite de sa Douma noire. Voici en quels termes excellents le traducteur présente l'ouvrage de Reymont au public français:

La « Question de Chelm » nous est déjà connue par quelques articles de journaux, conférences, livres et brochures. Sans plus émouvoir l'opinion que toute autre question de politique étrangère, elle intéresse au moins les historiens attentifs au sort des nationalités, ou les sociologues curieux de constater ce qui reste de barbarie dans notre Europe civilisée. *Un nouveau démembrement de la Pologne se prépare*. Sous prétexte de défendre la population orthodoxe, en Podlachie, contre la propagande polono-latine, l'oligarchie bureaucratique, héritière de l'autocratie des Tsars, présente à la Douma un vieux projet remontant à 1865, huit fois déjà repoussé dans l'intérêt même de l'Empire, et qui semble être aujourd'hui la dernière cartouche de la russification. Le projet tend à séparer des gouvernements de Lublin et de Siedlce, au sud-est de la Pologne russe, un certain nombre de districts dont l'ensemble constituerait le nouveau gouvernement de Chelm. Il y a plus ici qu'une simple modification administrative, ou qu'une de ces « affaires de politique intérieure », devant lesquelles, paraît-il, toutes les consciences doivent se taire. Il y a un nouvel attentat contre la nation polonaise.

Le traducteur écrivit ces mots avant le vote de la loi. Maintenant

ce « nouveau démembrement de la Pologne » est, pour ainsi dire, chose faite. La quatrième Douma, digne héritière de la troisième, n'a qu'à fixer la date où la loi entrera en vigueur. Mais en quoi consiste le danger public de cette loi inique ? Citons encore, toujours d'après M. Cazin, l'opinion d'un juriste varsovien, ancien député à la Douma, M. de Nowodworski :

Le royaume de Pologne est sorti du Duché de Varsovie. Le Duché de Varsovie avait ses marques distinctives : de vieilles lois polonaises léguées par l'ancienne République, des lois nouvelles introduites par Napoléon. Avec le Code Napoléon, *l'égalité des citoyens devant la loi et l'abolition des classes y avaient été proclamées.* Le Royaume du Congrès obtint de plus le régime hypothécaire. Sur ces bases une vie sociale, toute différente de celles des régions adjacentes de l'Empire russe, se développa dans le pays, au point que les lois et règlements ultérieurs, bien qu'émanant de l'autorité russe, durent y être tout autres que dans l'Empire. Autre fut l'administration municipale, autre l'organisation communale, autre le régime fiscal et judiciaire. Toutes ces différences politiques, juridiques et économiques font assez pressentir quelles perturbations déterminera la mise à exécution du projet. La population de ce nouveau gouvernement, déracinée de son milieu social, en présence d'un système inconnu de droit civil et public, sera menacée à chaque instant dans ses biens et dans sa liberté...

Mais il n'y a pas que la grave perturbation économique et judiciaire qui menace le pays de Chelm. Comme le fait très judicieusement observer M. Cazin,

c'est à sa liberté religieuse qu'en veulent surtout les auteurs du projet. Le peuple de Podlachie, en grande majorité uniate, autrement dit catholique de rite slavon, va tomber entre les mains des popes et des cosaques chargés de le convertir à l'orthodoxie.

Quels seront les moyens de conversion « que les popes et les cosaques » mettront en œuvre, il est facile à prévoir; il suffit de lire ces simples « notes de voyage », dans lesquelles le maître-écrivain Reymont raconte les souvenirs de la martyrologie ancienne. Citons encore une fois le traducteur :

Ces histoires de paysans que l'on veut forcer, comme ils disent, « à ne pas être ce qu'ils sont », et qui meurent plutôt que de céder, ont pour le lecteur un autre intérêt que l'intérêt romanesque. Elles nous offrent le grand exemple de volontés qui ne plient pas, de constances que rien ne peut abattre. Elles nous ouvrent aussi des vues assez nouvelles sur l'état d'esprit de *ces gouvernants russes, qui poursuivent dans la Pologne le représentant slave de ce qu'ils appellent « l'Occident pourri » et qui joignent à la haine du nom polonais la haine du nom latin.*

En parcourant les pages émouvantes de l'*Apostolat,* le lecteur se croit transporté dans les temps de Dioclétien et de Néron, en pleine antiquité, lorsque, dans les larmes et dans le sang, naissait un monde

nouveau. Mais le côté romanesque et théâtral y manque. Il y manque la cour brillante des Césars qui s'asseyent dans les loges du Cirque pour applaudir à la mort des chrétiens. Il y manque le soleil de Rome qui allume autour des têtes des martyrs l'auréole d'or de sainteté. C'est au fond des bois et des marais de la Podlachie, dans un silence morne déchiré par les gémissements des victimes, par le sifflement des knouts et le bruit des fusils qu'on décharge que se joue un des drames les plus terribles de l'histoire moderne, le drame qui dura une quarantaine d'années jusqu'à nos jours, jusqu'à ce fameux édit « de tolérance » (avril 1905) que la réaction contre-révolutionnaire des Stolypine et des Kokovtzeff a fait lettre morte.

C'est avec une simplicité touchante, avec un calme épique que Reymont raconte les faits les plus saillants de cette histoire sanglante. Il nous dit le martyre de villages entiers ruinés par la soldatesque, les hommes, les femmes fouettés dans la neige, expirant sous les coups et sous les balles ; il nous montre les mères héroïques qui restent des mois entiers, sous la neige et sous la pluie, tapies au fond des bois affamées, mourant d'exténuation, défendant leurs enfants que les autorités veulent leur arracher pour les baptiser de force à l'église, orthodoxe... Qu'il me soit permis de citer un exemple entre mille, digne de figurer dans la « Légende dorée » d'un Voragine.

Vers 1874, dans un petit hameau de Kloda en Podlachie, vivait un pauvre paysan, Joseph Koniuszewski, avec sa femme et ses enfants. Les autorités russes ont décidé de « convertir » la famille. La « persuasion » appuyée de coups de fouet et de crosses n'ayant pas eu raison de « l'entêtement » du paysan, on eut recours à la prison d'abord, aux amendes ensuite. Peu à peu la famille K... fut ruinée. Lorsque la vache eut été vendue et que les derniers vêtements chauds eurent passé chez le fripier, un morne désespoir s'empara des Koniuszewski. L'hiver était rude. On était à la veille de Noël. C'est alors que Koniuszewski apprit que les autorités avaient décidé d'employer la force. Un plan terrible mûrit dans la tête du paysan. Avec sa femme il s'en alla prendre congé des voisins en leur disant qu'il avait résolu de quitter le village avec toute sa famille. Ils firent leurs adieux et personne ne les revit. Mais la même nuit le village fut réveillé par le tocsin. La grange des Koniuszweski brûlait. Les gens accoururent. La cabane des Koniuszewski était vide. On s'approcha de la grange qui brûlait déjà comme une torche. Je cède ici la parole à l'auteur.

Les essaims silencieux de la neige tournoyaient dans l'air calme ; au loin, une cloche sonnait le tocsin ; des chiens hurlaient à la mort. Les gens s'étaient rapprochés en causant à voix basse, quand soudain, comme descendant du firmament ténébreux ou peut-être montant de ces flammes en furie, un chant lointain, voilé, se fit entendre, pareil à un râle chevrotant d'agonie. Les cœurs cessèrent de battre, tous les yeux se levèrent. Et ce

buisson ardent chantait toujours plus fort, toujours plus distinctement.

. . . . . .

Un ouragan de folie les enleva (les spectateurs), les éparpilla de tous côtés.

. . . . . .

A l'intérieur, le cantique résonnait toujours haut et clair ; c'était le salut joyeux du paradis, l'hymne des ressuscités, le chant extatique de la foi.

. . . . . .

Tout à coup, la grange s'effrondra, et du fond du brasier jaillit un cri suprême, épouvantable... Quelques jours plus tard, seulement, on retirait des décombres les restes carbonisés des Koniuszewski.

Ces épouvantables souvenirs historiques nous font prévoir quel sera le sort de la malheureuse population du pays de Chelm au lendemain de l'entrée en vigueur de la nouvelle loi. Et c'est ce régime de honte et de barbarie que la démocratie française soutient par l'or de son épargne !

Dans son *Apostolat du Knout*, Reymont a fait non seulement œuvre de haute littérature, mais encore de grand courage civique.

§

Certes M. Wladyslaw Lozinski est un des plus fins connaisseurs de la **Vie polonaise dans les temps anciens.** Son bel ouvrage, dont la troisième édition, revue, augmentée et ornée de précieuses illustrations, vient de paraître, en est la preuve. Le titre promet peut-être plus qu'il ne nous donne, car, à vrai dire, M. Lozinski nous peint seulement la vie de la noblesse polonaise, des grands seigneurs et de la *szlakhta*, sans toucher à la vie populaire, paysanne et bourgeoise. Il est certain que cette noblesse représentait alors *la nation*, les paysans étant réduits à la servitude, et les bourgeois, le tiers-état, étant de souche étrangère. Il serait néanmoins curieux de mettre en parallèle le luxe et la vie débordante des nobles avec la misère paysanne, et je crois qu'il y a là une lacune qu'il serait utile de remplir dans une édition nouvelle.

Cependant, ce que l'auteur nous donne déjà est amplement suffisant pour exciter notre curiosité et provoquer notre gratitude. M. Lozinski a recueilli des documents précieux concernant la maison, les châteaux, le train de vie et les mœurs publiques et domestiques des anciens Polonais. Il nous peint avec un grand luxe de détails les fastes de la vie seigneuriale en Pologne, surtout vers le XVI^e^ siècle, qui faisait l'admiration des contemporains, aussi bien en Italie (entrée de l'ambassadeur Georges Ossolinski à Rome) qu'en France (ambassade à la cour des Valois) et ailleurs. Certes, comme le fait observer M. Lozinski, ce luxe était souvent d'un goût barbare : la richesse des costumes et des armes, la profusion des matières très chères, des diamants et des pierres précieuses dans les vêtements et

la décoration intérieure suppléaient parfois à l'amour des choses d'art. Mais on ne manquait certainement pas en Pologne, surtout vers les XVI^e^, XVII^e^ et XVIII^e^ siècles, d'amateurs éclairés, de collectionneurs, de bibliophiles rassemblant de riches bibliothèques (telle la bibliothèque Zaluski, une des plus belles qui aient existé à la fin du XVIII^e^ siècle).

Si nous ne trouvons aujourd'hui que de rares vestiges de ces trésors en Pologne, la faute en est aux conditions spéciales de la vie polonaise, politique et sociale. Jusqu'au XVI^e^ siècle, les châteaux et les demeures seigneuriales, voire les palais des rois, étaient construits en bois. Au bout d'une trentaine d'années en moyenne toutes ces constructions devenaient fatalement la proie des flammes. D'autre part, les guerres, les invasions turques, barbares, suédoises (XVII^e^ siècle), russes, autrichiennes et prussiennes ont fait le reste. Incalculables sont les richesses qui périrent ainsi. Et c'est dans les bibliothèques et les Musées nationaux des trois états qui ont partagé la Pologne qu'il faut chercher aujourd'hui en grande partie les débris d'anciennes collections artistiques polonaises.

§

M. Kazimierz Chledowski poursuit ses études de la Renaissance italienne. Après *Sienne*, la *Cour à Ferrare*, *Rome — Hommes de la Renaissance*, dont j'ai déjà rendu compte, il nous donne aujourd'hui un nouvel ouvrage : **Rome : — Hommes du Barocco.** C'est encore un travail d'un amoureux d'art, aussi riche en détails, aussi consciencieux et intéressant que les œuvres précédentes du même auteur. Ce qui attire le plus l'attention de M. Chledowski, ce n'est pas tant l'art lui-même que la vie, l'atmosphère ambiante où naît une œuvre d'art, l'homme qui la crée. L'auteur nous donne un tableau très curieux, très coloré et vivant de la cour des Papes au XVII^e^ siècle. Connaissant à fond l'époque d'après les documents authentiques, d'après les monuments et les œuvres d'art, il semble avoir vécu au temps d'Urbain VIII ou d'Innocent X, et on écoute sa voix avec le même intérêt avec lequel on aurait suivi le récit d'un grand seigneur de la cour papale qui serait surgi du fond de sa tombe, souriant et plein de vie, pour nous raconter les choses dont *magna pars fuit*. Et on pardonne à l'auteur aisément certains détails superflus qui parfois nuisent à l'unité de son travail, comme on les pardonnerait à un causeur, érudit et aimable, qui nous tiendrait sous le charme de sa parole et de son geste.

L'auteur semble n'avoir ni préjugés, ni parti pris. Il ne se gêne pas pour aller jusqu'au bout dans ses conclusions. La vérité, telle qu'elle lui apparaît après des recherches patientes, est toujours pour lui « la plus grande amie ». Il n'hésite pas à souligner tout le mal que les empiètements de l'église et des jésuites ont fait à l'art et à la culture

au XVIIe siècle. Mais s'il est sévère pour certaines idées ou institutions, il n'a pour les défauts et les péchés des hommes qu'un sourire indulgent de philosophe.

Les ouvrages de M. Chledowski ont trouvé un public très large en Pologne ; ils ont trouvé des lecteurs bénévoles en Allemagne ; je suis sûr que ces œuvres, traduites en français, auraient acquis à leur auteur de nombreuses amitiés en France.

§

Sous le titre de **Contes d'amour**, M. Gustaw Beilin a recueilli six nouvelles d'Edgar Allan Poe qui ont pour sujet la passion amoureuse. Dans ces récits, plus peut-être que dans n'importe quels autres, apparaît l'imagination morbide, la recherche du mystère du grand écrivain américain. Le traducteur a eu la bonne idée de confier l'illustration et la décoration du volume à M. Witold Gordon. Le talent si particulier du jeune dessinateur polonais était tout indiqué pour cette tâche difficile. Le mystère et une certaine sensualité cruelle, ou cruauté sensuelle, qui caractérisent le talent de M. Gordon, ont trouvé ici leur application naturelle. Certes, il est facile de découvrir dans les compositions décoratives de M. Gordon une influence indubitable du grand Beardsley, mais le dessinateur polonais a simplifié la ligne souvent tortueuse de l'artiste anglais et il a su souffler dans son art un peu de cette mélancolie incurable qui gît au fond de tout l'art polonais.

La traduction de M. Beilin est très soignée.

§

Memento.— Volumes reçus : Adam Lada Cybulski : *Na swiêto Ducha*, D. E. Friedlein. — Jerzy Remer : *Walgierz Wdaly*, drame en 5 actes, G. Gebethner i sp.

MICHEL MUTERMILCH.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Archéologie

Alfred Rambaud : *Etudes sur l'histoire byzantine*. Préface de Charles Diehl ; Armand Colin. 3 50

Esotérisme.

Charles Lancelin : *La Fraude dans la production des phénomènes médiumniques ;* Durville. » »

J. L. W.-P. Matla et G.-J. Zaalberg van Zelst : *Le Mystère de la mort ;* Durville. 8 »

Histoire

Edouard Chapuisat : *De la Terreur à l'Annexion. Genève et la République française. 1793-1798 ;* documents inédits et illustr. hors texte ; Champion. »

G. Lenôtre : *Blancs, Blancs et Rouges.* Récits d'histoire révolutionnaires d'après des documents inédits. Illustré d'un portrait gravé par Dété et de 7 dessins de Gérardin gravés sur bois par Deloche ; Perrin. 5 »

Général comte Philippe de Ségur : *Napoléon*, texte tiré de la *Campagne de Russie*, 54 planches en couleurs, 2 planches en noir (deux tons). Vol. in-4° (38 × 28) ; Flammarion. 50 »

Littérature.

Le Livre des Dix. Vers et proses par le groupe littéraire « la Violette » ; Genève, édit. de « la Violette ». 2 50

Remy de Gourmont : *Le Chat de misère.* Idées et Images ; Messein. 5 »

J. Charles Roux : *Le Jubilé de Frédéric Mistral.* Cinquantenaire de Mireille. Avec une héliogravure, 169 illustrations dont 57 portraits de Mistral de 1852 à 1912, et 44 autographes ; Bloud. 5 »

Léon Tolstoï : *La Pensée de l'Humanité*, trad. du russe par E. Halperine-Kaminsky ; Aubert. 5 »

Musique

Béla Bartok : *Rapsodie pour le piano*, Budapest, Rozsalvolgyi et Cie M. 2 40

Béla Bartok : *Quatuor à cordes*. Budapest, Rozsavolgyi et Cie. M. 2 »

Béla Bartok : *Deux Danses roumaines*. Budapest, Rozsavolgyi et Cie M. 3 »

Béla Bartok : *Trois burlesques pour piano*, op. 8. Budapest. Rozsavolgyi et Cie. M. 4 »

M. D. Calvocoressi : *Schumann*. Avec 35 grav. et portraits ; Michaud. 2 50

Z. Kodali : *10 pièces pour piano*, op. 3. Budapest, Rozsavolgyi et Cie. M. 4 »

Vilmos Geza Zagon : *Poèmes pour le piano*, op. 1 Budapest, Rozsavolgyi et Cie. M. 3 »

Pédagogie

M. et G. Braunschvig : *Notre enfant.* Journal d'un père et d'une mère ; Hachette. 3 50

Philosophie

Fr. Paulhan : *L'Activité mentale et les éléments de l'esprit* ; Alcan. 10 »

Poésie

Jean Azaïs : *La Chevauchée nocturne* ; Figuière. 3 50

René Bizet : *Le Front aux vitres* ; La Mêlée. 1 »

Charles Conrardy : *De l'ombre sur ma jeunesse* ; Edit. du « Falot ». 1 »

Marcel Drouët : *L'Ombre qui tourne* ; Dorbon aîné. » »

Emile Henriot : *Divæ Sacrum* ; le Divan. » »

Léon Marie : *Rêveries* ; Figuière. 3 50

Rene Robine : *Le Jardin qui s'éveille* ; Tallandier. 3 50

Publications d'art

Emile Cammaerts : *Les Bellini*. Avec 24 pl. h. t. ; Laurens. » »

Henri Vial, Adrien Marcel et André Girodie : *Les Artistes décorateurs du bois aux XVII^e et XVIII^e siècles*. T. I : A à L ; Bibl. d'art et d'archéologie. » »

Questions juridiques

René Lafon : *Vérités judiciaires*. Préface de Fernand Labori ; Dessins de Geoffroy ; Schleicher. 3 50

Questions maritimes

Léon Berthaut : *Les Vainqueurs de la mer. Histoire générale de la marine*, vol. gr. in-8, illustré de 130 gravures documentaires ; Flammarion : broché. 10 fr. — Relié. 12 »

Roman

Jean Barancy : *Guérie par l'amour*. Préface de Léon Lafage ; Grasset. 3 50

Brada : *La Voix qui accuse* ; Hachette. 3 50

Capitaine Danrit (Commandant Driant) : *Robinsons souterrains*, vol. gr. in-8, illustré par G. Dutriac ; Flammarion : Broché. 10 fr. — Relié. 12 »

Judith Gautier : *L'Inde éblouie*. Avec 8 pl. h. t. ; Armand Colin. 6 »

Abel Hermant : *Coutras voyage* ; Michaud. 3 50

Claude Lorrey : *La Chasse au bonheur* ; Figuière. 3 50

Sociologie

J. Aulneau, F. Delaisi, Y.-M. Goblet, R. Henry, H. Lichtenberger, etc. : *Les Aspirations autonomistes en Europe* ; Alcan. 6 »

R. W. Emerson : *Essais politiques et sociaux*. Trad. de M. Dugard ; Armand Colin. 3 50

Yves Guyot : *La Gestion par l'Etat et les municipalités* ; Alcan. 3 50

Sports

Marquis de Foudras : *Les Veneurs français d'autrefois.* Précédé d'une notice sur *la Vie et les œuvres de l'auteur*, par le baron Ludovic de Contenson. Avec un portrait du marquis de Foudras ; E. Nourry. 3 50

Théâtre.

Charles Bourcier : *Hors des sentiers battus*, pièce en 3 actes ; Mon édition. » »

Gerhart Hauptmnan : *Michael Kramer*, pièce en 4 actes, en prose, trad. de l'allemand par Sébastien Voirol ; Sansot. 1 60

Voyages.

Brieux : *Tunisie.* Ouv. orné de 12 pl. en coul. et d'une carte ; les arts graphiques. » »

Eugenio Garzon : *L'Amérique latine, République Argentine*, Introd. de M. Enrique R. Larreta ; Grasset. 5 »

Henri Mylès : *Instantanés d'Extrême-Asie ;* Sansot. 3 50

MERCVRE.

ECHOS

L'anniversaire de la mort de Paul Verlaine. — La Société des Gens de lettres et les éditeurs. — La saison de Comédie à Monte-Carlo. — Le Prix de la Critique Littéraire. — Errata. — Le Sottisier universel.

L'Anniversaire de la mort de Paul Verlaine. — Les amis de Paul Verlaine se réuniront, pour commémorer l'anniversaire de sa mort, le dimanche 12 janvier prochain, à onze heures, au jardin du Luxembourg, en face du monument.

Un déjeuner présidé par M. Edmond Lepelletier sera servi à midi à l'hôtel Lutetia. (Prix : 6 francs, service compris.)

Les adhésions au déjeuner Paul Verlaine sont reçues par M. Alfred Vallette, au *Mercure de France,* jusqu'au vendredi 10 janvier.

§

La Société des Gens de Lettres et les éditeurs. — Dans le conflit qui vient de surgir entre la Société des Gens de Lettres et les éditeurs parisiens, à propos de la récente mise en vigueur de la convention littéraire franço-russe, l'opinion ne demanderait pas mieux que de prendre parti pour les gens de lettres, qu'elle considère, a priori, comme plus sympathiques que leurs légendaires « exploiteurs ». Mais vraiment il n'y a pas moyen ! La Société et son Comité sont, certes, animés des meilleures intentions. On leur reproche de ne rien faire pour les lettres. Il est certain que leur apathie est profonde. Mais de temps en temps, sensibles à ce reproche, il leur prend fantaisie de montrer qu'ils ne sont pas aussi engourdis qu'on veut bien le dire. Ils improvisent alors une décision, n'importe laquelle, au hasard, et ils la notifient à grand orchestre. Après quoi, ils se regardent satisfaits. Ils ont agi.

Ce serait fort bien, si, par malheur, il ne se trouvait pas que chaque fois que le Comité de la cité Rougemont s'ébranle ainsi, on ne pouvait être à peu près sûr d'avance que ce sera pour commettre une... soyons honnête, une erreur. L'avant-dernière fut celle de l'Argentine, où son activité, brouillonne autant qu'intermittente, réussit à faire réduire de quarante ans la durée de protection assurée aux œuvres françaises.

La dernière est la création de son agence en Russie. C'était un bien beau projet. Il s'agissait de monopoliser la production française, en vue de la traduction, et de dire aux Russes : « Maintenant que vous allez commencer à payer des droits, c'est à moi ou par mon intermédiaire que vous les payerez. Toutes les fois que vous voudrez traduire une œuvre française, depuis un simple conte de journal jusqu'à un roman de trente mille lignes, c'est à moi que vous vous adresserez. Je suis la Société des Gens de Lettres. Je représente la Littérature française. »

Il n'y avait qu'un malheur (toujours !) à ce beau projet. C'est qu'il ne tient pas debout.

1° Il est antistatutaire, car, d'après l'article 2 de son Règlement, la Société s'interdit de s'engager dans aucune opération commerciale : or, son agence russe, telle qu'elle est présentée, est une entreprise commerciale ;

2° Il est une seconde fois antistatutaire, car, d'après l'article 23 du Règlement, chaque sociétaire n'apporte à la Société que le droit d'autoriser la reproduction de ses œuvres dans les journaux et périodiques publiés en langue française. Par conséquent, la traduction, qui est une production originale et non une reproduction, échappe au domaine que s'est réservé la Société.

3° Il est illégal, car, par sa circulaire du 20 novembre, le Comité demande, sans aucune restriction, aux membres de la Société de lui faire apport du droit d'autoriser la traduction en russe de leurs œuvres et réclame d'eux à cet effet une signature qu'ils n'ont aucunement le droit de donner, puisque la propriété de leurs œuvres ne leur appartient, dans la plupart des cas, que pour partie.

Quant aux éditeurs, à qui appartient conjointement le droit d'autoriser les traductions, le Comité que préside M. René Doumic les traite résolument en quantité négligeable. Quoi d'étonnant qu'aussitôt avertis de ce qui se préparait ceux-ci aient protesté quelque peu vertement? On ne saurait vraiment leur en vouloir.

Mais le plus beau de l'affaire, c'est que, se jugeant froissé dans sa dignité par la protestation de l'organe officiel des éditeurs, la *Bibliographie de la France*, le Comité des Vingt-Quatre, semblable à quelque moderne conseil des Dix, a fait retomber sa juste indignation sur l'un des membres adhérents de la Société, M. Louis Dumur, qui, dans sa simplicité, avait cru de son devoir d'attirer l'attention du Comité, en même temps que celle du Cercle de la Librairie, sur quelques-uns des inconvénients du mirifique projet.

M. Louis Dumur exposait entre autres que, par l'autorisation générale qu'entendait octroyer la Société à tous journaux, périodiques ou traducteurs ayant traité avec elle de s'emparer, sans en référer à l'éditeur, ni même à l'auteur, de tout texte n'excédant pas 500 lignes, il deviendrait presque impossible aux éditeurs et aux auteurs membres de la Société de vendre le droit de traduction d'un livre en Russie, car on ne saurait jamais si telles ou telles de ses parties n'auraient pas déjà été traduites et publiées une ou plusieurs fois : qu'ainsi les vendeurs s'exposeraient à voir frapper de nullité leurs traités ou courraient même le danger de se voir intenter d'onéreux procès par des acquéreurs qui découvriraient, après coup, que les textes achetés par eux n'étaient pas inédits ; qu'en conséquence, et pour un prix dérisoire de quelque kopeks, auteurs et éditeurs se verraient frustrés de

la possibilité de réaliser en Russie des opérations de librairie présentant quelque intérêt et de bénéficier réellement de la nouvelle convention franco-russe.

A ces observations, qui ne manquaient pourtant pas de quelque bon sens l'ire du Comité ne connut plus de bornes, et pour faire sentir à l'audacieux interrupteur le double poids de sa puissance et de sa réprobation, il le radia d'un pouce sommaire et vengeur, sans autre forme de procès.

Eût-il pas mieux fait de reviser d'abord les conditions de son agence de Saint-Pétersbourg, qu'on ne peut considérer jusqu'ici que comme illégale, antistatutaire et contraire aux intérêts des membres de la Société, ainsi que de tous les auteurs français, pour ne pas parler des éditeurs !

§

Le Prix de la Critique Littéraire a été attribué à M. Emile Magne, auteur d'un important ouvrage en deux volumes : *I. Voiture et les Origines de l'Hôtel de Rambouillet*; *II. Voiture et les Années de gloire de l'Hôtel de Rambouillet.*

§

La saison de Comédie à Monte-Carlo. — Elle a commencé le 20 décembre par la représentation *Lord Byron*, pièce inédite de M. Albert Du Bois.

Le sujet de cette œuvre est un épisode de la vie amoureuse de Byron. Le poète s'éprend de la jolie miss Molly Blackwell ; mais, chez lui, il ne s'agit que d'une fantaisie tandis que c'est la grande passion chez la jeune Anglaise. Byron veut rompre et miss Molly s'empoisonne de désespoir.

Ce drame est assez impressionnant, d'autant plus que M. Albert Lambert incarnait lord Byron et Mlle Piérat miss Molly Blackwell. Les deux artistes du Théâtre Français ont été très applaudis, ainsi d'ailleurs que leurs camarades dans les rôles de second plan.

M. W. Canaple, après *Lord Byron*, a donné sur la belle et grande scène de Monte-Carlo la première représentation de *Sylla*, tragédie d'Alfred Mortier. C'est toute la troupe de l'Odéon qui l'interprétait, M. Desjardins joua le rôle de Sylla avec beaucoup de vigueur et un admirable pathétisme ; Mlle Gilda Darthy fut belle et émouvante dans le rôle de Fulvia. MM. Jean Hervé et Grétillat, et tous les autres artistes, ne furent pas inférieurs aux deux principaux interprètes. On voit, du reste, que lorsque Antoine se mêle de monter une pièce, il ne souffre pas la moindre médiocrité, même dans les petits détails. Et c'est lui qui avait tout préparé et mis au point. Au surplus, nous verrons bientôt *Sylla* sur la scène de l'Odéon.

Avant de rentrer à Paris, la troupe d'Antoine représentera également à Monte-Carlo *la Belle-Etoile*, de Georges Nanteuil. Puis, la place sera cédée aux artistes de la Comédie-Française. Mlle Cécile Sorel jouera *Frou-frou*, Mlle Madeleine Roch *Théodora*. Enfin, le public de la Côte-d'Azur applaudira MMlles Cécile Sorel et Piérat, MM. Raphaël Duflos, Jacques Fenoux, Henri Mayer et Paul Numa dans *le Sphinx*, comédie d'Octave Feuillet.

§

Errata.

Mon cher Directeur,

Dans un article sur les tendances de la peinture moderne paru dans le *Mercure* du 1er décembre sous la signature de F.-R. Vanderpyl et la mienne, il s'est glissé dans la citation d'un fragment de poème de M. P.-J. Jouve quelques erreurs typographiques qui dénaturent assez sensiblement le texte. Que M. Jouve reçoive ici toutes mes excuses pour une négligence qui n'incombe qu'à moi, car je n'avais pas son volume sous les yeux lorsque j'ai corrigé les épreuves de l'article.

Voici les vers en question, tels qu'ils figurent dans *Présences* (page 49):

Chaîne des visages
Engrenée au sol ;
Miroir des roues vives,
Chaleur des passages ;
Parfum des forêts
Qui renaît du sol
Tassé pour l'effort...
. . . . . .
Rêve qui veut naître
Dans les yeux violents
Et les bouches closes...

Veuillez agréer, etc.

GUY-CHARLES CROS.

§

Le Sottisier universel.

Les militaires ont passé la main aux diplomates, puis aux hommes d'Etat. Et les puissances entrent en scène dans la coulisse. — *Le Journal*, 10 décembre.

Ses salons s'ouvraient à toute une société de réformateurs, parmi lesquels on remarquait Choderlos de Laclos, le romancier de *Faublas*. — G. D., *Le Temps*, 13 décembre.

L'industriel Philippe, l'auteur du drame que nous avons relaté, a été mis en liberté provisoire, sous caution. Si le contraire se fût produit, il en eût sans doute été autrement. — *L'Ouvrier Vosgien*, 8 décembre.

Coquille. Mastic.

MARIAGE. — M. Jacques Cartier, joaillier, avec Mlle Nelly Harjes, fille du banquet. — *Le Temps*, 18 décembre.

S. A. I. Monseigneur le prince Alexandre Romanovsky, duc de Leuchtenberg, aide de camp de Sa Majesté l'empereur de Russie, et sa suite, le général de Bellegarde, le colonel d'Osnobichine, ainsi que S. Exc. M. Léon Goloubeff, sont arrivés le crâne défoncé. On croit à une vengeance. Le Parquet de Pontoise est sur les lieux. — *Dépêche Havas* reproduite par *Excelsior*, 17 décembre.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE [G. ROY], 7, rue Victor-Hugo.

LES MARGES

Gazette littéraire fondée en 1903 par M. Eugène MONTFORT

« Parmi les nombreuses revues qu'on appelle « revues indépendantes » parce qu'elles s'attachent à juger les œuvres sans tenir compte de la situation des auteurs et du bruit qu'ils ont fait dans le monde, il n'en est peut-être pas de plus vraiment indépendante que *Les Marges*. (Michel Puy : *La Vie.*)

« Des revues qui puissent servir de guide fidèle, sûr, clair, français ? Le nombre n'en est pas grand, mais l'on ne peut nier que *Les Marges* n'en soient une. (Henri Martineau : *Le Divan.*)

Dans *Les Marges*, actuellement, M. Marc Lafargue traite la poésie et M. Georges de Cardonnel le roman. M. Puy la peinture. M. Eugène Montfort donne une chronique sur quelque sujet de littérature récente ou moderne, M. Marcel Coulon ses Réflexions et M. Toulet des poèmes et des articles.

Précédemment M. Vuillermoz y a publié une série d'articles sur la Musique, M. Louis Mouart une série sur les Beaux-Arts, M. Jean Viollis une série sur les Romanciers, M. Sée une série sur le Théâtre et M. Apollinaire une série sur les Contemporains pittoresques.

Dans chaque numéro des *Marges* on lit encore soit une nouvelle, soit une suite de poèmes dus à l'un des meilleurs poètes nouveaux. On trouve aussi des curiosités littéraires, des anecdotes et des bons mots.

C'est dans *Les Marges* qu'a paru le Carnet de Flaubert en Egypte, dont la traduction a été interdite en Allemagne.

Les Marges paraissent sept fois dans l'année.

Abonnement d'un an : France : **6** francs. — Etranger : **7** francs.
Le n° : **95** centimes.

En adressant aux *Marges* la somme de un franc, on reçoit trois numéros spécimen différents.

Les Marges : 5, rue Chaptal, Paris (IXe)

ON DEMANDE

pour première reproduction

CONTES

intéressants, d'un style correct et irréprochable, occupant environ 3 à 12 feuilles d'imprimerie.

Faire offres, en joignant, si possible, des épreuves imprimées, et en indiquant le prix demandé, sous : S. A. 95488 John F. Jones & Co., 31 *bis*, Faubourg Montmartre, Paris.

Certa igitar cum illo qui a te

All orders to be sent to

Librairie Universitaire

J. GAMBER

7, rue Danton, Paris (France).

Le Home et la Santé

LE CHOCOLAT

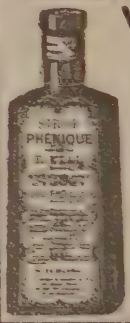
La tradition des étrennes marche de pair avec celle de l'embarras gastrique, et l'origine n'en est pas précisément contemporaine ! Tibère, — à ce que rapporte Suétone, — avait horreur de cette cérémonie et refusait les hommages que le peuple offrait à son souverain ; il défendit même de prolonger ces offrandes au delà du jour des calendes de janvier. Contrairement à son prédécesseur, — dit encore Suétone, — Caligula recevait à pleines mains, sous le vestibule de son palais, les présents populaires.

Les clients offraient déjà à leurs patrons des cadeaux de figues, de dattes et de miel. Le chocolat, toutefois, n'avait pas encore fait son apparition : les Romains l'ignorèrent toujours.

Ce n'est qu'au XVIe siècle, en effet, qu'il fut importé en Europe, par les Espagnols qui en empruntèrent l'usage aux Mexicains, lesquels ne connaissaient d'ailleurs que le cacao seul. Ce fut, dit-on, la reine Marie-Thérèse qui, après son mariage avec le Roi-Soleil, répandit en France le goût du chocolat. Un officier de cette princesse en eut le privilège de la vente exclusive et s'établit près de la Croix du Trahoir, à l'emplacement actuel du coin de la rue de l'Arbre-Sec et de la rue Saint-Honoré. Il paraît que le goût du chocolat ne tarda pas à se répandre, car Mme de Sévigné écrivait, le 11 février 1671, à sa fille qui venait de partir pour la Provence : « Vous ne vous portez pas bien ; le chocolat vous remettra ; mais vous n'avez pas de chocolatière, j'y ai pensé mille fois, comment ferez-vous ? »

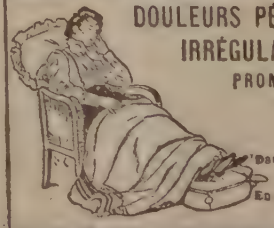
Pourtant, il faut croire que le chocolat avait déjà ses détracteurs, car le 25 octobre de la même année, elle revenait sur son enthousiasme de naguère, en écrivant : « J'ai aimé le chocolat ; il me semble qu'il m'a brûlée, et

ANTISEPTIQUE AU CRYSTOL
CRYSTOL TOILETTE
à l'usage des dames soucieuses de leur santé.
Phie TRAPENARD, 35, rue des Dames, Paris

SIROP PHÉNIQUE VIAL


contre
TOUX, RHUMES
CATARRHES
ENROUEMENTS
GRIPPE
BRONCHITES
PARIS, 8, rue Violenne et toutes Pharmacies.

GOUTTES DES COLONIES
GUÉRISSENT INSTANTANÉMENT
Maux d'Estomac. Indigestion
Phie CHANDRON, 20, r. Châteaudun, Paris, et toutes Pharmacies

APIOLINE
CHAPOTEAUT

DOULEURS PÉRIODIQUES
IRRÉGULARITÉS
PROMPTEMENT
SUPPRIMÉES
Dans toutes les Pharmacies.
En gros à Paris, 8, rue Vivienne.

SANTÉ
REGULARITÉ

epuis j'en ai entendu dire bien du hal. » La vérité est qu'il fut à l'époque n sujet à controverse. Un médecin de aris, nommé Bachot, fit soutenir, en 684, à la Faculté, la thèse que « le hocolat bien fait est une invention des ieux plutôt que le nectar et l'am-roisie ».

Malgré tout, la remarque que fai-ait le Grand d'Aussy, en 1782, est ncore vraie de nos jours, car, bien que usage du chocolat et du thé soit à résent très répandu en France, il est bin d'être devenu aussi populaire que elui du café, d'introduction à peu près ontemporaine.

Quoi qu'il en soit, la qualité nutri-ive du chocolat n'est plus aujourd'hui ise en doute. Le sucre qu'il contient, n grande proportion, en fait un ali-ent remarquable, une réserve puis-ante d'énergie sous un faible volume, ue l'on souhaiterait voir plus couram-ent sur la table des travailleurs de orce. L'ouvrier n'a même pas l'excuse e l'économie ; veut-on des chiffres ? Le hocolat nourrit près de 30 fois plus ue la salade, mets populaire par excellence ; or, pour une même valeur nutritive, 5 centimes de chocolat valent 30 centimes de salade, ce qui revient à dire : la salade coûte six fois plus cher que le chocolat !

Donc, si vous l'aimez, ne vous en privez pas ; mais n'en faites pas abus, votre estomac pourrait s'en plaindre. A cette époque de l'année où les excès de table sont, pour ainsi dire, de rigueur, le chocolat et les sucreries, arrivant par surcroît, ne sont pas peu responsables des nombreux cas d'embarras gastrique que nous sommes appelés à soigner.

Le traitement, d'ailleurs, est presque invariablement le même pour tous les sujets : vomitif suivi, le lendemain, d'un purgatif salin de préférence. En même temps le malade sera mis à la diète ; il ne prendra que du lait coupé d'eau minérale, ou encore des boissons acidulées, comme la citronnade, par exemple. Le retour à l'alimentation normale doit se faire progressivement, les jours suivants, et avec beaucoup de modération.

Dr Argyre.

tous vos livres sous la main

avec la bibliothèque tournante TERQUEM

PARIS
31 bis Boul. Haussmann
angle de la rue Scribe.

Demandez le Catalogue 73 envoyé **franco** ainsi que le prospectus spécial du

"TERPI"

pour **relier soi-même**

toutes publications, tous fascicules, etc.

Maison TERQUEM, 19, rue Scribe, PARIS

Chronique Automobile

Le Salon de l'Automobile a fermé ses portes en ayant battu tous les records de la recette ; c'est un triomphe.

Aussi les exposants se frottent-ils les mains, en pensant qu'une fois les comptes réglés, une petite somme leur reviendra qui diminuera un peu les frais qu'ils ont faits pour le plaisir des yeux des nombreux visiteurs.

Quelques officiers ministériels ont aussi fait de bonnes recettes pendant cette Exposition ; ce sont les huissiers, car, quoique cela puisse paraître surprenant, bon nombre d'huissiers sont en permanence au Grand Palais et barbouillent beaucoup de papier bleu. C'est, sur les stands, la saisie de certains dispositifs, de certains détails de fabrication, que tel ou tel fabricant considère être la copie de son brevet.

Bien souvent, après ladite saisie, tout en reste là ; mais cela fait bien de penser qu'un procès en contrefaçon pourra être intenté à quelqu'un qui a copié un dispositif breveté.

La veille de la fermeture, le hasard m'a fait assister à une de ces saisies. Je m'approchai de l'huissier et lui demandai ce qu'il pensait lui-même de la saisie qu'il opérait, car il me semblait, à moi, que la pièce incriminée était bien banale.

Mon interlocuteur était jeune, gai, la figure épanouie : « Oh Monsieur, me répondit-il, cela m'indiffère complètement, je saisis, je saisis, et cela sans discontinuer depuis plusieurs jours ; qu'en adviendra-t-il ? C'est bien le cadet de mes soucis, je n'ai qu'un regret, c'est que ce soit demain la fermeture, car j'aurais continué à ma grande satisfaction pour mes honoraires.

Le Parlement a aussi fermé ses portes, et quoique je ne sois pas chargé du compte rendu de la Chambre des députés, je ne puis pas ne pas parler de la séance du 21 décembre. Au sujet du budget du ministre des Travaux publics, on a beaucoup parlé de l'entretien de nos routes.

Il n'y a pas un automobiliste que cette question n'intéresse vivement et les journaux quotidiens n'ont pas assez insisté sur cette partie de la séance de la Chambre.

Le député qui a bien voulu défendre notre cause en la circonstance a apporté à la tribune une documentation tout à fait intéressante.

La place m'est ici trop mesurée pour donner des chiffres, et je le regrette, car ils sont éloquents.

En résumé, en 1882, la dépense d'entretien des routes représentait 185 o/o des impôts perçus par l'Etat sur les usageurs de la route.

En 1911, la proportion n'est plus que de 94 o/o, c'est-à-dire à peu près la moitié.

Et cependant il est incontestable que l'usure des routes est proportionnelle à l'intensité de la circulation.

Autre constatation :

Dans tous les départements, le crédit affecté au kilomètre de route est inférieur en 1911 au crédit affecté en 1882.

Un seul département fait exception : c'est Seine-et-Oise.

Voilà qui explique clairement le mauvais état du sol sur lequel nous roulons.

M. le Ministre des Travaux Publics va demander un crédit exceptionnel de 8 millions pour 1913.

Nous ne l'aurons pas pour nos étrennes, mais espérons que nous l'aurons peu après, et que l'été prochain nous retrouverons les belles routes de France d'antan.

G. Cernay.

C. D. à S. — Ces deux marques sont aussi honorables l'une que l'autre et au point de vue fabrication vous donneront toute satisfaction.

Dr A. à B. — Ainsi que vous me le proposez, écrivez-moi avec détails, je vous répondrai directement.

La publicité commerciale est reçue par M. P.-C. COURTOIS
90, rue de Varenne, PARIS — Tél. 754.61.

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

Pyrénées et Golfe de Gascogne

Billets d'aller et retour individuels pour les stations thermales, balnéaires et hivernales, délivrés toute l'année de toutes les gares du réseau, valables 33 jours avec faculté de prolongation et comportant une réduction de 25 0/0 en 1re classe et de 20 0/0 en 2e et 3e classe.

Billets d'aller et retour de famille pour les stations thermales, balnéaires et hivernales, délivrés toute l'année de toutes les stations du réseau sous condition d'un minimum de parcours de 300 kilomètres aller et retour, réduction de 20 à 40 0/0 suivant le nombre de personnes, validité 33 jours avec faculté de prolongation.

Billets d'excursion délivrés toute l'année au départ de Paris avec **5 itinéraires** différents *viâ* Bordeaux ou Toulouse, permettant de visiter Bordeaux, Arcachon, Dax, Bayonne, Hendaye, Biarritz, Pau, Lourdes, Bagnères-de Bigorre, Luchon, etc., validité 30 jours avec faculté de prolongation. Prix, 1er, 3e, 4e et 5e itinéraires : 1re classe, **164** fr. **50** ; 2e classe, **123** fr.— Prix, 2e itinéraire : 1re classe, **163** fr. **50** ; 2e classe, **122** fr. **50**.

Cartes d'excursions individuelles et de famille dans le Centre de la France et les Pyrénées, **divisées en 5 zones**, délivrées au départ de Paris et des principales gares du réseau du 15 Juin au 15 Septembre et donnant aux voyageurs le droit de circuler à leur gré dans la zone de libre circulation choisie par eux, validité un mois avec faculté de prolongation.

Pour les cartes de famille, la réduction varie suivant le nombre des personnes de 10 à 50 0/0.

CHEMINS DE FER DU MIDI

BILLETS DE FAMILLE

Pour les stations thermales et balnéaires des Pyrénées

Billets délivrés toute l'année, dans les gares des réseaux du Nord, *Paris-Nord excepté*, de l'Etat, d'Orléans, du Midi et de Paris-Lyon-Méditerranée, suivant l'itinéraire choisi par le voyageur et avec les réductions suivantes sur les prix du tarif général pour un parcours *aller et retour compris* d'au moins 300 kilomètres. Pour une famille de 2 personnes, 20 o/o ; de 3 personnes, 25 o/o ; de 4 personnes, 30 o/o ; de 5 personnes, 35 o/o ; de 6 personnes ou plus, 40 o/o.

Exceptionnellement, pour les parcours empruntant le réseau de Paris-Lyon-Méditerranée les billets ne sont délivrés qu'aux familles d'au moins 4 personnes et le prix s'obtient en ajoutant au prix de 6 billets simples ordinaires le prix d'un de ces billets pour chaque membre de la famille en plus de trois.

Durée : 33 *jours, non compris les jours de départ et d'arrivée.*

Faculté de prolongation moyennant un supplément de 10 0/0.

AVIS. — Un livret indiquant en détail les conditions dans lesquelles peuvent être effectués les divers voyages d'excursions de famille, etc ..., sera envoyé gratuitement à toute personne qui fera parvenir au Service commercial de la Compagnie, 54, boulevard Haussmann, à Paris (IXe arrond.), le montant du livret, 0 fr. 25.

Chemins de Fer
de Paris à Lyon et à la Méditerranée

COURSES DE NICE
CARNAVAL DE NICE

Tir aux Pigeons de Monaco

Billets d'aller et retour
de 1re de 2e classes, à prix réduits
de PARIS pour CANNES, NICE,
MONACO, MONTE-CARLO,
MENTON.

Délivrés du 1er Janvier au 3 Février 1913

Ces billets sont valables 20 jours (*dimanches et fêtes compris*) ; leur validité peut être prolongée une ou deux fois de dix jours (*dimanches et fêtes compris*) moyennant le paiement, pour chaque prolongation, d'un supplément de 10 o/o.

Ils donnent droit à deux arrêts en cours de route, tant à l'aller qu'au retour.

De PARIS à NICE :
1re classe : **182** fr. **60** : 2e classe : **131** fr. **50**

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT

PARIS A LONDRES

Viâ ROUEN,
DIEPPE et NEWHAVEN
PAR LA GARE SAINT-LAZARE

Services rapides tous les jours et toute l'année (Dimanches et Fêtes compris).

Départs de Paris-Saint-Lazare :
à 10 h. 15 matin (1re et 2e cl.) et à 9 h. soir (1re, 2e et 3e cl.).

Départ de Londres :
Victoria (Cie de Brihgton) à 10 h. matin (1re et 2e cl.) et à 8 h. 45 soir (1re, 2e et 3e cl.)
London-Bridge à 9 h. 50 matin (9 h. 25 le dimanche (1re et 2e cl.) et à 8 h. 45 soir (1re, 2e et 3e cl.).

Voie la plus pittoresque et la plus économique.

Billets simples valables 7 jours. 1re classe, 48 fr. 25, — 2e classe, 35 fr. — 3e classe, 23 fr. 25.

Billets d'aller et retour valables 1 mois. 1re classe, 82 fr. 75. — 2e classe, 58 fr. 75. — 3e classe, 41 fr. 50.

Ces billets donnent le droit de s'arrêter, sans supplément de prix, à toutes les gares situées sur le parcours, ainsi qu'à Brighton.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. Claude, 6, rue Vivienne.

TERRAIN à Neuilly-s/Seine, boul. Bineau, 190 et 192, 2.067m48. M. à p. 103.374 fr. (50 fr. le m.). Adj. ch. not., 28 janv. Me Cousin, not., 6, pl. St-Michel.

Maison à Paris Rue de **LANCRY, 46** (Xe). Cont. : 252 m. Rev. br. 17.633 fr. 20; M. à p. 210.000 fr. A adj., ch. not., 21 janv. S'adr. not. Me Philippot et Ch. Champetier de Ribes, 5, r. Ste-Cécile.

Maison à Paris Rue de **MOSCOU,** 39, angle boul. Batignolles. Rev. br. 39.693 fr. 60. M. à p. : 400.000 fr. A adj., ch. not., 14 janv. S'ad. Me Ch. Champetier de Ribes, not. 8, r. Ste-Cécile.

VENTE au Palais, le **18 janvier 1913**, à 2 h. 1° **MAISON à PARIS** Rue **CHARLOT, 60** Rev. br. env. 10.950 francs. — **Mise à prix : 100.000 francs**; 2° **PROPRIÉTÉ à PARIS** Rue **D'ALLERAY,** N° 28 (15e) Contenance : 1.000 mètres environ. Revenu brut : 1.800 francs environ. **Mise à prix : 40.000 francs**; 3° **PROPRIÉTÉ à LA VARENNE-SAINT-HILAIRE** 68, Bd de la Marne, libre de loc. M. à p. 8.000 fr; 4° **PROPRIÉTÉ**, même lieu, 7, av. Félicie. Rev. br. 600 f. M. à p. : 6.000 fr. 5° **PROPRIÉTÉ**, même lieu, r. Balzac, 21. Cont. 227 mètres env. Revenu br. : 700 fr., puis 800 f. M. à pr. : 7.000 fr.; 6° **TERRAIN** même lieu, av. du Moulin, 47. Contenance 406 mètres env. Libre de location. **Mise à prix : 1 000 francs**. S'adr. Mes Delaunay et Malandrin, avoués; Lantenay, not. et pour visiter les 4 derniers lots à Meteau, à la Varenne, 70, Bd de la Marne.

Maison à Paris Rue **R. MONTORGUEIL, 67**, et r. Bachaumont, 2 et 2bis. Cont. sup. R. br. : 7.3[illegible] fr. M. à pr. : 800.000 fr. Me à Paris, Rue de la **FAISANDERIE**, 34 Rev. br : 56.262 fr. **Mise à prix : 600.000** fr. **HOTEL** particulier, av. du Bois-de-Boulogne, 11. M. à pr. : **150.000** fr. **CHATEAU** de Beaulieu à Jouy-les-Tours Indre-et-L. Cont. ha. 17a. 50 ca. M. à pr. : **100 000** fr. Adj. ch. not., Paris, 21 janv. Me Delahaye, not., 11, r. Montalivet.

EAUBONNE château et parc, rue Nationale, 2 et 4. Cont. 2 ha. 22a. 50 ca. env. libre loc. M. à pr. : 500.000 fr. Adj. ch. not., Paris, 28 janv. 1913. S'adr. Me Legay, not., 93, rue Saint-Lazare.

Vente au Palais, le 11 janvier 1913, à 2 heures : 1° **USINE A CLICHY** rue Honnet, n° 3. Contenance : 1 185 mètres environ. Rev. net. : 3.000 fr. Promesse de vente à 113.000 fr. **Mise à prix : 60 000 fr.** ; 2° **TERRAIN à PARIS RUE CARDINET,** 174. Cont. 288 mètres environ. **Mise à prix : 50.000 fr** ; 3° droit au bail et construction sur terrain de 298 mètres env. sis à PARIS, RUE CARDINET, n° 176. Loyer : 2 983 fr. 60. **Mise à prix : 7.000 francs**; 4° MAISON A PARIS. **R. LEMERCIER,** 142, Cont. 172m environ. M. à pr. : **70 000** fr. S'ad. Mes Cortot et Chain jne, av. ; Sabot et Moyne, not.

CHEMIN DE FER DU NORD

Services rapides entre Paris, l'Angleterre, la Belgique, la Hollande, l'Allemagne, la Russie, le Danemark, la Suède et la Norvège

PARIS-NORD A LONDRES

Viâ Calais ou Boulogne

Cinq services rapides quotidiens dans chaque sens

VOIE LA PLUS RAPIDE : Trajet en 6 heures 45. — Traversée maritime en 1 heure

PRIX DES PLACES (droits de port compris) :

		1re cl.	2e cl.	3e cl.
Billets simples valables 7 jours :	viâ Boulogne-Folkestone	fr. 62,50	fr. 43.35	fr. 28.35
	viâ Calais-Douvres	70.80	49,55	32,05
Billets d'aller et retour valables 1 mois :	viâ Boulogne-Folkestone	109,85	78,80	46,70
	viâ Boulogne-Folkestone ou Calais-Douvres	119,75	87,35	50,55
Billets d'aller et retour valables 2 mois :	viâ Boulogne-Folkestone ou Calais-Douvres	136,60	95,70	61,90

Le coupon de retour de billets d'un mois peut être prolongé d'un mois moyennant supplément.

Bagages : 25 kilogr. transportés gratuitement.

La gare de Paris-Nord distribue, en outre, conjointement avec des billets à destination de Londres, des billets de Londres aux différentes stations de l'Angleterre desservies par les chemins de fer anglais.

6 express sur Bruxelles	Trajet en	3 h. 55	
3 express sur La Haye	—	7 h. 30	
— et Amsterdam	—	8 h. 30	
5 express sur Francfort-sur-Mein	—	12 h.	
5 express sur Cologne	—	7 h. 29	
4 express sur Hambourg	—	15 h. 19	
5 express sur Berlin	—	15 h. 31	
2 express sur Saint-Pétersbourg	—	50 h.	
Par le Nord-express bi-hebdomadaire	Trajet en	45 h.	
1 express sur Moscou	—	60 h.	
Par le Nord-express hebdomadaire	—	53 h.	
2 express sur Copenhague	—	26 h.	
— Stockholm	—	43 h.	
— Christiania	—	49 h.	

Pour renseignements précis, s'adresser aux gares et bureaux de ville de la Compagnie.

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

Capital : 200 Millions de Francs entièrement versés

SIÈGE SOCIAL : 14, rue Bergère.

SUCCURSALE : 2, place de l'Opéra, Paris.

Président du Conseil d'Administration : M. ALEXIS ROSTAND, C. ✱
Vice-Président, Directeur : M. E. ULLMANN, O. ✱
Administrateur Directeur : M. P. BOYER, ✱

OPÉRATIONS DU COMPTOIR

Bons à échéance fixe, Escompte et Recouvrements, Escompte de chèques, Achat et Vente de Monnaies étrangères, Lettres de Crédit, Ordres de Bourse, Avances sur Titres, Chèques, Traites, Envois de fonds en Province et à l'Etranger, Souscriptions, Garde de Titres, Prêts hypothécaires Maritimes, Garantie contre les risques de remboursement au pair, Paiement de Coupons, etc.

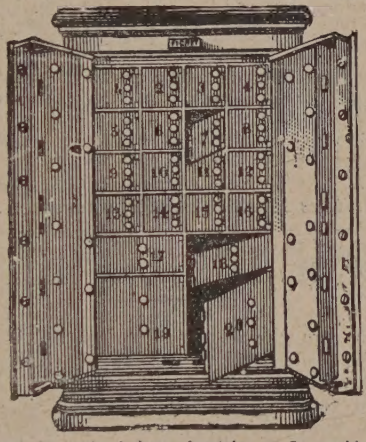
AGENCES

45 Bureaux de Quartier dans Paris — 16 Bureaux de Banlieue — 180 Agences en Province — 11 Agences dans les colonies et pays de Protectorat — 12 Agences à l'Étranger.

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le Comptoir tient un service de coffres-forts à la disposition du public *14, rue Bergère; 2, place de l'Opéra; 147, boulevard Saint-Germain; 49, avenue des Champs-Elysées,* et dans les principales Agences.

GARANTIE ET SÉCURITÉ ABSOLUES



COMPARTIMENTS DEPUIS 5 FRANCS PAR MOIS

Une clef spéciale unique est remise à chaque locataire. — La combinaison est faite et changée par le locataire, à son gré. — Le locataire peut seul ouvrir son coffre.

BONS A ÉCHÉANCE FIXE

Intérêts payés sur les sommes déposées :

De 6 à 11 mois ½..... ..... 1 1/2 0/0 | De 1 an à 2 ans..... 2 0/0
Au delà de 2 ans et jusqu'à 4 ans 3 0/0

Les Bons délivrés par le COMPTOIR NATIONAL aux taux d'intérêts ci-dessus, sont à ordre ou au porteur, au choix du Déposant. Les intérêts sont représentés par des *Bons d'intérêts* également à ordre ou au porteur, payables semestriellement ou annuellement, suivant les convenances du Déposant. Les *Bons de capital et d'intérêts* peuvent être endossés et sont par conséquent négociables.

VILLES D'EAUX (Stations estivales et hivernales)

Le COMPTOIR NATIONAL a des agences dans les principales *Villes d'Eaux;* ces agences traitent toutes les opérations comme le siège social et les autres agences, de sorte que les Etrangers, les Touristes, les Baigneurs peuvent continuer à s'occuper d'affaires pendant leur villégiature.

LETTRES DE CREDIT POUR VOYAGES

Le COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE délivre des *Lettres de Crédit* circulaires payables dans le monde entier auprès de ses agences et correspondants; ces Lettres de Crédit sont accompagnées d'un carnet d'identité et d'indications et offrent aux voyageurs les plus grandes commodités, en même temps qu'une sécurité incontestable.

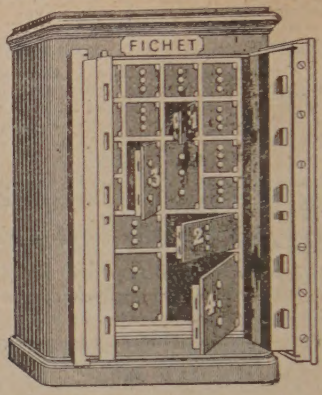
Salons des Accrédités, Succursale, 2, place de l'Opéra

Installation spéciale pour voyageurs. Emission et paiement de Lettres de Crédit. Bureau de change Bureau de poste. Réception et réexpédition des lettres.

BANQUE DE PARIS ET DES PAYS-BAS

SOCIÉTÉ ANONYME — Capital 100 Millions de Francs

Siège social : 3, rue d'Antin, PARIS



La BANQUE met à la disposition du public des compartiments de coffres-forts de diverses contenances destinés à renfermer des valeurs, papiers, bijoux ou objets quelconques. Chaque locataire reçoit une clé spéciale dont il n'existe pas de double. Il peut seul ouvrir le compartiment du coffre-fort qui lui est affecté. Il en a l'accès tous les jours non fériés. L'installation de ces coffres-forts présente les plus complètes garanties contre les risques d'incendie et d'effraction. Le prix de location varie suivant la grandeur des compartiments et la durée de location

Pour tous renseignements, s'adresser au guichet

BANQUE FRANÇAISE POUR LE COMMERCE ET L'INDUSTRIE

L'assemblée générale annuelle des actionnaires a été tenue le 14 décembre 1912, sous la présidence de M. René Boudon, président, assisté de M. Marcel Bloch, directeur de la Banque transatlantique, et de M. Raoul Sautter.

Le rapport du conseil constate que l'exercice clôturé le 31 juillet 1912 marque une nouvelle progression du chiffre des opérations de la banque et du montant de ses bénéfices obtenus malgré une situation extérieure troublée pendant le premier semestre. Avec le concours de plusieurs grands établissements et des plus importantes compagnies de navigation françaises, la banque a constitué la Compagnie de navigation Sud-Atlantique. Elle a participé à l'émission d'une nouvelle tranche d'obligations de la Compagnie générale transatlantique. Elle a constitué la Société d'études du Chemin de fer transafricain ; elle a participé à la création de la Compagnie générale du Maroc et du Crédit foncier péruvien et à la fondation de la Banque franco-japonaise. Elle a placé des bons de trésor à un an du gouvernement fédéral brésilien, destinés à continuer les travaux de la Société française du port de Pernambuco et participé à l'augmentation du capital de la Banque de Sibérie et de la Banque de l'Union de Rotterdam. Comme précédemment, la banque a pris part aux principales opérations de la place : emprunt 1912 de la Ville de Paris, emprunt communal du Crédit foncier, obligations de la Compagnie générale des Omnibus, etc., etc... Le bénéfice net de l'exercice s'est élevé à 6 millions 126.756 fr. 63. La réserve légale, le dividende de 6 0/0, l'allocation au conseil absorbent 4.188.119 fr. 72. La réserve supplémentaire est dotée à nouveau de 1.500.000 fr. En sorte que le total des réserves et reports à nouveau s'élève à 11.285.552 fr. 07.

A l'unanimité, l'assemblée a approuvé les comptes et fixé à 15 fr. par action le dividende de l'exercice. Un acompte de 6 fr. 25 ayant été payé le 1er août 1912, le solde de 8 fr. 75 sera payable à partir du 2 janvier 1913 à raison de 8 fr. 40 net par action nominative et 7 fr. 937 net par action au porteur. L'assemblée a réélu MM. R. Boudon et L. Vincent, administrateurs sortants ; M. M. de Lagotellerie, censeur, et MM. A. Bergaud et E. Frachon, commissaires des comptes.

BULLETIN FINANCIER

La nouvelle année commence sous des auspices assez peu rassurants, et comme l'année 1912 s'achevait sous des auspices moins rassurants encore, il faut se réjouir jusqu'à un certain point. Le sage se contente de peu. La détente est en effet partout évidente, surtout depuis les déclarations faites par M. Poincaré, le 21 décembre, aux Chambres françaises. Notre President du Conseil a pu dire officiellement que l'Autriche s'était engagée à ne viser aucun agrandissement territorial. D'autre part, l'Europe soutiendra la Serbie dans sa revendication d'un port sur l'Adriatique. Il y a donc lieu de croire que le conflit austro-serbe se résoudra d'une manière amiable.

Quant aux négociations de paix entre les plénipotentiaires balkaniques et les plénipotentiaires turcs, personne ne nourrit plus guère d'illusions sur leur réussite si toutefois quelqu'un en a nourri. La reprise des hostilités est donc probable, mais plutôt peut-être l'intervention de l'Europe. Et ce sera grand dommage, car aucun des belligérants ne sera content. Le feu continuera ainsi à couver sous la cendre.

Quoi qu'il en soit, les dangers d'une conflagration européenne semblent écartés jusqu'à nouvel ordre. Personne ne veut prendre la responsabilité d'une rupture dont les conséquences paraissent effroyables à tous; nul homme d'état, d'autre part, ne possède assez d'influence pour proposer et pour imposer l'ensemble des mesures qui mettraient fin au malaise général.

D'année en année, ce malaise pèse plus fortement sur la vieille Europe et entrave son progrès et son bien-être.

Peut-il échapper à quelqu'un que les fonds d'Etats, de tous les Etats, baissent assez sensiblement d'une année à l'autre. La rente française a perdu 6 points sur l'année dernière, la rente espagnole presque autant, la rente italienne près de 2 points et 7 points sur 1910. Les fonds russes, la rente allemande, la rente anglaise ont subi le même affaiblissement. Il y a là un état de choses fâcheux, voire dangereux. Partout les impôts sont excessifs et les grandes Puissances continuent à augmenter leurs charges. Faudra-t-il des catastrophes pour changer cette situation?

En tous cas, jetons un rapide coup d'œil sur le marché français, qui, heureusement, demeure l'un des plus souples et des plus résistants.

La rente française est faible à 89,40; l'Extérieure est à peu près stationnaire à 91, ainsi que l'Italien à 98,30. Le Turc Unifié s'affaiblit à 85,50. La Banque Ottomane, au contraire, gagne 10 points à 650. Les fonds des Etats balkaniques se dépriment encore, le Bulgare 5 o/o 1902 à 502,50, l'Hellénique 1881 à 297,50. Cependant le Serbe est en meilleure posture à 82,90.

Au cours de cette dernière quinzaine les fonds russes ont connu des fluctuations diverses. Ils tendent plutôt à remonter : Le Consolidé 4 o/o est à 94; le 4 o/o 1901 à 91,60; le 4 1/2 o/o 1909 à 101,15; le 5 o/o 1906 à 103.

Fléchissement sur les chemins de fer français : l'Est cote 898, le Lyon 1240, le Nord 1649, l'Orléans 1310, le Midi 1130, l'Ouest 897.

Les établissements financiers se montrent toujours bien disposés : le Crédit Foncier à 850, le Crédit Lyonnais à 1580, le Comptoir d'Escompte à 999, la Banque de Paris à 1729, la Société Générale à 816, le Crédit Mobilier à 965,50, l'Union Parisienne à 1140, la Banque française à 305.

Ce dernier établissement a tenu son Assemblée Générale le 14 décembre dernier. Nous en donnons plus loin le compte rendu détaillé.

Les affaires vont-elles reprendre? Tout le monde n'attend pour cela que le retour à la paix et à la sécurité. En tout cas, le Crédit Foncier de France va profiter de l'accalmie pour donner le bon exemple. Il réalisera une importante et intéressante opération financière dès la première quinzaine de janvier sans doute. Il s'agit d'un million d'Obligations Foncières offertes au public dans des conditions avantageuses et tentantes.

On se rappelle que l'année dernière, à pareille époque, ce grand établissement obtint le plus vif succès avec une opération analogue encore plus importante. Celle qui est projetée sera non moins bien accueillie, d'autant plus qu'il y a en France, en ce moment, des disponibilités d'argent considérables et qui ne sauraient mieux s'employer qu'à souscrire aux nouvelles obligations du Crédit Foncier.

LE MASQUE D'OR

P.-S. — J'apprends au dernier moment que l'émission du Crédit Foncier aura lieu le 9 janvier prochain.

Les nouvelles obligations, au nombre de 1.000.000, seront du type de 500 fr. offertes au public à 495 fr. Elles rapporteront 17 fr. 50 d'intérêt par an, jouissance du 1er mai 1913. Elles seront dotées de 1.560.000 fr. de lots par an, en 6 tirages. Il y aura notamment 3 lots de 250.000 fr. et 6 lots de 100.000 fr.

Les souscriptions seront reçues en titres libérés, ou en titres non libérés, et les versements auront lieu ainsi :

Pour les titres libérés, 50 fr. en souscrivant et 442 fr. du 8 au 22 février;

Pour les titres non libérés, 20 fr. en souscrivant, 20 fr. à la répartition et le surplus en 10 versements.

On souscrit au Crédit Foncier, dans les principales Sociétés de Crédit, chez les Trésoriers-payeurs-généraux et chez les Receveurs particuliers des Finances.

Les souscriptions par correspondance sont admises dès aujourd'hui, mais seulement pour 5 obligations et au-dessus.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois sur 224 pages et forme dans l'année six volumes

—

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre. Les nouveaux abonnés d'un an reçoivent à titre gracieux le commencement des matières en cours de publication.

FRANCE		ÉTRANGER	
Le numéro..... *net*	1.25	Le numéro.....	1.50
Un an.....	25 fr.	Un an.....	30 fr.
Six mois.....	14 »	Six mois.....	17 »
Trois mois.....	8 »	Trois mois.....	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France. G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.